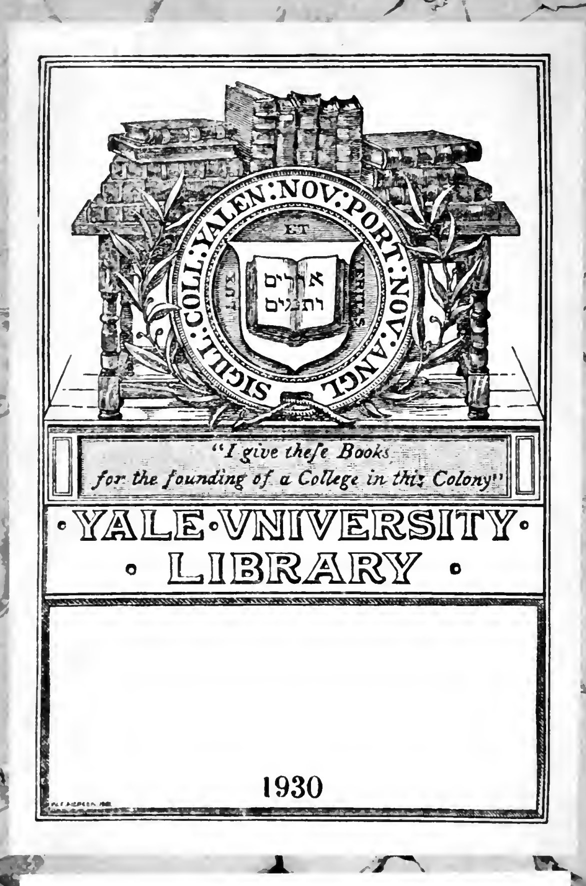



SIGILL:COLL:YALEN:NOV:PORT:NOV:ANGL
ET
LUX
VERITAS
"I give these Books
for the founding of a College in this Colony"
·YALE·VNIVERSITY·
· LIBRARY ·
1930





LA VIE

DES EAUX

Mme Van Gruten

PARIS — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

LA VIE
DES EAUX

PAR

FÉLIX MORNAND

AVEC

DES NOTES SUR LA VERTU CURATIVE DES EAUX

PAR LE DOCTEUR ROUBAUD

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

1856

L'AUTEUR AU PUBLIC

Voici venir le temps où il est convenu que Paris est inhabitable. C'est l'heure où les infirmités élégantes secouent le manteau de neige et de givre qui les couvrait, et s'épanouissent comme les roses et les lilas printaniers aux haleines de la mi-mai. L'hiver parisien et ses serres chaudes féeriques ont d'admirables secrets pour maintenir en bon état de conservation apparente ces brillants valétudinaires et ces duchesses souffreteuses qui, de décembre à avril, parlent, marchent, dînent, soupent, dansent absolument comme s'ils étaient pourvus d'une santé quelconque. Mais, vienne juin, le masque tombe... et le valseur s'évanouit. Il ne reste plus qu'un malade encore frais et rose, il est vrai, mais dont le teint ne sert qu'à mieux dissimuler les insaisissables douleurs.

La villa d'Enghien, la terre de Normandie, le château des bords de la Loire, apaiseront ces maux discrets, rompus au commerce du monde, qui savent si bien vivre et ne font point mourir. Mais la villa, le vieux château, le domaine dans les herbages, ce ne sont point là de ces remèdes banaux que la Faculté peut prescrire, aussi facilement que le vin de Bordeaux et la volaille aux

exténués d'inanition et de misère. *Non datur omnibus adire... Tusculum.* Reste donc, pour les gens de médiocre fortune et de santé débilitée par les cotillons de l'hiver, la ressource des eaux, cette villégiature des mitoyennes bourses, cette plébéienne hygie, ce *fons salutis* où, presque sans variation, on obtient, sur le pied de dix francs par jour (un peu moins que la vie d'un garçon à Paris), plaisir, gaieté, santé, bonheur, distraction, folies et eau chaude.

C'est ce côté tout spécial, et pour ainsi dire exotique de la vie parisienne, que nous avons tâché de saisir et de traduire épisodiquement dans les esquisses qui vont suivre. Cette tentative est, nous le croyons, assez neuve. Non pas qu'il n'existe ou de savants traités et d'excellents guides pratiques des plus célèbres eaux minérales d'Europe, ou de spirituelles et très-complètes monographies de quelques-unes; mais les premiers s'adressent aux malades et non à cette population de mondains qui anime les séjours d'eaux; les secondes ne reproduisent qu'une face locale de cette vie cosmopolite et multiple, dont le mal n'est, assez souvent et heureusement, que le prétexte, mais qui, pour véritable but, pour spécifique, pour mot d'ordre, a le plaisir,

Nous avons tâché d'être plus universel, sans toutefois viser à être complet. Interrogeant nos souvenirs personnels de demi-malade et de touriste, nous avons entrepris de conduire le lecteur à quelques-uns des bains de mer les plus famés de l'Atlantique, de la Manche et de la mer du Nord, et à plusieurs des eaux thermales les plus en vogue d'en deçà et d'au delà de la frontière.

Dans ce rapide tour, nous avons effleuré la France, la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et l'Algérie. Effleuré est le mot ; car, sous chacun de ces ciels si dissemblables, nous n'avons que touché aux sommités du genre par les points les plus attrayants, et nous l'avons fait, au gré de l'inspiration du moment, sous des formes assez diverses. Le lecteur nous pardonnera cette variété de tons, ce laisser aller du récit, en considération de notre ardent désir de contribuer à sa *cure* par un peu de distraction, et il nous permettra de dire, après le fabuliste : *Diversité, c'est ma devise.*

Nous avons aussi à demander grâce pour le *je* employé souvent dans ces chapitres. *Le moi est haïssable*, mais alors qu'il procède d'un ambitieux égotisme. Nous nous servons du *je* uniquement pour *aller plus vite*, comme disait Beyle, le grand touriste, ou bien encore, selon la spirituelle et trop modeste expression de George Sand voyageur, seulement pour servir de *lunette d'approche* au public.

Nous ne sommes point didactique, avons-nous dit ; mais, grâce à l'aide que veut bien nous prêter un savant docteur, nous pouvons fournir au lecteur des renseignements positifs sur le mérite curatif des séjours d'eaux où il serait tenté de se transporter sur notre trace, et où l'appellerait un motif plus grave que l'amour de la diversion et le besoin de changer d'air. On trouvera aux *Notes*, résumées et puisées aux meilleures sources, dans les livres des écrivains spéciaux les plus compétents, toutes les notions qu'il peut importer au lecteur de rechercher pratiquement, sous cet important point de vue.

Puisque tout est dans tout, et qu'une seule maison, comme disait Richardson, présente l'image en raccourci du monde entier, on induira sans peine de ces esquisses l'ensemble des mœurs toutes particulières que nous voulons retracer. C'est pour cela que nous n'avons pas cru nécessaire, pour aujourd'hui du moins, de pousser plus au large nos explorations thermales, et de condenser en un gros volume nos saynètes légères et même un peu frivoles. Mais si nous avions ce rare bonheur que le public daignât prendre sous son haut patronage et en quelque goût nos crayons, nos petits dessins à la plume, nous verrions, encouragé par cet accueil, à étendre un peu le champ de nos chroniques et à nous faire l'historien de plus en plus complet de ces eaux minérales, charmants remèdes dont on a pu dire, non sans raison, qu'ils sont fournis par la maternelle nature pour débarrasser à la fois les malades des médecins et les médecins des malades.

Mai 1855.

1856. — Il nous reste aujourd'hui à remercier le public du bon accueil fait à ces petits tableaux de la vie thermale, accueil qui nous permet et nous oblige même de lui en offrir une nouvelle édition, augmentée d'un chapitre collectif sur les Eaux-Bonnes et les Eaux-Chaudes, et d'un autre sur le Havre, Fécamp, Cabourg-Dives.

LA

VIE DES EAUX

C'est assurément un des traits particuliers à notre époque que cette ardeur d'émigration, cette fièvre de villégiature, qui, au retour de chaque printemps, pousse hors des villes les gens du monde, l'heureuse catégorie des hommes de loisir, et les disperse, soit aux champs, sous d'aristocratiques ombrages, soit, et surtout de préférence, vers les séjours semi-agrestes, semi-mondains, des eaux thermales que la nature fait si libéralement jaillir des sols de France et d'Allemagne. *Aller aux eaux*, c'est le complément, la continuation obligée des élégances de l'hiver ; c'est le premier devoir social de tout homme qui tient à l'estime de soi; plus encore à celle d'autrui : s'en dispenser, laisser fuir toute une saison sans apparaître ni à Vichy, ni à Dieppe, ni à Bade, ni à Hombourg, ce serait non-seulement une faute de goût, un solécisme impardonnable, mais un crime de lèse-société

punissable par toutes les lois de l'*high fashion* et du *cant*. Qu'on nous pardonne ces mots anglais : ils expriment d'une façon fort appropriée le genre de tyrannie anguleuse que la mode emprunte, pour l'exercer chez nous, à l'affectation et à la gourme britanniques.

La vie des eaux représente donc un côté assez considérable de l'existence parisienne; car, il est bon de le noter, que la scène se passe aux Pyrénées, sur les bords de l'Océan ou sur les rives du Rhin, c'est toujours Paris qui se meut, donne l'élan, règne et gouverne: tout est pour lui ou d'après lui, et l'on n'oserait, j'imagine, ni s'amuser ni se guérir, s'il n'était là, couvrant de sa protection tant soit peu railleuse et superbe les magnificences provinciales ou exotiques qu'on étale de toutes parts, pour l'attirer et lui offrir une copie assez affaiblie de lui-même. Il n'importe : Paris, dans ces occasions, se montre bon prince; il imite ces seigneurs de l'ancien régime qui, las de danser le menuet au salon, avec les marquises, trouvaient piquant de se mêler à un rigodon sous la grange. Quand il s'est rassasié, trois mois durant, de bals, de raouts, de concerts, de loges aux Bouffes, il lui prend tout à coup une grande passion pour les joies simples, la vie rustique, les danses champêtres et la nature, la *nature* surtout, un grand mot dont le monde abuse beaucoup. Paris ment ou se trompe: il n'aime que lui-même; s'il se fuit, c'est pour se chercher, comme ce personnage obstiné à la poursuite de son ombre. Aussi les thébaïdes ne sont-elles point son fait. C'est aux eaux, c'est dans les villages d'opéra-comique, avec jardins anglais, théâtre, salons de bal, de jeu et de conversation, qu'il pousse l'ascétisme jusqu'à se faire ermite pour six semaines, — avec force toilettes d'été.

Le Paris élégant, le Paris populaire, et jusqu'au Paris souterrain, celui de l'égout et des repaires, ont été, dans ces derniers temps, fouillés, analysés, décrits avec un soin minutieux. Peut-être, en revanche, ne l'a-t-on pas assez étudié hors de chez lui. Il y a, dans les transformations qu'il subit là, à son insu, dans un milieu nouveau, au sein d'un amalgame cosmopolite, comme le sont nécessairement les résidences d'eaux thermales; il y a là, dis-je, toute une face, assez inédite jusqu'ici, de la vie actuelle et des mœurs les plus intimes de l'époque. Peut-être, en cherchant bien, y pourrait-on trouver matière à des études neuves, un cadre propre à recevoir d'assez piquants tableaux de genre. Tôt ou tard sans doute le sujet tentera quelque habile plume. Nous saurons alors l'influence que les grandes capitales, et Paris à leur tête, exercent souverainement, dans leurs migrations d'été, sur les humbles provinces où elles daignent élire un domicile temporaire; les modifications de plus d'une nature et les impressions nouvelles qu'elles y reçoivent en échange; le courant d'idées, de besoins et de tendances sympathiques qui s'établit respectivement du centre vers les extrémités, et des extrémités au centre, préparant ainsi la fusion par la mise en jeu des contrastes, enlevant à l'un quelque peu de ses prétentions altières, aux autres de leurs préjugés et de leur ignorance native, pour leur faire gagner en culture, en lumières, en accroissement de richesses, ce qu'elles perdent en foi naïve et en originalité. Une telle étude, on ne saurait en disconvenir, n'est indigne ni de l'observateur ni du publiciste; elle se rattache au grand travail d'assimilation qui s'opère incessamment sous nos yeux. Nous indiquons le but sans espérer l'atteindre. Nous ne portons point jusque-là nos visées. Toute notre ambition est de présenter

au lecteur quelques esquisses fidèlement relevées sur les lieux mêmes, quelques crayons pris sur nature de la vie facile, attrayante et éphémère des eaux thermales, qui joue un si grand rôle parmi les joies les plus mondaines de ce temps-ci.

Les sources minérales, qui abondent en France plus qu'en nul autre pays d'Europe, étaient certainement connues et appréciées des Romains : leurs monuments en font foi. Au moyen âge, elles furent à peu près délaissées; et c'est seulement vers les seizième et dix-septième siècles que leurs vertus, mises de nouveau en renom, recommencèrent d'attirer un petit nombre de croyants. C'était une grande affaire alors qu'un voyage; on n'entreprenait pas même celui des eaux sans une vraie nécessité ni sans une injonction en forme de la Faculté dévoyée et confessant son impuissance. Il n'était guère question alors de réjouissances ni de fêtes. Les gens du monde allaient aux eaux tout simplement pour se guérir; ils n'imaginaient pas, dans leur ingénuité, qu'un hôpital pût être une maison de plaisance, ni une médecine un plaisir. Veut-on savoir au juste comment les choses se passaient, à Vichy, au plus beau temps de Louis XIV, en 1676? Qu'on ouvre la correspondance de madame de Sévigné, ce miroir brillant et fidèle, ce répertoire inépuisable des petites choses du grand siècle, on y trouvera ce passage instructif d'une lettre datée du Bourbonnais et écrite à madame de Grignan :

« Vichy, 20 mai.

« J'ai donc pris des eaux ce matin, ma très-chère. Ah! qu'elles sont mauvaises!... On va à six heures à la fontaine : tout le monde s'y trouve; on boit et l'on fait une

fort vilaine mine; car, imaginez-vous qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend ses eaux, on parle confidentiellement de la manière dont on les rend; il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin on dîne; après dîner, on va chez quelqu'un; c'était aujourd'hui chez moi. Madame de Brissac a joué à l'hombre avec Saint-Hérem et Planci; le *chanoine* et moi, nous lisions l'Arioste... Il est venu des demoiselles du pays, avec une flûte, qui dansent la bourrée dans la perfection. C'est là où les bohémiennes poussent leurs agréments; elles font des *dégognades* où les curés trouvent un peu à redire. Mais enfin, à cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux; à sept heures, on soupe légèrement; on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi. »

On le voit, quelques promenades, de confidentiels entretiens sur la manière de *rendre les eaux*, une partie d'hombre et les *dégognades* des demoiselles du pays faisaient, dans le plus galant siècle et le plus ardent au plaisir, tous les frais d'une saison thermale. Allez à Vichy voir maintenant comment les choses se pratiquent et de quelle merveilleuse façon les eaux opèrent leur effet au son de l'orchestre de Strauss. Mais aussi il n'y avait là qu'une réunion de vrais malades. Madame de Sévigné se plaignait pour sa part de douleurs aux mains et aux genoux, qu'au reste les eaux minérales dissipèrent comme par prodige. Madame de Brissac, c'est la spirituelle mère de madame de Grignan qui nous le révèle, était sujette *à la colique*. Il y a même sur cette colique tout un passage ravissant que nous omettons à regret. Fléchier, dans sa jeunesse, vint aussi à Vichy, qu'il chanta même dans des vers burles-

ques d'enthousiasme où ne se pressent guère le futur orateur sacré. Ce serait, pour le dire en passant, une recherche intéressante et curieuse que celle de tous les personnages illustres qui, depuis deux siècles, sont venus redemander aux eaux thermales les forces et la santé épuisées par les fatigues de la vie et les émotions du monde. Nous trouverions Montaigne et sa gravelle à Bade, en 1570; plus tard Pierre le Grand à Spa et à Carlsbad, s'efforçant de guérir les convulsions auxquelles il était en proie, ou, pour mieux dire, de se remettre des excès de femmes et de table dont il ne put jamais se détacher, en dépit de sa toute-puissante énergie, et qui, finalement, eurent l'effet déplorable d'abréger sa vie glorieuse; madame de Châteauroux cherchant à Plombières un remède contre la maladie dont elle mourut l'année d'après dans tout l'éclat de sa faveur, etc. Je cite au hasard quelques noms, ne pouvant les mentionner tous, mais me réservant bien d'aborder ce chapitre en temps et lieu, et de montrer en quelque sorte, dans cette succession de malades célèbres, la généalogie nobiliaire des principaux séjours d'eaux thermales, à mesure que j'y conduirai le lecteur.

Au dix-huitième siècle, la vie simple et patriarcale des eaux avait déjà subi quelques altérations. J'ouvre un petit livre intitulé : *Les amusements des eaux de Spa, ouvrage utile à ceux qui vont boire ces eaux minérales sur les lieux, et agréable pour tous lecteurs;* Londres, 1782. Ce titre seul d'*amusements* est un indice suffisant de la révolution qui dès lors s'opérait dans le régime des eaux thermales. Je feuillette le livre et j'y trouve l'emploi suivant, heure par heure, de la journée du buveur d'eau :

« 1° On se lève tous les matins au point du jour;

« 2° A quatre heures, chacun vient en déshabillé à la fontaine du Pouhon;

« 3° A cinq, au plus tard, ceux qui doivent aller aux autres fontaines montent dans leurs voitures pour s'y rendre;

« 4° A neuf, tous les baigneurs se retirent pour aller s'habiller;

« 5° A dix, les dévots vont à la messe;

« 6° A onze, les hommes descendent au café, s'il pleut, ou se promènent dans la rue, si le temps le permet;

« 7° A onze heures et demie, on se met à table partout;

« 8° A deux après midi, on va en visite ou à l'assemblée chez les dames;

« 9° A quatre, on va à la comédie ou à la promenade, soit au Jardin des Capucins, soit à une prairie qui, pour cette raison, a pris le nom de *prairie de quatre heures;*

« 10° A six, on soupe dans toutes les auberges;

« 11° A sept, on fait une promenade à la *prairie de sept heures;*

« 12° A dix heures, on n'entend plus personne dans les rues, et les habitants se conforment à cet ordre, comme les *bobelins* (nom familier sous lequel les naturels de la province désignent les buveurs d'eau minérale). »

Un article supplémentaire de ce consciencieux règlement porte que la disposition législative promulguée au paragraphe 12 est *inviolable*, et qu'on n'y peut faire *impunément* infraction, si ce n'est en faveur des seules soirées de bals, lesquelles ne peuvent, dans aucun cas, se prolonger passé minuit.

Certes, nous voici déjà bien loin des innocentes parties d'hombre et des *dégognades* de Vichy. Spa possède une comédie, des bals, qui, il est vrai, finissent à l'heure où

ils commencent de nos jours, et des assemblées chez les dames. Il y a progrès, et l'on peut voir que le dix-huitième siècle a passé par là, c'est-à-dire l'amour des jouissances et des frivolités mondaines. Quelle différence pourtant entre le Spa d'alors et les splendeurs contemporaines de Bade, de Vichy, de Hombourg, du Spa actuel même, bien que déchu de son antique prééminence! Les eaux thermales ne sont plus des résidences cénobitiques qui participent du couvent et de la maison de santé, mais bien, pour la plupart, des colonies de touristes avides de plaisir, d'émotions, de luxe, cherchant dans une vie nouvelle la guérison d'un mal unique, assez incurable il est vrai, la vanité ou l'ennui. Les malades y sont encore tolérés, mais c'est à l'état de minorité affaiblie, et, comme telle, devant se résigner à subir les caprices, les exigences, les invasions de moins en moins mesurées, et tout le gai tumulte des majorités bien portantes.

Un tel abus devrait sans doute provoquer une loi thermale sur les incompatibilités, s'il n'était parfois très-difficile de distinguer les vrais malades de ceux de leurs voisins qui ne le sont qu'à demi ou qui ne le sont pas du tout. Sincère ou non, chaque baigneur affiche en arrivant aux eaux des prétentions officielles à une portion quelconque, si ténue qu'elle soit, du domaine de la souffrance. Ambition d'un nouveau genre! dira-t-on. Et pourtant ce titre de malade que chacun réclame à l'envi n'est pas seulement un passe-port. Il y a du vrai dans ces dires, même les plus invraisemblables. Il est toute une nature spéciale de maladies propres au siècle, qui peut à la rigueur se concilier avec les apparences de la santé et les allures d'une vie active. Plus que toutes les autres peut-être elle contribue à peupler les résidences d'eaux thermales, et c'est à elle

qu'il faut reporter le mérite du développement excessif auquel on les voit parvenir, et de leur singulier succès; je veux parler de ces affections nerveuses, indéfinissables protées et désespoir de la médecine, qui sont la plaie de notre époque. Certes, on ne peut nier que la santé publique n'ait vu généralement son niveau s'élever, grâce aux progrès de l'hygiène, à la découverte de Jenner et à quelques autres non moins dignes de l'admiration des hommes. Les tables de mortalité font foi d'un accroissement notable dans la moyenne de la vie humaine. De tristes maux sont à peu près rayés de la surface du globe, il est vrai, mais ils ont fait place à des infirmités nouvelles. Un sang plus pur peut-être circule dans nos veines; des stigmates hideux n'affligent plus nos yeux; un beaucoup plus grand nombre de nouveau-nés survivent aux épreuves du premier âge; le bien-être matériel est à l'ordre du jour et tend à l'amélioration des races; les perfectionnements croissants de l'industrie substituent à l'effort des bras les puissances mêmes de la nature. Le jour viendra sans doute où le laboureur même ne versera plus sa sueur dans les sillons que trace aujourd'hui sa charrue. C'est là, il faut le proclamer, un beau et glorieux mouvement. Mais, comme tout progrès porte son expiation, si le corps cesse de fonctionner à l'état de pure machine, si les muscles sont en repos, c'est aux dépens de l'encéphale. La tête, prodigieux et sublime ouvrier, préside non-seulement à la direction de l'œuvre, mais aux détails de l'entreprise. C'est en elle que s'élaborent la pensée et l'acte : faut-il donc s'étonner si elle plie souvent sous l'immensité de la tâche, si l'appareil nerveux souffre et s'épuise, et si l'homme fléchit précisément par ce qui fait sa puissance? Qu'on ajoute à ces causes de dépérissement les secrets orages

de l'âme, les agitations d'une vie haletante, fiévreuse, difficile pour la plupart, en voilà bien plus qu'il n'en faut pour justifier l'existence de ces défaillances subites, de ces perturbations profondes que jettent dans l'innervation le développement exagéré et l'irritation incessante du cerveau, qui, fragile Atlas, supporte tout un nouveau monde d'idées et de passions brûlantes.

C'est là le mal du siècle. A ces affections mystérieuses qui déjouent l'effort de sa diagnostique, la médecine ne sait qu'opposer des remèdes vagues et incertains comme le mal lui-même. Son dernier mot est d'envoyer le malade aux eaux, et elle ne saurait mieux faire, la nature n'ayant souvent besoin, après avoir longtemps refusé son secret, que d'un auxiliaire indirect, sinon pour ouvrir ses arcanes, du moins pour se reprendre à la vie, à la séve, à la santé du corps, à celle de l'esprit. Un peu de diversion et d'air pur, autant et plus peut-être que les propriétés chimiques d'eaux thermales dont l'action est aussi un mystère, opère souvent le miracle.

De là ces incroyables réunions de malades qui marchent, dansent, montent à cheval, passent une portion de leurs nuits au bal et au trente-et-quarante, comme le pourraient faire les gens les plus valides, bien qu'atteints et parfois assez profondément dans l'œuvre vive, dans les sources de l'action et de la pensée. Par quel prodige recouvrent-ils pour un temps l'appétit perdu, les forces, l'animation nécessaires pour subvenir aux dépenses d'un tel régime, c'est encore là une question qui ne saurait être résolue, pas plus qu'eux-mêmes ne sauraient définir le mal dont ils souffrent. Le mal n'en est pas moins réel. Les *grands malades*, comme on dit dans le voisinage de Spa, ceux qu'une affection locale, nettement caractérisée, retient au lit ou

sur leur siége, s'indignent du voisinage de ces turbulents valétudinaires, qu'ils voudraient repousser du temple d'Esculape comme des intrus ou des faux frères. Le sentiment trop exclusif de leurs souffrances personnelles rend les *grands malades* injustes. Quant aux autres, aux *demi-malades*, si l'on veut, qui forment la majorité dans les républiques thermales, il faut reconnaître qu'ils sont là dans leur élément, et c'est pour eux assurément que le remède fut créé. Un lever matinal, une vie régulière incidentée seulement par le plaisir, de fréquentes et longues promenades, beaucoup d'exercice pour le corps et de repos pour la pensée, une vie en commun dans ces vastes hôtels où Parisiens, provinciaux, étrangers de toutes nations, réunis autour de la même table, se fondent en une seule et immense famille, la société sans ses liens, les joies du monde sans le servage qui en est trop souvent le prix, agissent indépendamment de la propriété curative des eaux, comme autant de calmants et de réparateurs, sur l'organisme épuisé par trop d'excès ou de secousses. L'hypocondriaque sent sa noire mélancolie se dissiper sous le charme de cette existence nouvelle; l'âme se rassérène, les amers souvenirs ne lui transmettent plus qu'un écho, une vibration affaiblie; les nerfs douloureusement ébranlés ou plongés dans une torpeur maladive reprennent peu à peu leur jeu régulier, et le baigneur quitte les eaux, non pas toujours guéri, mais du moins soulagé. Veut-on juger par un seul fait de l'heureuse modification que l'influence et pour ainsi dire l'aspect seul des eaux manquent rarement d'opérer à l'instant même sur le malade? Nulle part la sociabilité, la fraternité même, ne sont plus largement mises en pratique que dans les séjours d'eaux thermales; telle nature farouche, tel Alceste morose qui faisait profession de haïr ses sem-

blables, les recherche avec passion et devient presque un homme aimable; toutes les relations respirent la bienveillance, l'unanime désir de plaire; on se fait mille gracieusetés, mille concessions mutuelles; à un rapprochement fortuit succède bientôt l'association pour le plaisir; au bout de peu de jours on est amis intimes. Vienne la séparation, on est au désespoir; on échange force tendresses, on se promet de se revoir, et l'on a besoin mutuellement d'une telle assurance pour se consoler de perdre un compagnon si cher. Que le hasard vous mette plus tard en présence, que l'hiver d'après on se rencontre dans un salon ou au détour du boulevard... ô honte! c'est à peine si Oreste et Pylade peuvent, en bien cherchant, estropier un nom sur leurs visages respectifs. C'en est fait, le charme est rompu, les préoccupations et les soucis du jour ont déraciné sans retour cette amitié de fraîche date. Si l'on était sincère aux eaux en s'embrassant, on ne l'est pas moins en se tournant à peu près le dos six mois après. Un salut écourté, quelques compliments vagues, voilà tout ce qu'on trouve à échanger en mémoire d'une intimité si étroite. On ne se connaît même plus!

« *False as water!...* » s'écrie Othello. L'eau thermale, double remède, est à la fois un curatif contre les maladies du corps et les illusions de l'esprit.

LES BAINS DE MER

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

« Ah! Zézu! ma sère de Grignan, la drôle de soze que d'être zetée toute nue dans la mer! »

(*Lettres de Sévigné.*

Depuis quelques années, une heureuse révolution paraît s'accomplir dans les tendances et les pratiques médicales. Après avoir usé et abusé de tous les agents chimiques connus, de toutes les drogues du *Codex*, après avoir saigné et resaigné à blanc de malheureux malades exsangues, il semble qu'on en revienne enfin à une marche plus conforme au vœu de nature, plus inoffensive en tous cas que les formules du passé. Les remèdes minéraux, les moyens violents et les poisons pharmaceutiques tombent dans un discrédit croissant, où je souhaite de bon cœur qu'ils restent. Il n'est plus guère question de purger, et l'école de Broussais a épuisé de sangsues tous les marécages de l'Europe. Molière, s'il revenait au monde, ne reconnaîtrait plus ses médecins. L'emploi presque exclusif des traite-

ments externes, des dérivatifs à la peau et de moyens hygiéniques érigés en corps de système, prend d'autant plus de consistance, que la vieille médecine, s'attaquant directement aux organes essentiels de la vie, semble perdre chaque jour plus de terrain. Une nouvelle école issue de l'Allemagne préconise surtout l'hygiène élevée à sa plus haute puissance, en ne prescrivant le plus souvent, et jusque dans les cas aigus, que le régime, l'exercice et l'emploi de l'eau sous toutes ses formes. Cette école compte déjà d'assez nombreux adeptes en France, principalement parmi les jeunes praticiens. Le retour à la simple médecine, qui dut être celle des premiers âges, et l'application plus ou moins ingénieuse, plus ou moins diversifiée, du *dissolvant universel*, ouvriront-ils enfin une nouvelle voie à ce qu'on se plaît, par habitude, à appeler l'art de guérir? Détermineront-ils une révolution dont la fin sera de fixer définitivement cette science si conjecturale, si incertaine, de la médecine, qui, depuis tantôt six mille ans, cherche sa loi, son évangile, son point d'appui, sans les trouver? Ou bien, après avoir eu la saignée au commencement de ce siècle, l'eau plus tard, phlébotomisés d'un côté, inondés de l'autre, n'aurons-nous en définitive qu'une réédition de Sangrado en deux tomes? — Grande question, qu'il nous appartient tout au plus de poser, et que le temps, ce grand docteur, ce terrible statisticien de la vie humaine, se chargera seul de résoudre!

Toujours est-il que l'eau sous toutes les espèces est aujourd'hui en grande faveur. Suivant la spirituelle expression de Corvisart, on se hâte de profiter du remède *pendant qu'il guérit*. Bains russes, bains orientaux, bains froids, bains minéraux, et, en première ligne, bains de mer, sont également bien accueillis du public. C'est aux

eaux qu'on envoie toute cette classe de malades qui souffre d'affections nerveuses, classe aujourd'hui si innombrable, et les malades imaginaires, qui, par parenthèse, ne le sont pas. Les infortunés que Molière calomniait ainsi sans le vouloir, et que Purgon martyrisait si bien au dix-septième siècle, étaient nés deux cents ans trop tôt. De nos jours, on leur appliquerait un traitement plus en harmonie avec la nature de leur mal, qui n'était que trop véritable. Ces pauvres patients étaient tout simplement hypocondriaques au premier chef, ce qui revient à dire qu'ils ne digéraient pas : car, de la gastrite à l'hypocondrie, il n'y a, pour ainsi dire, qu'un muscle. Que de peines et de sols tournois épargnés pour ce pauvre Argan, si on l'eût envoyé aux bains de mer, ou plutôt s'il eût eu l'esprit de se les ordonner lui-même, une fois décoré de l'illustre bonnet : mais aussi combien de médecines eût perdues là M. Fleurant !

Mais, au temps de M. Fleurant, on ne s'avisait guère de prendre les bains de mer, et les puissantes propriétés toniques de la Thétis thermale étaient à peu près inconnues. Nos principales sources minérales, Vichy, Néris, Bourbonne, Plombières, appréciées sans doute des Romains, mais dédaignées ou oubliées au moyen âge, recommençaient pourtant d'attirer un assez bon nombre de visiteurs. Dès les seizième et dix-septième siècles, alors que les plages maritimes demeuraient encore désertes au retour de la saison des bains, se plonger dans l'Océan agité, affronter le choc de lames mugissantes et énormes, eût certainement paru l'acte, sinon d'un fou, au moins d'un *homme singulier*, comme disait Néricault Destouches ; et l'on en peut juger par le naïf effroi de la belle madame de Ludre (voir ci-dessus notre épigraphe), qui ne pou-

vait se faire à cette horrible idée d'être « zetée nue dans la mer. »

C'est seulement du milieu de la Restauration et des séjours fréquents de madame la duchesse de Berry à Dieppe que date la prospérité de cet établissement thermal. Jusqu'à ces dernières années, s'il ne fut pas le seul en France, il n'eut du moins à redouter aucune concurrence sérieuse. Aujourd'hui il n'en est point ainsi, et, d'un bout de la Manche à l'autre, il n'est si petit port qui ne vante ses grèves et ne se mette en frais d'hôtelleries et de réclames pour attirer à lui le plus grand nombre possible d'étrangers. On commence parmi nous à connaître la mer autrement que par le classique voyage du Havre, et les baigneurs n'ont plus que l'embarras du choix, que toute cette multiplicité de nouveaux établissements rend un embarras véritable. Néanmoins, nous sommes au fond un peuple si peu maritime, que, sans compter les gens qui parlent de la mer comme les rhétoriciens des batailles romaines, il en est en France bon nombre auxquels les plus simples notions de l'eau marine, de ses éléments essentiels et de ses propriétés remarquables, restent encore lettre close. C'est à l'usage de ceux-là qu'il me sera permis, je pense, de faire précéder d'une courte introduction sur la matière les pages suivantes, où notre plan est de passer successivement en revue les principales plages thermales de l'Océan et de la Manche.

La saison des bains de mer commence à la fin de juin, pour se clore habituellement dans les derniers jours de septembre. Toutefois les Anglais, qui sont certainement les plus grands baigneurs de l'Europe, ne commencent guère les leurs avant la fin d'août, et les prolongent quelquefois jusqu'au commencement de décembre. Cette habi-

tude n'est rien moins qu'une excentricité fantasque. En automne, la mer, déjà refroidie par la longueur des nuits, saturée d'électricité par l'approche de l'équinoxe, acquiert un degré de tonicité qu'on y chercherait vainement dans les grandes chaleurs de l'été. Je vois d'ici plus d'une belle dame ramener, nouvelle de Ludre, sa mante sur elle et grelotter dans sa bergère, rien qu'à l'idée d'avoir le courage stoïque de dépouiller ses vêtements par une température rigoureuse déjà, pour s'avancer intrépidement au-devant d'un flot tourmenté par la rafale qui se tord, s'élance, vient à vous, rapide comme un cheval de course, tantôt rasant de près la grève avec un fracas furieux, et tantôt vous engloutissant sous une écumeuse avalanche. J'admets sans peine que tout d'abord l'épreuve n'ait rien d'attractif; mais, une fois les premières alarmes dissipées, la première impression subie, les femmes, qui au fond aiment le péril parce qu'il est une émotion, deviennent souvent les plus hardies et les plus passionnées à ce plaisir un peu âcre que donnent les brutales caresses d'Amphitrite. De vigoureux athlètes, au torse musculeux, aux épaules d'Alcide, m'ont confessé naïvement n'oser nager que dans la Seine; tandis que, non loin d'eux, de petites femmes frêles faisaient admirer leur savoir et abordaient résolûment les profondeurs où l'on perd pied.

L'eau de la mer, d'une température toujours inférieure à celle des rivières durant les mois de juillet et d'août, cause d'abord un violent frisson, un état de malaise général que la nécessité d'avancer graduellement dans l'eau pendant la marée basse ne contribue pas peu à accroître et qu'il faut savoir surmonter. Mais à peine l'immersion est-elle complète, que la souveraine puissance de calorification dont l'homme est doué reprend le dessus; une

réaction énergique se prononce surtout chez les sujets robustes, et un vif sentiment de bien-être succède presque sans intermédiaire aux pénibles sensations du début. Ces lames, si effrayantes de loin, deviennent autant de berceuses amies pour le baigneur qui s'offre à elles avec confiance. Sans efforts, sans secousses, presque sans mouvements, suivre toutes les ondulations de cette mer éternellement mobile, gravir sans peine le sommet d'une montagne qui s'abîme aussitôt pour vous précipiter dans un gouffre peu périlleux, je ne sais pas de plus charmant ni de plus salubre plaisir. Toute impression de froid a disparu; une douce chaleur, au contraire, s'est répandue dans l'organisme. La natation est si facile, la dépense de force musculaire si imperceptible, qu'il semble d'abord impossible de se jamais lasser d'un pareil exercice ou plutôt d'une telle volupté, et que le baigneur novice oublie de regagner le bord, quitté l'instant d'avant avec appréhension, pour ne pas dire avec effroi.

C'est là un véritable écueil. L'eau de mer n'est point inoffensive comme celle des fleuves pour que l'on puisse y séjourner impunément. C'est un stimulant énergique dont il faut user avec réserve, sous peine de le voir bientôt dégénérer en irritant. Il est, même à l'état sain, je crois, peu d'hommes assez vigoureux pour pouvoir prolonger sans inconvénient un bain de mer plus d'un quart d'heure : à plus forte raison un malade ne le peut-il sans imprudence, et en général la durée moyenne de l'immersion n'excède guère quatre ou cinq minutes. Les Anglais, qu'il faut toujours citer en fait de choses maritimes, vont même rarement jusque-là. Les enfants, chez qui la force de réaction calorifique est bien moindre que chez les adultes, doivent à peine entrer dans l'eau. Ces simples

notions, qu'il est facile d'expliquer physiologiquement, sont souvent méconnues dans la pratique, et engendrent une multitude d'accidents dont la responsabilité remonte à tort jusqu'aux bains de mer.

On pense bien que nous n'avons ni la mission ni le projet d'introduire dans ce recueil une dissertation médicale et hygiénique sur le sujet qui nous occupe. Nous nous bornerons, avant de passer à la causerie familière où notre seule prétention est de guider aux diverses plages les baigneurs de la saison prochaine — et qui n'est baigneur aujourd'hui? — à expliquer ou à rappeler en peu de lignes les principaux effets de l'usage des bains de mer.

Leur action est de deux natures : médiate et immédiate, insensible et instantanée. La première, par plusieurs causes non encore bien déterminées, fortifie graduellement les organes vitaux, affermit les nerfs, durcit les muscles, active la circulation, et, en un mot, imprime une puissante recrudescence au phénomène de la vie. Les fréquentes et fortes révulsions à la peau, la grande quantité d'oxygène qu'absorbent les poumons sous un plus petit volume, les particules salines dont l'eau est imprégnée, le phosphore et l'électricité qui s'y produisent sans cesse à plus ou moins hautes doses, tout cela et sans doute bien d'autre agents ignorés contribuent à modifier, d'une façon lente mais presque sûre, l'économie du corps humain, et à y préparer une de ces grandes révolutions qui sont souvent le signal d'un complet retour à la santé. Il va sans dire qu'une assez grande persévérance est nécessaire pour obtenir de ces effets radicaux qui changent profondément la constitution et rendent à ses foyers, au bout de peu de temps, un homme dispos et rajeuni. Ce qu'on est convenu

de nommer une saison de bains, c'est-à-dire vingt ou vingt-cinq jours fort inégalement partagés entre les plaisirs et le traitement, me paraît fort insuffisant, dans les affections d'une certaine gravité, pour amener un résultat quelque peu significatif. Il faut le plus habituellement une constance de plusieurs mois, et souvent de quelques années, pour atteindre le but. L'action des bains de mer est, du reste, semblable à celle des bains minéraux, dont les influences ne se révèlent généralement qu'un mois ou deux après la saison écoulée.

Le second effet de l'eau marine est beaucoup plus appréciable : il se produit subitement. Une forte chaleur à la peau, souvent même des érubescences et des éruptions cutanées, sont la suite des premiers bains. A peine le nageur a-t-il quitté la plage, qu'au lieu de se sentir brisé et énervé, comme il arrive souvent au sortir des rivières, il éprouve au contraire un redoublement de vie et de séve. Un besoin ardent de locomotion s'empare de l'homme qui, peu de minutes auparavant, avait peine à accomplir un court trajet. Peu s'en faut que le boiteux, rejetant sa béquille, ne renouvelle, par la vertu du chlorure de sodium, le miracle de l'Évangile. C'est à qui courra le plus vite, tant par goût et par impulsion naturelle que pour réagir contre la déperdition de calorique intérieur. Un appétit erotonien ne tarde pas à succéder, apportant aux palais blasés et aux tristes anorectiques la plus agréable des surprises. Il ne tient qu'à chacun de se croire guéri, et cela à la minute même, mais c'est pour une minute seulement. Il ne faut pas attacher à ces premiers symptômes plus d'importance qu'ils n'en méritent : ils sont superficiels et de peu de durée, quelquefois hérissés de piéges. Mais néanmoins ils sont d'un favorable augure, d'un soulagement

immédiat ; ils encouragent le malade à persister, en lui montrant un avant-goût de l'heureuse santé qu'il espère, et exercent sur son moral une salutaire influence.

Ceci est pour la règle. Quant aux exceptions, elles sont nombreuses et bizarres. Les gens dont le tempérament ou l'état morbide auraient dû contre-indiquer les bains de mer éprouvent quelquefois des effets tout contraires à ceux dont il vient d'être parlé : perte de l'appétit et prostration complète. Les sujets trop nerveux ou trop sanguins doivent s'abstenir, sous peine de désordres fâcheux, sinon même d'accidents graves : les uns frissonnent et bleuissent en mettant le pied dans la mer : un froid mortel contre lequel leur nature débile ne saurait réagir les poursuit sous les vêtements de laine dont ils essayent inutilement de ranimer leur calorique. Cet autre, au contraire, pousse les hauts cris et se sent littéralement *brûlé* dans une température liquide de douze ou quinze degrés au plus. Une belle jeune femme que j'ai vue jadis se baigner à Trouville offrait un phénomène vraiment singulier. Atteinte d'une maladie cruelle qui l'avait, peu d'années avant, enlevée aux salons du plus grand monde, paralysée presque en entier, et ne pouvant marcher qu'à l'aide de béquilles, elle recouvrait soudainement dans la mer une suffisante force pour se livrer longuement à la natation, exercice où elle excellait. C'était une complète régénération : l'eau marine agissait sur elle à la façon du plus puissant des galvanismes. L'instant d'après, en touchant le bord, elle retombait, non épuisée, mais inerte et incapable de se mouvoir sans aide. Cette vie factice de cinq minutes avait quelque chose de navrant. Cependant, à travers ces brusques alternatives, l'action latente des bains prenait insensiblement le dessus, et j'ai appris depuis avec fort grand

plaisir que cette dame était rendue à la santé. Je connais fort intimement un baigneur qui à la suite de quelques immersions était devenu complétement sourd. Il était hors d'état de suivre une conversation à très-haute voix et songeait déjà à se pourvoir de quelque appareil acoustique, quand fort heureusement l'ouïe lui revint après une absence de trois semaines.

La vie des bains de mer offre peu de caractères génériques qui la distinguent essentiellement du régime des eaux thermales. Ce sont, à peu de nuances près, les mêmes plaisirs, les mêmes mœurs, le même traitement combiné, selon l'aperçu hautement philosophique de Cabanis, pour opérer tout à la fois sur l'ordre physique et moral. Les différences, s'il en surgit, proviennent des lieux et non des choses. Nous les signalerons au reste chemin faisant, et elles trouveront naturellement leur place éparse dans les pages de cette revue maritime.

DIEPPE

I

Peu après Rouen, le chemin de fer se bifurque : l'une des deux voies se dirige sur Barentin et Pavilly, c'est celle du Havre; l'autre, franchissant tout d'abord la vallée de Monville, de désastreuse mémoire, court sur le Tôt, passe à Clerès, Richemesnil, et gagne Dieppe en traversant l'un des plus pittoresques, l'un des mieux cultivés, des plus riches pays du monde. Ce n'est pas une campagne : c'est un jardin anglais semé de luxuriants villages abrités sous de séculaires futaies, tels qu'Étampuis, Saint-Maclou, Aufray et son église admirable, Notre-Dame d'Ampuy, Saint-Crépin, Longueville, dont le souvenir se lie à ceux de Duguesclin et de Dunois, auxquels appartient le château fondé par Gaultier Giffard, l'un des plus braves compagnons d'armes de Guillaume le Conquérant, aujourd'hui rasé par des mains vandales qui en ont transformé les nobles débris en granges et en moulins dans la vallée de la Scie. Voici, en revanche, une filature chevaleresque qui, elle troisième

dans le département de la Seine-Inférieure, n'a pas interrompu son travail après le 24 février 1848 : honneur au digne et courageux industriel qui fait envers ses ouvriers de la fraternité pratique. Plus loin, voici Denestanvil.e, Anneville, et enfin Dieppe.

Dieppe est une petite ville, propre, élégante, bien bâtie, parisienne autant que peut l'être un chef-lieu de sous-préfecture assis au bord de l'Océan. Le port est vaste, peu animé, si on le compare à celui du Havre, mais plus spacieux; le site, surtout, en est beaucoup plus pittoresque. De ma fenêtre, je découvre tout l'arrière-port, qui bientôt va se transformer en un bassin, et que prolonge, dans le fond, la délicieuse vallée d'Arques. En face de moi est le célèbre faubourg du Pollet, bastionné d'abruptes falaises, que relie un pont de bateaux à la ville proprement dite; à droite, sur le quai, une jolie promenade où se tient chaque matin le marché aux poissons, devant une maison à arcades; plus à droite, mais caché par cette partie de la ville, est un large bassin où mouillent des bâtiments anglais, hollandais, danois, norvégiens, qui apportent à Dieppe des houilles, des chanvres, des sapins et des chênes du Nord. Le port principal est occupé par des navires de moindre tonnage. A l'exception des lougres et des schóoners de l'État, affilés comme des espadons et luisants comme des dorades, qui font le service de stationnaires, et des paquebots de Brighton, ce ne sont guère que des pêcheurs dont la carène, courte et massive, peut tenir la mer en tout temps. Dieppe n'a conservé de son ancienne splendeur maritime que cette spécialité de pêche, pour laquelle, du reste, son port est en première ligne. Cela est triste, quand on songe au rôle qu'a joué cette petite ville dans les expéditions lointaines et les guerres acharnées dont l'Océan

fut le théâtre du treizième au dix-septième siècle. D'où est provenue cette déchéance? Qui peut déterminer les causes mystérieuses auxquelles tient le destin des ports et des empires? Pourquoi Nantes et Bordeaux sont-ils en décadence? Que sont devenus Aigues-Mortes, où s'embarqua saint Louis allant en Terre-Sainte, et Harfleur, ce célèbre Harfleur, où Guillaume mit à la voile pour s'en aller prendre un royaume; qui, alors, était réputé le premier port de Normandie, et, aujourd'hui, n'est plus un port? Tour à tour, la mer ronge la terre ou se retire devant elle. Il y a déjà plusieurs siècles qu'elle a déclaré la guerre à Dieppe. Ses projectiles sont les galets, dont elle ne cesse d'encombrer, avec un terrible fracas, la plage et le long chenal qui conduit au port. Si l'on n'y porte un remède, bientôt la passe, étant tout à fait obstruée, ne pourra plus livrer passage qu'aux barques de pêcheurs du plus mince tonnage. Les Dieppois se désolent de ce blocus pierreux, et avec raison; mais il me semble qu'il y aurait un peu mieux à faire que d'assister, la larme à l'œil, du haut de leur jetée, comme le peuple hébreu de plaintive mémoire, *super flumina Babylonis*, à la destruction complète de leur port. Qu'on me pardonne cette comparaison médicale en faveur de la *frappante analogie;* mais est-il raisonnable à un malade de se laisser mourir de la pierre, sous prétexte que, le principe n'en étant pas détruit, le calcul pourra ultérieurement se reformer dans ses entrailles? Dieppe en est là. A diverses époques, quelques tentatives ont été faites pour nettoyer le chenal et mettre le port à même de tenir des bâtiments d'une jauge plus forte; mais, menées sans persévérance ou conçues sans habileté, elles ont été abandonnées devant quelques difficultés d'exécution. Espérons qu'elles seront reprises quelque jour et conduites à bonne

fin. La patrie d'Ango et de Duquesne pourrait alors prétendre à voir renaître ses anciens beaux jours.

Si Dieppe est déchue du côté de la mer, elle a eu, en revanche, la bonne fortune, au point de vue continental, d'être bombardée et incendiée par les Anglais, en 1694: circonstance à laquelle elle doit, aujourd'hui, d'être une des jolies villes de France. Le grand Duquesne était mort depuis plusieurs années, et le bombardement de Dieppe expia alors celui d'Alger : de toute la ville il ne resta que les deux églises debout. Le grand roi jura, dans sa colère, qu'elle se relèverait plus splendide et plus florissante que jamais. Un sieur Ventabren, se disant architecte, fut chargé par le pouvoir royal de la tirer de ses décombres. Il fit de beaux plans et n'oublia dans ses maisons que l'escalier. Ce n'était qu'un détail. Il en résulte seulement qu'aujourd'hui encore les Dieppois montent chez eux par une échelle ou quelque chose d'approchant. Mais l'éducation nautique des enfants n'en est que meilleure; ils apprennent ainsi à grimper dans les hunes et ont de bonne heure le pied marin.

A cela près, la ville doit des actions de grâces à l'Angleterre. Sans l'incendie de 1694, qui consuma l'amas d'incohérentes masures dont elle se composait alors, qui lui eût donné de beaux quais réguliers pour encadrer son port? une place monumentale comme la place Duquesne, où l'inauguration de la statue colossale de M. Dantan aîné réchauffait naguère les instincts et les souvenirs maritimes? et cette *Grand'rue* magnifique qui longe et coupe parallèlement à la plage, avec de larges trottoirs, une chaussée propre et spacieuse, et des étalages luxueux qui offrent au baigneur oisif une si précieuse ressource?

Mais, quelque attrayante que soit cette contrefaçon de

l'élégance parisienne, il est difficile de ne pas y préférer, et de beaucoup, le spectacle éternellement mouvant, sous son apparente monotonie, qu'offrent le port et la jetée. Si vous avez le goût des tableaux vivants, voici, et à toute heure, des marines en action et des *pêches miraculeuses*. Les Polletais que vient de ramener la marée haute vident leurs *chaluts*, sorte de filets exterminateurs, d'énormes sacs munis de poids, qui hersent et sondent le fond des mers et forcent le poisson blotti dans la vase à se précipiter de lui-même dans leurs béantes cavités. Là-bas, c'est un navire de pêche qui s'apprête à prendre la mer, remorqué jusqu'à la jetée par une douzaine de brunes et vigoureuses femmes, épouses, filles, mères de marins qui forment l'équipage de la barque. Quand on voit ces pauvres créatures conduire de leurs mains, souvent par une nuit noire et orageuse, leurs maris et leurs fils, dans une coque de noix, aux périls d'une mer comme la Manche; quand on songe que peut-être aucun n'en reviendra, on se sent le cœur pris d'une étrange pitié, et l'on se demande s'il est vrai que ces malheureuses puissent dormir. Mais l'habitude a mis un calus sur la plaie :

— Bah! disent-elles, il y a des *accidents* sur la terre comme sur la mer.

C'est seulement quand cette dernière devient tout à fait furieuse ou tout à fait *méchante*, selon leur expression, qu'elles commencent de s'alarmer. Quant à prier, cela ne se voit plus guère que dans les romances : ce n'est pas que les calvaires ne soient très-répandus en Normandie, comme en Bretagne; mais il y manque les saintes femmes.

Voici un autre navire qui entre dans la passe, ou plutôt essaye de la franchir; mais le goulet est difficile, le maladroit n'a pas assez *serré* la côte du Pollet, et il est venu

s'échouer sur ce lit de galets qui est l'ennemi et l'épouvantail de la marine dieppoise. La mer s'en va ; il lui faudra donc attendre douze heures pour se renflouer, et, cependant, il reçoit le choc de lames énormes qui semblent bientôt devoir le réduire en pièces, et il talonne horriblement sur les cailloux, qui ont déjà à demi brisé le gouvernail. Pour toute consolation, les indigènes, éternellement postés en vigie sur leur jetée, prodiguent l'invective aux gens de l'équipage et les appellent *perruquiers*. Le fait est que, pour un Polletais, la bévue est impardonnable ; mais *perruquier* est un mot bien dur. Je ne sais pourquoi les Dieppois, et les marins en général, professent tant de mépris pour cette classe d'artistes : elle n'est pourtant point si insensible aux grandeurs de la vie maritime, témoin le perruquier emphatique du *Voyage sentimental*, qui demande simplement la mer pour y tremper une *maréchale* indéfrisable.

Une autre hostilité plus explicable est celle qui divise profondément le matelot et le douanier. Il se passe peu de jours que de terribles collisions n'éclatent sur le port de Dieppe entre les habits verts et les bonnets de laine. J'ai assisté à quelques-unes de ces querelles, très-effrayantes de clameurs, mais assez pacifiques au fond. Un matelot descend à terre ; un garde-côte veut le fouiller comme il en a, je pense, le droit. Tel n'est pas l'avis du marin, qui le repousse énergiquement ; sur quoi une lutte homérique (d'injures) s'engage entre les deux champions. Au premier bruit de la dispute, cinq ou six grands bonnets de laine accourent prêter le concours de leurs prodigieux poumons à leur *matelot* molesté. Dire la bordée d'imprécations qui fond sur le représentant du fisc, c'est ce qu'il me serait difficile de faire.

— Voyez-vous, ça finira mal! lui crie dans le visage un Normand gigantesque.

— Vous avez une mauvaise figure; vous faites peur à voir! lui crie un autre, à qui l'on peut, certes, rétorquer l'apostrophe, et c'est ce que ne manque pas de faire l'habit vert avec un flegme remarquable.

— *Fahigars!* oui, vous n'êtes qu'un fahigars! hurle un troisième.

Fahigars, dans la langue normande et maritime, c'est le dernier terme du mépris, le *nec plus ultra* de l'injure. Je ne sais pas, au juste, ce que cela veut dire: mais c'est encore pis que *perruquier*. A toutes ces provocations et à vingt autres que j'omets, à tout ce brouhaha, aux glapissements des femmes qui se mettent de la partie, le douanier oppose, je dois le dire, une fermeté modérée et une attitude impassible. Tous ces géants normands ameutés contre lui ne lui font perdre ni une semelle de son terrain, ni un seul pouce de sa petite taille, et il rend courageusement coup pour coup, c'est-à-dire injure pour injure. Du reste, il n'est nullement question de verbaliser dans ces querelles. Le douanier intrépide dédaigne l'auxiliaire du papier timbré et combat à armes courtoises. On se menace, de part et d'autre, d'une extermination complète; on se met les poings sous le nez, après quoi, de gosier las, on se sépare pour reprendre, à la première occasion, la suite des hostilités.

La plage de Dieppe est la plage classique. Elle laisse pourtant beaucoup à désirer, et l'édilité de la ville ne s'est pas mise en très-grands frais pour l'embellir. Toujours encombrée de corderies, de matériaux et de débris de construction, elle sert, en outre, de vaine pâture à un bétail qui fait semblant d'y brouter une herbe invisible.

L'épaulement, refuge des promeneurs, n'est nullement entretenu, et présente, presque à chaque pas, des lacunes sous forme de petits précipices. Les galets que roule chaque flot envahissent la grève, et blessent horriblement les épidermes les moins tendres. A marée haute, et pour peu que la lame déferle avec une certaine force, c'est un véritable supplice que se tenir en équilibre, les pieds nus, sur ce lit mouvant de silex. Malheur à qui n'est pas muni de la sandale de lisière, babouche de cérémonie dans laquelle Sa Majesté Amphitrite reçoit les visiteurs à Dieppe. L'imprudent sera châtié dans son talon et dans son tarse de ce manquement à l'étiquette, à moins qu'il n'ait le derme de la plante des pieds dur comme le cuir de l'hippopotame ou le sabot du solipède.

Au delà du banc de galets, et à peu de distance du rivage, je dois dire qu'on trouve la grève unie et douce comme les meilleurs produits d'Aubusson. A marée basse, ce sable, si délicat et si fin, étant laissé à découvert, nulle meurtrissure n'est à craindre. A marée haute, les nageurs peuvent s'épargner le sort d'Œdipe, en plongeant immédiatement.

Si la chaussure maritime est de rigueur, le costume, en revanche, est sommaire à Dieppe. Je ne parle pas, bien entendu, de celui des femmes, qui ne varie pas; il est partout disgracieux. J'en épargne la description à mes lectrices, de peur de nuire à leur santé en les détournant des bains de mer. J'omets aussi, à dessein, la teinte de couperose qui est, le plus souvent, l'accompagnement obligé de la camisole de laine brune et de l'horrible serre-tête. Quant aux hommes, l'étiquette varie essentiellement, selon les lieux. A Ostende, ils sont tenus d'endosser le large pantalon de toile ou de laine, et la chemise de couleur à manches

courtes, ce qui leur donne un faux air de nos débardeurs, non pas pourtant ceux de Gavarni, mais ceux de Bercy ou de la Râpée. A Dieppe on est moins rigoriste. On n'y tolère pas, il est vrai, la promiscuité des sexes, comme à Trouville et à Ostende; quelques douzaines de mètres séparent les bains des hommes de ceux des femmes; mais les yeux franchissent la distance sans nul péril pour la morale : il faut bien reconnaître qu'outre l'influence réfrigérante d'un tel milieu, on est trop laid, de part et d'autre, pour s'enflammer mutuellement. Mais ce qu'on ne saurait vraiment trop admirer dans cette communauté aquatique, c'est le paisible maintien des chastes et craintives Anglaises, qui, certes, n'oseraient jamais risquer l'allusion la plus timide à un vêtement nécessaire, et passent leur journée, assises sur la plage, à voir pudiquement des hommes en caleçons prendre leurs ébats maritimes.

L'établissement des bains, à Dieppe, occupe une assez vaste étendue de terrain, à l'extrémité de la plage opposée à celle de la jetée, à quelques pas, et, en quelque sorte, sous la protection des hautes falaises au contre-fort desquelles s'étage le château. Il se compose de trois pavillons reliés par deux galeries couvertes et à jour, présentant ainsi à la mer un grand développement de façade, le tout compris dans un enclos décoré du nom de *jardin*, mais où pas une fleur ni une plante même n'apparaît pour justifier cette ambitieuse hyperbole.

Les pavillons des extrémités contiennent : l'un, un billard ; l'autre, un salon de lecture. Celui du milieu est une salle de concert, où un orchestre d'harmonie exécute, de trois à cinq heures, des ouvertures et des quadrilles.

Le salon des bains chauds relève de la même direction que l'établissement de la plage. On y offre aux abonnés

une soirée dansante par semaine et ces mêmes journaux qui ont déjà défrayé les pavillons du bord de la mer.

Ces réunions sont assez suivies et assez élégantes, non qu'il ne se mêle à leur brillant quelque alliage; mais, à toutes les eaux du monde, la tolérance est une vertu de première nécessité. M. Laborde, le maître à danser, trône souvent l'été à Dieppe, comme M. Cellarius dans l'île de Wight et à Vichy. Ces deux illustres rivaux se disputent les salons de terre et de mer. Si l'un invente la polka, l'autre exhume la rédowa, ce à quoi celui-là repart par la valse à cinq temps, celui-ci par la tarentelle. L'un a conquis le Bourbonnais et l'autre a pris la Normandie. C'est assez dire qu'à Dieppe la Terpsichore bohême, hongroise, polonaise, a pris ses grandes lettres de naturalité, et jouit de la plus haute faveur.

On joue beaucoup au *Salon* de Dieppe; mais là encore l'esprit normand se trahit jusque dans ses fougues et ses passions dispendieuses. A l'époque où l'or était rare, cette noble monnaie du joueur était là inconnue : j'ai vu risquer souvent sur un coup d'écarté mille francs en pièces de cent sous. On frémit de gagner cela, à l'idée seule d'être obligé de l'emporter. Si l'argent coûtait un prix de change, nul doute que les grands joueurs n'arrivassent sur le tapis avec des fourgons de décimes. Voilà ce que j'appelle faire raisonnablement des folies.

Les jours où il n'y a ni bal ni concert au Salon, la salle de spectacle offre un refuge à la population désœuvrée des baigneurs. C'est l'époque des congés, et les princes du flonflon viennent prêter appui à leurs camarades de province, ces parias de l'art dramatique, réduits à la triste alternative de ne pas faire de recette, ou de la *devoir*, dans le sens exigible du mot, à leurs grands confrères de Paris.

Le Pollet, cet illustre faubourg de Dieppe, reste fort au-dessous de son antique renom et n'est plus qu'un amas suburbain de maisons sans caractère ni élégance. Il n'y a plus de Polletais, plus de ces costumes bariolés qui ont eu jadis tant de succès dans les albums, au bal masqué et au théâtre. On cherche vainement les amples jaquettes de toile écrue, les longues bottes à l'écuyère et les vestes rouges ou bandées de toutes les couleurs du prisme. Il n'y a plus que les guides-baigneurs de la compagnie dieppoise qui portent des chapeaux vernis. Pour rester lui-même, le Pollet était trop près de Dieppe, qui est trop près de Paris. Chose singulière, ce sont les femmes qui sont demeurées le plus fidèles au vêtement national. On voit encore çà et là un bonnet pittoresque et une jupe écarlate laissant à découvert une jambe solidement musclée; mais le linon et l'indienne ne tarderont pas à faire rentrer dans le néant ces derniers lambeaux du passé.

Si, en revanche, après avoir traversé le Pollet dans toute sa largeur, on veut bien se donner la peine de gravir la haute falaise qui le domine à l'opposite de celle du château de Dieppe, du sommet où le cimetière est assis, l'œil embrassera une immense étendue de mer, la ville tout entière, le port, avec ses grands mâts, dans le gigantesque ravin qui va d'une montagne à l'autre. Ce lieu, bien que voisin des habitations, a toute l'austère majesté des plus complètes solitudes. Il va sans dire qu'il est peu fréquenté par les merveilleuses et par les gentilshommes en habits quadrillés dont s'embellit l'été à Dieppe. Les calèches n'y ont point accès, et, d'ailleurs, on ne trouve rien là qui soit susceptible de plaire aux habitués du bois de Boulogne; mais je le recommande aux vrais amants de la nature simple et de l'art sérieux. Je ne sais rien de plus tristement

poétique que le cimetière relégué sur cette lande ingrate comme l'oubli, où ne peut germer aucun de ces ornements symétriques dont le décorum plus que le regret farde la mort dans nos grandes villes. Pour compléter le sentiment du tableau, je trouve là à demeure, attaché par deux pieds à la grille du champ du repos et broutant mélancoliquement quelques pariétaires sauvages, le type vivant et décharné de l'*Old Mortality* de sir Walter Scott. C'est un vieux cheval d'un blanc sale, d'une maigreur apocalyptique, que son propriétaire laisse, sans doute par pitié, mourir provisoirement de faim sur cette falaise, en attendant que la massue de l'équarrisseur fasse justice de son grand âge et de son inutilité. J'ai repassé là plusieurs fois, et toujours j'ai vu à la même place, non, je l'avoue, sans une sorte d'attendrissement, le pauvre vieux cheval, qui semble le génie familier de ce site aride et funèbre.

En suivant le bord de la falaise, par un sentier étroit et fort accidenté, on gagne, à une demi-lieue de là, un monument digne de fixer l'attention des archéologues. C'est une ligne ovale de retranchements en terre, d'une hauteur de près de cinquante pieds, élevée par la main de l'homme et que la voix populaire désigne, dans le pays, sous le nom de *Camp de César*, quoique les savants croient y reconnaître l'emplacement d'une antique cité romaine, celle de Limnes. Ruine ou camp, ce vestige du peuple-roi, et peut-être du conquérant des Gaules, étonne par sa masse imposante, l'étrangeté de son aspect et de son emplacement sur une hauteur inculte et dont la mer ronge sans cesse la base, loin des terres labourables, de tout chemin frayé et de toute habitation humaine.

Si le lecteur veut bien continuer à me suivre, je prendrai maintenant une autre direction et le conduirai, par

une route unie et ombragée comme une allée de parc où se croisent sans cesse, par un beau jour, les landaus et les cavalcades, sur ce fameux champ de bataille où le duc de Mayenne fut bien près de saper dans sa tige l'arbre bourbonien. Pour l'embrasser dans son ensemble, pour bien comprendre le mot de Henri à Crillon, il convient de monter aux ruines du vieux château d'Arques, dont la grosse artillerie, le jour de l'action, tonna si à propos pour les troupes royales. A la vue de cette riche et riante vallée, dont le tapis, d'un vert si tendre, ondule mollement entre les deux coteaux, à l'aspect du panorama que forment d'une part ces hauteurs couronnées de forêts d'une teinte plus sombre; de l'autre, et comme toile de fond, Dieppe et la mer dans le lointain; en examinant ce terrain si favorable au développement d'une armée, on conçoit parfaitement qu'un homme pût se *pendre*, en ce temps de furieuses mêlées, pour le regret de n'avoir pas fait sa partie d'estoc et de taille en si bon et en si beau lieu. Selon moi, le billet de Henri à Crillon ne signifie pas autre chose.

Une colonne élevée sur le champ de bataille, et peu remarquable en elle-même, produit cependant un bon effet, en ce qu'elle donne à la vallée une teinte de paysage historique qu'eût aimée feu M. Bidault. Elle indique la place qu'occupait le Béarnais durant l'action.

Le château d'Arques n'est plus qu'une ruine, mais ruine immense et imposante. Du haut du contre-fort au haut duquel il perche, il domine le célèbre champ de bataille, et c'est de ses remparts que tonna le canon décisif qui porta secours au Béarnais, presque écrasé par son corpulent adversaire. Les ruines romantiques du vieux château, qu'ombragent des touffes de lierre magnifique, gagneraient beaucoup à être vues et explorées au clair de lune. Je n'ai pas

joui, pour ma part, de ce *beau songe d'une nuit d'été*; mais, comme compensation, j'ai eu le coup d'œil d'un bas-relief ornant la porte principale, et dû, si je ne me trompe, à M. Gayrard, qui a fait beaucoup mieux, si je ne me trompe encore. Ce morceau représente Henri IV à cheval, volant sans doute à la victoire, à en juger par certaines formes de sylphides qui lui apportent des couronnes.

Une œuvre d'art que l'on n'a garde de ne pas visiter au retour, et qui mériterait du reste un pèlerinage spécial, est la jolie église d'Arques, du style gothique très-orné, contenant de charmants détails, et notamment des clefs de voûte du fini le plus précieux et le plus varié, mais enfouies sous un odieux badigeon. Le village lui-même est digne d'être vu : il abonde en vieux manoirs semi-bourgeois, semi-rustiques, dont un grand nombre surmontés d'inscriptions anciennes et curieuses. L'une de ces paléographies décorant une petite maison jaune a fixé mon attention, la voici : *Felix domus ubi de Maria-Martha conqueritur*, 1618. Quelle est cette Marie-Marthe pour laquelle on se bat? Ce ne fut assurément pas celle dont parle l'Écriture. Mais quelle est-elle? C'est ici qu'un épais mystère environne la maison badigeonnée d'ocre. En vain, pour en déchirer le voile, ai-je soigneusement interrogé les fortes têtes de l'endroit, depuis le sacristain jusqu'au maître d'école. Aucun n'a pu m'édifier. En désespoir de cause, j'ai voulu consulter le propriétaire lui-même. J'ai frappé à la porte, dans l'espoir tout au moins de pénétrer à l'intérieur de la maison jaune, et, qui sait? peut-être d'en approfondir les arcanes. Mais cette consolation m'a été refusée, et, quand j'ai demandé le maître du logis, le jardinier m'a répondu : « Monsieur, il est à la campagne. » Ce dont j'ai pu induire que le village d'Arques se considère

comme ville. Là se borne ma découverte, et je me retire en jetant sur ce mystère villageois un regard de curiosité singulièrement désappointée.

Au reste, le style lapidaire est en grand honneur à Arques moderne même, si j'en juge par cette inscription placardée aux murs de la principale auberge du lieu : *Ici on ne fume pas; et, pour conserver ses amis, on ne fait pas crédit.*

En revenant d'Arques, nous sommes frappé à moitié chemin par les sons stridents d'une musique évidemment chorégraphique, mais assez peu harmonieuse : c'est celle d'un bal rustique (le Château-Rouge du cru), où la jeunesse de la ville, jeunesse marchande et maritime, se donne rendez-vous trois fois par semaine pour s'ébattre champêtrement et s'abreuver d'un petit cidre édulcoré, corroboré de montagnes de pain d'épice. A part la spécialité d'un régal aussi excentrique, l'établissement n'aurait aucun caractère tranché, et ne mériterait pas une mention, si l'*impresario* normand, véritable suppôt des perfides willis, n'avait eu l'art d'y introduire et d'y impatroniser une danse toute particulière : c'est la *contredanse éternelle*. Un quadrille n'est pas fini, qu'un autre est déjà préludé; et cela dure ainsi, avec rétributions infiniment multipliées, de cinq à onze heures du soir. Il faut que les danseurs aient des ressorts d'acier pour jarrets, et les musiciens des soufflets de forge pour poumons. Le danseur une fois pris, on ne le lâche plus, et il n'oserait se démettre. L'astucieux impresario sait du reste qu'il a la plus belle moitié du genre normand pour auxiliaire et complice : car qui jamais, je ne dis pas en Normandie, mais sur la terre, sous les lambris ou sous le chaume, vit au bal une femme lasse? Cet atelier de danse forcée s'appelle en style dieppois une

lordurette-guinguette. Les musiciens font pitié ; j'en ai vu un qui n'avait certainement pas trois mois à vivre, et qui soufflait dans un serpent, depuis quatre mortelles heures, avec la résignation du désespoir.

II

Le baigneur quelque peu artiste ne quittera certes pas Dieppe sans *payer*, comme disent nos voisins d'outre-Manche, une *visite* au fameux village de Varengeville-sur-Mer, moins fameux pourtant qu'il n'est digne de l'être. Selon moi, c'est un des lieux les plus extraordinaires du globe. J'ai vu le trop célèbre Broëck en Hollande, et je déclare qu'il n'est, ni pour l'originalité, ni pour la beauté des ombrages, supérieur à Varengeville, qui n'a aucune renommée hors de la Seine-Inférieure. J'étais d'ailleurs curieux de voir le manoir champêtre d'Ango, qui, sur ses vieux jours, revenu des joies et des vanités de ce monde, ruiné par son ami François Ier, auquel il faisait des présents d'empereur, se retira pour *planter chioulx* au sein dudit Varengeville. Le loup de mer, après avoir eu cinquante vaisseaux à lui, fait lui tout seul la guerre à une puissance d'Europe, et magnanimement accordé la paix (à la requête de *son ami*) aux députés venus du Tage, dont sa flotte bloquait l'entrée; le loup de mer, dis-je, se fit berger : il endossa le hoqueton, et écrivit sur son chapeau : « C'est moi qui suis, » etc.

Varengeville est à trois grandes lieues de Dieppe. Deux

routes y conduisent : l'une carrossable et la plus longue, et l'autre longeant les falaises; c'est cette dernière que je suivis. Après avoir franchi Pourville, un petit hameau de pêcheurs à demi enfoui sous une montagne de galets, je cherchais de l'œil dans le lointain le Varengeville désiré, et ne voyais à l'horizon qu'une magnifique futaie. Une vieille mendiante infirme, à moitié sourde, s'approche de moi; et, en échange de l'aumône que je lui donne, je la prie de guider mon itinéraire. Pour toute réponse, elle me montre du doigt la haute forêt dont j'ai parlé; je comprends qu'il faut traverser ce rideau pour gagner le but.

— Et la maison d'Ango? lui dis-je.

— Longau? fait la vieille; une fois dans le village, vous prendrez à droite, puis à gauche, puis tout droit...

— Ce n'est pas cela, bonne femme, lui dis-je; ce n'est pas Longau, c'est Ango.

—Oui, oui, Longau le médecin; vous prendrez à droite, puis à gauche...

—Mais non, mais non, ma bonne femme, je n'ai point affaire au médecin. Il s'agit de quelqu'un qui est mort...

— Qui est mort? c'est cela; parlez au médecin.

Je n'en pus tirer autre chose. Soyez donc un foudre de guerre, une puissance européenne, l'ami d'un grand roi, le bienfaiteur de votre pays, pour qu'il vienne un jour où les gens de votre village ne sauront même plus votre nom! O gloire humaine! Ango devint meunier, d'évêque, et les pauvres l'ont oublié; c'est dans l'ordre : pourquoi s'était-il ruiné?

Je me dirige, tout en faisant ces réflexions, vers ce rideau d'une si splendide verdure, qui, selon les indications que je venais de recueillir, devait me cacher le village. Ce n'était pas un simple bouquet d'arbres, c'était une magni-

lique forêt. La belle chasse! Je m'engage dans les allées tournantes, unies, et sablées comme celles d'un jardin anglais, de ces ombrages princiers; je m'égare dans leurs méandres, m'attendant à voir déboucher cerfs et chevreuils à chaque pas; mais rien, ni gibier, ni hommes, ni village surtout. J'avance toujours, et je m'enfonce de plus en plus dans l'épaisseur de ce labyrinthe sylvestre, lorsque enfin je vois venir à moi une sorte de valet de ferme qui s'en allait en chantonnant, portant ses outils sous son bras et sa veste sur son épaule. Je l'accoste et je lui demande le chemin de Varengeville. Le rustre fond en un gros rire.

— Le village de Varengeville? mais vous y êtes depuis une bonne demi-heure!

— Et où est-il?

— Autour de vous.

Voilà qui peut sembler étrange; mais ce qui l'est bien plus encore, c'est que le fait était parfaitement exact. Éclairé par l'avis railleur de l'homme des champs, et attachant obstinément sur les profondeurs du fourré un regard qui s'était graduellement habitué à leurs obscurités ombreuses, j'aperçus peu à peu le village invisible. Sous le massif, derrière le cordon de futaies dont chaque *rue* était bornée, et noyée dans les demi-teintes d'un clair-obscur tout rembranesque, on voyait poindre çà et là quelqu'une de ces maisonnettes, de ces cabanes si pittoresques aux grands toits de chaume en auvent, aux murs d'un blanc de lait, bizarrement losangés de briques et de pièces de bois peintes, dont la Normandie a le type, et qui, de temps immémorial, sont en possession de défrayer le pinceau des paysagistes et les rêves des amoureux. Ainsi, chaque habitation de ce prodigieux village a son parc, et il

n'est si pauvre paysan dont l'humble demeure ne s'abrite sous une plantation séculaire. On conçoit que ce village, avec un tel système, présente une certaine étendue; et en effet, bien que sa population atteigne à peine le chiffre de deux mille neuf cents habitants, il embrasse une superficie de plusieurs lieues carrées de forêt. C'est le plus grand village d'Europe, et, je le répète, peut-être en est-ce le plus curieux et le plus beau.

Le manoir d'Ango, que je parvins enfin à trouver, non sans peine, est situé sur la lisière, un peu en dehors du village. C'est un corps de ferme à deux ailes, faisant angle ensemble, et flanqué d'une fort jolie tour hexagone du haut de laquelle l'œil embrasse la terre et la mer, et d'où le hardi condottiere de l'Océan, devenu métayer, contemplait son ancien empire. L'édifice n'offre, à l'extérieur, aucun caractère. La façade, très-ornée, fait face au dedans, c'est-à-dire ouvre sur la cour; elle est d'un très-joli goût Renaissance et semée, à hauteur du premier étage, de médaillons représentant, outre Ango et la dame du lieu, quelques contemporains illustres, entre autres François Ier, l'ancien ami de la maison, et l'inévitable duchesse de Valentinois. C'est ce dont on juge, au surplus, d'après la tradition et le costume bien plus que les portraitures; car les médaillons, dont les restes accusent une exécution très-fine et très-remarquable, ont été malheureusement mutilés et défigurés par une furie iconoclaste qui ne faisait pas même grâce à des images de saints, comme le vaincu de Pavie, ou de saintes, comme Diane de Poitiers. Somme toute, et à part ces mutilations regrettables, le manoir offre un spécimen curieux et bien conservé de ce que pouvait être, il y a trois cents ans, une métairie seigneuriale.

Je ne puis quitter ce manoir (la maison d'Ango) sans ren-

dre hommage à la parfaite hospitalité de son propriétaire, M. S... D..., et à son amour pour les étrangers, dont les visites paraissent le flatter doublement dans son amour-propre d'agriculteur et de continuateur d'Ango. Notre connaissance se lia pourtant sous des auspices qui ne promettaient rien de bon. J'avais pénétré dans la ferme par une porte toute grande ouverte, sans introducteur, et m'apprêtais à en sortir avec aussi peu de cérémonie, lorsqu'un personnage demi-bourgeois, présentant le type connu de l'*amateur du jardinage,* vient à moi et me demande d'un ton assez brusque si je désire quelque chose. Je réponds que non, et m'apprête à franchir le seuil de la ferme; mais le survenant, M. S... D..., car c'était lui-même, poursuivant son interrogatoire, s'enquiert des motifs de ma présence, qui n'étaient pourtant pas fort difficiles à pénétrer, et laisse tomber en murmurant ces mots très-significatifs : « On n'entre pas ainsi dans un lieu habité... Il y a un domestique pour montrer la maison... c'est son petit profit... » — Je comprends aussitôt, et, jaloux de réparer ma faute involontaire, je m'empresse de protester au propriétaire mécontent que mon intention, en me passant de guide, n'a nullement été de frustrer le cicerone en pied de son pourboire habituel; et, comme preuve de ma franchise, je le prie de vouloir bien lui-même lui faire agréer de ma part la gratification d'usage. A cette explication, je vois avec plaisir le courroux de M. S... D... fondre comme une neigée d'avril. Ma qualité de Parisien que je décline, sur sa demande, paraît favoriser encore cette heureuse réaction. Il m'invite de bonne grâce à prendre quelques rafraîchissements, ce que j'accepte de grand cœur. Nous voilà attablés l'un en face de l'autre dans la propre maison d'Ango : la conversation s'établit,

et, dix minutes après notre quasi-querelle, nous étions une paire d'amis.

D'après le conseil de mon hôte, je poussai mon excursion jusqu'à la pointe et à la tour d'Ailly, situées sur la côte à une lieue au delà de Varengeville. Cette tour quadrangulaire est l'un des plus beaux phares de la Manche. Elle contient un appareil d'éclairage à réflecteurs et à éclipses, exécuté d'après le système de Fresnel, dont la lumière, visible de la jetée de Dieppe, se projette à dix lieues en mer. Malheureusement, ce phare est voué à une destruction prochaine : l'Océan ronge sans cesse le pied de la falaise au haut de laquelle il est assis.

Ces souvenirs, ces sites, cette merveilleuse campagne, sont la fortune de la ville. En attendant la renaissance de leur commerce maritime, les habitants de Dieppe vivent, ou à peu près, sur leur établissement thermal. Aux approches de la saison, la cité entière se meut et se métamorphose en une vaste auberge. Les nombreux hôtels qu'alimente le service journalier des paquebots de Brighton ne suffisent plus, tant s'en faut, à recevoir tous les baigneurs. Chaque citoyen de Dieppe se décerne aussitôt une patente d'hôtelier et transforme en logements garnis le tiers, le quart, la moitié de sa maison, sinon la maison entière. Lui-même se dissimule, se fait petit au point de devenir presque invisible, et n'apparaît qu'au bout du mois une note de frais à la main. De beaux et bons loyers lui tiennent lieu, l'été, de salon, de salle à manger, voire de chambre à coucher et de cuisine. Si, comme on l'a dit, il y a du Normand dans tout aubergiste, il faut convenir qu'il y a passablement aussi de l'aubergiste en tout Normand.

Impossible de quitter Dieppe sans consacrer un souve-

nir à l'une de ses plus honorables célébrités. Il ne s'agit ni de Duquesne ni d'Ango, mais d'une gloire plus humble et plus inédite, du simple matelot Bouzard, dont j'ai vu inaugurer le buste sur la façade de sa maison, religieusement entretenue comme un monument public, et qui est l'une des dernières que le baigneur laisse à main gauche quand il se rend à la jetée. Bouzard est un grand nom dieppois. Un jour d'effroyable tempête, le 31 août 1777, il sauva seize naufragés, tout l'équipage d'un navire qui allait se perdre corps et biens. Louis XVI se le fit présenter, lui donna une pension annuelle de trois cents livres et le nom de *brave homme*, glorieux sobriquet qu'il avait certes bien gagné, et qu'il a conservé depuis. L'inauguration de la statue de Duquesne avait donné l'idée de cette ovation, et un jeune sculpteur ivoirier, M. Blard, élève de David, avait exécuté le buste du *brave homme*. Un autre ivoirier avait récité à cette occasion un dithyrambe plus français de cœur que de style; et le poëte normand par excellence, M. Coquatrix, dont la provinciale renommée s'étend depuis les bords de l'Eure jusqu'aux confins du Calvados, s'était également mis en frais de lyrisme pour la circonstance. La solennité avait eu lieu en présence du fils de Bouzard, aujourd'hui un vieillard, auquel plusieurs naufragés ont dû également la vie, et de tous les sauveteurs de vingt lieues à la ronde. Il y avait eu discours de M. le maire, grand concert et lecture de biographie en plein vent. Bref, on s'était fort attendri; M. Coquatrix était allé aux nues, et je laisse parler le journal de Dieppe) « tous les assistants, frappés d'une étincelle électrique, étaient prêts à se transformer en autant de sauveteurs maritimes. »

Malheureusement, le lendemain même ou le surlende-

main de cette belle fête, un triste accident vint prouver la vanité des sauvetages et des inaugurations. C'est une histoire fort tragique. Un négociant, M. X..., après avoir conduit sa femme aux bains de mer, venait de la quitter pour retourner au siége de son industrie. Deux heures après son départ, dans la soirée, la jeune femme, avec une de ses amies, se promenait sur la jetée. Soit imprudence, soit effet de mirage ou de myopie, elle escalade, tout en suivant une conversation animée, le mince parapet qui borde le chenal, rétréci par une estacade et très-profond à cet endroit; rencontre sous ses pas le vide d'une échelle de quai, tombe dans la mer, et se noie misérablement devant la maison même de Bouzard. Hélas! où étaient à ce moment les cinq sociétés de sauvetage dont s'enorgueillit Dieppe? Un jeune marin se jeta, il est vrai, à la nage. Un instant, il crut la sauver, guidé par un vêtement flottant, mais il ne put saisir qu'un châle. Avant de disparaître pour toujours, cette infortunée, qui cependant savait nager, avait pu se soutenir sur l'eau en poussant des cris déchirants auxquels on accourut trop tard. Son corps même ne fut pas retrouvé, et, emporté vers la haute mer par le reflux, il fut sans doute poussé au sud par les courants. Un instant avant sa chute, elle disait en regardant la mer : « Quel magnifique tombeau ce serait! » à tel point qu'on eût pu croire à un suicide, si on ne l'eût connue belle, riche et heureuse de vivre. M. X..., en arrivant chez lui, apprit la mort de sa jeune femme.

Dieppe ne compte pas, en effet, moins de cinq *sociétés de sauvetage*. Voilà certes de l'assurance maritime et de la meilleure : les suicides n'ont qu'à chercher fortune ailleurs. Sans le fait que je viens de citer et quelques autres, se noyer semblerait la chose du monde la plus invraisem-

blable, avec un tel luxe de sauvetage. L'un des premiers objets qui frappent les regards, lorsqu'on arrive sur le port, est un pavillon destiné à porter secours aux submergés, ainsi que l'indique une inscription suivie de cette autre en manière de post-scriptum : *La clef est chez le pharmacien.* Voilà une plaisante précaution : pour être pharmacien, on n'en est pas moins homme. Un pharmacien peut quitter de temps en temps son officine; et qu'arriverait-il, je le demande, s'il était à dîner en ville? Je conseillerai donc à tout baigneur de ne se fier que modérément à ces sinistres promesses de secours qu'on lit affichées sur nos ports, et de compter sur son sang-froid un peu plus que sur les pavillons et les clefs, fussent-elles à la porte, ce qui, de prime abord, semblerait être assez leur place.

Quelques mots seulement, avant de finir, à l'adresse des gens du monde, sur le côté matériel de l'existence dieppoise, côté réel qui ne laisse pas d'avoir une certaine importance pour une population de baigneurs universellement affamée. Les délicats, gens malheureux, doivent chercher fortune autre part qu'à Dieppe, où l'assaisonnement spartiate de la faim est une épice indispensable. Cette Normandie, qui nous envoie tant d'hécatombes annuelles, ne produit pas de bœufs pour sa consommation. Le marché au bétail de Dieppe est divisé en deux parcs distincts que signalent deux écriteaux; sur l'une des pancartes, on lit : *Vaches grasses;* sur l'autre : *Vaches maigres.* Hors de ces deux nuances, il n'est point de salut. Cela est naïf et plus sincère qu'on ne s'y attendrait sur la terre classique de la chicane et de la ruse. A l'égard du vin, on sait quelle source de richesses c'est pour la Normandie de n'en point récolter, et avec quel art de maqui-

gnon elle exploite sa stérilité vinicole en débitant aux étrangers, sous le pseudonyme de Bordeaux, et à des prix exorbitants, un liquide pâle et insipide. Quant à la marée, qui semblerait devoir dédommager du reste, elle rappelle tout simplement, et à son grand désavantage, celle de la rue Montorgueil. Gérard de Nerval, notre si regretté et si spirituel confrère, s'applaudit quelque part de manger dans un port normand du poisson *presque pas plus cher* qu'à Paris, — *et presque aussi frais*, aurait-il dû ajouter pour être tout à fait exact. Les huîtres, dont il existe de beaux et nombreux parcs le long de la rivière d'Arques, sont du moins grasses et abondantes. Dieppe, pour ses mollusques, l'emporte sur Cancale, dont les parcs avares ne s'ouvrent point pour l'étranger. Je me souviens que l'une de ces dernières années, revenant avec quelques amis d'une visite au mont Saint-Michel, nous fîmes la partie, ou plutôt le projet d'aller déguster, le lendemain, les produits du fameux *rocher*. Au lieu du déjeuner espéré, nous n'eûmes qu'une déception de voyage à enregistrer sur nos tablettes. Il fallut de la persévérance et de la diplomatie pour obtenir à grand'peine quelques plats de tristes coquillages, dont les hôtes imperceptibles se noyaient à l'état de fibrilles dans le déluge d'une eau saumâtre, et se mouraient d'inanition. Ce n'est pas tout : l'usage, à Cancale, est de vendre les huîtres au cent, quand toutefois on daigne en vendre, et il nous parut que notre centaine n'avait pas le nombre voulu. Nous étions du reste prévenus que l'arithmétique et la conscience étaient le côté plus que faible des naturels de ces parages. « Bonne femme, dit l'un de nous à l'hôtesse, qui venait d'ouvrir devant nous ces misérables bivalves, de combien donc est votre cent d'huîtres? » Il pensait être fort plaisant. « Monsieur, il

est de soixante-dix, » lui répondit machinalement la bonne femme.— Le questionneur resta atterré sous le coup. Il y avait de quoi. L'instant d'avant, nous avions discuté sur le point géographique de savoir si le hameau et le rocher, situés sur la ligne de démarcation de la Normandie et de la Bretagne, dépendaient de l'une ou de l'autre province. Ceci trancha le différend et nous démontra que Cancale était bien un village normand.

TROUVILLE

Il y a peu d'années, quelques grandes dames, lasses de se meurtrir les pieds aux galets de Dieppe et d'y partager avec un profane vulgaire des plaisirs trop connus et stéréotypés en quelque sorte pour chaque saison, résolurent de faire une petite église et se mirent à chercher

. . . . quelque endroit écarté,
Où de nager en paix on eût la liberté.

Le capitaine féminin de cette exploration côtière eut le bonheur ou l'adresse de découvrir Trouville, petit port du Calvados formé par l'embouchure de la Touque, à quelques lieues de Honfleur, derrière la délicieuse côte de Grâce, et en vue de celle du Havre. Je dis l'*adresse*, car on assure que la spéculation — où ne se glisse-t-elle pas? — ne fut pas étrangère à cet heureux hasard. Quelques-unes de ces

dames — ou leurs maris — possédaient des terrains au bord de la mer, — terrains sablonneux et stériles qui ne valaient pas un franc le mètre; d'autres en achetèrent. On construisit sur ces landes des maisonnettes sous couleur de pavillons de plaisance. On entraîna, l'été, dans ce lieu de déportation volontaire, d'abord quelques amies qui en amenèrent d'autres. De retour à Paris, on vanta à ses cavaliers, entre deux valses, les délices agrestes et inédites de la nouvelle colonie. On ne concevait plus comment on avait pu, pendant dix ans, suivre obstinément à Dieppe les femmes de banquiers et les avoués en vacances. Trouville seul, Trouville *for ever!* c'était beau de sauvagerie, de naïveté; c'était *nature!* Les têtes artistes s'échauffèrent; les amants de la couleur attestèrent Neptune qu'ils suivraient au fond de leurs sables le char de ces nymphes marines. On se souvint que MM. Isabey et Mozin envoyaient depuis quelques années de fort jolies vues prises à Trouville. Quelques feuilletonistes habilement gagnés à la croisade antidieppoise, commencèrent d'exalter sur parole les charmes pittoresques de ce Botany-Bay de l'*high life;* la vogue vint, la foule accourut. Il fallut vite et vite lui faire des maisons; les terrains décuplèrent de valeur, et les bains de Trouville furent fondés.

Aujourd'hui, Dieppe, l'œuvre de prédilection de madame la duchesse de Berry, a une rivale, et une rivale qui la menace sérieusement dans sa prospérité thermale. Ce n'est pas que Trouville ne justifie à certains égards ce grand succès et cette subite concurrence. Le hasard — si c'est le hasard — a parfaitement servi ces dames. Le port imperceptible dont elles ont fait choix a tout le *caractère* dont peut se glorifier un village normand parfaitement barbare; mais hâtons-nous, car la truelle et la civilisation

vont vite, et, sous peu, la retraite maritime de MM. Mozin et Isabey ne sera plus reconnaissable. L'arrondissement de Pont-l'Évêque, auquel appartient Trouville, est un des mieux doués de l'antique Neustrie, et les environs immédiats du bourg méritent bien d'être explorés. Par un caprice et une faveur exceptionnelle de la nature, l'air de la mer y laisse germer, non ces pousses rabougries, non ces arbres malingres qui contristent l'œil dans le rayon de la plupart des autres plages, mais de nobles et vigoureuses plantations, pleines d'ombre et de séve, qui, défiant le vent du nord-ouest, descendent du haut de leurs collines et viennent se mirer dans l'eau salée, étonnées sans doute de s'y voir, comme le doge de Gênes à Versailles.

Pour le village, je l'abandonne à la critique dieppoise. Il y a dans la langue française un monosyllabe expressif qui caractérise assez bien ces agglomérations de huttes. A part le quai de la Touque, assez riant et fort long, qu'animent çà et là de jolies maisonnettes et des chaumières d'opéra, la bourgade n'est qu'un écheveau de rues sombres et un amas de constructions prosaïques, sans symétrie et sans beauté. Les costumes n'y ont point de cachet spécial, et on n'y remarque aucun type digne de fixer l'attention, à moins qu'on ne veuille absolument considérer comme tels les mariniers du port et les pêcheuses d'*équilles* ou de crevettes, qui n'ont d'autre beauté *sui generis* que des jambes noires et nues, une robe sale et un épouvantable accent.

Mais Trouville, en revanche, a sa grève douce comme un tapis d'hermine. C'est là sa grande et incontestable supériorité sur Dieppe. A Trouville, plus de galets; plus qu'un lit de sable fin et dense aux atomes vitrifiables qui resplendissent au soleil. La mer, moins belle qu'à Dieppe,

se retire au loin dans son reflux; par les grandes marées, il n'est pas rare de la voir entièrement disparaître : plus vite aussi, plus impétueuse, elle accourt et moutonne sur cette plage unie comme une allée de jardin. Quelques rochers, nids de crabes et de congres, couverts d'un goëmon visqueux et noirâtre, et déchiquetés par la tourmente en stalagmites dures comme l'acier et brunes comme la pierre d'aimant, tranchent seuls de ton et de consistance sur cette marine sablonneuse. Ses falaises ne sont point abruptes comme celles de la patrie d'Ango; elles s'étagent en divers plateaux jusqu'à d'imposantes hauteurs couronnées d'arbres, entre lesquelles glisse et serpente la jolie route qui conduit à Honfleur et à la côte de Grâce; au nord-est se profile en masse gigantesque le promontoire élevé que termine le Havre, dont on est séparé seulement par l'embouchure de la Seine, et dont les phares allumés se confondent, la nuit venue, avec les premières étoiles.

Il n'existe point encore à Trouville d'établissement de bains proprement dit. Quelques douzaines de petites tentes en coutil rayé font tous les frais de cette installation récente. Quelques-unes, montées sur roues, servent à brouetter le baigneur à la vague si la montagne liquide ne vient point assez vite. Souvent aussi les guides-baigneurs, reconnaissables à leurs vareuses de laine rouge, font l'office de véhicules et transportent à bras dans la mer les paralytiques et les femmes.

Ces pauvres gens font là un froid et dur métier. La façon dont ils précipitent leur fardeau la tête la première au milieu du flot écumeux ne laisse pas d'avoir un certain imprévu, rejouissant pour le spectateur. On faisait à Trouville, quand j'y prenais les bains, une quête pour un

guide-baigneur qui s'était luxé les vertèbres lombaires à transporter ainsi à bras un immeuble vivant, plus d'un quintal métrique, sous la forme d'une dame trop puissante. Comment ces baigneurs peuvent tenir toute la journée dans un milieu où les plus vigoureux d'entre les autres hommes ont peine à séjourner plus de dix minutes, c'est ce qui semble assez difficile à comprendre. L'habitude ne suffit pas pour expliquer le phénomène : il faut y joindre l'usage des vêtements de laine, mauvais conducteurs de calorique, sans lesquels les infortunés perdraient avant la fin du jour jusqu'au moindre rayon, jusqu'à la moindre parcelle de leur fluide vital, et que je ne saurais trop dès lors recommander à tout baigneur.

Ainsi que je l'ai dit déjà, aucune limite bien expresse ne marque le domaine thermal des deux sexes. Comme Achille chez Lycomède, on voit çà et là un mari, un jeune père, mêlés aux groupes des baigneuses, et y ouvrant un cours de natation à l'usage de leurs femmes ou de leurs filles.

Ce pêle-mêle de l'immersion n'est point pour les célibataires, qu'on tient naturellement à distance respectueuse, moins par la crainte du danger, je pense (une femme en costume de bain est à l'abri du mauvais œil), que pour les inciter à chérir et à souhaiter les nœuds légitimes. Du reste, pas de terrasse ni de galerie sur le bord pour contempler ces évolutions aquatiques, et c'est vraiment dommage pour les jeunes Anglaises, qui font de cette aimable vue leur plus cher passe-temps à Dieppe.

Le *salon* de Trouville occupe une maisonnette dont l'Océan à marée haute vient quelquefois baigner le pied, et où l'on trouve un billard, un cabinet de lecture et une

salle de bal, où deux fois par semaine la société des bains pense danser au piano. Au reste, la liste d'abonnement s'enorgueillit de noms fort aristocratiques. Parmi les patronnesses de l'œuvre, on cite madame la duchesse de R... et madame de B..., qui ont chacune leur pavillon sur la plage et leur canot dans le port; madame de C... et quelques autres nobles dames auxquelles se sont adjoints des gentilshommes de la vraie roche. M. le duc Pasquier et plusieurs notabilités parlementaires ont aussi à Trouville leur maison de campagne, Le parquet de la Bourse et la Banque commencent à s'élancer sur ces illustres traces, abandonnant Dieppe aux courtiers marrons, sauf toutefois M. de Rothschild et sa dynastie, qui paraissent demeurer fidèles aux anciens souvenirs et à la ville de *Madame*.

Une sorte de grange, intitulée *théâtre*, attire quelquefois de malheureux bateleurs ou de tristes virtuoses ambulants qui jouent ou chantent dans le désert. C'est justice; mais le spectacle, fût-il infiniment meilleur, n'obtiendrait pas plus de succès. En venant à Trouville, on a de parti pris renoncé à toutes les jouissances de la civilisation; il est convenu qu'on tombe en pleine barbarie et qu'on se donne pour quelque temps les douceurs de la vie sauvage. Le but est on ne peut mieux atteint; je n'ai pas encore vu de séjour d'eaux où les liens habituels de sociabilité fussent relâchés, ou plutôt supprimés et rompus de parti pris comme à Trouville. Chacun vit chez soi et pour soi. L'esprit de caste règne et gouverne dans la république maritime. Il y a à Trouville le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré. Les gentilshommes se divertissent à aller marchander leur poisson sur le port; les Anglais, à voir peser leur viande, soin domestique qu'au reste ils ne né-

gligent nulle part, et les femmes à faire chaque jour trois toilettes somptueuses à huis clos. Comme échantillon du raffinement de barbarie systématique auquel est parvenu Trouville, il suffira de dire que le principal, sinon le seul pâtissier de l'endroit, le Félix de la bourgade, est un étalier-boucher. Un mouton pendu par les pattes indique la demeure de cet industriel. C'est là que les marquises vont faire collation. Sur une table on trouve des gigots et sur l'autre des tartelettes. Mais des loups de mer comme ces dames ne sont pas pour se laisser rebuter par ce ragoût à l'allemande.

J'ai dit loups de mer, et en effet ces dames passent une portion de leur vie à se promener à la voile sur la Touque ou à croiser le long de la plage. L'une d'elles commande l'équipage et dit, je pense : *Mille sabords!* si la manœuvre n'est pas bonne ; le capitaine fume à son bord, laissant aux matelots la même liberté, et les gabiers reconnaissants lui confectionnent des cigarettes. La franchise du port de Trouville y amène toutes sortes d'amateurs. Je sais un avocat de Rouen qui y passe tout son été et s'est fait pêcheur de harengs. Il vend sa pêche, et l'on estime qu'il gagne plus à écouler son tonnage que ses plaidoiries.

Pour les voyages en terre ferme, il existe dans le bourg deux ou trois vénérables coches que chacun loue à tour de rôle. A Trouville, la promenade est la première, pour ne pas dire l'unique ressource. A part les grands souvenirs historiques, et au point de vue purement pittoresque, les environs de ce petit port ne le cèdent pas à ceux de Dieppe. Le château de Beaumont, la route de Pont-l'Évêque, le vallon de Hennequeville, offrent des aspects imprévus et d'une beauté toute spéciale à cette banlieue de mer si remarquablement boisée. Mais le meilleur but d'excursion

est sans contredit le *Chalet*, ravissante propriété de M. Ulric Guttinguer. Pour s'y rendre, on traverse une forêt montueuse toute pleine de mystère et de fontaines sacrées, de grandes futaies et de clairières tapissées d'un vert tendre qu'émaille une Flore sauvage incomparable. Un petit parc de sapins est aux abords de la maison, entourée de pelouses et perdue dans les fleurs. Ce *Chalet* est un vrai chalet, avec les balcons de bois et le toit en degrés. On pourrait se croire à la porte d'un riche montagnard helvétique. Mais, en risquant un œil tant soit peu indiscret à travers les châssis vitrés, on aperçoit le piano, les statuettes, les objets d'art, les livres, les meubles confortables, tout ce qui témoigne d'une vie facile, intellectuelle et élégante. Cette gracieuse demeure occupe le plus haut point de la colline. Le bois tourne autour du chalet, et, par une pente rapide, se déverse jusque dans la mer. Heureux l'homme de lettres, heureux l'artiste à qui l'indépendance, le meilleur des Mécènes, a fait de ces loisirs dorés! Le seul mal, c'est qu'une fois dans sa maison sabine, ayant tout à souhait, hors ce peu de *nécessité si nécéssaire*, il cesse trop souvent d'écrire; mais ce n'est pas ce qui arrive, heureusement, à M. Ulric Guttinguer.

Les hôteliers de Normandie jouissent d'un renom d'avidité proverbial et trop mérité. On m'a cité à ce sujet un mot vraiment sublime d'un hôtelier de Trouville. Un gentilhomme légitimiste, qui porte un nom des plus connus dans les fastes de la Restauration, s'était établi sans défiance chez ce Rolando des aubergistes. Au bout d'une semaine, la note s'élevait au taux le plus invraisemblable, quelque chose comme trois louis par jour. Refus de payement; choix d'un arbitre, nécessairement Trouvillais, mais qui, scandalisé lui-même d'une telle rapacité, la

reprochait tout doucement à son compère l'aubergiste. « Ménager ces gens-là, lui dit l'hôte, allons donc ! *Ils ont fait tant de mal à la France!* — Vous avez raison, » dit l'arbitre, vaincu par tant de libéralisme; et il condamna M. de P...

EU ET LE TRÉPORT

Les séjours annuels de l'ex-famille royale au château d'Eu, les visites de la reine Victoria et la consécration de l'entente cordiale sous les ombrages du parc et de la belle forêt qui avoisinent l'ancienne résidence des Guise, ont valu au Tréport, comme séjour thermal, une importante clientèle. Comme Trouville, le Tréport, qui touche pour ainsi dire à Eu, n'est qu'une bourgade de pêcheurs, bien que, de temps immémorial, il se pare du nom de ville et élève même son ambition archéologique jusqu'à prétendre être l'*ulterior portus* dont il est parlé dans César. — Quel homme que ce César! Impossible de faire dix lieues en France, après vingt siècles écoulés, sans retrouver son souvenir encore vivant, son nom revendiqué partout comme un titre nobiliaire. J'imagine qu'il avait ensorcelé les Gaules : c'est à qui mettra dans ses armes, ou en tête de ses quartiers, l'honneur, même très-hypothétique et contesté, d'avoir été vaincu par lui. — Ce fut, selon toute apparence, du Tréport que mit à la voile une partie de

l'expédition dirigée contre le roi Harold. Devenus Anglais, les Normands y firent par la suite de fréquentes visites; mais ce fut la torche à la main. Le Tréport fut incendié quatre fois par ses anciens citoyens, non-seulement au moyen âge, mais jusque sous le règne de François Ier, ainsi que l'atteste ce quatrain extrait de la gazette poétique de quelque Loret contemporain :

Par un ribaud, et faute de support,
L'an mil cinq cent quarante-cinq compris,
Le second jour de septembre, fut pris
Et mis à feu des Anglais le Tréport.

Le *ribaud* était un capitaine français qui avait introduit les ennemis par la gorge de Ménival.

Tant d'incendies n'ont pas embelli le Tréport. Un seul bombardement eût beaucoup mieux valu, comme en fait foi celui de Dieppe; et, malgré les Anglais, le bourg n'est aujourd'hui encore qu'un amas de constructions plus baroques que pittoresques, adossées à une haute falaise que tranche à pic le lit d'une petite rivière, dont l'embouchure forme le port, ou disséminées pêle-mêle autour de la colline escarpée qui porte l'église. Comme paysage, ces lignes heurtées, cette masse passablement informe, ont de l'effet et ne manquent pas d'une certaine beauté inculte. On n'en pourrait pas dire tout autant d'un peu près. A Dieu ne plaise que je sois assez... architecte pour souhaiter au Tréport un plan symétrique et des rues tirées au cordeau; mais je lui voudrais du moins une plage un peu praticable; je souhaiterais également voir un peu plus de coquetterie dans la structure et l'alignement des édifices qui la bordent. Le Tréport, comme Dieppe, est sujet à l'envahissement des cailloux de mer, et, plus encore que Dieppe,

se laisse complaisamment ensevelir sous les galets. Le rivage en est tellement hérissé, qu'il faut absolument les chaussures indigènes pour le parcourir sans blessure. J'ignore comment les Parisiennes peuvent s'en tirer avec leurs brodequins d'étoffes légères. La municipalité locale devrait bien faire aux étrangers la galanterie de déblayer un peu les abords de sa plage de cette inondation pierreuse, ne fût-ce que pour reconnaître l'alluvion d'or et de bank-notes qui la fertilise chaque année.

Les bains du Tréport étaient placés sous la protection du comte de Paris, que chaque saison y ramenait, avec ses précepteurs et gouverneurs, pendant le séjour de la famille royale au château d'Eu, et pour qui on avait construit un petit palais sur le rivage. C'est une espèce de Trianon maritime, exhaussé de quelques marches au-dessus du sol et formé d'un seul rez-de-chaussée. Cette construction, qui est modestement formée de briques, à angles, à assises et à chaînes de pierres, est conçue dans des proportions qui n'ont rien de trop enfantin. Elle servira à réunir, pour quelques bals d'été, collations ou concerts, l'élite des jeunes baigneurs : il nous a paru même qu'elle serait assez vaste pour contenir les grands parents. Le Tréport, qui eût pu ainsi se prévaloir de la quasi-citoyenneté du jeune prince, se fût sans doute piqué d'honneur : il n'eût pas souffert que l'héritier du trône se déchirât les pieds aux silex de ses parages, et eût pris quelque soin d'un établissement qui peut et doit être pour lui la source d'une haute fortune.

Aujourd'hui cet établissement n'existe, ou du moins n'existait naguère, pour ainsi dire, que de nom. Une vingtaine de tentes en fort mauvais état, de la dimension d'une guérite, en formaient tout le matériel. C'est à peine

si quelques planches vermoulues et mal jointes, jetées sur l'épaisse couche des galets, permettent au baigneur de gagner la grève et la mer à pied sauf. C'est du milieu des lames que l'œil embrasse le mieux le panorama de la ville et de ses falaises dentelées. Plus loin, à l'est, la vue s'étend sur les côtes de Picardie, dont le Tréport est séparé par une petite plaine, au delà de laquelle recommence la falaise abritant de son ombre le populeux village de Mers. Le port, la jetée, l'écluse de chasse construite par le duc de Penthièvre, et l'embouchure de la Bresle, où viennent mouiller les navires, occupent le centre de la coupure, qu'on dirait faite de main d'homme.

L'église, littéralement perchée sur une hauteur inaccessible de tous côtés, hors un seul, domine cet ensemble et fait planer le signe de la rédemption sur une immense étendue de mer. Cet édifice est fort bizarre : il semble n'être que l'amas fantasque et confus de douze ou quinze nefs inégales, surmontées d'une tour irrégulière et inachevée. Chacune de ces façades latérales présente six de ces nefs aux toits aigus, adossées à la principale et formant autant de chapelles, ou, pour mieux dire, autant de petites églises, disposées non parallèlement, mais verticalement à la grande. Cette étrangeté ne déplaît pas; et, soit hasard, soit prévision de l'architecte, plus habile qu'il n'a visé à le paraître, cet amalgame prodigieux n'est pas dénué d'harmonie. Au devant de la tour est un porche couvert, tout brodé de varechs, d'enroulements et de feuillages fantastiques. Il faut bien se garder d'aborder ce lieu sombre vers l'heure de minuit; car sous ce porche est une Vierge dans sa niche, et, aux pieds de cette Vierge, une âme en peine est condamnée à venir chaque nuit faire sa prière à la douzième heure sonnante, quel que soit le vent

qui mugisse ou l'éclair qui zèbre la nue. Cette pénitence doit durer mille ans consécutifs, et serait à recommencer tout entière si l'âme du purgatoire, qui, d'après l'âge de l'église, doit en avoir encore pour quatre ou cinq siècles, commettait la faute d'adresser une seule parole aux personnes qu'elle peut trouver chemin faisant. Aussi évite-t-on soigneusement son approche, tant par frayeur que par commisération. Cette circonstance aggravante de la punition a mis les chroniqueurs, assez mauvais plaisants, sur la voie d'affirmer qu'une enveloppe terrestre du sexe féminin logeait jadis cette âme en peine.

L'intérieur de l'église ne contient aucune œuvre d'art ni aucun ornement remarquable, si ce n'est une belle boiserie dans la chapelle de la Vierge, et une lampe d'argent en forme de vaisseau, déposée à titre de vœu par ordre de l'ex-reine des Français, au moment où le prince de Joinville s'embarquait pour l'expédition et la prise de Saint-Jean-d'Ulloa.

Le Tréport, comme résidence, offre peu de ressource; on n'y trouve ni salon, ni théâtre, et ce n'est point là qu'il faut venir chercher la vie mondaine des eaux. Le voisinage d'Eu et de sa splendide forêt est une compensation pour les baigneurs. Une route belle, mais sablonneuse et exposée à toutes les ardeurs du soleil, conduit de l'un à l'autre point, et des voitures-omnibus de toute forme la parcourent à chaque heure du jour en quinze ou vingt minutes à peine. Eu, situé dans un vallon, aux bords de la Bresle, est une ville de quatre mille âmes, irrégulière et assez laide, mais qu'animaient, sous le dernier règne, la présence d'une nombreuse garnison d'élite, les séjours périodiques de la famille royale, et tout le bruit de fête qui se fait autour d'une cour, même champêtre.

Le château, qui était alors la fortune d'Eu, est situé au cœur de la ville. Une grande cour, fermée par une grille, le sépare seul des autres habitations. Il a été bâti par le duc Henri de Guise (le Balafré), en 1578, et dessiné par un architecte de Beauvais nommé Pierre Leroi. Il se compose d'un grand corps de logis accoté de deux pavillons assez semblables à ceux du château des Tuileries, dans le style duquel est conçu l'édifice. La place du dôme est occupée par un beffroi ou clocheton contenant l'horloge, flanqué de deux autres plus petits en retraite et ornant la façade du jardin. Le château est construit en briques, sur le ton brun desquelles se détachent assez heureusement, pour le plaisir des yeux, des pilastres et des balcons de pierre. La façade, qui n'a pas moins de deux cent soixante-dix pieds de développement, est coupée au centre par un péristyle à fenêtres oblongues et cintrées où sont contenues les salles d'attente. Les hautes cheminées, les clochetons, les toits aigus, les balustrades et les flèches qui les surmontent, les lucarnes à consoles et à aiguilles percées dans la toiture brune, donnent de l'agrément à la partie supérieure de l'édifice, en y jetant un certain air de désordre mouvementé et pittoresque qui rompt la monotonie des lignes droites. Le château a été restauré avec goût, et il serait difficile de distinguer les parties de date récente d'avec les détails qui remontent au temps de la construction.

Eu, comme la plupart des résidences princières, a subi d'étranges et nombreuses vicissitudes, a été le témoin et le théâtre de bien des scènes imprévues. L'histoire de certains châteaux est intéressante comme celle des hommes qui ont beaucoup vécu, et je ne m'étonne pas qu'un tel sujet ait tenté l'un des brillants et vifs esprits de ce temps-ci. Ce fut dans ce château que la duchesse de Guise, après la tra-

gédie de Blois, vint pleurer son époux, peut-être ses propres faiblesses; et, par un de ces retours subits de piété si particuliers aux héroïnes tumultueuses de cette galante époque, éleva, nouvelle Artémise, un superbe mausolée à celui qui lui avait meurtri le poignet avec son gantelet de fer et l'avait contrainte d'assister toute en larmes au meurtre du beau Saint-Mégrin. Ce fut là aussi que la fière et tendre amazone de la Fronde, le *vainqueur* d'Orléans en jupes et en cornette, l'intrépide artilleur du faubourg Saint-Antoine, mademoiselle d'Eu, de Dombes et de Montpensier, la grande Mademoiselle enfin, devenue propriétaire de la belle comté d'Eu après la mort du dernier Guise, vint passer le long exil auquel la condamna son refus obstiné d'accepter la main d'un roi. C'est là qu'après toutes ces disgrâces, encourues pour l'amour de ce cadet de famille, assez chétif et sans fortune, qui l'en récompensa si bien, elle revit, reçut et adora de plus belle cet incroyable Péguilhem, ce blême épouseur de princesses, dans lequel, alors comme toujours, elle trouva, pour tant de sacrifices, le plus ingrat, le plus glacé et le plus égoïste des hommes.

Après elle, que d'infortunes abritées sous ces mêmes voûtes! la famille du duc du Maine, cette race de bâtards déchus destinée à périr dans l'ombre; la princesse de Condé, le duc de Penthièvre et tant d'autres.

En 1793, le château d'Eu est saisi, le mobilier vendu, et tous les tableaux sont envoyés au district de Dieppe. La nation décrète qu'il sera converti en un hôpital militaire; mais bientôt, se ravisant, elle affecte cette magnifique demeure à la sénatorerie de Rouen. Le général Rampon en prend possession sous l'Empire, et les bottes éperonnées du soldat de fortune ébranlent ces parquets que foulèrent ja-

dis les entourages empanachés des deux grandes maisons de Bourbon et Lorraine. L'empereur, à son tour, en visitant le Tréport, prend fantaisie du château d'Eu et le réunit, après l'avoir fait visiter par M. Fontaine, aux domaines de la couronne.

En 1814, le château fut rendu à la famille d'Orléans.

En 1821, l'ex-roi des Français y revint pour la première fois. C'est à deux lieues de cette résidence, au château de Lamotte, qu'il avait été élevé. Aussi l'un de ses premiers ordres fut-il de conserver, à quelque prix que ce fût, l'ancien château, et, depuis cette époque jusqu'à la fin de son règne, Louis-Philippe a toujours montré une prédilection marquée pour cet historique séjour.

Le parc, dessiné par Lenôtre et agrandi par le dernier propriétaire, est beau et vaste; le plan offre une certaine analogie avec celui du Luxembourg; les pelouses et les parterres décrivent une ellipse au pied de la façade, en contre-bas d'une allée d'arbres où sont admis les promeneurs. A l'autre extrémité du jardin réservé, le terrain ombragé s'accidente et s'abaisse par une pente rapide jusqu'au niveau de la rivière qui borde le parc. D'autres bras moindres du même courant sillonnent le parc, et de grandes pièces d'eau forment, avec de petits îlots empanachés de saules pleureurs, des archipels stagnants et verdâtres d'un aspect assez hollandais. Sur la terrasse qui termine le jardin, du côté de la mer, est un belvédère d'où la vue embrasse toute la plaine comprise entre les deux falaises, le village de Mers, les mâts et les agrès des navires à l'ancre dans la Bresle, et la silhouette singulière de la haute église du Tréport.

L'ornement caractéristique et la principale curiosité du château d'Eu sont, étaient du moins, la riche collection

de portraits historiques, dont la première idée et la fondation appartiennent à Mademoiselle, qui avait fait transporter dans cette résidence les peintures du château de Choisy [1]. A ce premier fonds, elle ajouta un grand nombre de portraits des princes des maisons de Lorraine et de Bourbon, et de la plupart des personnages célèbres du dix-septième siècle. Cette collection, continuée par ses successeurs, et devenue ainsi l'une des plus complètes qu'il fût possible de réunir, échappa, au moins en partie, à la fougue iconoclaste de la Terreur; et, distraite du château d'Eu en 1793, elle y fut rendue dès l'an V. Le duc d'Orléans la fit restaurer par le conservateur de ses tableaux, M. Bélot. J'imagine, toutefois, que bon nombre de ces précieux portraits fut détourné de la galerie, soit pendant la Terreur, soit à d'autres époques : la plupart ne sont plus représentés maintenant que par d'assez mauvaises copies, et je répugne à croire que Mademoiselle se fût contentée de pareilles toiles. On reconnaît d'ailleurs le goût peu sévère de ce temps-ci dans les portraits contemporains.

Toutes ces toiles étaient répandues à profusion, et comme au hasard, dens les diverses salles du château. Les murs de certains appartements en étaient garnis jusqu'au plafond. A dater de la fin du seizième siècle, on peut dire que toute la France et l'Europe illustres furent là. Elles

[1] Le château d'Eu, frappé de mainmise par les décrets du 13 janvier 1852, a vu, dit-on, depuis, son mobilier et sa riche galerie de tableaux dispersés. C'est une grande perte pour Eu, et aussi pour le Tréport. Cette circonstance regrettable ne donnera, nous l'espérons, que plus d'intérêt à la description, aujourd'hui historique, de ce château, tel qu'il faisait naguère l'ornement et la fortune de la ville, et les délices des baigneurs.

n'étaient classées ni chronologiquement, ni par ordre de genre ou de nationalité. De ce pêle-mêle résultaient d'incroyables rapprochements, assez philosophiques au fond. C'est bien là l'image de la vie, ou plutôt celle de la mort. On voyait la Fayette coudoyer l'Empereur; Louis XI, Gabrielle d'Estrées; Charles le Téméraire, cet autre duc de Bourgogne qui eut Fénelon pour précepteur; la duchesse de Berry (la fille du régent) minaudait auprès du père Lachaise, et le portrait en pied de M. le duc de Nemours à l'attaque de Constantine avait pour pendant, à droite le duc de Marlborough, et à gauche le prince Eugène.

Parlerai-je de la fameuse galerie Victoria? Beaucoup de cadres destinés aux membres des deux familles royales, y compris le *king-consort*, attendirent en vain, et béants, leurs toiles. Il en fut de même des grands tableaux, et nous vîmes seulement en place les petits sujets épisodiques de la mémorable *visite;* le déjeuner sous la feuillée, les promenades en char à banc, le débarquement de la reine, et autres inspirations de même force. On avait le plaisir de contempler là, sous toutes leurs faces, MM. V...., A....., Ch...., de S...., et *tutti quanti,* plus ou moins heureusement groupés autour du maître de céans.

Les amateurs de ce genre de peinture en trouveront, s'ils y existent encore, deux spécimens anciens et moins officiels dans l'un des cabinets supérieurs du château. Ce sont deux petites toiles supérieurement traitées dans le style du hollandais Trost. L'une a pour titre le *Déjeuner aux huîtres;* l'autre, le *Déjeuner au jambon.* Voilà de beaux sujets de peinture. Mais l'art relève tout, et ces scènes vulgaires sont rendues avec un précieux et un fini incomparables. Ces déjeuners ne sont, au reste, que de belles et bonnes orgies en habits brodés et en manchettes.

A part les mouches, la poudre, et les somptueux lambris, Adrien Brauwer et Ostade n'ont rien fait de mieux ni de plus aviné. Le *Déjeuner au jambon*, surtout, mérite de fixer l'attention, et a tout l'intérêt historique d'une chronique de l'Œil-de-Bœuf. Dans un parc splendide comme ceux que peignait Watteau, une table, dressée auprès d'un colossal vase de marbre, a reçu plusieurs convives fort aristocratiques, entre autres un homme déjà vieux, de haute mine, portant sur son habit pailleté un large ruban en sautoir, et une jeune femme à la physionomie malicieuse et plus qu'égrillarde. Sur la nappe de Saxe, au milieu de débris de vieux Sèvres et de verres brisés par un choc trop fréquent et trop peu mesuré, on voit le comestible de choix qui fait le sujet du tableau. Un négrillon, couvert de riches vêtements, se tient debout et sert à boire. Vraisemblablement, il s'acquitte de ses fonctions à merveille; car l'allégresse est à son comble, et la jeune femme se récrée à barbouiller, avec le déjeuner lui-même, le visage de l'homme mûr, qui se renverse sur son siége et paraît ivre de bonheur. Des tableaux à portraits qui décorent la pièce, et qui sont tous de même touche, celui-là est le seul que n'accompagne au bas aucune légende explicative; mais ce prétendu anonyme n'empêche pas de reconnaître distinctement, dans le haut personnage barbouillé, S. M. Louis quinzième du nom; dans la bacchante, Dubarry, et, dans le naturel du Congo échanson, S. A. Zamore, gouverneur du pavillon de Luciennes. Voilà comment *la France* s'amusait autrefois; voilà les épisodes biographiques qu'elle livrait à l'habile pinceau de ses peintres ordinaires et extraordinaires! Cela réconcilie avec le décorum bourgeois de la peinture officielle. Franchement, mieux vaut encore léguer à satiété à nos neveux les

têtes de MM. V.... et A.... que de faire passer à la postérité de pareils monuments d'un si complet oubli de la dignité d'homme et de roi.

La décoration intérieure du château est riche, mais sans magnificence. L'ameublement tout entier était en chêne sculpté, sur lequel le temps n'avait point posé ses teintes vénérables. Non-seulement chaque membre de la famille royale avait là son appartement complet; mais, dans les vastes proportions du palais, il y avait encore place pour de nombreuses chambres d'*amis*. M. Guizot, M. le maréchal Soult, lord Aberdeen, et les principaux membres des ex-cabinets de Paris et de Londres, avaient leur lit fait au château d'Eu. Le défunt vainqueur de Nézib y a également reçu l'hospitalité, et il a occupé la chambre du vainqueur de Toulouse. Qu'eût dit Henri le Balafré, s'il eût pu prévoir non qu'un huguenot, mais qu'un infidèle dormirait, sous son toit, du sommeil du juste? La chambre qu'habitaient le roi et la reine ne se distinguait point des autres par l'ornementation, ni par l'ameublement. Il faut rendre à Louis-Philippe cette justice, qu'en ce qui le touchait il a toujours porté sur le trône le mépris du luxe à un degré (comment dirai-je?) à un degré républicain. Son cabinet de travail, au château d'Eu, mérite une mention spéciale : il ressemblait prodigieusement à une chambre d'étudiant de la place Sorbonne ou de la rue des Grès. Sur la cheminée, une pendule d'hôtel garni; devant la fenêtre, un petit bureau en noyer taché d'encre et un fauteuil de cuir à dos tronqué, le tout pouvant bien être prisé cent francs à l'hôtel de la rue Drouot : voilà les meubles délicats dont brillait ce sanctuaire auguste. Cette table en noyer fixa mon attention, et, là-dessus, mon cicerone (c'était dans l'ère monarchique) de me raconter

que l'on fit des efforts inimaginables, qu'on employa la prière, la ruse, et jusqu'à des enlèvements clandestins, pour détacher Sa Majesté de son mobilier d'étudiant, mais toujours sans succès, le roi s'étant montré, sur ce point, monarque absolu, et ayant impérieusement exigé qu'on lui rapportât sa table de la rue de Cléry, et son fauteuil de maître clerc.

La chapelle du château, ornée de vitraux peints à Sèvres, sur les dessins de Chenavard, est toute moderne. Ce n'est guère, par les proportions, qu'un oratoire, ou, pour mieux dire, qu'un boudoir pieux, mais charmant, qui joue du reste, à s'y méprendre, le lieu saint, grâce aux demi-teintes et à la pénombre religieuse qu'y projettent les verrières.

Après la chapelle, dois-je le dire? mon guide m'a fait admirer les cuisines : elles en valent la peine. Imaginez qu'on a exhaussé de vingt pieds le sol d'une cour basse, profonde et enterrée comme une citerne, pour y élever ce monumental laboratoire gastronomique, cette crypte culinaire abritée sous des voûtes égyptiennes, avec ses dépendances et annexes, fourneaux et ustensiles de l'ordre le plus gigantesque. Il eût fallu remonter aux cuisines chevaleresques du riche Gamache pour retrouver, par la pensée, quelque chose de comparable. Je ne croyais pas qu'il existât sur le globe autant de casseroles, de chaudières, de réchauds, de broches, de moules à pâtisseries et autres, que j'en ai vu là réunis. On voyait bien, du premier coup d'œil, que c'était là une cuisine éminemment politique et internationale. Tout était grandiose dans cet office incomparable ; il y avait des salles à manger pour chaque classe de la livrée : une pour les valets de pied ; une pour les *écuries ;* une troisième pour les femmes de

chambre; une quatrième pour la *cuisine* proprement dite; chacun *servi* selon son rang, car le monde galonné a ses distinctions, ses délicatesses et ses castes.

En face du château est l'église, belle nef gothique du style non fleuri, dont la triple toiture, les longues fenêtres, vergetées de minces colonnettes, les tourelles, les arcs-boutants et les contre-forts en aiguille forment un ensemble à la fois simple, sévère et original. Dans les caveaux figurent les statues en marbre des anciens Comtes, dont les restes étaient inhumés dans cette crypte. Quelques-unes de ces effigies mortuaires, notamment celle de la belle Jeanne, première épouse de Charles d'Artois, sont d'une exécution remarquable : toutes offrent un intérêt archéologique par la fidélité et le fini des ajustements.

Après l'église d'Eu, il faut voir, à la chapelle du collége, construite par Catherine de Clèves, les magnifiques tombeaux de Henri le Balafré et de la duchesse de Guise, fastueux monuments de la dévotion et de la piété conjugale un peu tardive de Catherine. Ces tombeaux, érigés en forme de catafalques, ornés de figures allégoriques et des statues du noble couple, sont attribués par quelques artistes au ciseau de Germain Pilon; mais l'opinion générale est que la duchesse les avait commandés, à Gênes, à un sculpteur italien. Quoi qu'il en soit, ce sont de belles œuvres et d'un aspect monumental. Le marbre en est la seule matière. Henri le Balafré y est représenté deux fois : la première, en cuirasse, étendu sur sa tombe et, du coude droit, appuyé sur une pile de coussins, dans l'attitude d'une rêverie indolente et superbe; la seconde, en manteau ducal, pieusement agenouillé devant un prie-Dieu. Dans le monument qu'elle a fondé pour elle-même, *sibi ponendum curavit*, comme eût fait une matrone romaine,

la nouvelle Artémise s'est pareillement érigé une double statue.

Avant de quitter Eu, je ne saurais trop faire l'éloge de ses habitants. Je n'ai retrouvé parmi eux aucune trace de la rapacité normande, et l'hôtelier du *Cygne blanc* est le seul que j'aie rencontré, dans l'antique Neustrie, réunissant en sa personne deux qualités qu'on voit rarement accouplées : celles d'aubergiste et d'honnête homme. Je me suis demandé, à Eu, si j'étais bien en Normandie. Dans le fait, cette ville tient à peine au riche territoire où commanda Rollon. Au delà de la Bresle s'ouvre une autre province : le village de Mers, qu'on voit au sortir d'Eu, en est comme l'avant-poste et la première étape; car c'est là, me dit le phaéton en blouse bleue (le cocher d'omnibus) qui me mène prendre, chaque matin, mon bain au Tréport :

— C'est là où commence la Picardie...

— Ah! ah! lui dis-je.

— Oui, monsieur, et c'est là aussi qu'elle finit!

Si l'on fait des *tropes* à la Halle, comme prétendait Dumarsais, vous voyez que, par contre, on pratique assez bien le pléonasme en Normandie.

LE HAVRE

FÉCAMP — CABOURG-DIVES

Si tout n'était pas dit sur cette charmante route qui mène de Paris à la mer par la splendide Neustrie, l'occasion serait belle d'en tirer de nouveau quelques crayons éclairés par la chaude lumière de l'été, glacés de tons d'argent par les miroitements de la Seine qui étincelle, rafraîchis par la verdure de ses îles et des glauques pommiers dont les groupes, vus à distance, forment dans leurs tortillements comme autant d'épaisses forêts. Tout cela passe comme un rêve et comme les plaisirs de ce monde. J'aime cette rapidité, cette *grande vitesse* poussée aujourd'hui jusqu'aux limites du possible. De Paris au Havre, *quatre heures*, et encore le train n'est-il vraiment *express* que de Paris jusqu'à Rouen, après laquelle ville il s'arrête aux principales stations.

Même pour un vieux baigneur, c'est toujours fête d'aller à la mer, et je ne revois jamais sans grand plaisir cette imposante flotte commerciale que le Havre enferme perpé-

tuellement dans ses beaux et profonds bassins. Voilà de vrais navires au moins; voilà des trois-mâts américains et anglais qui peuvent donner une idée de ce qu'est un vaisseau de ligne. On loge à l'aise là dedans; mille, quinze cents hommes s'y abritent sans peine, et la majesté de l'Océan se peint dans ces formidables agrès. Auprès de ces colosses, c'est chose bien chétive, je vous jure, que ces *Limandes* et ces *Soles* que nous voyons mouiller depuis quelque temps le long du quai, aujourd'hui si maritime, des Tuileries. Je crains nonobstant qu'il ne s'écoule du temps avant que Paris devienne, je ne dis pas un grand, mais un médiocre port de mer.

Le Havre présente de plus en plus cette physionomie affairée qui est son vrai caractère. Cependant la plupart des grands commerçants se retirent le soir et le dimanche sur leur côte palatine d'Ingouville et de Graville. Les Havrais, comme les Lyonnais, comme les Hollandais, les Anglais, et toutes les populations vouées au négoce, sont très-fidèlement adonnés aux plaisirs de la campagne, goûtés dans un enclos resserré, mais où l'art du jardinier parvient à faire illusion au propriétaire lui-même sur les dimensions de son empire. La maison de campagne n'est pas seulement un délassement commercial, elle est un porte-respect; elle donne la mesure du crédit ou de la richesse, ce qui est tout un dans l'étiage du négoce. Il y a beaucoup de commerçants à villas sur la place du Havre, où l'on ne se pique pas d'ailleurs des habitudes parcimonieuses, des errements un peu mesquins des villes de l'intérieur. On participe du laisser-aller et des mœurs fantaisistes de ces colonies avec lesquelles on entretient tant de rapports. Il est très-positif qu'au Havre la pièce de cinq francs n'a pas la même valeur que dans le reste de la

France, et c'est peut-être, sans en excepter ni Paris ni Londres, la ville la plus chère de l'Europe. Pourquoi? On ne le sait trop. Il y a habitude prise. L'étranger n'y est pas ménagé, parce qu'il ne dépend pas de lui, soit qu'il s'embarque ou qu'il arrive, de ne point passer par la ville; mais il lui reste la ressource de la fuir le plus tôt possible, et c'est ce qu'il fait, j'imagine. Le calcul n'est donc pas très-bon. Mais c'est ce qui jamais n'entrera dans la tête de ces Normands si avisés.

La même cause, si elle ne porte pas atteinte à la prospérité commerciale de la ville, devient un obstacle tout à fait dirimant à son développement comme place de bains de mer. On conçoit que les Havrais n'aillent pas demander ailleurs ce qu'ils ont chez eux, et encore je n'en voudrais pas jurer. Mais les étrangers ne pourront jamais affluer en nombre sur cette plage caillouteuse et trop peu hospitalière. Il ne paraît pas que rien soit tenté de bien sérieux pour les y attirer. On leur marchande jusqu'à des planches suffisantes pour qu'ils évitent de meurtrir leurs pieds au rude contact des silex amoncelés sur le rivage. Comme je me récrie sur cette barbarie dans le double sens du mot, on me dit pour me consoler : « Mais il y a des planches plus haut. — Je le vois bien, mais il n'y en a pas plus bas, et c'est ce dont je me plains. — Ah ! dame, nous ne sommes pas l'administration! » Et voilà tout ce qu'on en tire.

Un aménagement un peu meilleur règne dans les bains disposés en avant et pour l'usage particulier de l'hôtel limitrophe, qui est le plus considérable et le plus famé de la ville. Mais cet établissement très-vaste ne contient pas toujours un fort grand nombre de baigneurs. Je m'explique cet abandon relatif par plus d'une cause qui vient neutraliser les effets d'une disposition intérieure élégante et

d'un site fort agréable. Il y a plus de *cant* et d'apparat que de fond dans ce casino havrais qui a déjà changé plusieurs fois de mains pour cause d'insuccès, et dont j'estime que les propriétaires eussent fait plus sûrement et plus vite fortune avec une moindre hâte de la faire à tout prix. Je n'en veux pas dire davantage sur ce chapitre irritant pour quiconque a passé seulement vingt-quatre heures, de confiance, dans ce gîte à prétentions ultra-aristocratiques, mais où l'on trouve, somme toute, plus de plateaux que de bonne chère, et où dix domestiques, irréprochablement cravatés, s'agitent pour vous servir de quart d'heure en quart d'heure un morceau de bœuf à la mode ou quelque chose d'aussi fin. Ce repas ridicule me fait songer à la troisièm e satire de Boileau, grand homme que j'estime parce qu'il savait vivre et abominait comme il faut les poulets étiques, le vin de Brie et les fades mets dans de grands plats.

Je me suis retranché le second jour sur un certain restaurant de la rue de Paris, proche la Bibliothèque, pas plus cher que Véfour, et où il y a du poisson ! Je m'honore de cette découverte, que je signale avec une légitime fierté à l'attention de mes lecteurs.

La jetée est toujours le but favori et la promenade obligée des indigènes sans villas. A l'extrémité, une façon de matelot astronomique gagne de l'argent à montrer à la longue-vue aux étrangers le village de Sainte-Adresse, et très-nommément la maison de M. Alphonse Karr. Cela est très-glorieux pour notre confrère d'avoir laissé ainsi des moyens d'existence à ce marin réformé. Sa réputation lui survit par là-bas : il est de par le monde tant de gens pour qui c'est tout le contraire. A cette occasion, on récite un peu de sa biographie, et l'on raconte notamment sa der-

nière histoire avec une famille d'insulaires qui le prit pour un porteur d'eau. M. Alphonse Karr s'en revenait de la plage, chargé de deux seaux d'eau de mer, qu'il destinait sans doute à cuire des homards, ou autre usage domestique, quand il fit rencontre de la couvée en question. Les jeunes *misses* avaient soif, et poussèrent à la vue de l'eau des exclamations suppliantes. — « Cette eau ne vaut rien, dit M. Alphonse Karr ; attendez-moi un instant : je vais vous en chercher de bonne. » Là-dessus, vidant l'un de ses seaux, il fut le remplir à une source voisine, et, nouveau Moïse, revint avec une onde fraîche et pure. Quand la *family* eut bien bu, le père tira gravement de sa poche *one penny* (une pièce de deux sous) qu'il mit avec componction dans la main de notre confrère. Celui-ci la mit dans sa poche, et, sans rien dire, s'en alla réparer sa voie d'eau de mer. Seulement, parut le lendemain, dans le journal de la localité, un article nommant les masques et racontant l'anecdote. Le père anglais, terrifié, s'entoure de toute sa famille aux blondes grappes, et court chez M. Alphonse Karr lui présenter ses doléances et ses très-humbles excuses : « Il n'y a pas de quoi, dit l'écrivain ; vous êtes un avare, voilà tout. Vous m'avez pris pour un pêcheur : où est le mal ? Je le suis effectivement. Mais seulement vous me deviez au moins *dix sous* pour ma peine, et vous m'en avez donné *deux*... C'est là ce que je vous reproche. Du reste, je conserverai votre *penny* religieusement. Tenez, le voici ! » — Et M. Karr montra au père britannique, de plus en plus atterré ; sa pièce de deux sous déjà encadrée, au milieu d'autres *souvenirs*, donnés dans le dos et ailleurs. L'histoire est réellement jolie. Le marin la complète par quelques autres détails. Il apprend au monsieur et à sa femme qui l'interrogent que M. Alphonse

Karr a vendu sa maison, son bateau, ses filets de pêche, ses objets d'art, tout, même ses fleurs. — « C'est étonnant, dit le monsieur; et où est-il allé, M. Alphonse Karr? — On dit comme ça, dans le pays, qu'il est maintenant *rédacteur dans un journal à Paris.* — Ah! dit le monsieur, ça lui était bien dû ! »

Le soir, je suis allé au théâtre, situé sur une place plantée de carrés d'arbres, et du foyer duquel on prend en enfilade tout le grand bassin du Commerce. C'est une vue prestigieuse. Quoique le dimanche ait, dit-on ici, des recettes forcées, il n'y avait que peu de monde dans la salle, qui, par parenthèse, réclame un rafraîchissement urgent. Bien que la canicule, devenue absolument mythologique, n'existe jamais, pour ainsi dire, aux bords de la Manche, les Havrais ne s'en croient pas moins tenus d'imiter, en juillet et août, les coutumes parisiennes, et ils dédaignent le spectacle. On donnait *Gille ravisseur*, fort convenablement chanté, et la *Bonne Aventure*, dernière *création* de M. Frédérick-Lemaître. Le bon Dieu n'a créé que le monde en six jours; mais nos *grands artistes* créent, durant trente ans consécutifs, beaucoup de bien plus belles choses. Je n'ai vu malheureusement que les deux derniers actes de cette *création;* mais cela a suffi à rassasier mon cœur altéré d'émotions fortes. Une jeune camériste est accusée d'avoir empoisonné sa maîtresse : elle est, en conséquence, condamnée à mort, et on la voit, au dernier tableau, dans sa prison, — pourvois en cassation et en grâce rejetés, — se livrant avec diverses personnes à des conversations touchantes. Mais une porte du fond s'ouvre, et l'on voit *Monsieur de Paris*, entouré de maréchaussée, qui s'avance discrètement, avec l'intention timide, mais avouée, de raccourcir l'entretien. C'est à ce moment que

l'innocence se déclare : il était temps! c'est le mari, un abominable gueux, et un magnétiseur par-dessus le marché, qui avait fait le coup et qui vient se promener là, tout exprès pour se faire prendre (ne pas lire : pendre). On le fourre dedans à son tour, et la petite fonction de *Monsieur de Paris*, il n'y a que patience à prendre, est simplement ajournée. « C'est égal, disait en sortant un jeune militaire à son voisin de parterre, *j'aurais cru qu'elle aurait été exécutée!* » Ce jeune militaire avait le sentiment instinctif de la législation de son pays. Quand une personne, quels que soient ses malheurs et son sexe, a le cuisant guignon de n'être point absoute d'une accusation capitale; quand son pourvoi est rejeté, son recours en grâce non admis, il ne reste plus qu'une petite formalité à accomplir, et c'est celle dont M. de Paris, assisté de ses collaborateurs, manifestait l'intention si déclarée de se charger. Il n'y a plus alors innocence qui tienne, et voilà près de soixante ans qu'on poursuit la très-fictive réhabilitation du malheureux Lesurques, sans pouvoir obtenir même cette si tardive et si nominale réparation. Mais, s'il fallait qu'un mélodrame se passât dans la réalité des choses, il n'y aurait plus de plaisir, et M. Frédérick (ce k m'intrigue) n'aurait plus rien à créer. Celui-ci est d'ailleurs extrêmement agréable, ainsi que l'on en peut juger : mais c'est égal, le jeune militaire a du bon, et je regrette de n'être rien dans l'esprit de son colonel : je le ferais faire caporal.

Nous ne quitterons pas le Havre sans transcrire ici l'échantillon d'*annonces* le plus extraordinaire que nous ayons encore jamais rencontré en ce genre de littérature. On lit dans un numéro du *Courrier du Havre*, que nous tenons à l'entière disposition des incrédules, ce qui suit

textuellement : « Demande en mariage. — On désire trouver, pour une veuve de l'âge de trente ans, ayant une dot de soixante mille francs, un nègre de l'âge de quarante à quarante-cinq ans, ayant reçu une bonne éducation. — S'adresser pour renseignements à M. Dès, hôtel de Besançon, rue du Grand-Croissant, 30, de une à deux heures. » Pendez-vous, Foy et compagnie! vous n'eussiez jamais découvert celle-là. On parle de nombreux mulâtres qui éprouvent le besoin de se présenter; mais le texte est formel : *un nègre!*

Au nord du Havre, Sainte-Adresse et Étretat commencent à être bien connus. Pour avoir un peu d'inédit et de sauvagerie, il faut pousser jusqu'à Fécamp; mais la pointe n'est pas bien longue. En deux heures, on y est du Havre, et en cinq de Paris. On prend le chemin de fer jusqu'à Beuzeville, et de là des voitures-omnibus vous mènent prendre un pittoresque bain au pied des plus hautes falaises de toute la côte de la Manche. Fécamp est un pays où du moins l'on peut s'abriter, se nourrir, vivre, se promener, sans avoir un million de rente. L'existence y est douce et facile; les logements spacieux et peu rares; les promenades charmantes. Les environs abondent en vallées gracieuses, en vieux châteaux et en souvenirs historiques. Ne citons, pour être bref, que le château de Valmont, habité par François Ier, dont on vous fera voir la chambre. Allez à Fécamp, vous tous qui tenez à prendre honnêtement des bains de mer, et non à enrichir exclusivement des hôteliers normands et des couturières parisiennes.

De retour au Havre, nous sommes monté sur notre vieil ami, le bateau de Trouville, pour passer dans le Calvados. On a introduit sur ce léger pyroscaphe un certain perfectionnement : on n'y vogue plus qu'en musique. Deux

guitaristes s'installent à l'arrière d'abord, à l'avant ensuite, et mêlent à la brise leurs voix plus ou moins mélodieuses. A notre premier passage, la mer était comme un fleuve, au second elle était sensiblement houleuse, et la moitié des émigrants furent malades, ce qui n'empêcha pas le duo virtuose d'entonner intrépidement sa barcarole favorite :

> Amis, la mer est belle,
> La brise nous appelle !...

au milieu des hoquets désespérés de l'auditoire. Ils eurent encore pour cette sanglante ironie l'aplomb de demander une rétribution, qu'on leur donna, Dieu me pardonne, tant le peuple français est au fond débonnaire et bonasse de sa nature.

Nous avons retrouvé Trouville à peu près tel que nous l'avions laissé il y a trois ans. Quelques maisons de plus, et toujours beaucoup de robes à volants sur la jetée. Le quai, garni de promeneurs en basin blanc ou en dentelles, attend avidemment l'arrivée du bateau : c'est la grande distraction. Trouville toutefois n'est pas très-content depuis peu. Il paraît que le baigneur manque. On ne dirait pas cela en contemplant le quai ; mais c'est que le quai, c'est le Prado, c'est le Longchamp, c'est toute la ville. « Pourquoi donc les baigneurs sont-ils rares cette année? dis-je à ma plaintive interlocutrice. — Dam, monsieur, on ne sait pas : peut-être la guerre d'Orient. — Mais la guerre d'Orient n'empêche pas de se baigner. — Qui sait? Et puis c'est que les affaires ne vont pas du tout, voyez-vous? — Comment, et la prospérité? — Eh bien, oui, la prospérité! Mais enfin cela ne va pas. »

Nous poussons plus loin. Nous voilà côtoyant la Touque,

traversant le charmant village de ce nom, puis Saint-Pierre-des-Iles, et nous engageant dans une route délicieuse, qui en deux heures nous conduit, par des bocages enchantés, au sommet de la plus riante, de la plus agreste, de la plus spacieuse vallée : c'est celle de la Dives, ramification, déversoir maritime de la célèbre vallée d'Auge. A ce point les falaises s'arrêtent et font place à une ligne de dunes d'une fertilité, d'un verdoyant extraordinaires. La Dives est une belle petite rivière, ou plutôt un beau petit fleuve qui sépare les deux vrais villages de Cabourg et de Dives, et qui, s'infléchissant à droite avant de se jeter dans la mer, contourne d'un côté le pic, tout couvert de végétation, de Beuzeval; de l'autre, une façon de cap ou de pointe sablonneuse, où le thym et le serpolet, et partant les lapins, abondent. Ce petit village de Dives est célèbre dans l'histoire comme le point d'embarquement de Guillaume de Normandie pour la conquête d'Angleterre. La Dives est profonde, et peut fournir un port d'une excellente tenue et d'un sûr mouillage. Quant à la grève, elle est tout ce qu'on peut imaginer de plus beau, de plus imposant, de plus vaste, de plus doux au regard, et surtout au pied. Elle pénètre dans la mer par une pente insensible. Les femmes et les enfants peuvent s'y avancer en entière sécurité : point d'accidents de terrain, point de trous, point de courants, et pas le plus petit galet : rien que des coquillages de cent formes diverses, et si nombreux que jamais je n'en ai vu tant réunis sur les plages océaniques. J'y ai pu faire le déjeuner de Robinson Crusoé en me promenant sur la côte, et un vrai déjeuner, ma foi ! Il ne s'agit que d'avoir un petit couteau dans sa poche pour ouvrir les huîtres, les moules, les clovisses, et je ne sais combien d'autres bivalves à hôtes savoureux. Il était surprenant

que cette magnifique plage n'eût encore tenté ni l'industrie locale ni l'émigration parisienne. Encore un an ou deux, et la mode va se porter avec frénésie à Cabourg.

Un homme s'est rencontré qui a eu le coup d'œil de discerner le mérite propre et les hautes qualités thermales de ce site merveilleux, et qui a eu, de plus, le courage de mettre en exécution sa pensée. En ce moment même un splendide établissement de bains s'achève sur les dunes de Cabourg-Rives : un casino-modèle; avec salle de spectacle, de concert, restaurant, café, cirque, gymnase, observatoire, cabinet de lecture, jardins, pelouses, bains chauds, etc. La nature est domptée, les dunes nivelées et gazonnées; une nouvelle ville est tracée autour de cet établissement, qui sera unique en Europe, et par la beauté du pays, et par la bonté de la grève, et par la perfection, le goût, l'entente des moindres détails. Le pays ne s'y trompe pas : déjà tous les terrains augmentent de valeur dans une proportion inouïe.

Cabourg-Dives n'est qu'à huit heures de Paris, à deux de Caen, dont il sera nécessairement le bain de plaisance; à une seulement du Havre, dont il voit distinctement en face de soi la Hève, les phares, les collines. Le pays est charmant, la plage incomparable; l'art et l'or se combinent pour faire de ce lieu, déjà si bien traité du Créateur, un séjour de délices mondaines et champêtres. Salut à cette nouvelle étoile maritime, *stella maris*, qui se dresse sur le littoral de la Manche! La terre tourne, les hommes changent; la Manche a son flux et reflux.

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

On en trouvera là, je crois.

BOULOGNE

I

Je me rendais, moi deuxième, d'Eu à Boulogne, par Abbeville, un peu avant l'achèvement de la section de chemin de fer qui devait bientôt relier ces deux villes. On voyagait encore selon le mode barbare, c'est-à-dire en messageries. Néanmoins d'Eu à Abbeville il n'y a guère que trente lieues, qui peuvent facilement se franchir en douze heures; mais je mis à ce trajet plus d'un jour et demi, ayant été contraint de passer vingt-quatre heures à Abbeville, triste et morne cité picarde aux longues rues désertes qui rappellent les immenses faubourgs d'Orléans.

Si je perdis du temps, j'appris une vérité, à savoir : que les messageries n'étaient ou ne sont point faites pour les hommes. Voici comment. Arrivé à Abbeville à midi, je devais en repartir à cinq heures avec mon compagnon de route par la voiture de passage allant de Paris à Bou-

logne. Cinq heures sonnent, on n'est pas plus militairement ponctuel que cette messagerie ; le clic-clac du postillon et le grelot des cinq chevaux retentissent déjà gaiement à l'entrée de la Grande-Rue. La voiture s'arrête au bureau ; elle est pleine, mais deux voyageurs en descendent : voici justement les places qu'on nous a promises. Montons donc !

— Halte là ! dit le conducteur, gros homme galonné et bourru ; je n'ai pas de places.

— En voici deux.

— Ça m'est égal. J'ai de la marchandise de trop : ce n'est pas pour prendre *des hommes*.

Et là-dessus ce contempteur de l'espèce humaine de décharger avec d'horribles jurements une petite portion des ballots entassés sur l'impériale de sa voiture.— Mon compagnon de route et moi nous réclamons énergiquement ; le débat s'engage et s'échauffe, mais sans faire faire un pas à la discussion, comme dans toutes les questions jugées d'avance. Toutefois le directeur, homme plus doux, mais non moins inhumain que son subalterne, intervient dans le démêlé et nous développe poliment l'étrange thèse que voici :

« L'administration des Messageries aime mieux prendre des ballots que des voyageurs, les ballots pesant plus, rapportant davantage et tenant moins de place que les hommes (exemple : les voyageurs ont la prétention de n'être que six dans l'intérieur, tandis que, dans le même espace, vous logerez facilement quatre fois autant de colis).

« Or la voiture de Boulogne est déjà surchargée au point qu'il lui faut mettre bas (hélas !) environ cinq cents kilogrammes de marchandises, pour pouvoir affronter

sans amende la bascule qui est aux portes de la ville.

« Donc M. le conducteur, que le respect humain et aussi la crainte des tribunaux retiennent seuls de jeter les kilogrammes vivants dans le premier fossé venu, ne peut évidemment se charger d'autres voyageurs. Et nous sommes invités à patienter jusqu'au lendemain, sinon à la semaine suivante.

Qu'eussiez-vous répondu à cette belle harangue?

— Otez cent kilogrammes de plus et faites-nous monter en voiture.

— En vérité! Et ces ballots, ces chers ballots qui rapportent *plus que les hommes* et dont il faut — cela fend le cœur — retrancher cinq cents kilogrammes! Monter en voiture!... comme vous y allez! Et plût à Dieu qu'elle fût vide!

Cela rappelle tout à fait le mot du dernier chef de claque de l'Opéra au directeur de ce théâtre : « Voyez-vous, monsieur le directeur, tant qu'il restera dans la salle de ces... scélérats de paysans, on ne fera rien de bon ici! » Ou celui de Riccoboni : « Tant qu'il y aura des auteurs, les théâtres n'iront pas bien. »

Il y aurait bien quelques petites objections à élever contre ce raisonnement hardi, mais nous n'en avons pas la force.

— Que ne suis-je colis? me dis-je.

— Et moi bourriche! soupire mon compagnon de route.

— Comme nous serions fêtés, choyés, dorlotés!

— Et, ce qui vaut mieux, voiturés!

— Mais c'est aussi élever nos prétentions trop haut.

— Oui! ce qui m'arrive m'apprend bien, hélas! que je ne suis qu'un homme!

Mon compagnon de route interrompt brusquement ce lamentable duo. Il m'apparaît que cinq heures d'Abbeville forcé ont déjà troublé sa raison.

— Une idée! s'écrie-t-il.

— Laquelle?

— Il faut mourir ici.

— De quoi?

— D'ennui, pardieu!

— Une autre mort... Je hais une lente agonie.

— Pas si lente! D'ailleurs, nous n'avons pas le choix.

— A la bonne heure! Et une fois morts?

— Une fois morts, nous sortirons d'ici.

— Il me semble que c'est au contraire le meilleur moyen d'y rester.

— Pas du tout. Nous enverrons chercher le docteur Gannal.

— *Nous?*

— *On*, si tu aimes mieux... De grâce, ne me chicane pas sur les détails : cela est puéril. Je dis donc que le docteur Gannal, d'après nos volontés dernières, accourra pour nous conserver à nos familles éplorées.

— C'est d'un galant homme. Et ensuite?

— Et ensuite, tête de bœuf! Ne conçois-tu pas que, doublés de plomb, cerclés de chêne, de tristes hommes que nous sommes, nous nous réveillerons colis? La mort, c'est le réveil...

— Peut-être! dit Hamlet.

— A nous alors toutes les diligences de France! A nous l'impériale, l'intérieur, le coupé! Nous humilions les vivants, nous voyageons à grandes guides! Partout on nous accueille, on nous loge, on nous porte avec le respect dû.....

— Aux morts?

— Non pas! aux marchandises.

Pour toute réponse, j'entraînai mon compagnon dans un café voisin, où, mettant à profit son exaltation, je lui administrai, sans qu'il s'en aperçût, deux pintes de cidre en guise de douche Après quoi, je lui lus le *Journal de la Somme* et l'*Abbevillois* coup sur coup. Bientôt je reconnus avec satisfaction que le traitement opérait : je vis ses mâchoires se détendre, son œil rouler un feu moins sombre, ses paupières mêmes s'alourdir, et une salutaire langueur s'emparer de tous ses esprits. Vite je le ramenai à notre hôtel, où une nuit de sommeil compléta la cure et acheva de dissiper ses sinistres projets d'embaumement. Le lendemain, contre notre espoir, une diligence plus hospitalière, c'est-à-dire moins chargée que celle de la veille, daigna enfin s'ouvrir à nous, et, quoique vivants, quoique non élevés à l'apothéose du colis, nous pûmes quitter Abbeville pour Boulogne, où nous arrivâmes le jour même, ayant pour compagnie, dans le coupé, un jeune groom anglais, qui fumait des cigares de vingt-cinq centimes et dîna avec nous, côte à côte, à Montreuil, où il trouva la table d'hôte exécrable, ce qui était justice, et but, pour se dédommager, deux bouteilles de vieux claret à cinq francs l'une.

— Voici, me dit mon compagnon, qui avait visité avec moi les cuisines et les offices du château d'Eu, la seconde fois depuis deux jours que j'ai envie d'être domestique

— Vous êtes un ambitieux! lui dis-je; il faut savoir se contenter de la condition que le ciel nous a faite.

Les chaises de poste, se succédant presque sans interruption, avec leurs strapontins et leurs siéges bourrés

d'une valetaille britannique encore plus florissante que l'aristocratique *footman* dont nous avions l'honneur d'être les *partners*, nous annoncèrent l'approche de Boulogne-sur-Mer, une jolie ville tout anglaise que, des hauteurs de Pont-de-Brique, l'œil embrasse, assise mi-parti dans une vallée et au revers d'un coteau, aux bords de la Liane, petite rivière étroite, tortueuse et flexible, comme le svelte arbuste dont elle porte le nom.

Dès les premiers pas que l'on fait dans cette capitale de l'ancien Boulonnais, qui s'est toujours piqué d'être une province à part, distincte de la Picardie, on reconnaît que la Picardie, en effet, et la France même n'ont rien à prétendre en ce lieu, et qu'il n'est pas besoin de passer le détroit pour connaître une ville anglaise. C'est grand hasard si les vocables de l'idiome national frappent de loin en loin votre oreille. Le zézaiement britannique gazouille à tous les coins de rue. Ce ne sont partout que *ladies* empanachées, mais dans lesquelles je ne reconnais guère les types de Lawrence; que *gentlemen riders* ou non, vernissés d'un luxe équivoque, que *baronnets* un peu douteux et que *milords* en similor, pour employer l'expression de mon compagnon de voyage, complétement guéri de son spleen picard. En effet, ce n'est pas la première compagnie d'outre-Manche qui a élu domicile à Boulogne ou plutôt y a transporté l'Angleterre. *Regent-Street* et *Soho-Square* y comptent peu de représentants. Une récente caricature du *Punch* ou Polichinelle, qui tient à Londres la même place que le *Charivari* chez nous, jette du jour sur le mode habituel du recrutement de la colonie anglo-boulonnaise. Elle représente Wiggins (l'émigrant) sous deux faces : *at home*, d'abord, c'est-à-dire *chez lui*, dans une échoppe de la Cité, aunant du calicot

avec grâce et courbant devant la pratique une échine flexible comme le caoutchouc, souple comme son madapolam. — On voit ensuite *Wiggins at sea*, c'est-à-dire sur le paquebot, penché sur le bord du navire, d'où il alimente les poissons, et faisant à la fois la plus triste et la plus gaie figure du monde. — Vient enfin *Wiggins at Boulogne*, mais un Wiggins radieux, pimpant, transfiguré, orné de tous les accessoires qui constituent le lion d'Epsom ou de Piccadilly, la chaîne d'or, le pantalon à larges carreaux, le pardessus à collet et revers de velours, le *riding stick* de trois pouces à la main, le lorgnon d'écaille dans l'œil, verre à vitre dont il toise insolemment les belles *misses,* occupant à lui seul tout le trottoir, en un mot, aussi superbe, aussi hautain, aussi cambré dans sa courte et massive encolure que nous l'avons vu *at home* humble, incliné, presque rampant. Ainsi que j'ai pu m'en assurer, les Wiggins affluent à Boulogne. On assure même que la plupart n'ont affronté les maux de cœur de la traversée qu'à la suite de *malheurs* commerciaux ou autres. J'ignore si le fait est vrai; mais je puis affirmer que ces antécédents n'altèrent en rien la majestueuse sérénité et les façons à la Jourdain qui distinguent en terre étrangère le bonnetier anglais ruiné ou enrichi. Les Wiggins sont là comme des conquérants.

En effet, la ville est à eux. Chaque jour, les paquebots de Londres, de Folskstone et de Douvres les amènent par cinquantaines. Ils occupent tous les hôtels et les plus belles maisons privées. Le peu de Boulonnais qui restent à Boulogne est consciencieusement employé à servir, nourrir, loger, désaltérer, voiturer, chauffer, raser, coiffer, habiller MM. les Anglais. Tous les prospectus, toutes les enseignes, toutes les provocations, toutes les flatteries,

sont à leur adresse exclusive. Il s'imprime à Boulogne un journal anglais. Les *guides* de la contrée sont dans la même langue. Les monnaies françaises et anglaises y sont reçues indifféremment, ou plutôt on y donne une préférence marquée aux souverains et aux *shillings* sur nos francs et sur nos louis. Nos pièces de vingt francs, si recherchées partout, font triste figure à Boulogne; les changeurs les conspuent, et c'est à grande peine s'ils daignent les recevoir au pair. Le maître de l'hôtel garni où je descends m'adresse la parole en anglais; puis, s'apercevant de sa méprise, me dit : « Monsieur est étranger? » et reprend ce qui fut sa langue maternelle. J'entre dans un café; on m'offre du *soda-water*, du *ginger-beer* et du *porter*. A dîner, je vois apparaître invariablement le *roastbeef*, le *sherry*, l'*ale* et tous les *puddings* des trois royaumes. Tous les cabarets de la ville, et ils sont nombreux, portent des enseignes dans ce goût : *Prince of Wales, Queen Victoria, Castle of Edinburgh tavern*. Aux portes de Boulogne, sur la route de Calais, à deux pas de notre colonne, est un estaminet dédié à Marlborough. Pourquoi pas à Wellington? Cela viendra; que les mânes de Sa Grâce patientent seulement quelque peu, et Waterloo aura son tour comme Ramillies, Malplaquet, et sans doute aussi Trafalgar.

Avais-je tort de dire qu'on n'est plus là en France? En contemplant toute cette anglomanie, je songe involontairement au prince Louis Bonaparte, qui avait compté sur les souvenirs impériaux, sur le prestige de cette colonne élevée par la grande armée à la mémoire de son oncle, pour appuyer sa tentative. Il fallait qu'il fût mal renseigné pour choisir de toutes les villes de France celle peut-être où l'esquif qui portait sa fortune devait le plus sûre-

ment échouer. L'empereur et la grande armée, il était bien question de cela à Boulogne! On n'y savait même plus le nom du conquérant, et l'on s'y souciait fort peu de sa famille. Boulogne est aujourd'hui le Brighton français ou le Dieppe anglais, rien de plus ni de moins. Une guerre avec l'Angleterre ruinerait la ville, qui n'aurait plus pour se défendre cette fameuse *côte de fer* (*iron coast*), improvisée par l'Empereur et baptisée alors par les Anglais eux-mêmes de ce sobriquet formidable. Aussi, l'entente ex-cordiale peut s'affaiblir, faire place même à des dissentiments profonds; elle ne périra point en France; il est un point du territoire où elle sera religieusement conservée, sauf dans l'avenir les grandes commotions européennes qui pourraient venir briser des liens si chers.

Il est remarquable, au reste, que le prince Louis Bonaparte soit venu échouer précisément là où son glorieux oncle avait en vain prémédité la ruine de la puissance anglaise. L'armement gigantesque dont fut témoin Boulogne au commencement du siècle actuel, cette flottille immense établie à grands frais, cette côte de fer hérissée de plus de mille bouches à feu, ces camps dignes de l'ancienne Rome, ces ports nouveaux creusés comme par enchantement à la voix du nouveau César, cette colonne Trajane qui lui fut dédiée par l'armée, c'est-à-dire la nation entière; qu'est-ce, en effet, sinon le magnifique vestige, le monument irrécusable d'un grande pensée avortée?

Je lis dans les mémoires du temps que Boulogne fut impérialiste plus qu'aucune autre ville de France. Cela ne m'étonne pas : l'Empereur y venait souvent ; il y faisait de longs séjours, et il se dégageait autour de sa personne je

ne sais quelles effluves magnétiques d'un effet irrésistible sur le peuple. D'ailleurs, Boulogne vivait et vivait splendidement de la flotte et de la grande armée. Aujourd'hui elle vit des Anglais.

On ne peut méconnaître, au reste, que Boulogne doit le développement croissant de sa prospérité à l'invasion des Anglais. C'est aujourd'hui non-seulement une fort jolie, mais une grande ville, où le confort, le bien-être et la richesse territoriale font chaque jour d'immenses progrès; la rue de l'Écu, la rue Neuve-Chaussée et la Grande-Rue, qui sont les principales artères de la cité, valent, pour le mouvement, la beauté des maisons et la splendeur des étalages, celles de Paris; j'entends de Paris élégant. Les hôtels sont remarquablement vastes et luxueux : ils ne paraissent pas inférieurs à ceux de Suisse et d'Allemagne, qui sont les prototypes du genre. L'un, entre autres, celui du Nord, pousse le faste extérieur jusqu'à revêtir les trottoirs qui l'environnent de losanges de marbre noir et blanc, ainsi qu'on voit dallées chez nous les salles à manger de bonnes maisons. Une charmante salle de spectable réunit quatre fois par semaine l'élite de la population anglo-française. On y joue tous les répertoires dramatiques, depuis le vaudeville jusqu'à l'opéra inclusivement.

Le port de Boulogne, formé par l'embouchure de la Liane, est vaste, riant et animé. Il communique avec la mer par deux longues jetées, dont l'une, celle de l'Est, est la promenade favorite de la colonie britannique. Elle aboutit à un rond-point où, le soir, des virtuoses tyroliens et autres mêlent la voix humaine et le son de la harpe au souffle de la brise marine qui se joue dans les cheveux des blondes ladies. Du haut de cette jetée, on aperçoit

en mer les forts de Crêche et de l'Heure, construits par l'Empereur en 1803, aujourd'hui, je crois, désarmés. Avec une longue-vue on verrait facilement en face de soi, par un temps clair, les côtes blanches d'Albion. A gauche des jetées, le rivage échancré laisse voir une longue traînée de dunes ou garennes sablonneuses d'une teinte morne et grisâtre. A droite, au contraire, se dresse magnifiquement une falaise dont le sommet est couronné par les ruines du *phare de Caligula*, tour que, selon la tradition, Caïus éleva sur cette côte, en commémoration de l'absurde victoire qu'il prétendait avoir remportée sur la mer.

C'est entre cette falaise et la jetée de l'Est qu'est situé l'établissement des bains, une construction italienne d'un goût médiocre, mais de proportions assez monumentales. En avant de cet édifice, qui est limitrophe à la plage, stationnent les voitures destinées à porter les baigneurs au milieu des flots. Ces véhicules servent de cabinets à toilette au nageur qui, pendant le trajet du rivage de la mer, a le temps de se préparer aux étreintes de la Néréide. Ils sont, comme nos omnibus, pourvus de marchepied à l'arrière : arrivés dans l'eau, on leur fait décrire une conversion complète; on tourne le timon du côté du rivage, et le baigneur n'a plus devant soi que le double azur (gris) de la mer et des cieux. Le cheval et son conducteur abandonnent la voiture au milieu des lames et s'en vont remorquer de la même façon un autre de ces vestiaires roulants.

Ce mode de locomotion présente une supériorité incontestable sur le vieil usage d'aller trouver la mer soi-même, souvent à une grande distance, exposé sans défense à toutes les rigueurs d'une atmosphère peu clé-

mente. Mais il présente aussi des inconvénients dont le premier est de cahoter effroyablement, eu égard aux inégalités du sol, l'habitant de ces cellules ambulantes, lesquelles ne sont, à vrai dire, que des tombereaux déguisés. De plus, quand le baigneur sort de l'eau, il lui est assurément fort malaisé de reconnaître, dans ce va-et-vient perpétuel d'équipages nautiques, la voiture qui l'a amené et dont la position relative a nécessairement changé dans l'intervalle. S'il n'a eu soin d'estampiller dans son cerveau le numéro de son boudoir aquatique, ou s'il a l'infortune d'être myope, il sera condamné à errer, frissonnant, comme les âmes sans sépulture, cherchant et ne rencontrant pas un asile où reposer et réchauffer ses membres bleuis et marbrés par le froid.

II

Les grèves de Boulogne sont remarquablement douces et unies; elles sont exemptes de galets, et d'une solidité parfaite. L'espace réservé aux bains est protégé par la jetée contre les courants violents qui règnent sur cette partie de la côte, et qu'il y a péril à affronter, surtout par les grandes marées. Des chaloupes croisent auprès des endroits dangereux, toutes prêtes à voler au secours des nageurs malhabiles ou trop aventureux. Malgré cette utile précaution, négligée à tort dans la plupart des autres établissements de bains, des accidents assez fréquents attristent la ville, par suite de la violence des courants, qui tendent à entraîner le nageur en pleine mer ou à le jeter brisé le long de falaises inaccessibles. Lors de mon arrivée

à Boulogne, on ne s'y entretenait que de la mort tragique d'un sous-officier de la garnison, nageur consommé cependant, qui avait péri ainsi victime de son excès de hardiesse et de sa confiance en ses forces. Il suffit, au reste, d'être attentif à la voix et au geste des mariniers montant les chaloupes de sauvetage, et de prendre honnêtement son bain sous la jetée, sans viser aux prouesses de l'amant de Héro, pour n'avoir rien à redouter de ces perfides tourbillons et de ces rapides courants qui agitent la mer à une certaine distance du rivage.

Aussi les bains de mer sont-ils un des principaux éléments de la fortune de Boulogne, fortune inouïe ; car la population de la ville s'est doublée, je crois, depuis l'Empire, et on n'y compte guère moins de quarante mille habitants. Le zèle de l'un de ses maires, M. Adam, a, dit-on, beaucoup fait pour cette prospérité, plus croissante et plus vraie que ne l'était alors celle de l'ensemble du royaume. Je m'explique sans peine la prédilection des Anglais pour cette belle et agréable ville. J'ai employé à la visiter en détail tout un dimanche, jour ennuyeux et impossible, un vrai dimanche britannique, où toute vie cesse, où tout est clos, muet, désert et comme endormi, par déférence pour les hôtes, et où il ne reste d'autre ressource que le divertissement qualifié par Voltaire de *premier des plaisirs insipides*. Boulogne est une ville où le contraste abonde et qui réunit l'élégance prosaïque, mais luxueuse et confortable, d'une civilisation raffinée, aux monuments gothiques et aux teintes austères de temps déjà bien loin de nous. La ville basse semble un quartier de Paris. La ville haute, fièrement campée sur la colline, avec son beffroi aux quatre tourillons et ses remparts vieux style flanqués de grosses tours à chaque point de l'horizon, avec ses herses,

créneaux, mâchicoulis, pont-levis, et tout l'attirail obligé des châteaux de sir Walter Scott, imite, à s'y méprendre, ces villes-forteresses semi-aériennes qu'on voit dans les tableaux de Pérugin ou qui illustrent les missels coloriés du quatorzième siècle. Cette archéologie murale, qui ferait sourire de pitié le moindre officier du génie, est dans un merveilleux état de conservation, et présente peut-être aujourd'hui le spécimen le plus parfait et le plus naïf qui subsiste de l'art du fortificateur au moyen âge. Il existe au musée de la ville une vieille gravure représentant le siége mémorable qui en fut fait par Henri VIII, en 1544, et à la suite duquel la place demeura au pouvoir de l'armée anglaise. Or cette planche curieuse, qui est contemporaine, représente fidèlement la ville et ses remparts, tels qu'ils existent aujourd'hui, et pourrait au besoin servir de guide ou de plan indicateur à l'étranger.

Près de l'une des portes de la ville, s'élève une fontaine décorée du buste colossal d'Henri II, dont je retrouve aussi diverses portraitures au musée et à l'hôtel de ville, et qui paraît être le monarque dont le souvenir est resté le plus agréable aux habitants de la vieille cité boulonnaise. Cette prédilection, qui n'est pas universellement partagée, m'ayant jusqu'à un certain point surpris, j'ai naturellement cherché à en connaître l'origine, et j'ai obtenu l'explication que voici :

Une fois maître de la ville, Henri VIII déclara qu'il ne la rendrait plus, la considérant, non sans raison, comme l'une des clefs du beau royaume de France. Mais une épidémie obstinée, qui ravagea sa garnison, modifia beaucoup ses vues à cet égard ; et il consentit à entrer en pourparlers avec le roi très-chrétien touchant la reddition de Boulogne. Des conférences eurent lieu à Ardres à ce sujet,

et un traité intervint, d'après lequel Boulogne devait être rendue à la France le jour de la Saint-Michel de l'année 1554, contre la rançon assez ronde de deux millions d'écus d'or.

Ceci se passait au mois de juin 1546. Mais, dans l'intervalle qui s'écoula entre la signature du traité et son exécution, les deux contractants, François Ier et Henri VIII, moururent tous deux. Henri II, monté sur le trône, trouva que son illustre père avait eu la main un peu bien large en mainte circonstance et particulièrement à l'endroit de Boulogne : aussi refusa-t-il d'exécuter le traité ; il négocia, feignit d'armer, et finalement parvint à se faire rendre la ville, moyennant l'énorme rabais de seize cent mille écus d'or sur deux millions stipulés. De là vient que les Boulonnais lui ont érigé des statues pour avoir été plus économe ou les avoir prisés moins haut que François Ier, de fastueuse et chevaleresque mémoire. On n'est pas plus reconnaissant.

Au reste, les Anglais, qui sont un peuple ferme et persévérant dans ses desseins, ne se sont pas tenus pour battus. Après trois siècles écoulés, ils sont revenus à la charge et ont repris la ville bien plus sûrement que ne l'avait fait Henri VIII. Elle est toute à eux aujourd'hui.

Le musée de Boulogne offre de l'intérêt. On y trouve une collection d'ornithologie remarquable, un cabinet d'antiques et de médailles romaines, et une galerie curieuse d'armes, d'idoles, d'ustensiles et de vêtements asiatiques. On y conserve, entre autres souvenirs du passé, les débris du ballon et de la galerie, le porte-voix, la lance de pavillon et les instruments de physique du malheureux Pilastre de Rozier et de son compagnon d'infortune, Romain, recueillis après la catastrophe du 15 juin 1785. La

ville a conservé un profond souvenir de ces deux jeunes aéronautes, si célèbres par leur fin tragique. Un vif intérêt s'attache surtout à la mémoire de Pilastre, savant distingué, mort victime de son amour de la gloire et de sa fidélité à un engagement qu'il pressentait devoir lui coûter la vie. C'est une histoire lamentable : je doute qu'elle soit bien connue, et elle est fort de circonstance.

On sait que Pilastre, le premier après les expériences des frères Montgolfier, avait conçu le hardi projet de franchir le détroit de la Manche en aérostat. Il communiqua sa pensée au gouvernement, qui consentit à supporter les dépenses de l'ascension et lui fit compter à cet effet une somme de quarante-deux mille francs.

Pilastre s'aboucha aussitôt avec Romain, qui avait déjà fait preuve d'habileté comme constructeur de ballons, et qui s'engagea à lui fournir pour trois cents louis un ballon de soie du diamètre de trente pieds et du poids de trois cent vingt livres, supportant une montgolfière de vingt-cinq pieds de haut, couverte en cuir de chamois. Pilastre vint à Boulogne essayer son ballon : l'épreuve réussit à merveille. Mais, avant que son ascension pût avoir lieu, un autre aéronaute, Blanchard, partit lui-même du château de Douvres le 7 janvier 1785, traversa le détroit et vint descendre le même jour en France, dans la forêt de Guines, où on le trouva à demi mort de froid dans son ballon, resté suspendu à deux arbres. Pilastre avait eu connaissance de ce projet rival ; mais il pensait que le mauvais état du ballon de Blanchard, mal construit et livrant passage à de nombreuses fuites de gaz, l'empêcherait d'y donner suite ; et, en effet, l'aéronaute anglais n'atteignit le terme de sa hardie expédition qu'après avoir couru les plus grands dangers. La mortification d'avoir été devancé jeta dans l'âme de

Pilastre le plus profond découragement; il n'en reçut pas moins Blanchard avec une parfaite courtoisie lorsque ce dernier se rendit à Paris à l'issue de sa navigation aérienne; mais il alla trouver aussitôt le contrôleur général des finances, et lui demanda la faveur d'être dispensé d'un voyage aventureux qui n'avait plus le mérite de la priorité. Le contrôleur général était un homme de cour, c'est-à-dire poli et bien élevé, qui, avec beaucoup de grâce, répondit à Pilastre que le gouvernement du roi le dispenserait volontiers du voyage, à une petite condition toutefois, c'est-à-dire moyennant le remboursement des avances qu'il avait reçues. Pilastre n'avait plus cette somme : il l'avait employée en partie à l'acquisition de son ballon, et en partie à l'achat d'instruments pour son cabinet de physique expérimentale. La remplacer était impossible : la pénurie de ses finances équivalait pour lui à un arrêt de mort. Il le comprit et salua le contrôleur général à la façon des gladiateurs s'inclinant pour la dernière fois devant le peuple. Assailli par les plus sinistres et les plus véridiques pressentiments, il dit et écrivit qu'il était un homme perdu, mais que son parti était pris, et qu'il saurait périr plutôt que de laisser suspecter sa délicatesse. Il partit en effet, et trouva à Boulogne son ballon fort endommagé par les intempéries de l'air, auxquelles il était resté exposé dans un enclos situé près des remparts, pendant son absence, qui s'était prolongée fort au delà de ses prévisions. Néanmoins, après les réparations les plus urgentes, il s'apprêta à y monter au premier jour.

Plusieurs ballons-pilotes furent d'abord lancés; mais tous revinrent à terre chassés par des vents opposés dans les hautes zones de l'atmosphère. Enfin, le 15 juin, la brise ayant tourné au sud-est, l'ascension put avoir lieu devant

un grand concours de peuple, au bruit des salves d'artillerie. Un peu avant le départ, le marquis de la Maisonfort offrit à Romain deux cents louis pour lui permettre de monter en troisième dans la nacelle. Aussi désintéressé que courageux, l'aéronaute refusa et sauva la vie au marquis. On sait le reste : à peine le ballon s'était-il enlevé depuis un quart d'heure, qu'on le vit tout à coup s'enflammer. La nacelle, détachée de l'aérostat, tomba d'une hauteur de plus de deux mille mètres dans la garenne de Wimereux, à environ une lieue de Boulogne et à quelques pas de la mer. Le malheureux Pilastre n'avait plus forme humaine quand on le releva de cette horrible chute. Romain respira encore quelques secondes, quoique épouvantablement brisé. Leurs restes furent transportés dans le cimetière de Wimille, commune voisine, où une tombe décente fut élevée à ces deux martyrs de la science. C'est la plus grande et la première qui frappe les regards du voyageur allant de Boulogne à Calais : elle est adossée au mur d'enceinte du champ de repos sous lequel passe la grande route. Un petit obélisque fut également dressé dans la garenne de Wimereux, sur le lieu même de leur chute ; il porte une inscription commémorative de ce tragique événement, qui en relate les principales circonstances et que les ravages du temps auront bientôt rendue illisible. Pilastre de Rozier avait vingt-huit ans.

J'ai vu au musée de Boulogne une miniature qui fut le portrait de cet infortuné jeune homme. C'est une figure douce et aristocratique, empreinte de tristesse et de résignation, un de ces fronts pensifs marqués au sceau de l'infortune. Que d'hommes de mérite, hélas ? depuis et avant de Rozier, payent de leur vie ou de tortures au-dessus des forces humaines le crime d'être nés sans ressources !

C'est à Wimereux que l'Empereur fit creuser dans le sable un vaste port pour abriter une partie de la flottille destinée contre l'Angleterre. Ce port improvisé subsiste, mais désert, muet, désolé ; il ne survivra pas longtemps à cette chimère grandiose d'une expédition impossible. Là où le cliquetis des armes conquérantes sonnait il y a cinquante ans, où tant de gai tumulte, d'agitation fiévreuse et d'espérances enivrantes s'épanouissaient à la voix décevante d'un homme de génie, ne règne plus qu'une morne et grise solitude, à peine animée de loin en loin par un bateau pêcheur venant s'amarrer dans ce havre abandonné, qui semble, par ses proportions, un ouvrage de l'ancienne Rome. Bientôt l'ensablement de la passe ne permettra même plus aux barques d'y venir chercher un refuge, et le squelette disjoint des estacades vermoulues, qui ne figure pas trop mal le fantôme de l'expédition, se sera effondré sous l'effort des berges mouvantes et friables qui le circonviennent et le pressent, en s'éboulant de toutes parts.

C'est entre Wimereux et Boulogne que s'élève, au point culminant de la falaise, cette mémorable colonne érigée à la gloire de l'Empereur par la grande armée et la flottille, réunies sous le commandement de l'amiral Bruix et du maréchal Soult. Ce marbre votif a, je l'ai déjà dit, un grand tort : celui de rappeler une immense déconvenue ; c'est une grande page historique où Clio ne peut inscrire qu'un échec. Mais, cette réserve faite, j'admets volontiers qu'il coupe bien le paysage, et qu'il eût été grand dommage de ne pas terminer ce colossal pilier que la Restauration trouva inachevé et dont elle ne consentit — *risum teneatis...* — à laisser reprendre les travaux que sous couleur d'un monument destiné à fêter la Charte et l'heu-

reux retour de Louis XVIII. Cela n'était pas, après tout, infiniment plus illogique que la substitution du portrait d'Henri IV à l'effigie de Napoléon sur la décoration de la Légion d'honneur. A défaut d'autre gloire, la colonne de Boulogne reste du moins pour consacrer cette grande institution de la Légion d'honneur inaugurée au camp de Boulogne. La première distribution des croix par les mains de l'Empereur eut lieu, à quelques pas de là, dans la plaine de Terlinchton, où Henri VIII avait son quartier général durant le siége de la ville.

J'ai, comme un véritable Anglais, monté les deux cent soixante-sept marches qui conduisent au sommet de la colonne, haute de cent cinquante pieds, que surmonte la statue colossale de l'Empereur, en manteau de couronnement. Mon zèle de touriste a été récompensé par une vue comme il en existe peu au monde. D'un seul coup d'œil, j'ai embrassé la Picardie, la Flandre française, une portion de la Belgique, tout le détroit, et enfin Albion elle-même, dont un soleil doux éclairait d'une teinte d'opale et de neige les hautes falaises et les gigantesques rochers avoisinant le château de Douvres. La colonne, d'ordre composite, est revêtue extérieurement de marbre indigène puisé dans les carrières de Marquise, et dont le gardien du monument débite aux Anglais des fragments, sous la forme de presse-papiers, d'encriers et autres menues tabletteries dont il obtient un grand lucre. L'amour-propre ne doit pas m'égarer au point de m'empêcher de reconnaître que ce marbre est infiniment inférieur à celui de Grèce et de Carrare, et qu'à la grande rigueur il pourrait se confondre avec de belle pierre polie. Quoique les Boulonnais parlent avec orgueil de leur marbre, le sculpteur ne s'adressera pas, en face d'un de ces blocs, la même question que le

statuaire de la Fontaine : je doute qu'on en puisse tirer autre chose que des monuments nationaux, sinon peut-être des cheminées.

Je regagne la ville par la vallée du Denacre, qui est le Lignon du Boulonnais. C'est un délicieux petit entonnoir abrité contre les vents de mer par la croupe de la falaise, et qui doit à ce site heureux une végétation luxuriante, précieux et rare privilége aux bords de l'Océan, dont l'âpre exhalaison dessèche et frappe de mort tout ombrage. C'est dans cette oasis que les riches Boulonnais possèdent leurs maisons de campagne, et que les insulaires, maîtres du pays, viennent faire une fois la semaine leurs pique-niques et leurs cavalcades à ânes, les seuls divertissements que ne leur défende pas la sainteté dominicale. C'est là aussi, s'il faut en croire le *chit-chat* ou la chronique locale, que les jolies *fileuses* de la colonie britannique nouent et dénouent plus d'une intrigue avec les jeunes *Frenchmen*, toujours galants et empressés à favoriser le travail providentiel de fusion des races vaincues avec les races conquérantes. La population anglaise de Boulogne étant d'une origine suspecte et, pour emprunter un terme à son vocabulaire, prodigieusement *miscellanée*, il résulte, dit-on, pour la ville, de cette juxtaposition, une liberté de mœurs qui la reporterait aux heureux jours de la Régence. On n'entend murmurer de toutes parts que les mots galants d'*elopement* et de *sweet conversations*. C'est avec une réticence pleine de fatuité et grosse de mystère que les jeunes gens parlent des gouvernantes anglaises, ces *fileuses* prédestinées, et même d'autres *ladies* ou *misses* beaucoup plus avantageusement placées dans l'échelle sociale. D'après quelques propos échappés aux moins discrets de ces Fronsac, les choses iraient plus vite, non-seu-

lement qu'à Londres, mais qu'à Grenade ou à Séville, dans cette tendre voie dont le *Gretna-green* serait la vallée du Denacre, où il n'y a pas de forgeron. J'ignore malheureusement ce que peuvent avoir de fondé ces bruits pleins de séduction. Pour en juger, je n'ai point eu l'occasion de cultiver suffisamment la romanesque colonie anglo-saxonne, dont j'ai vu seulement une portion réunie par une soirée de bal à l'établissement des bains. J'étais apparemment tombé sur un mauvais jour ; mais je dois dire que les figures de keepsakes étaient en grande minorité, si toutefois j'ai pu en démêler quelqu'une sous ces épaisses grappes de tire-bouchons élégiaques qui sont, depuis Clarisse Harlowe, en possession d'encadrer le visage des jeunes Anglaises. Quant aux hommes, je ne ferai aucune difficulté de reconnaître que, pour la plupart, ils étaient non-seulement *vulgar-looking*, mais grotesques. Un Anglais qui marche n'est que roide, et cela peut à la rigueur passer pour de la dignité. Un Anglais qui danse et folâtre, et, sous prétexte de polka, se livre à des dandinements et à des gestes de macaque, est un type de bouffonneri., un idéal de caricature comme n'en rencontre pas souvent le crayon de Cruykshanks lui-même. Je plains sincèrement les adorables *fileuses* d'être obligées d'offrir leur main, fût-ce pour l'espace d'un quadrille, à ces sapajoux en gaieté. Telle est pourtant au bal leur seule ressource, à moins qu'elles ne préfèrent rester héroïquement sur leurs banquettes, ce qu'à leur place je ferais sans hésiter. Une ligne infranchissable de démarcation sépare, au moins en apparence, les sociétés française et anglaise, et, à moins de lui avoir été régulièrement *introduit*, ce qui n'est pas toujours facile, un prince, s'il en reste, solliciterait vainement de la fille d'un marchand de cirage de Londres la faveur

d'une contredanse. Cet esprit de morgue et d'étroite nationalité nuit singulièrement aux raouts dansants de Boulogne, qui pourraient être fort brillants.

L'établissement des bains, construit sur le modèle anglais, est un des plus complets qui existent en France, et laisse bien loin en arrière celui de Dieppe. Les étages en sont occupés par des logements garnis destinés aux baigneurs et dont les fenêtres donnent vue sur la pleine mer ou sur le port. Le rez-de-chaussée, affecté au salon proprement dit, se compose de deux séries d'appartements, l'une pour les dames, comprenant un vaste parloir, un salon à thé et un autre pour la musique. La seconde, destinée aux hommes, contient un billard, un cabinet de lecture assez bien pourvu, et une pièce d'attente ou de repos. Nulle invasion n'est permise dans le domaine féminin; mais les deux camps, à certaines heures, communiquent par un terrain neutre qui est la salle de bal, spacieuse et élégante, et soutenue par des pilastres et des colonnes ioniques. Du côté de la mer, un péristyle s'ouvre sur une terrasse ou les gentlemen peuvent aller, après un quadrille, goûter le plaisir composite et raffiné de humer la brise nocturne et de fumer un regalia, en écoutant la grande voix de l'Océan se mêler au bruit des instruments de musique, et en regardant passer, à travers le vitrail étincelant de lumière, des silhouettes de femmes blondes, respirant leur bouquet avec distraction et mollement penchées au bras d'un cavalier qui n'est pas toujours britannique.

CALAIS

De Lille à Calais, on traverse successivement Pérenchies, Armentières, Steenweck, Bailleul, Hazebrouck, Eblinghem, Saint-Omer, près duquel l'œil s'arrête sur une église gothique en ruines qui fut admirable, à en juger par ses débris; Walter, Audruick et Ardres, dont le nom se lie inséparablement au souvenir de cette royale débauche de plumes, de velours, de joyaux, de passementerie et de riches armures que les contemporains et la postérité, après eux, ont nommée le *Camp du drap d'or*. De la station d'Ardres, on n'aperçoit pas malheureusement la vaste plaine située entre cette ville et Guines, où, le 1er juin 1520, Henri VIII et François Ier se rencontrèrent pour faire assaut, un mois durant, de courtoisie chevaleresque et de magnificence ruineuse; mais, par compensation, voici une merveille plus actuelle : c'est le fameux *pont sans pareil*, assis précisément au point d'intersection de deux rivières qui se coupent, à telles enseignes que ce

pont n'est pas un pont, mais une croix. Le train s'arrête enfin au bord de la Manche, après un parcours de cent quatre kilomètres.

Il était temps, à notre sens, et grand temps qu'un tel auxiliaire, qu'un tel *deus ex machina* (à vapeur) vînt en aide à l'antique ville d'Eustache de Saint-Pierre et de M. Dessein. Depuis longtemps Calais était malheureusement tombée en voie de décadence, et j'en gémissais à part moi pour cette historique cité.

C'est entre Boulogne et Calais, et à quelques lieues en deçà de cette dernière ville, que disparaissent tout à coup les falaises remplacées par les tristes dunes, et que commence la grande plaine des Pays-Bas, qui va abaissant son niveau jusqu'en Hollande, pour, au delà, s'abîmer sous la mer du Nord. De par la circonscription géographique, on est encore en Picardie, mais déjà paraissent les Flandres, Flandres légèrement pouilleuses, il est vrai, ternes et crayeuses, surtout dans le voisinage de la mer.

« Que l'on m'ouvre le cœur après ma mort, disait en soupirant Marie Tudor! on y trouvera gravé le nom de Calais. » Certes, le voyageur aurait quelque peine à s'associer à cette passion romanesque. En sa qualité de place forte, Calais ne peut avoir l'ambition de compter parmi les séjours de plaisance. Une grande place centrale d'où divergent comme les rais d'un astre héraldique toutes les rues aboutissant uniformément au rempart, tel est le plan fort simple de cette ville sans air, sans mouvement, sans perspective. Cerclée et comprimée dans son étau mural, elle a depuis des siècles cessé de respirer, et la vie s'est échappée d'elle, ou, pour mieux dire, c'est la ville même qui, lasse de son oppression, a peu à peu rompu ses chaînes et a déserté son cachot. Comme ces demoiselles

que ni barbons de tuteurs, ni grilles, ni verrous, ne sauraient retenir, elle a enjambé les remparts, et s'est égrenée dans la plaine, autour du hameau de Saint-Pierre, qui de village devenait ville et grande ville, tandis que, de cité florissante et peuplée, Calais passait graduellement à l'état de véritable solitude. Tout dernièrement, il est vrai, on s'est avisé que le régime claustral et stratégique un peu trop prolongé pouvait bien offusquer les poumons délicats de la prisonnière et lui insuffler cet ardent désir d'émigration. Vite alors on s'est empressé de démolir un pan de muraille du côté de terre pour introduire un peu de lumière et d'oxygène dans la geôle. Mais il était trop tard : la ville fugitive s'était envolée, et dans un avenir prochain, si le chemin de fer n'y met ordre, Calais menace d'être complétement absorbée par l'ex-village de Saint-Pierre, lequel, du reste, n'est rien moins qu'un lieu de délices et a besoin de toute la puissance de l'antithèse pour justifier une telle vogue.

Il restait à Calais son port et ses bassins; mais un malheur amène l'autre. Voyant que la ville même abandonnait la ville, le commerce et la marine n'ont eu garde de ne pas suivre cet exemple : ils ont appareillé et cinglé, vent arrière, qui à Boulogne, qui à Dunkerque. Aujourd'hui, bien que touchant, pour ainsi dire, à l'Angleterre, dont la sépare un unique *pas*, assez raisonnable, il est vrai, c'est à peine si elle se survit à elle-même comme point de transit, et retient à son profit une certaine portion de l'immense mouvement qui chaque jour s'opère entre le continent et la Grande-Bretagne. Boulogne, Dieppe, Dunkerque, déshéritent ou du moins déshéritaient naguère son port, de même que Saint-Pierre dépeuple ses maisons et confisque ses habitants.

En temps ordinaire, de longues rues où l'herbe menace de pousser, quelques passants silencieux, de vieux logis inanimés qui ne conservent même plus la physionomie gothique, une unique promenade, plantée d'arbres sur les remparts, où les habitants vont parfois respirer l'air, comme les prisonniers des époques féodales sur la plate-forme d'une tour, nul commerce, nulle activité dans le port, et peu ou point de monuments : voilà Calais.

Après avoir franchi la magnifique porte de Richelieu, on arrive à la grande place. Elle est vaste et rappelle assez bien les forums municipaux de Belgique. Voici le beffroi, dont la tournure sarrasine annonce les Flandres espagnoles, et la maison de ville d'un style renaissance original et élégant, au-devant de laquelle un portique fleuri et délicatement ouvré supporte les bustes de plusieurs hommes illustres et chers à la mémoire de la ville. C'est d'abord ce noble citoyen dont s'enorgueillit la potence, Eustache de Saint-Pierre, portant, en guise de cordon de Saint-Michel, cette corde fameuse dont il ceignit son cou avant de s'offrir en victime propitiatoire à Édouard III; puis le grand cardinal fondateur de la citadelle de Calais, et enfin Henri le Balafré, qu'une inscription surnomme le *libérateur de la ville*, et qui en fit lever le siége en 1558.

Le monument principal est, après le beffroi et la maison commune, l'église Notre-Dame, qui remonte aux premiers temps de l'art gothique, l'époque de la force et de l'austérité, où les maisons divines, criblées de meurtrières, flanquées de tours et de donjons sans cesse retentissant sous le pas des archers et des hommes d'armes, semblaient autant de forteresses. Elle ne renferme à l'intérieur aucun objet d'art qui mérite d'être cité, si ce n'est toutefois un bel autel de marbre blanc, *volé*, disent les Belges, il y a

quelque cent ans, à un chapitre de Namur, qui s'en plaint encore amèrement. Voici comment j'ai ouï conter par les Namurois eux-mêmes le larcin commis à leur préjudice. L'autel, commandé à un marbrier de Gênes, avait été chargé sur un navire qui devait le rendre à destination par la Meuse, mais qui, passant devant Calais, eut le malheur de faire naufrage. Le droit d'*aubaine*, si bien stigmatisé par Sterne, était alors dans toute sa force. Le dépôt sacré du navire belge fut considéré comme épave par le chapitre de Notre-Dame, qui se l'attribua, malgré les instantes réclamations des jésuites de Namur, lesquels en furent réduits à faire confectionner, sur le modèle du naufragé, un joli autel de bois blanc fort proprement peint que j'ai vu depuis dans leur église. Ils gémissent encore de cet événement, bien que leur autel postiche fasse une certaine illusion à distance. C'est la seule contrefaçon belge à laquelle on ne puisse décemment refuser un bill d'indemnité.

On visite ensuite l'établissement de bains. Hélas! l'autorité fait des efforts louables; mais couronnés de peu de succès, pour attirer la foule aux plages sablonneuses placées sous son édilité. Elle pratique l'annonce et lance des programmes avec un courage digne, non d'une meilleure cause, mais d'un meilleur sort, et répand en vain des affiches où elle proclame que Calais n'est inférieur à nul autre établissement thermal de la Manche. La foule n'a garde de contredire à cette assertion; mais elle passe outre. Nous n'avons pu résister au désir de nous baigner, sous un ciel et par une mer admirables, dans les flots jaunes que soulève la lame en s'imprégnant de sable sur cette plage habituellement solitaire, et nous avons trouvé fort peu d'imitateurs. Il est vrai qu'il faut aller chercher le flot à une

grande distance, car on dirait que la mer trempe dans la conjuration ourdie contre les Calaisiens, et que, elle aussi, prend à cœur d'en abandonner les parages. La côte, pourtant, mérite une meilleure fortune : la grève est douce, très-étendue et d'une pente presque insensible, bien qu'un peu trop accidentée : il y règne malheureusement un assez fort courant vers l'ouest ; mais c'est chose si ordinaire sur toute cette côte, que les mariniers de la plage ne songent même pas à vous en prévenir.

L'établissement des bains, situé sur la dune même, en avant des bassins de la ville, paraît assez considérable, et ne manque pas d'élégance. Les habitués seuls y font défaut, malgré les séduisantes provocations de l'autorité municipale. Néanmoins il s'y donne chaque mercredi un grand bal, tant que dure la saison des bains. Quelque restreint que soit le nombre d'étrangers qui réponde à l'appel de l'impressario, ils sont toujours les bienvenus, et ces occasions trop rares de plaisir tirent la ville de sa torpeur.

Nous avons admiré ensuite, parmi les nombreux ouvrages du port, un très-beau phare de près de cent pieds de hauteur, construction toute récente que nous avions vu fonder il y a peu d'années, et que nous retrouvons aujourd'hui entièrement achevé et vraiment remarquable ; la jetée, les bassins à flot, et enfin l'écluse de chasse, très-beau travail dont ceux de nos lecteurs peu experts dans les usages maritimes nous sauront gré de leur apprendre en peu de mots l'utilité et l'emploi.

Une *écluse de chasse*, et particulièrement celle de Calais, est un vaste bassin communiquant avec la mer par quatre portes. A marée haute, le bassin se remplit par ces quatre issues, qu'on a soin de laisser ouvertes. Mais aussi-

tôt que la mer commence à refluer, les portes sont hermétiquement fermées, et le bassin demeure plein, tandis que le port, se vidant, laisse les bâtiments à sec, en équilibre sur leur quille. Puis, au plus bas de la marée, les portes sont tout à coup rouvertes, et le contenu du bassin, se précipitant brusquement dans l'atterrissage du port avec une puissance de jet que les ingénieurs évaluent à une force de *quinze mille chevaux*, repousse violemment les sables et les galets qu'amène la marée montante, et qui, sans ce procédé aussi ingénieux que simple de désobstruction, ne tarderaient pas à envahir et à détériorer gravement, sinon même à combler le port.

De Calais à Dunkerque, il faut rétrograder jusqu'à Hazebrouck, où se bifurque la voie, et refaire par conséquent la moitié du chemin parcouru lorsqu'on vient de Lille à Calais; mais on ne se plaint pas de ce supplément de route. Malgré ses lignes un peu droites, un peu calmes, tranchons le mot, un peu monotones peut-être, le paysage flamand, avec ses magnifiques cultures, ses beaux villages, ses maisons peintes, son air de propreté, d'aisance, de confort, ses clochers aigus dont l'azur du ciel découpe la silhouette à chaque coin de l'horizon, ses plantureuses allées d'arbres, a je ne sais quel charme et une beauté sereine qui, pour ma part, je l'avouerai, m'est toujours allée droit au cœur. On sent que ce fertile et tranquille pays est habité par des hommes probes, modérés, laborieux, sensés, heureux et très-dignes de l'être, car ils sont bienveillants et bons.

La première station, au sortir d'Hazebrouck, est au pied de ce mont Cassel, le Caucase des Pays-Bas, d'où l'on aper-

çoit trois royaumes, France, Belgique, Hollande, et trois cents villes ou villages. Il nous paraît offrir une grande analogie avec la butte Montmartre; car, ainsi qu'elle, il est couronné de moulins à vent d'un aspect des plus agréables.

Viennent ensuite Arnèke, Esquelbecq (des noms à faire frissonner l'ombre de Despréaux), Bergues, la ville jumelle de Dunkerque, dont nous admirons les plantations luxuriantes, et enfin la noble cité maritime, en français *Église des dunes*, que les Flamands nomment *Dunkerque*.

DUNKERQUE

— Messieurs, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble. Vos passe-ports, s'il vous plaît?

— Les voici.

— A merveille. Où descendez-vous, messieurs? On vous les remettra chez vous.

— Du tout, nous voulons les attendre.

— Messieurs, cela sera fort long.

— Nous ne sommes point du tout pressés.

— Huit passe-ports à enregistrer, à viser, à légaliser, ce n'est pas une petite besogne!

— Mettez-y le temps nécessaire.

— J'en ai bien pour une heure au moins.

— Eh bien, nous attendrons une heure.

— Il fait nuit; je n'ai que ma lanterne pour m'éclairer; et encore ne suis-je pas bien sûr d'avoir mes lunettes sur moi.

— Allez les chercher.

— Ah! si fait, pourtant les voici... Huit passe-ports!... Il fait grand froid... Messieurs, vous vous enrhumerez.

— N'ayez pas peur, digne portier; et, puisque vous nous voulez tant de bien, tâchez de faire diligence.

Ce petit dialogue signifie que nous sommes à Dunkerque, ville-frontière où le visa des passe-ports n'est point une vaine cérémonie, où nul voyageur ne pénètre s'il n'a en poche son portrait, d'après nature, fait par l'adjoint de sa commune, Apelles municipal, à deux francs la séance; que le portier-consigne tire un fort joli produit de l'enregistrement desdites portraitures sur le gros livre à cet effet remis en ses mains vigilantes, à cause de la complaisance qu'a ensuite cet homme obligeant de rapporter à qui de droit ses papiers à domicile, marque de dévouement et de bon naturel qu'il est trop juste de reconnaître par un raisonnable pourboire; que, nonobstant, la compagnie dont je fais partie a le mauvais cœur de se refuser à un impôt si légitime, et se résigne volontiers à attendre aux portes, non pas une heure, formidable hyperbole dont elle n'est pas dupe, mais quelques minutes au plus, ce qui est tout juste le temps nécessaire au digne concierge pour se débarrasser de sa facile besogne, laquelle il prend le parti d'expédier au plus vite, une fois bien convaincu, à regret, que toutes les lenteurs du monde ne parviendront à faire entrer ni un verre de vin dans son gosier, ni un centime dans sa bourse.

Voilà comment, naguère, les choses se passaient à Dunkerque, ville-frontière, et nous supplions le lecteur de croire que nous en parlons *de visu* et *de auditu*. Mais, aujourd'hui, arrêtez donc avec un portier-consigne un train lancé à toute vapeur, qui prend d'assaut la place et jette cinq cents voyageurs aux portes mêmes de la ville!

Selon moi, le nom seul de Dunkerque éveille des idées de manoirs gothiques, de toits aigus, de pignons, de ruelles enchevêtrées, de hautes tours à clochetons et de timbres argentins qui, périodiquement, ébranlent l'air et charment l'oreille de leurs sonneries cadencées. Ces imaginations ne servent qu'à préparer au voyageur littéraire et enthousiaste une véritable déception. Dunkerque est une cité régulièrement neuve ; ses larges rues, bordées d'édifices modernes, se coupent à angles droits, comme les avenues d'une forêt royale, et les tons jaunes, blanc-de-lait ou vert-olive, si chers à la propriété flamande, remplacent uniformément ces teintes brunes, émail vénérable des siècles, dont on la supposait empreinte. Dunkerque n'a plus qu'un beffroi sans carillon : pour toute église, un temple dédié à saint Éloi, édifice entièrement dépourvu d'intérêt au dedans et dont le portail rappelle, d'assez loin il est vrai, la façade de Saint-Sulpice. Sur la grande place s'élève la statue de Jean Bart, par David (d'Angers) ; car Dunkerque n'était pas ville à rester en arrière de Dieppe, qui a inauguré le bronze de Duquesne ; ni de Saint-Malo, qui a fondu ses vieux canons pour en tirer l'effigie de son Duguay-Trouin. Le Jean Bart de David est passionné et expressif comme toutes les œuvres de ce grand artiste. La pose du héros, qui, la tête haute, le front superbe et le corps fièrement cambré, jette un défi à l'ennemi, est pleine de fougue et de noblesse. Peut-être l'exécution laisse-t-elle à désirer sous certains aspects : il y a dans ce mouvement une certaine roideur, dans cet élan je ne sais quoi de guindé, de *pétrifié*, si je l'ose dire. Il semble que le bouillant statuaire n'ait pas pris le temps d'exprimer toute l'énergie de sa pensée. Il l'a deversée liquéfiante dans le creuset, avant d'élaborer le moule. Néanmoins le Jean

Bart jouit à Dunkerque d'une juste popularité, et le premier anniversaire de l'érection de la statue (5 septembre 1845) fut fêté, nous dit-on, par une ovation imposante, qui s'adressait non-seulement au grand marin, mais au sculpteur. Les femmes et filles de matelots y étaient en majorité, et elles récitèrent à la statue un compliment naïf qui dut aller au cœur de l'illustre défunt, malgré l'*æs triplex* symbolique qui, aujourd'hui, revêt sa vaillante poitrine de soldat et de navigateur.

Dunkerque se divise en deux villes distinctes : celle qu'on voit, neuve, symétrique, soigneusement badigeonnée; l'antre, invisible et souterraine, dont les toits sont à la hauteur du pavé et dont les persiennes s'ouvrent au niveau du trottoir. Sous chaque maison s'étage une profonde cave (ce sont les anciens greniers à sel), et ces caves renferment, non des bouteilles ni des fûts, mais une population nombreuse. J'imagine que l'habitude des bombardements de l'Anglais donna aux Dunkerquois l'idée de s'inhumer ainsi vivants dans ces façons de casemates, et que cet usage prudent, une fois passé dans les mœurs, est devenu pour eux une seconde nature. On descend dans ces grottes, non par l'intérieur de la maison, mais par des trous carrés percés dans le dallage du trottoir, auxquels aboutit une rampe et que recouvre, pendant la nuit ou en l'absence des habitants, une sorte de trappe ou de plancher mobile. C'est par la même voie, unique, qu'un peu d'air et de lumière pénètrent dans ces terriers. Je n'ai pas été peu surpris de voir de toutes parts, dans les rues de Dunkerque, ces étranges portes-fenêtres s'ouvrir comme des écailles d'huîtres aux premiers rayons du soleil; puis apparaître tout doucement un peu au-dessus de la dalle des têtes humaines, dont les corps restaient plongés dans

les entrailles de la terre, de telle façon qu'elles présentaient, à distance, l'image saisissante de ces suppliciés de la Chine qu'un souverain barbare faisait enterrer vifs jusqu'au menton. Je n'ai pas à discuter le mérite de ce mode d'habitation renouvelé des anciens Guanches : il peut se faire qu'il offre de ténébreuses jouissances, de mystérieuses compensations aux citadins qui s'y confinent ; je n'en parlerai qu'au point de vue du promeneur et du passant, qui courent, à chaque pas, le risque de s'abîmer dans un insondable *dessous* comme un diable d'opéra, ou de mettre le pied sur un de leurs semblables en croyant fouler un pavé. Je ne puis songer sans effroi à ce que deviendrait un aveugle errant dans les rues de Dunkerque. Je ne suis que myope, et, dès mes premiers pas dans cette ville semi-souterraine, j'ai failli heurter du pied un couple amoureux qui prenait le frais à la hauteur de la chaussée, et devisait en inspirant la brise matinale du ruisseau. Il ne paraît pas, au surplus, que ces singuliers logements soient exclusivement la demeure de la population indigente de la ville, comme on pourrait le supposer. L'ameublement de plusieurs de ces caves révèle une certaine aisance chez les particuliers qui s'y blottissent. On y trouve non-seulement la propreté flamande, mais des prétentions, parfois justifiées, à l'élégance et au confort. Des pots de fuchsias, de reines-marguerites, de géraniums et d'hortensias, pâles fleurs, plus souvent éclairées par la lampe que par les rayons du soleil, garnissent fréquemment les marches de l'escalier, conduisant à la tabatière ou écoutille extérieure, qui sert ainsi, tout à la fois, de balcon, de jardin, de porte et de fenêtre. Beaucoup de propriétaires font la spéculation de meubler eux-mêmes ces caves et de les louer à tant par mois ; c'est ce qu'indiquent quantité

d'écriteaux appendus aux murs et offrant invariablement un *dessous de maison garni* à louer, fraîchement décoré, soit pour le prochain terme, soit pour une immédiate entrée *en jouissance*. Cette dernière formule me paraît un remarquable abus de langue. Je n'aime pas non plus le *dessous de maison*. Je ne vois pas pourquoi on n'oserait écrire : *Un souterrain garni à louer.*

Le port et les bassins de Dunkerque, que l'Anglais a voulu combler, témoignant assez, par cette rage, de l'importance qu'il attachait à ce débouché maritime, reviennent peu à peu à l'animation et à la prospérité qui leur avaient valu cette étrange marque d'estime, cet édit de proscription digne d'un Genséric et non d'une nation civilisée. Ce crime de lèse-humanité, cet outrage sanglant jeté à la détresse d'un grand roi, n'ont pas été, grâce à Dieu, poussés à leurs dernières limites, et Dunkerque pourra voir renaître sa splendeur des anciens jours, si la mer, sa féconde et riche fiancée, ne l'abandonne pas dans cette humeur fantasque commune aux divinités femmes. C'est là le sort qui attend peut-être, dans l'avenir, le port et la ville de Dunkerque. La mer s'éloigne lentement, et les deux immenses jetées qui semblent la poursuivre ont peine à atteindre, malgré leur hyperbolique longueur, le flot capricieux, chaque jour moins abondant et plus rebelle. S'il venait à tarir dans le large chenal qui mène les navires au port, ce serait fait de la ville, qui devrait, dès ce moment, se résigner au sort funèbre d'Aigues-Mortes et de Harfleur, autrefois des ports florissants, aujourd'hui perdus dans les terres. Mais il faut se fier sans doute aux puissantes ressources et aux progrès indéfinis de la science moderne du soin de prévenir une telle calamité nationale.

La même circonstance, jointe sans doute à la position excentrique de Dunkerque, reléguée au sommet de l'angle le plus septentrional de France, a paru jusqu'ici un obstacle invincible au développement de son établissement thermal. Rien, cependant, n'est épargné pour y attirer les baigneurs. L'établissement est élégant, commode, suffisamment spacieux. On y sent l'influence d'une bonne direction. Si la ville n'est pas des plus gaies, elle vaut bien, tout au moins, le séjour d'Ostende. On trouve de l'affabilité et de la bonhomie parmi ses habitants, et, qui plus est, de la conscience. La vie y est facile, large, peu dispendieuse, et faite pour contenter, au moins de frais possible, les exigences gastronomiques. Les prix de l'établissement sont aussi des plus modérés. Les voitures-baignoires sont les plus agréables, les mieux pourvues et les moins chères que j'aie encore trouvées en France. Néanmoins, la plage de Dunkerque n'attire, dans la belle saison, que d'assez rares visiteurs. Il faut aller chercher la mer à des distances olympiques pour ne rencontrer, le plus souvent, qu'un flot grêle, sans profondeur. J'en ai fait l'épreuve, et je puis dire que j'ai quelquefois à peine trouvé de l'eau dans l'Océan.

L'établissement, situé, comme celui de Calais, au haut de la dune, renferme une longue galerie, une salle de bal, un salon attribué aux dames, un cabinet de lecture, une salle de billard et un café-restaurant dont le service et le tarif méritent les plus grands éloges. Tout cela est fort convenablement décoré et meublé, quoique sans aucun luxe. L'édifice présente sa façade principale à la mer; de l'autre côté, le chef de l'établissement s'est efforcé de planter quelques buis et quelques arbustes dont la réunion est ambitieusement qualifiée de jardin anglais. Il était diffi-

cile de mieux faire, au surplus, sous le feu dévorant d'un ennemi mortel à toute végétation comme l'âpre brise de la Manche, et ce peu de verdure, dont il faut remercier le directeur, anime encore et réjouit cette grève morne et sablonneuse.

C'est surtout un jour de fête qu'il la faut voir. Dunkerque est en tout temps une ville agréable; mais les Dunkerquois sont passés maîtres en ce genre. L'autorité n'intervient pas dans les solennités publiques, elle n'a que faire de s'en mêler. L'imagination, le zèle, le bon goût des habitants, lui viennent puissamment en aide, ou même, pour mieux dire, suppléent entièrement son action. Est-il question d'organiser une grande fête, le maire en avise simplement ses administrés quelques semaines à l'avance. Un bureau de renseignements est ouvert à l'hôtel de ville pour recevoir les plans, devis et conceptions de chacun. Un comité supérieur fait un choix entre ces diverses propositions artistiques, arrête le programme et nomme pour chaque quartier des commissaires chargés de l'exécution. Ces derniers surveillent et dirigent les apprêts, passent les marchés, et ne font jamais un seul achat sans une vente immédiatement correspondante; c'est-à-dire que ce qu'ils payent un franc, par exemple, est déjà revendu au même marchand ou à tout autre pour soixante-quinze centimes, avant d'être mis en œuvre. C'est là, à vrai dire, une véritable location passée dans les usages du pays, et qui a le double avantage de ménager les deniers des souscripteurs, en obtenant pour peu d'argent des effets bien supérieurs à ce qu'ailleurs on produirait pour des sommes beaucoup plus fortes. Quant aux frais, ils sont supportés par voie de cotisation volontaire; riche ou pauvre, chacun apporte son offrande, sauf quelques récalcitrants, aux-

quels n'est infligée d'autre punition que de voir leurs maisons, privées de tout ornement, faire tache par cette nudité dans les splendeurs universelles. A l'issue de la fête, des médailles d'honneur sont décernées par un jury spécial aux décorateurs qui se sont le mieux acquittés de leur tâche.

Nous avons cru devoir rapporter ces détails peu connus, parce qu'ils jettent du jour sur les mœurs de cette excellente, cordiale et trop heureuse population flamande, en qui l'amour des fêtes est une passion sérieuse, innée, nationale, à l'épreuve des soucis et de ces graves orages politiques, qui, partout ailleurs, chassent les plaisirs devant eux, en même temps qu'ils jettent au front des citoyens la maussaderie et l'amertume.

Les baigneurs ont à peu près, chaque été, l'occasion d'assister, à Dunkerque, à quelqu'une de ces fêtes profondément locales et hautement originales qui font l'honneur et la joie des Flandres. Nous avons eu cet avantage, et c'est ici que le côté éminemment hospitalier et bienveillant du caractère dunkerquois se montre sous son meilleur jour. Non-seulement les habitants s'empressent de céder aux étrangers tout ou partie de leur logement, et parfois même jusqu'à leur lit, de la meilleure grâce du monde; mais la municipalité avait poussé l'attention et la prévoyance, dans la circonstance qui nous occupe, jusqu'à faire installer, dans les édifices dont elle dispose, des dortoirs publics, sorte de salles d'asile, à l'usage de ceux qui n'auraient pu trouver une place où reposer leur tête. L'expérience prouva que la précaution n'avait pas été inutile; elle ne fut pas même suffisante, car l'affluence était énorme, et il était entré dans la ville deux fois plus de citoyens qu'elle n'en pouvait raisonnablement contenir.

Plus heureux que bien d'autres, nous avions réussi, par grâce spéciale du sort, à nous glisser subrepticement dans l'excellent hôtel du Chapeau-Rouge, situé dans la ci-devant rue d'Orléans, devenue la rue Arago; et là, bien que nous ne fussions pas commis voyageur, on avait consenti par humanité à ne pas nous mettre dehors. Introduit à l'heure du dîner parmi les hôtes habituels, pour ne pas dire les maîtres absolus de cette très-confortable hôtellerie, nous crûmes tout d'abord voir dans ces messieurs une réunion de gens de lettres. On s'y serait trompé à moins. Le mot professionnel d'*article* petillait incessamment dans leurs discours.

— Excellent article! disait l'un.

— Voilà un article que j'aime!

— Je viens de faire mon article, et ainsi, *ab ovo usque ad mala*.

— Et quel est votre article? me hasardai-je à demander à mon voisin, concevant je ne sais quelle espérance stupide de trouver en lui un confrère.

— Monsieur, ce sont les *chicorées*, joli article!

Me voilà pris avec ma sotte curiosité. Quelle branche de littérature! Toutefois je glisse encore une timide question :

— A quoi bon, monsieur, cet... *article?*

— Comment! monsieur, s'écrie mon interlocuteur du ton de la majesté offensée; eh! sans mon article, avec quoi ferait-on le café, s'il vous plaît?

— Mais, avec...

— Du café, n'est-ce pas? Toujours le même refrain! Ils ne savent dire que cela! Le café, drogue malsaine, irritante, dont, grâce à nous, l'usage est à peu près abandonné!

— En vérité?

— Monsieur, il n'y a plus de café!

Ces dernières paroles furent dites avec l'accent irrésistible de conviction et de triomphe dont jadis un romantique barbu, après avoir vu *Hernani*, s'écria : « Enfoncé Racine! » J'avoue que je n'aurais pas cru à l'existence d'un tel *article :* il me semblait y voir une vieille calomnie rétrospective du temps du blocus continental. Il n'en est rien; les mauvaises herbes ne s'extirpent point si aisément, et celle-là a survécu au cèdre impérial qui l'avait fait germer. Le département du Nord continue de produire, outre le sucre de betteraves, une prodigieuse quantité de ce moka trop indigène.

Pardon, lecteur, de ce hors-d'œuvre, et revenons à notre fête. Le lendemain de notre arrivée, la journée fut inaugurée par une solennelle distribution de médailles, soit aux musiciens, soit aux corps de musique qui s'étaient le plus fait remarquer la veille, ou par la perfection de leur exécution, ou par leur ensemble harmonique. Les Flandres sont la terre classique des médailles et des concours. — Mais en voici bien d'une autre! Quel monstre, quel titan, quel cyclope, se dresse là-bas sur la grande place? — C'est le *Reuse* (géant) de Dunkerque. Il est vêtu de son armure; il sort de la grande tour, où il est enfermé comme dans une caisse d'horloge, du gothique beffroi, veuf, je ne sais pourquoi, de son proverbial carillon, le seul logis qui soit à la taille du *Reuse*, et encore n'en peut-il sortir que tenant sa tête à la main, comme feu le grand saint Denis. Voici maintenant qu'on la lui ajuste; on l'équipe de pied en cap; un valet de ville passe délicatement l'étrille dans les longs crins qui lui servent de chevelure, avec une gravité imperturbable qui n'a d'égal que le sé-

rieux de la population attentive à ces préparatifs coquets. Cette toilette et son armement terminés, le *Reuse* (corruption de l'allemand *Riese*) prend position sur la grande place, au pied d'un orchestre formidable, devant la maison Alliaume.

Puis, voici deux autres colosses apparaître à l'extrémité de la place et s'avancer majestueusement vers le *Reuse :* c'est ici un congrès de géants. Les deux nouveaux venus sont Gayant et sa femme, de Douai, suivis de leurs fils intéressants, Jacot, Bambin, et quelques autres. Ils viennent rendre hommage au *Reuse*, et c'est justice, car le *Reuse* les dépasse de toute la tête. Un train spécial de chemin de fer les a amenés cette nuit de Douai, leur patrie ou leur *berce*, suivant l'expression douaisienne, et leurs grands corps, immenses mannequins d'osier, couvraient, sous une pluie battante qui ne les a point heureusement trop déformés, l'impériale de plusieurs waggons.

Il n'est pas inutile de dire ici, je pense, que Gayant est un chevalier dont la bravoure traditionnelle, la grande âme et la grande lance, paraissent avoir sauvé, pendant plusieurs siècles, la ville de Douai des plus imminents périls. Quant au *Reuse*, c'était un grand seigneur du pays de Flandre qui était éminemment bienfaisant et creusa le port de Dunkerque. Tous deux étaient assez beaux hommes, à en juger par les effigies que conservent d'eux leur nationaux reconnaissants. On les promène officiellement dans les grandes solennités : il n'y a pas de bonnes fêtes à Douai sans Gayant et sa femme, ni à Dunkerque sans le *Reuse*. Ce sont là, au reste, des coutumes évidemment léguées aux Flandres par les conquérants espagnols. De même que *Reuse* vient de *Riese*, de même *Gayant* est simplement un dérivé légèrement altéré, quant à l'orthographe, de l'espa-

gnol *Jayan*, qui signifie *géant*. On retrouve aujourd'hui aux îles Baléares, dans la Péninsule même, et particulièrement dans les provinces formant l'ancien royaume d'Aragon, ces exhibitions de géants libérateurs. Il paraît que grande taille obligeait autrefois, à moins que ce ne soit la gratitude des peuples qui ait grandi à celle de leur vénération les citoyens ou les illustres chevaliers dont ils ont reçu quelque bien. Quoi qu'il en soit, Gayant et sa femme font au *Reuse* une fort aimable révérence; celui-ci, en hôte bien appris, la leur rend aussitôt; puis tous trois, en vertu d'une motilité des plus simples dont nous n'aurons garde de vous révéler le secret peu poétique, exécutent un menuet, aux applaudissements enthousiastes d'un peuple immense. Ils se rangent ensuite côte à côte, le *Reuse* entre Gayant et sa femme, les enfants devant, pour voir le défilé de la *grande procession*, qui déjà s'avance en bon ordre.

Il ne faudrait rien moins qu'un chant épique pour faire le dénombrement homérique de toutes les merveilles de ce cortége, et le célèbre défilé de la *Juive* nous a paru singulièrement distancé.

Un corps imposant de musique ouvre la marche.

Apparaît ensuite un grand char, ayant la forme d'une dunette de navire, et portant Jean Bart, chef d'escadre, et non chef *de capres*, comme le répétèrent à l'envi cent journaux sur la foi d'une bévue typographique; Jean Bart, dis-je, entouré de sa famille et de son équipage valeureux, historiquement revêtus des costumes du temps de Louis XIV, époque demeurée particulièrement chère à la population de Dunkerque.

Ce char est suivi des pêcheuses de crevettes grises, vulgairement nommées dans le pays *grenades*. Leur bande

joyeuse, parée de ses plus beaux atours, est facilement reconnaissable aux divers attributs ou instruments de pêche que chacune tient à la main.

Sur un autre char, voici une tabagie flamande au grand complet (*panne kuke huys*, maison de crêpes), avec son hôtelier en bonnet de coton, ses brocs, ses choppes et ses buveurs intrépides, entre lesquels brille, de tout l'éclat d'un tricorne imposant, dont la vue seule doit glacer d'épouvante les maraudeurs, le garde champêtre ou garde-chasse de la commune, — nous ne saurions dire précisément lequel. Pendant qu'on boit dans la taverne, qu'on fume, rit et fait des crêpes magnifiques, la poule caquetant au haut du toit de chaume, le dindon qui glousse, le pigeon qui roucoule, complètent l'illusion de ce tableau animé de Van Ostade ou de Brauwer.

Voici venir maintenant les *bazennes*, matelotes, c'est-à-dire femmes de matelots, avec la jupe retroussée du temps de Louis XV, et tout le joli petit costume rococo de la *Permission de dix heures*.

Un autre char s'avance, portant une embarcation moderne montée par des matelots bayonnais en costumes et bérets basques.

Puis c'est une noce normande, la mariée et le marié grimpés sur le même cheval, et tout le cortége en culottes courtes, cols de chemise démesurés, habits vert-pomme et chapeaux-tromblons fabuleux formant à leur suite la plus brillante cavalcade..... à ânes.

Voici maintenant une compagnie de grenadiers consulaires dans une tenue irréprochable.

Plus loin, remorqué par une locomotive, le char de la France et de la ville de Dunkerque réunissant leurs attributs et leurs emblèmes. Ce char est en forme de conque ;

il est immense et contient un grand nombre de personnages, entre autres des groupes d'Amours et deux allégories vivantes qu'on nous dit être l'*Unité* et la *Fraternité* commerciales... *Accipio omen*... Je n'en veux point médire; mais convenez que ce sont là des divinités nées d'hier.

Un autre char plus petit contenait trois statues grotesques, trois tableaux plastiques affectant les poses les plus ridicules, le tout dédié au musée par une inscription votive qui provoquait l'hilarité universelle. Pour bien saisir le sel attique de cette épigramme flamande, il faut savoir que le musée de Dunkerque ne brille pas précisément par ses richesses artistiques.

Item, les armes *marchantes* de Dunkerque, portées derrière le char de Jean Bart par un chevalier à queue de sirène et en pantalon quadrillé, formant tout à la fois le support et le cimier de l'écu. Dunkerque porte, si je ne me trompe, *parti d'une mer d'argent à un poisson nageant de couleur naturelle, chef de gueules au lion d'or passant*.

Devant le char de la ville, on voyait sa bannière portée par un capitaine de pêche du dix-septième siècle, et celles des quatorze amiraux qui ont vu le jour à Dunkerque. Enfin, tout le cortége, entrecoupé de dix corps de musique, tous excellents, tous très-nombreux, était précédé d'un héraut en costume splendide qui tenait à la main la bannière bleue et blanche ou, pour parler la langue héraldique, mi-partie d'argent et d'azur, de la bonne ville de Dunkerque.

Cette procession mémorable et tous les épisodes burlesques ou bachiques qui en furent l'accompagnement obligé remplirent à peu près le premier jour de la fêt

Le lendemain, il y eut de fort belles régates ; mais elles n'offrirent aucun caractère particulier. Puis, le soir, un grand bal donné à l'établissement des bains termina les réjouissances. Cette réunion fut brillante et les danseuses n'y parurent point inférieures au grand renom de beauté dont jouissent les dames de Dunkerque ; mais un intermède non prévu et une illumination naturelle eurent pour effet d'en effacer, à nos yeux du moins, les splendeurs. Du côté de la grève, une lueur rougeâtre, une sorte d'aurore boréale, se reflétait à l'horizon. Aussi, à cet aspect imprévu, courûmes-nous au bord de l'Esplanade, d'où l'œil embrasse le rivage. Nous vîmes alors, non point une mer, mais une lave. Une immense traînée de feu léchait la plage, et, çà et là, des lames impétueuses moutonnaient en soulevant des gerbes enflammées qui se détachaient sur le fond noir de ce magnifique tableau. Maintes fois, dans une autre mer, nous avions vu la quille d'un navire tracer un sillage lumineux sur le flot, et des milliers d'étincelles jaillir le long de ses bordages, mais rien qui pût se comparer à ce débordement igné, à cette éruption liquide. On apercevait distinctement la blanchâtre fumée du phosphore se dégager au-dessus de la lame brillante, comme la vapeur du soufre et du salpêtre autour d'une pièce d'artifice. Combien pauvres sont les étoupes et la limaille des Ruggieri, auprès de cette nappe ruisselante d'or et d'argent qu'allume à la cime des flots, en certaines nuits mystérieuses, la nature, ce grandiose et poétique artificier !

BRIGHTON

Brighton est le Dieppe de la Grande-Bretagne. Cette ville maritime n'a et ne peut avoir d'importance que comme établissement de bains. Elle n'a pas de port, si ce n'est à Kings-port, mouillage distant de plusieurs milles, avec lequel elle se relie du reste par un chemin de fer. En avant de Brighton même, règne une simple plage, limitée du côté de terre par une haute muraille de trois kilomètres, qui borde et soutient les falaises ou terrains en amphithéâtre sur lesquels est bâtie la ville. C'est de cette muraille que part un pont suspendu d'un kilomètre de longueur, qui est la principale promenade de Brighton, et aboutit à une plate-forme très-élevée au-dessous de laquelle vient aborder le paquebot. Une trappe mobile par laquelle les passagers descendent sur le pont du navire ou se hissent sur la plate-forme, selon qu'ils partent ou arrivent, complète ce singulier mode d'embarcadère, dont l'aspect est au moins fort original.

Brighton s'étage d'une façon pittoresque sur les hauteurs dont la plage est environnée. Toutes les maisons qui font face à la mer sont ingénieusement pourvues d'une tour engagée, ou d'un observatoire semi-circulaire et vitré, du haut duquel l'heureux et oisif habitant de ces confortables demeures peut, sans se déranger de sa partie de whist, de la lecture du journal ou de la *novel* à la mode, jouir du spectacle imposant d'une immense étendue de large, et embrasser d'un seul coup d'œil toutes les parties de l'horizon.

Les rues de Brighton, interrompues çà et là par de beaux squares, sont bien percées, spacieuses, bordées d'aristocratiques logis. On sait que Brighton, qui a supplanté Bath, est chaque été le rendez-vous fashionable des trois royaumes. La ville toutefois brille moins encore par le luxe extérieur et par les habitations splendides que par l'exquise propreté anglaise. On n'y trouve que peu ou point de monuments, si ce n'est un admirable ouvrage d'art, le pont gigantesque qui forme la tête du chemin de fer de Brighton à Londres, et l'étrange château de plaisance du duc de Kent, un assemblage cosmopolite, une macédoine incroyable de tous les genres, de tous les styles, de toutes les nationalités, antique, gothique, renaissance, italien, grec, hindou, chinois. Le vulgaire s'ébahit devant cette merveille, qui a de quoi faire hausser les épaules à un maître maçon, ou dresser les cheveux sur la tête des vrais artistes ; mais ce sont là jeux de princes, et les architectes de sang royal ne sont pas tenus d'avoir du goût.

Plus qu'aucune ville d'Angleterre, sinon d'Irlande, Brighton présente le contraste affligeant d'une opulence fastueuse mise en regard d'une détresse dont rien ne peut donner idée. Tandis qu'une *gentry* superbe, de nobles la-

dies, de beaux enfants dignes du pinceau de Lawrence, une valetaille insolente de prospérité, des équipages admirables, des cavalcades, des festins, des raouts, entretiennent dans la partie inférieure de la cité une atmosphère de fête perpétuelle, d'enivrement et de mollesse asiatique, les hauts quartiers sont ravagés par une misère sordide, famélique, inconnue, grâce à Dieu, parmi nous, du moins à cet épouvantable degré.

Des communications par pyroscaphes relient journellement Dieppe et Brighton.

OSTENDE

La route de Dunkerque à Ostende côtoie ces dunes près desquelles Turenne remporta une grande victoire. On ne peut voir la mer, mais on l'entend souvent. Au delà de Zuycoote, le dernier village français, on trouve la douane belge à trois lieues de Dunkerque. La visite des bagages se fait promptement et poliment dans une petite maison située le long de la route, où le traditionnel *Verkoopt men tranken*, inscrit au-dessous du Lion belge, invite les voyageurs à consommer les produits de l'industrie nationale dès leur entrée dans le pays, au lieu d'y apporter les leurs. On passe ensuite à Furne, une jolie petite ville peu connue des touristes, comme tout ce qui n'est point dans le réseau des lignes de fer, et dont l'hôtel de ville et le beffroi gothiques méritent, même après les belles maisons communes de Bruxelles, Louvain et Bruges, de fixer toute l'attention des connaisseurs et des artistes. De Furne on va à Nieuport, un autre petit municipe que fait vivre son port de pêche,

célèbre dans l'histoire des Flandres par la victoire du prince Henri de Nassau, frère de Maurice, victoire célèbre elle-même dans l'histoire des arts, par la splendide apothéose picturale que la veuve du prince Henri, Amélie de Solms, érigea à son époux, mort au palais du *Bois*, près de la Haye, et pour laquelle furent conviés à grands frais Rubens et son atelier illustre. Enfin, après huit ou dix heures d'un trot pesant, mais continu, qui est la mise en action du *lento gradu propera* d'Horace, la voiture de MM. Van Gend et compagnie, les Caillard-Laffitte de Belgique, s'arrête dans les murs d'Ostende.

C'est une ville forte, rectangulaire, et bariolée, comme Dunkerque, de tous les tons de la palette du badigeonneur, depuis le blanc-de-lait jusqu'au vert-pistache et au brun-chocolat. Les rues en sont tirées au cordeau, ce qui lui donne le genre de beauté linéaire propre aux figures géométriques. On n'y trouve point de monuments. Il est probable que ce fameux siége de trois années qui, au commencement du dix-septième siècle, coûta quatre-vingt mille hommes et autant de millions peut-être à l'Espagne et aux Provinces-Unies, n'a rien laissé subsister de l'ancienne Ostende. Celle que nous voyons est littéralement neuve : il ne s'y rencontre pas un édifice qui remonte à plus de cent ans. Les villes régulières ne sont pas les plus gaies, et Ostende, privée aujourd'hui de commerce, qui n'a de vie que pendant la saison des bains, fait foi de cette vérité. Le port et les bassins, qui pourraient l'animer, sont presque frappés de mort depuis les agrandissements d'Anvers. La ville est du reste enfermée rigoureusement dans ses remparts, et, du côté de la plage même, il faut monter sur les retranchements pour découvrir la pleine mer. La campagne qui l'avoisine est plate, nue et monotone. Je

doute qu'on pût signaler dix arbres, dans cette nature chauve, à plus de deux lieues à la ronde. En somme, rien ne ressemble moins qu'Ostende à un lieu de plaisance, et pourtant sa prospérité comme établissement thermal augmente chaque année, à mesure que diminue son importance comme point maritime et place manufacturière. Les étrangers sont la ressource de la ville, et l'alluvion de bank-notes qu'ils y déposent pendant trois mois suffit, nouveau limon d'Égypte, à la fertiliser et à la faire vivre pour tout le reste de l'année. L'été dernier, quoique la moitié des habitants fassent l'industrie de logeurs, et louent aux arrivants des *quartiers* garnis, il a fallu le plus souvent attendre une semaine au moins l'hospitalité d'une chambre. Provisoirement, les retardataires campaient, à la grâce de Dieu, dans les greniers, sous les remises et dans les salles à manger métamorphosées en dortoirs.

Ostende doit cette vogue à sa grève admirable, au privilége d'être à peu près le seul port d'un petit royaume, il est vrai, mais prodigieusement peuplé, et à la ligne de chemins de fer qui lui amène des visiteurs de tous les points de l'Allemagne. La Belgique, c'est encore la France ; mais Ostende, c'est la Prusse, la Suisse, la Westphalie, la Saxe, l'Angleterre, la Russie, la Hollande, tout, en un mot, excepté nous. Sans doute notre magnifique développement de côtes présente assez de plages pour que nous n'ayons pas à envier celles du voisin ; mais ce n'en est pas moins une impression triste que de ne plus entendre la langue nationale dans un pays censé français, à quelques lieues de notre frontière, et de chercher en vain parmi ces fronts tudesques quelques-unes de ces physionomies enjouées, dont la naïveté narquoise et l'inexprimable cachet de badauderie et de finesse décèlent le vrai Parisien.

C'est sur la digue que se confondent et se rencontrent à toute heure du jour les baigneurs. De toutes les plages thermales, Ostende est sans contredit celle dont il est le plus exact de dire qu'on y vit au bord de la mer. Les environs de la ville, dénués d'intérêt, n'offrant pas le moindre prétexte à excursion, c'est sur cette chaussée, longue de trois cents pas sur sept ou huit en largeur, que se réfugie et se concentre tout le mouvement des baigneurs. C'est là que du matin au soir ils stationnent, fument, causent, boivent, contemplent, lisent, et se livrent à la promenade précipitée que le besoin de réaction nécessite au sortir du bain. L'infinie variété de la mer dans son apparente monotonie peut seule rendre vraisemblable et possible un mode d'existence et de locomotion si immuable. Tantôt elle vient battre les pierres bleues de la digue, grondant avec furie et lançant ses flots jaunâtres ou blancs d'écume à l'escalade de ce rempart, tantôt elle se retire au loin, comme sentant son impuissance à détruire l'ouvrage des hommes, ou, pour mieux dire, à dépasser les limites tracées par Dieu. Elle laisse alors à découvert une plage merveilleuse, unie comme l'allée sablée d'un parc anglais irréprochable, douce, moelleuse, lustrée comme une étoffe de soie, et pourtant d'une consistance inébranlable sous le pied. La foule des enfants et des baigneurs eux-mêmes se hâte de l'envahir avec des cris joyeux, jusqu'à ce que le retour du flot vienne circonvenir la chaussée d'un nouveau blocus maritime. Ces journées uniformes ont, moins le mal de mer, une grande analogie avec la vie de bord. En effet, les baigneurs, parqués sur leur éternelle chaussée, peuvent, sans grand effort d'imagination, se croire sur le pont d'un navire, et leur perpétuel va-et-vient dans cet étroit domaine rappelle assez les trois ou quatre lieues par

jour qu'en fumant leur pipe les marins trouvent communément à faire du gaillard d'arrière au gaillard d'avant. Cette immobilité active et cette vie semi-nautique, semi-contemplative, suffiraient difficilement, je pense, à défrayer d'émotions et de jouissances un Parisien ; c'est peut-être une des raisons pour lesquelles on trouve à Ostende si peu de nos compatriotes ; mais les Allemands et les Flamands sont de meilleure composition et s'amusent patiemment.

A l'extrémité est de la digue, celle qui fait face au chenal formant l'entrée du port, sans cesse animé par des barques de pêcheurs, des canots de plaisance et les paquebots britanniques qui gagnent ou quittent la haute mer, s'élève le phare d'Ostende, un pilier gigantesque, dont le fût svelte disparaît à demi sous une construction adossée à sa base, contrairement aux règles de l'art et de la perspective, mais adaptée en revanche au goût et calculée pour le plaisir des baigneurs, qui se soucient peu de la ligne droite ou brisée, et font bon marché d'un hiatus architectural, moyennant qu'ils trouvent leur compte à ce péché fort véniel. Cet édifice parasite n'est autre que le *Cercle du Phare*, établissement mixte et de grande ressource, où l'on trouve à la fois un restaurant, un café, une salle de danse et un cabinet de lecture fort approvisionné de gazettes belges, anglaises et allemandes, mais fort peu de journaux français. Un modique prix d'abonnement donne droit d'entrée dans ce cénacle littéraire et gastronomique pour le mois, la semaine ou même la journée. Tout auprès du Cercle est situé le *Pavillon royal* ou pavillon *Hamers*, autre restaurant, autre café, dont l'abord n'est assujetti à aucune rétribution, et que décore la statue colossale de *sainte Espérance*, la patronne des matelots, s'appuyant

d'une main sur son ancre, de l'autre tenant une palme, et levant naturellement sa tête vers le ciel, pôle magnétique de la vertu théologale qu'elle symbolise et dont elle est la filleule. Cette grossière statue de pierre coloriée est en grande vénération parmi les marins de la côte, et ils lui rendent hommage à leur façon, en venant s'attabler aux pieds de la sainte, et en lui envoyant pour encens la fumée de leurs pipes d'écume de mer et les vapeurs gazeuses du faro, du lambick ou de la bière de Louvain. Tous ces restaurants sont montés à l'instar de ceux de Paris, et ils en reproduisent fidèlement la carte à l'endroit des colonnes de chiffres ; mais là se borne la ressemblance. Entre les deux établissements, des libraires et des marchands de coquillages exotiques dressent leurs étalages en plein vent. De l'autre côté de la chaussée, celui qui regarde la mer, des haies de chaises appuyées au garde-fou reçoivent du matin au soir, mais surtout dans l'après-midi, une multitude contemplative, heureuse de reposer et de tromper ainsi son oisiveté ambulante. Les femmes devisent en s'occupant de quelques travaux d'aiguille : les hommes fument, jouent ou boivent. Les promeneurs passent et repassent entre les deux rangées de chaises et de tables, comme au boulevard, devant le Café de Paris, et tous, humant avec délices la salutaire brise marine dont la Faculté recommande de se saturer les poumons, se recueillent, quand vient le soir, dans une muette admiration à laquelle ne peuvent échapper les âmes les plus prosaïques, devant les splendeurs d'une marine qu'éclaire un beau soleil couchant.

La plage d'Ostende est admirable d'égalité, de douceur et de solidité. Le flot y déferle avec force ; mais, comme il n'existe que peu de courants sur cette grève privilégiée, et que d'ailleurs le voisinage des jetées en

amortit la violence, l'exercice si salutaire de la natation ne présente aucun danger sur cette côte, et les secousses des lames n'ont d'autre effet que d'ajouter un très-puissant auxiliaire à l'action médicale du bain. On ne saurait non plus trop louer le service de cet établissement thermal. Le zèle, la promptitude et la ponctualité des employés sont exemplaires. Le prix du bain, voiture et costume compris, est d'une modicité extrême, et il est regrettable que cette modération ne s'étende pas à tous les objets de la vie, que l'affluence des étrangers a singulièrement fait renchérir à Ostende depuis ces dernières années.

Il est, je crois, peu de séjours plus salubres que cette ville, malgré le luxe de murailles qui la compriment de façon à l'étouffer, si l'air impétueux, frais et vivifiant, qui souffle sur cette côte, ne savait rompre ce cordon antisanitaire de bastions et de contrescarpes, et se frayer un ample passage jusqu'au cœur de la cité emprisonnée. Tous les visages respirent la santé ; les femmes, roses, florissantes et réjouies, sont les splendides incarnations du type qu'idolâtrait Rubens. Les hommes sont grands et vigoureux. Sur cent personnes qui meurent en moyenne à Ostende, on n'en compte pas deux phthisiques. A Paris, si je ne me trompe, la proportion est d'un tiers. Le bien-être corporel réagit puissamment sur le reste de l'existence, et la santé n'est pas seulement un bienfait, mais un capital. Aussi l'aisance, et, si ce n'est la gaieté, le contentement et la quiétude, paraissent-ils universellement régner parmi les habitants d'Ostende. Cela n'empêche pas un grand nombre de *pauvres* d'errer sans cesse par la ville, et particulièrement sur la digue, implorant l'aumône étrangère dans leur propre pays, ce qui est, à mon sens, la plus dure, la plus cruelle humiliation où l'homme puisse s'abaisser. Les

étrangers n'ont garde de la leur refuser, et la leur font même abondante, tout en se reprochant peut-être au fond de l'âme d'épancher ainsi leurs largesses sur des pauvres si bien portants. Mais ces pauvres, dignes rejetons de la gueuserie espagnole, font de la mendicité, je ne dis pas seulement une profession, mais un art. Ils ont pour attendrir le passant des discours et des mines irrésistibles, et l'on se ruinerait volontiers en gros sous, rien que pour jouir de leur physionomie radieuse, de leurs remercîments pleins d'effusion, et du geste véritablement gracieux avec lequel ces grands artistes portent leur propre main à leurs lèvres et la baisent avec ferveur, avant de la tendre pour l'aumône qu'ils y savent si bien faire tomber.

Les marchands eux-mêmes, dans les rapports qu'ils ont avec les étrangers, rendent les mêmes honneurs et au divin métal et à ses heureux possesseurs.

— Je vous remercie bien, monsieur, de votre bonté! disent-ils avec un élan de gratitude qui va à l'âme, en recevant leur payement, comme s'il y avait disparité dans l'échange et si le numéraire qu'ils reçoivent était hors de toute proportion avec la valeur des objets qu'ils fournissent à l'acheteur.

Et, en effet, ils ont raison; car l'argent vaut toutes marchandises, et, par conséquent, mieux que toutes; mais est-il beaucoup de vendeurs qui se rendent ainsi justice?

Comme toutes les villes de Belgique, Ostende possède nécessairement son *Casino*, où les baigneurs se mêlent aux habitants le soir, en quittant le bord de la mer. Cet établissement est situé à l'hôtel de ville, sur la grande place, qui est voisine de la plage. On y trouve un grand nombre de journaux, des revues, un café, un estaminet, et les étrangers y sont admis facilement sur la présentation d'un

membre habitant de la ville. C'est d'ordinaire le propriétaire de l'hôtel où l'on a pris quartier qui se charge spontanément de faire inscrire ses pensionnaires sur le registre du cercle, toujours libéralement ouvert à chaque nouveau nom moyennant ce patronage un peu banal. Cette hospitalité facile et bienveillante, et, je me plais à ajouter — aussi désintéressée que possible (les étrangers étant admis sans rétribution aucune durant les dix ou quinze premiers jours au moins), est pour eux, il faut l'avouer, une ressource précieuse dans une ville fermée, peu vivante, sans monuments ni environs. Du Casino dépend une salle de bal, où des soirées de danse réunissent la population mixte des citadins et des baigneurs, une ou deux fois dans la semaine. Quelques virtuoses ambulants y donnent aussi des concerts. J'ai eu naturellement le désir d'assister à l'une des solennités dansantes de la saison dernière, et j'avouerai que les splendeurs ne m'en ont pas paru au niveau de la prospérité ni de l'importance d'un établissement tel que celui d'Ostende. Il est vrai qu'alors la saison approchait de son terme et que la ville commençait à se dépeupler. Les indigènes, auxquels j'exprimais ma surprise de voir une fête si peu animée, m'ont juré que les précédentes avaient été bien plus brillantes. Je doute, toutefois, qu'elles aient pu jamais rivaliser avec les belles réunions qu'offrent aux mêmes époques les célèbres *salons de conversation* d'Allemagne, et même de quelques eaux françaises. La salle de bal est vaste, fort bien éclairée, mais d'une simplicité qui m'a paru par trop provinciale et maritime. Des tentures de calicot rouge ne sont point une décoration appropriée au lieu de plaisir d'une foule choisie et élégante. L'orchestre est plus nombreux qu'habile, et plus bruyant qu'harmonieux. Les danses sont fort

loin aussi d'avoir ce cachet de laisser aller, de grâce et de désinvolture dont la distinction suprême n'existe nulle part à un si haut degré que dans les fêtes parisiennes. J'ai vu là polker et valser une centaine de jeunes Belges, de façon à donner le frisson à Cellarius et à faire dresser les cheveux sur la tête de M. Laborde. Il y a apparence que les Allemands se tenaient à l'écart, jugeant au-dessous d'eux, non sans raison, de se commettre sur l'arène du parquet ciré en présence de tels partenaires. Quant aux Français et aux Françaises, il n'en figurait d'aucune sorte, et cela se voyait de reste à la tournure et aux toilettes.

Trois salons attenant à la salle de bal, et en servant eux-mêmes au besoin, sont décorés de tentures en soie et en damas, et de quelques tableaux que la parcimonie excessive de l'éclairage permet à peine d'entrevoir. L'entreprise a apparemment épuisé ses munificences et ses becs de gaz en faveur de la grande salle, si bien qu'elle laisse les autres dans une obscurité que Milton lui-même n'eût pas osé dire *visible*. A ces toiles est jointe une série de gravures représentant les belles cathédrales de l'Europe, genre d'iconographie qui me paraît un peu bien sévère pour un tel lieu. Le jeu est, sinon proscrit, du moins fort négligé aux bals du Casino d'Ostende. Je n'en ai vu d'autre vestige qu'un écarté, d'ailleurs fort patriarcal et justifiant son nom, car il était relégué au fond du quatrième salon, et se faisait petit, semblant fuir les regards et craindre surtout d'effaroucher, par le scandale de sa présence, les instincts moraux et bourgeois de la baigneuse réunion.

Il existe un théâtre à Ostende, et une troupe se proposait de l'exploiter au début de la saison dernière. Mais cette tentative n'a pas été heureuse. Soit insuffisance des

artistes, soit insouciance des spectateurs, il a fallu cesser bientôt l'entreprise, faute de public. L'*impresario in angusti* s'est retiré en proférant des blasphèmes contre un soleil éblouissant que bénissaient du fond de l'âme les entrepreneurs de bains de mer; mais le soleil ne peut contenter tout le monde et les directeurs de théâtre.

Somme toute, on peut juger, par ce peu de détails, que la vie des bains, à Ostende, n'offre pas de ces jouissances irritantes, de ces amusements de haut goût, qui la relèvent et l'assaisonnent en certains séjours d'eaux thermales. Elle est douce et simple, plutôt que somptueuse et raffinée, appropriée du reste aux besoins et aux tendances des baigneurs germaniques et flamands, qui ne paraissent pas tenir prodigieusement à être amusés, et se tiennent pour satisfaits d'une promenade sur la plage, d'une pipe fumée au Casino, de la lecture approfondie de l'*Allgemeine Zeitung* et de ses quatre suppléments, d'un assez bon dîner, et qui serait meilleur s'il n'était infecté de toutes les muscades et la cannelle des Molluques, d'une ou plusieurs pintes de bière, et du sommeil pesant qu'assure à l'homme vertueux cette quotidienne succession de plaisirs sages et mesurés.

J'ai souvent entendu à Dieppe les baigneurs se plaindre amèrement qu'il ne fût pas possible d'y faire une promenade en mer, et que ni bateaux à vapeur ni canots ne fussent affectés à ce service de plaisance. C'est une contrariété qu'ils n'éprouvent pas à Ostende. L'industrie du canotier est tellement là en honneur, que l'on ne saurait faire dix pas sur la plage sans être abordé, harcelé, obstinément suivi par une troupe d'indigènes en chapeaux cirés, qui, à toute force, prétendent vous faire les honneurs de leurs parages et vous supplient de disposer de leurs

avirons, de leurs bras et de leur barque, toujours tout à votre service, prêts à vous transporter au large, le long des côtes, en Hollande, en Angleterre même, partout où le caprice de monsieur l'*étranger* voudra faire tourner la barre. Il faut être doué d'un rare entêtement ou redouter singulièrement le mal de mer pour ne pas, tôt ou tard, amener pavillon et se laisser traîner en dérive par ces nautoniers plus qu'obstinés. J'avais victorieusement résisté à leurs offres si engageantes et je me flattais déjà d'achever sans nausées ma saison de bain; mais cette confiance ne fut pas de longue durée, et tout mon héroïsme faiblit devant les instances câlines, burlesques et surtout pressantes d'un vieux loup de mer aux mains duquel je défie plus habile que moi d'échapper, et qui pourrait certes chanter à bon droit, comme le vieux Caron, le célèbre refrain de l'opéra d'*Orphée : Il faut passer dans ma barque!*... Le fait est que, bon gré, mal gré, je dus passer dans celle du brave Antoine Schatcher : c'est le nom de mon matelot.

Ce digne homme, qui a servi dans la marine hollandaise quelque vingt ans, et a par conséquent beaucoup vu, se pique d'avoir encore plus retenu, et prétend particulièrement posséder la langue française, qu'il manie, au reste, avec une verve de loquacité peu commune. J'ignore si je dois aux souvenirs du flamand, sa langue maternelle, ou aux réminiscences de la vie maritime, l'extrême et affectueuse familiarité dont il m'honore. Toujours est-il qu'il me tutoie avec toutes les formes du plus profond respect et sans cesser de m'appeler *monsieur* à toute occasion, ce qui ne laisse pas de former une assez plaisante antithèse et donne à son jargon un tour original et imprévu.

— Allons, *viens*, *monsieur*, me dit-il en m'attirant amicalement par l'habit du côté de sa barque; *viens* faire une promenade en mer; le temps est beau; *tu* ne peux pas souhaiter une meilleure brise.

Je me défends, ou, pour mieux dire, je m'excuse d'accepter son aimable proposition, étant sujet au mal de mer.

— Alors, puisque *tu* crains les maux de cœur, viens tout de même, dit-il sans se déconcerter, nous n'irons pas en mer aujourd'hui.

— Et où donc?

— Sois tranquille! je vais te mener voir le port, les bassins, les écluses, le canal, le brick, le parc aux huîtres, le parc aux homards, etc., etc. C'est fort curieux, cela, au moins! Je te montrerai tout; allons, viens!

Impossible de résister à un programme si tentant. Nous partons donc : Schatcher défait ses avirons, et nous cinglons à petite vitesse vers les bassins, le port, et toutes les curiosités annoncées.

Nous abordons d'abord à l'une de ces huîtrières fameuses en possession de défrayer les déjeuners fins de l'Europe, et qui à elles seules portent si haut la popularité d'Ostende. Il est remarquable, au surplus, que les parages de cette ville ne produisent pas une seule huître. C'est d'Angleterre qu'on extrait ces mollusques si estimés, qui, pour atteindre à tout leur degré de saveur et d'embonpoint, ont besoin, comme le vin de Bordeaux, d'être dépaysés et de passer la mer. Quand elles arrivent d'Angleterre, les huîtres sont chétives, malingres; elles ont le spleen apparemment. Après un court séjour dans les parcs d'Ostende, elles recouvrent la santé, l'appétit et la belle humeur. C'est le triomphe de l'hygiène dans ses rapports avec le genre intéressant de la conchyliologie. Rien n'est simple, au sur-

plus, comme le procédé à l'aide duquel les parqueurs ostendais obtiennent cette métamorphose, cette palingénésie de l'huître. Les mollusques sont entassés symétriquement par longues files au fond d'une belle eau claire renouvelée avec soin, où on a seulement la précaution de les retourner chaque jour comme une terre labourable. Ce régime, qui tient du défrichement, suffit en peu de semaines à la régénération du bivalve.

— *Monsieur*, veux-*tu* goûter les huîtres? me dit mon matelot, qui me fait les honneurs du parc avec autant d'aplomb et de grâce que s'il en était propriétaire.

— Volontiers, lui dis-je.

Schatcher fait aussitôt un signe au domestique flamand qui nous a introduits, et nous drague quelques-uns des testacés mignons ensevelis au fond du parc.

— Comme tu sais bien manger les huîtres! me dit Schatcher avec une extase comique.

— Tu trouves? dis-je en riant. Il me semble pourtant que ce n'est pas fort difficile.

— Tu crois cela? Eh bien, j'ai amené ici l'autre jour une douzaine d'Allemands qui ne savaient comment s'y prendre. C'était amusant de les voir! on aurait dit que l'huître leur faisait peur : ils la tournaient et retournaient dans leurs mains d'un air hébété. J'ai vu le moment où ils allaient avaler la coquille avec! Mais toi, ce n'est pas cela! Tu n'es pas Allemand, toi! Les Français savent manger les huîtres. Les Français savent tout!...

Après le parc aux huîtres, nous visitons le parc aux homards, qui est limitrophe. Les huîtres d'Ostende viennent d'Angleterre; les homards, de Suède et de Norwége. Il est apparemment du sort de la Belgique de n'avoir rien qui lui soit propre. On engraisse les crustacés scandinaves

dans de grandes bannes en osier qu'on immerge sous l'eau de mer. Ce mode de perfectionnement des races crabes, non encore pratiqué chez nous, produit, culinairement parlant, de magnifiques résultats, et les homards suédois d'Ostende jouissent, parmi les fins connaisseurs, d'une colossale renommée. Tant par leurs proportions gigantesques que par l'exquise délicatesse de leur chair, ils sont aussi supérieurs, pour le moins, aux crabes nomades qui vivent dans un trou de rocher et font leur société d'un congre, que l'huître grasse d'Ostende au mollusque phthisique et étique sortant des brumes d'Albion.

On s'extasie beaucoup, à Paris, sur la petitesse de ces huîtres, qui, aux yeux des faux gastronomes, font les trois quarts de leur mérite. C'est là, tout simplement, un trait de naïveté germanique. Comme elles se débitent au poids et non au mille, les mareyeurs qui alimentent Véfour et le Café anglais ont soin de prier les parqueurs de leur expédier les petites, de façon à multiplier indéfiniment les douzaines qu'on peut extraire d'un baril. Les Ostendais ne manquent pas d'accéder de fort bonne grâce à cette demande, qui leur permet d'exporter, à notre profit, tout leur fretin et de garder en parc ce qu'ils ont de mieux pour des consommateurs plus éclairés. Aussi s'étonne-t-on de trouver à Ostende des huîtres magnifiques, et qui, je dois le dire, ne sont pas pires pour cela.

Je dois tous ces utiles renseignements aux lumières de mon ami le matelot, qui me les donne tout en ramant vers l'avant-port où mouille le brick stationnaire, orgueil de la marine belge. Chemin faisant, nous continuons de nous tutoyer comme deux loups de mer. Mon *ami* me fournit aussi quelques détails sur le port d'Ostende. Il m'apprend qu'on y compte cent vingt navires de pêche, ce qui ne laisse

pas d'être considérable, mais fort peu d'armateurs et de gros bâtiments. Le commerce d'Ostende est nul, ce dont on s'aperçoit de reste en parcourant les rues de la ville. Tout le négoce maritime s'est réfugié à Anvers.

— C'est *monsieur Bonaparte* qui est cause de cela, s'écrie mon matelot, avec tous ces bassins qu'il a été faire creuser là !

Comme Antoine Schatcher est Ostendais dans l'âme, ce souvenir l'ulcère, et il en veut sérieusement à l'Empereur d'avoir doté son pays de l'un des plus beaux et des plus vastes établissements maritimes de l'univers. Au reste, ce n'est ni la place ni les ouvrages d'art qui manquent à Ostende; il y existe trois bassins fort spacieux, mais ils restent vides, ce qui donnerait à penser que ce n'est pas uniquement la faute de *monsieur Bonaparte*, si ce port flamand est déchu de son importance passée.

Tout en devisant ainsi, nous arrivons à bâbord par le travers du fameux brick le *Duc de Brabant*, qui est en effet un fort beau bâtiment de vingt-deux canons, peint en noir, et d'une carrure passablement néerlandaise. Il a été construit à Bruges, où sont les chantiers d'armement de l'État. C'est, bien entendu, le vaisseau amiral de la marine belge, laquelle ne compte, en outre, qu'un schooner et huit ou dix lougres ou cutters. Ce bâtiment est neuf; c'est le premier brick qu'ait possédé la marine belge; naguère son plus gros navire était une goëlette, et, maintenant qu'on est à la tête d'un brick, il est question d'une frégate.

Tout marquis veut avoir des pages,
Tout prince a des ambassadeurs.

Reste à savoir comment la jalouse Angleterre accueillera ces tentatives d'agrandissement maritime.

Notre intention était de visiter le brick et ses aménagements, dont Antoine Schatcher me fait le plus pompeux éloge, mais il est trop matin pour être admis à bord. C'est l'heure de l'exercice ; un roulement de tambour retentit sur le pont ; les matelots se rangent le long des bastingages de bâbord et tribord, et j'ai la nationale satisfaction d'entendre tous les commandements donnés en français, bien que l'équipage flamand comprenne assez peu notre langue. Un officier paraît au bout de la dunette, et, me voyant stationner sous les batteries du navire, m'engage poliment à vouloir bien attendre que l'exercice soit terminé, ou à repasser dans une heure. Je le remercie et me détermine, purement et simplement, à retourner à terre. Antoine Schatcher joint les mains et ne peut comprendre qu'on renonce si facilement à visiter, du pont à la cale, un si beau brick, un bâtiment comme les Belges n'en ont encore jamais vu. Je lui apprends, pour expliquer cette superbe indifférence et en atténuer l'effet, que j'ai vu beaucoup d'autres bricks, et même des corvettes, et même des frégates...

— Et des vaisseaux aussi ? s'écrie le vieux Schatcher.

— Et des vaisseaux aussi, lui dis-je.

— Tu as donc navigué ?

— Oui.

— Sur des bâtiments de guerre ?

— Oui.

Schatcher fait une grimace expressive qui veut dire : « Ce n'est pas là un Allemand. » Je m'aperçois que j'ai grandi singulièrement dans son estime, et il me pardonne, non sans déplorer mon manque de patience, mon apparent mépris pour ce superbe brick, objet de son admiration.

Au moment de tourner la barre vers la plage, il s'arrête tout à coup :

— Et Slykens, dit-il. Est-ce que tu ne veux pas voir Slykens ?

— Qu'est-ce que Slykens ? dis-je.

— Ah ! c'est bien beau, Slykens ! il faut que tu voies cela ! tu ne peux t'en aller d'Ostende sans avoir vu cela !

— Est-ce loin d'ici ?

— Une demi-lieue. Tout le monde y va se promener. Juge comme c'est curieux ! le roi y est allé, et il a été si content, qu'il a donné au docteur une tabatière d'or ?

— Quel docteur ?

— Le docteur Paret.

— Et qu'est-ce que le docteur Paret ?

— Tu ne le connais pas ? C'est un homme étonnant. Il a chez lui une collection comme tu n'en as jamais vu !

— Et qu'y a-t-il, dis-moi, dans cette collection ?

— Que sais-je, moi ! toutes sortes de bêtes mortes, plus curieuses les unes que les autres, de grandissimes poissons, un tas de vieilles choses qu'il a ramassées on ne sait où. Allons, viens, tu seras content ; tu verras des *serpents de mer !*

Le croirait-on ? malgré cette dernière annonce, j'eus le courage de résister aux provocations de Schatcher. Il y a apparence que j'étais, ce jour-là, en grande veine de paresse et d'insouciance. Je dédaignai Slykens, comme j'avais fait le brick. Mais, dès le lendemain, en revanche, la tarentule secrète de la curiosité, sinon celle du désœuvrement, me piqua, et, montant dans une vigilante (ce sont les citadines belges), je me fis conduire au fameux Slykens, simple hameau bâti sur les bords du canal d'Os-

tende à Bruges, à quelques centaines de pas de la première de ces deux villes.

La principale, ou, pour mieux dire, la seule curiosité du lieu, est ou était, en effet, le cabinet du docteur Paret, collectionneur, naturaliste et antiquaire infatigable, qui, en quarante ans de labeurs, réussit à meubler sa maison, des fondations au faîte, de l'amalgame d'objets les plus singuliers et, j'oserai même dire, les plus hétéroclites qui se puissent voir assemblés. L'histoire naturelle y domine au milieu d'une multitude de hors-d'œuvre. C'est un fouillis bizarre où l'on trouve pêle-mêle des carcasses de ravageurs et de baleineaux; des requins et des dauphins empaillés; des épées de narval et des scies d'espadon; des boucliers de tortues; de vieilles armes gothiques à demi rongées par la rouille; des reptiles de toute grandeur et des batraciens hideux; une carpe monstre, pêchée dans le canal d'Ostende; des faïences, des médailles, une chambre obscure; que sais-je? Puis, toutes sortes de surprises agréables, tels que corps d'horloges renfermant, au lieu de pendules, des squelettes, des fœtus à l'esprit-de-vin, des veaux à deux têtes ou à huit pattes, tout un assortiment de tératologie qu'eût aimé feu M. de Saint-Hilaire. Il me semble voir le fameux cabinet d'histoire naturelle, de bric-à-brac et de sorcier décrit dans la *Peau de chagrin*. Le docteur Paret, un beau vieillard dont la tête carrée rappelait le front puissant et la physionomie de Gœthe, fit lui-même les honneurs de son Pandémonium avec une bonhomie et une courtoisie parfaites. Jamais les visiteurs ne l'importunaient, et pourtant il est littéral de dire qu'ils lui pleuvaient du matin au soir, tant que durait la saison des bains. Pour toute rémunération de son obligeance, il ne leur demandait que d'inscrire leur nom sur un gros

livre qui contient, je pense, tous ceux des étrangers qu'a attirés la plage d'Ostende depuis trente ans. J'ai l'honneur d'y signer entre un membre de la députation des Flandres accompagné de sa famille, et un bon abbé brabançon qui voulait absolument voir une défense de licorne dans l'épée d'un simple narval. Je cherchais des yeux les serpents de mer annoncés par Antoine Schatcher, et ne les trouvais pas, si ce n'est sous la forme de longues anguilles appendues aux lambris, quand mon ami, lui-même, parut inopinément, traînant avec lui à la remorque toute une compagnie de baigneurs que, plus heureux cette fois, son éloquence persuasive est parvenue à entraîner sur la route du fameux Slykens.

Du plus loin qu'il me voit, il court à moi, et, sans me témoigner aucun ressentiment de me rencontrer là après mon refus de la veille :

— Eh bien, me dit-il, tu es content? tu vois Slykens. J'étais bien sûr que tu finirais par y venir! Regarde-moi tous ces serpents, et ces gros poissons... C'est beau cela! Dis-moi, ajoute-t-il en se penchant mystérieusement à mon oreille, si tu veux retourner à Ostende tout à l'heure, tu as une belle occasion !

Cette occasion, c'est son bateau, que j'ai le cœur, cette fois encore, de refuser, mais malgré moi, ayant une *vigilante* à l'heure. Je promets, en revanche, à Schatcher de me confier le lendemain à son canot, pour la promenade en mer dont il m'a inutilement convié la veille, et qu'il déclare être une des plus impérieuses obligations de ma qualité de baigneur. Je me hâte d'ajouter que j'ai tenu parole ; notre course, favorisée par un soleil splendide et une jolie brise, a été admirable, et elle a cimenté l'étroite intimité établie dès l'abord entre Schatcher et moi, ami-

tié qui n'a fait que se resserrer durant tout le reste de mon séjour aux bains d'Ostende. Chaque jour j'ai dû résister aux instances de mon matelot, qui, à toute force, voulait me reconduire en mer d'*amitié*, en reconnaissance de quelques insignifiants pourboires dont je l'avais gratifié quand il venait faire, avec moi, la conversation sur le port. Quand il a fallu se quitter, nous avons échangé les adieux les plus tendres, les poignées de mains les plus rudes, et la promesse de nous revoir l'été suivant. Si j'ai le malheur de ne pouvoir remplir cet engagement sacré, je m'acquitterai du moins, autant qu'il dépend de moi, en recommandant *mon ami* aux baigneurs de la saison prochaine. C'est un vieux matelot estropié à la suite d'une chute qu'il fit, du haut des barres de perroquet, sur le pont d'un navire de guerre où il servait comme gabier, chute qui lui valut son congé de réforme, avec une fracture à la cuisse, dont il est demeuré boiteux. Ils le reconnaîtront sans peine à cette infirmité, à son air d'enjouement, et surtout à ce tutoiement agréable qui donne tant de charme à son entretien, et dont le souvenir m'est resté, comme on le voit, profondément gravé dans l'âme.

BIARRITS

Ce havre océanique, à l'heureuse latitude des plages méditerranéennes, joint, ce qui leur manque, l'avantage réel de la marée et de la lame.

Biarrits, situé dans le pays de *Labour*, et à sept kilomètres seulement de Bayonne, est un bourg maritime auquel sa spécialité comme place de bains donne de l'importance, bien que la population n'en soit pas considérable (deux mille habitants environ). Il est jeté sur des bancs de rochers, surplombant à plus de quarante mètres au-dessus du niveau de la mer. La sinuosité très-profonde que décrit la côte sur ce point y appelle les vagues et la marée, qui montent très-haut dans cet enfoncement rocheux, et qui, poussées par les vents du nord et de l'ouest, se brisent contre les écueils avec un bruit prodigieux; mais, en revanche, ce combat tumultueux a l'avantage de provoquer et d'entretenir une légère brise qui rafraîchit cette côte sans plantations et sans verdure. Ce ressac furieux et continuel a pratiqué, avec le temps, dans le roc des excavations nombreuses, dont la plus vaste, présentant un demi-cercle de trente-six à quarante pas de diamètre, sur une hauteur de voûte de cinq ou six mètres, a reçu de la tradition le nom de *Chambre d'amour*. C'est

la pitoyable aventure du berger Oura et de la bergère Edera, surpris par la marée montante dans cette grotte, où ils oubliaient les instants, qui a valu à cette redoutable caverne son érotique surnom. La mer, en battant le roc, y a formé d'autres trous que l'on appelle *Bains d'amour*. Vraie succursale de Cythère que ce beau pays de Labour ! Les *Bains d'amour* présentent, comme la *Chambre d'amour*, des dangers à qui ose affronter les fureurs de ce terrible golfe de Gascogne ; et l'on cite nombre de belles et jeunes baigneuses emportées par le reflux, malgré le dévouement des plus hardis nageurs. On y revient, malgré ces funèbres légendes ; mais il est fort prudent de fuir les *Bains d'amour*, et de s'en tenir à la plage commode et exempte de tout péril du Port-Vieux, petite anse munie de barques pourvues de tout le matériel des bains, et au besoin pouvant sauveter les nageurs qui se risqueraient trop avant ou seraient pris de faiblesses. C'est là que tout le monde se baigne pêle-mêle, et c'était plaisir de voir arriver de la ville, à certains jours de la semaine, les nombreuses caravanes de Bayonnais qui venaient naguère participer aux plaisirs de la saison d'été, en *cacolets*, c'est-à-dire sur des mulets supportant des bâts à double compartiment, et de chaque côté desquels se placent, sur une chaise ou sur un tabouret *ad hoc*, le voyageur et son conducteur ; quant au poids, on l'équilibre au moyen de lest ajouté à la plus légère des charges. C'étaient les fiacres de Bayonne, où on les trouvait stationnant au coin des principales rues ou places ; et il est bon de dire que les conducteurs de ces cacolets étaient, pour l'ordinaire, de jeunes et jolies Basquaises, ce qui n'ajoutait pas peu au charme original de ces faciles véhicules.

Depuis nombre d'années déjà, la plage de Biarritz est

en possession d'une vogue très-méritée. L'établissement thermal n'y est pas fixe; mais c'est dans l'anse du Port-Vieux qu'on se baigne de préférence. Là, la grève est douce, le flot moins agité, le site pittoresque, et de hautes murailles naturelles coupées à pic dans le rocher protégent ce point contre les vents d'est et de nord. L'air est toujours tiède; et, en s'arrachant aux embrassements de la naïade, on n'a point à craindre ces passages subits du chaud au froid qui, ailleurs, compromettent souvent l'effet du bain, et nécessitent des réactions laborieuses. Un service de surveillance très-bien organisé a mission de suivre tous les mouvements des baigneurs, de leur porter secours à la première alerte, si bien que tout sinistre est impossible. Sous l'œil des excellents maîtres nageurs qui veillent à la sécurité de tous, un enfant même peut se livrer aux caresses et aux bercements de la vague.

Dans les flancs du rocher de Port-Vieux on a pratiqué des chemins spacieux et commodes d'où la vue domine le bourg, la mer, la plage et la colonnade dorique du vaste établissement des bains chauds, situés en travers et à peu de distance de la principale anse de Biarrits. En suivant le sentier de droite, on arrive par une pente insensible à l'*Atalaye* (au cap), d'où l'œil embrasse tout un panorama immense : d'un côté, le phare à éclipses et à feu tournant, qui surmonte la pointe de Saint-Martin de Biarrits; l'embouchure de l'Adour, et des flottilles de chasse-marées et de navires à hautes manœuvres gouvernant vers la pleine mer; la côte du Marencin, que l'on voit se confondre à l'horizon avec la mer : de l'autre côté, et à gauche, les dunes de Bidart; le beau village de Guéthary, dont les maisons blanches sont disposées en amphithéâtre; Soroa et sa tour crénelée, Fontarabie et toute la côte

d'Espagne. Sous ses pieds, on a les vagues qui se brisent sur les rochers et retombent en cascades; devant soi, enfin, le vaste Atlantique.

Du côté opposé à l'Atalaye, s'étend une superbe plage couverte d'un sable fin et moelleux : c'est la côte dite du Moulin; c'est le rendez-vous des nageurs émérites. Là s'engagent des luttes parfois téméraires contre le flot tempêtueux; mais l'administration a redoublé de soins et de précautions sur ce point spécial pour en écarter tout péril: des chaloupes, montées chacune de plusieurs hommes d'équipage, croisent continuellement de distance en distance, toutes prêtes à recueillir les baigneurs imprudents qui se fieraient trop en leurs forces, ou s'égareraient dans les brisants. On trouve d'ailleurs, sur la côte du Moulin, plusieurs bassins où les personnes inexpertes en l'art de la natation peuvent s'immerger sans péril.

Biarrits est, cela va sans dire, la belle saison venue, un congrès cosmopolite de célébrités en tout genre, tranchant, à la manière des portraits, sur un fond de nombreuses obscurités. On sait, en particulier, le séjour qu'y font depuis deux ans l'Empereur et l'Impératrice. Il n'est pas de résidence d'eaux qui ne se puisse vanter, bon an, mal an, d'au moins quatre douzaines d'illustrations, — de par l'*Almanach national*. Les sommités sociales sont, à ce qu'il paraît, plus particulièrement sujettes que la plèbe aux maux de l'humaine nature... *Ferit sublimia fulmen*. Mais ce qui donne un caractère particulier à Biarrits, c'est la réunion, la *fusion*, si tant est que le mot soit encore du vocabulaire, des nationalités française et espagnole, quelques aimables *misses*, néanmoins, brochant naturellement sur le tout. Sans parler des merveilleux des départements voisins et des Parisiens, espèce rare encore,

on trouve là le Béarnais à l'œil brillant et vif, à la physionomie expressive et spirituelle; le Basque de Quipuzcoa, alerte, dégagé, vrai descendant de ces vaillants Cantabres qui soutinrent si longtemps la lutte à outrance contre les aigles romaines; la Catalane, la Navarraise, dont nous n'entreprendrons pas de redire le signalement, tant de fois fait (voir, pour renseignements, l'*Andalouse* de M. de Musset, et toutes les séguidilles passées et présentes); et enfin, parmi cet essaim de beautés brunes ou blondes, à l'œil bleu ou noir, au teint de lait ou de bistre, une simple grisette, la jeune Bayonnaise, tient honorablement son rang, et justifie le renom de sa race, où la laide est un phénomène, où la grâce et l'élégance naturelle courent exactement les rues.

Les salons de conversation occupent le premier étage d'un hôtel nouvellement construit sur la place principale. On y trouve journaux, brochures, publications de toute espèce, partitions, romances, instruments de musique., etc., etc.

Bien que la côte de Biarrits soit fort aride, ce qu'explique sa composition géologique, il ne paraît pas que le souffle des vents d'ouest apporte sur ce point un obstacle invincible à la culture, comme on le croit communément. Un peintre, un élève de Girodet, M. Feillet, qui s'est fixé à Bayonne, a eu l'heureuse idée de combattre et de vaincre le préjugé ou la nature. Il s'est construit, au haut de la côte du Moulin, un ermitage qui, grâce à ses soins habiles, s'entoure déjà d'une brillante végétation, et qui un jour sera, pour les baigneurs de Biarrits, le pendant du *Chalet* de M. Ulric Guttinguer, l'une des ressources et des promenades favorites des habitués de Trouville.

L'une des grandes distractions contemplatives de la vie de Biarrits, c'est, avec le spectacle éternellement varié dans son apparente monotonie de l'Océan, de la *mar grande* , comme disent nos amis les Arabes, c'est celui des flottilles de chaloupes et barques plus ou moins pontées qui reviennent du large ou y vont tenter les rudes aventures de la pêche. Le pittoresque pêle-mêle de l'arrivée et du départ offre aux artistes et aux amateurs un sujet d'observations qui doit être inépuisable, puisque, après tant d'études, pochades, croquis, toiles de tout genre, il n'est pas encore épuisé. La soirée, commencée sur les plages de l'anse d'embarquement, s'achève au bal ou au concert.

Il y a sur toute cette côte force légendes que le lecteur nous permettra de confisquer. On tient ici débit de légendes, comme à Waterloo de reliques de la grande armée. Il y en a sur tous les trous, sur toutes les pointes et sur tous les récifs de la plage. On a soin de vous raconter ces choses-là, qui, pour la plupart, sont à porter le diable en terre, lorsque la rafale commence à gronder sur la côte, la lame à blanchir et le vent à siffler. La mise en scène alors est complète. Fuyons ! j'ai aperçu un vieux marin que je soupçonne de vouloir nous narrer la légende de l'Atalaye. Il y a une croix sur ce terrible pic ; j'imagine qu'on l'a plantée à la dixième légende. Allez à Biarrits, mais défiez-vous des croix et des vieux marins : c'est le conseil que vous donne un baigneur vétéran qui a déjà subi force légendes, pour avoir expérimenté en baigneur la Méditerranée, la mer du Nord, la Manche et une partie de l'Océan.

LES EAUX THERMALES

VICHY

Depuis quelques années la mode prend sous son fantasque patronage une multitude d'eaux thermales que nos pères ignoraient profondément et que nos fils ne connaîtront pas mieux sans doute. Du Rhin à l'Océan, de Belgique en Espagne, le caprice promène tout un monde blasé, plantant sa tente sur chaque plage, s'asseyant au bord de chaque source; improvisant, comme Potemkin, des villages de carton-pierre et de bois peint, là où naguère il n'existait qu'une lande stérile, que quelques misérables huttes, et à des maux fictifs offrant des remèdes imaginaires. C'est le *similia similibus* d'Hahnemann; c'est toute une homœopathie pittoresque et locomotive.

Bien différentes sont de ces eaux de fortune les ondes célèbres de Vichy, qui ont, assurent les médecins, la quadruple propriété de rendre les jambes aux goutteux, l'appétit et la digestion aux estomacs débilités, une libre

sécrétion de la bile aux foies souffreteux, et enfin de dissoudre certains calculs fort onéreux à leurs tristes propriétaires. Ce sont là des eaux de vieille roche, de bonne source, qui comptent maints quartiers de noblesse. Dès le siècle de Louis XIV, elles étaient en grand renom.

Mais, depuis quelque temps surtout, l'établissement thermal de Vichy suit une progression rapidement croissante, comme le budget et tout ce qui touche à la *prospérité publique*. Tant de chemins y conduisent, que cette vogue s'explique de reste, et ces chemins sont la goutte, la gravelle, la pierre; puis l'hépatite, l'entérite, l'ictère, la phlegmasie chronique du tube digestif; tristes sentiers trop fréquentés! Si tous ces maux et beaucoup d'autres n'existaient pas, je ne pense pas qu'il fallût les inventer; mais le Bourbonnais n'est peut-être pas de cet avis : il vit, ou peu s'en faut, sur ses ondes thermales; il a la gloire, *qu'il ne paye pas*, bien au contraire, de posséder, outre les sources de Vichy, les plus importantes de toutes, celles de Néris, de Bourbon-l'Archambaut et de Bourbon-Lancy.

Tous les ans, le reste de la France se rend tributaire de ce fortuné département de l'Allier pour deux ou trois petits millions d'eau minérale, dont la plus forte partie est attribuée à Vichy, sans contredit aujourd'hui le premier établissement thermal de France, et qui sera bientôt sans doute l'un des premiers de l'Europe.

Ses ondes gazeuses et alcalines étaient parfaitement connues des Romains, ces grands amateurs d'eaux thermales : c'est ce qu'attestent des médailles, des restes d'anciennes constructions et des débris de poterie découverts dans le voisinage de ces sources, qu'on trouve désignées sous le nom d'*Aquæ calidæ* dans la carte théodosienne, avec le

petit carré indiquant la présence d'un établissement thermal. Une voie romaine partant de Clermont traversait Vichy pour se rendre à Vourroux, et de là à Roanne; et l'on voit encore sur l'Allier quelques vestiges de l'arche d'un pont sur lequel on suppose que César (toujours César!) traversa cette rivière au retour de son expédition contre la *Gergovie des Arvernes*. Pardon de l'archéologie!

Longtemps les eaux thermales de Vichy, qui font aujourd'hui toute la richesse de la contrée, furent dédaignées, abandonnées, et leurs qualités méconnues. Deux couvents, l'un de Célestins, l'autre de Capucins, établis près des sources, prenaient seulement à tâche de les utiliser, en recevant les religieux de leur ordre, malades ou infirmes, qu'ils entreprenaient de guérir par l'action des eaux minérales. Plus tard, la source dite du *Grand puits* fut seule recueillie dans un petit bâtiment qu'on nommait la *maison du roi*, et ce ne fut que vers la fin du siècle dernier qu'on songea sérieusement à mettre l'établissement thermal de Vichy en harmonie avec son importance réelle. Le voyage de santé qu'y firent mesdames Adélaïde et Victoire de France, en 1787, fut le signal de cette instauration si nécessaire. Toutes princesses qu'elles étaient, elles participèrent au malaise dont se plaignaient amèrement les buveurs d'eau. Sur le rapport qu'elles en firent, un nouvel établissement thermal fut élevé, et elles-mêmes arrêtèrent les plans de grandes constructions qu'il ne leur fut pas donné de voir exécuter. En 1814, la première visite de la duchesse d'Angoulême, rentrée en France, fut pour Vichy, où l'absence de confort dont elle eut à souffrir put lui faire dire, cette fois à juste titre, « que rien n'était changé pour elle, et qu'il n'y avait à Vichy qu'*une malade de plus*. » Ce fut elle qui posa la

première pierre du vaste établissement actuel, pour lequel elle fournit des fonds, et où elle prenait de nouveau les eaux en 1830, au moment même où Charles X signait, avec l'arrêt de sa chute, celui de l'exil de cette princesse malheureuse.

Malgré le peu de soin apporté à l'aménagement de ses sources avant la fin du dix-huitième siècle, Vichy reçut, dès le dix-septième et dans celui qui le suivit, de nombreuses visites de personnes du rang le plus élevé ou illustres à divers titres, parmi lesquelles madame de Sévigné, dont on montre encore la maison dans la vieille ville, et Fléchier, l'éloquent et sage Fléchier, qui, ivre d'enthousiasme et de carbonate de soude, rima sur cette douce nature bourbonnaise les seuls vers qu'il ait composés, nous aimons du moins à le croire. La pièce est rare et curieuse; elle mérite d'être transcrite :

C'est pour voir ces lieux à loisir,
Où la nature a pris plaisir
A réunir dans l'étendue
Tout ce qui peut plaire à la vue :
Les villages et les châteaux,
Et les vallons et les coteaux;
La perspective des montagnes,
Couronnant de vastes campagnes;
Le beau fleuve qui, dans son cours,
Forme à leurs pieds mille détours;
La verdure émaillée des plaines,
Le cristal de mille fontaines,
Les prés, les ruisseaux et les bois :
Toutes ces beautés à la fois
Rendent le pays admirable;
Et, dans ce séjour délectable,
Séjour à jamais préférable
A celui qu'habitent les dieux,

On pense, et c'est chose croyable,
Que, *pour l'utile et l'agréable,*
Jamais on ne put trouver mieux.
Tous les efforts que la peinture
Fait pour imiter la nature
Ne sont que de faibles crayons
Des beautés que nous y voyons.
Auprès de toutes ces merveilles,
Qui sont peut-être sans pareilles,
Je n'estimerais pas un chou
Le paysage de Saint-Cloud,
Non plus que celui de Surêne,
Arrosé des eaux de la Seine;
Et qui vante Montmorency
Se tairait s'il eût vu ceci.

Que dites-vous de ce petit morceau dans le goût de Bachaumont et de Chapelle, au moins par la prose descriptive qui le précède et qui le suit? Pour moi, j'avoue que j'en raffole : *le séjour à jamais préférable à celui qu'habitent les dieux* me semble bien un peu risqué, surtout pour qui connaît le nom du poëte. L'idée de déporter l'Olympe en Bourbonnais, et de substituer l'eau de Vichy au nectar que boivent les dieux, est téméraire, j'en conviens. Il y a bien aussi quelque part un vers faux : ce sont licences poétiques. Mais en revanche *l'utile et l'agréable* est un trait fort heureux. *Je n'estimerais pas un chou le paysage de Saint-Cloud,* me semble du dernier galant; et, quant au *Quos ego* fulminé contre l'enthousiaste ignare qui ose *vanter Montmorency,* je ne sache pas de plus belle inspiration poétique; *qui vante Montmorency* est un trait de génie. Il est évident que les malavisés qui prônent l'asile de Jean-Jacques commettent une bourde impardonnable. Une seule circonstance peut atténuer leur tort : les malheureux n'ont pas *vu ceci!*

Pour madame de Sévigné, en vingt lettres diverses (nous en avons cité une déjà), elle célèbre les vertus de l'eau de Vichy et trace à sa fille le portrait le plus enchanteur des jolies rives de l'Allier. « Je crois, dit-elle, que si l'on y regardait bien, on y trouverait encore des bergers de l'Astrée. » Tout l'avait séduite dans cette et riante calme nature bourbonnaise, hors le goût des eaux, qu'elle n'hésite pas à proclamer *bouillantes* et détestables; elle voulait dire apparemment *bouillonnantes.* « Je me porte fort bien, écrivait-elle encore; je bois tous les matins; je suis un peu comme Nouveau, qui demandait : *Ai-je bien du plaisir?* Je demande aussi : *Rends-je bien mes eaux? la quantité, la qualité, tout va-t-il bien?* On m'assure que ce sont des merveilles, et je le crois, et même je le sens; car, à mes mains et à mes genoux près, qui ne sont point guéris, parce que je n'ai encore pris ni le bain ni la douche, je me porte aussi bien que jamais. La beauté des promenades est au-dessus de ce que je puis vous en dire; cela seul me redonnerait la santé. »

Les piquantes descriptions de madame de Sévigné joignent au mérite du pittoresque celui d'être encore parfaitement exactes, à quelques nuances près, surtout en ce qui touche l'emploi de la matinée, le moment capital, l'heure solennelle où l'on prend et l'on *rend* ses eaux. Seulement, madame de Sévigné, de même qu'elle exagère les délices des sites bourbonnais, calomnie ces mêmes eaux, qui sont chaudes, mais non bouillantes, et n'ont jamais eu le goût de salpêtre.

De nouvelles et considérables améliorations ont été apportées en 1846, et depuis, à l'établissement thermal : nous en rendrons compte ci-après.

Jetons d'abord un coup d'œil général sur Vichy, puis

nous entreprendrons de donner au lecteur une idée de la vie qu'on mène en ce lieu cher à Esculape.

Il y a deux Vichy contigus : l'un vieux, tortueux et mal bâti, jadis fortifié, pris et repris pendant les discordes civilees de la fin du règne de Charles VI et les guerres de religion, relégué à l'extrémité de la vaste et belle promenade qui fait face à l'établissement, et exclusivement affecté à la demeure des indigènes; l'autre, jeune, pimpant, désert huit mois de l'année; mais les quatre autres, en revanche, peuplé et animé comme la rue Richelieu, caravansérail dédié à la France buveuse d'eau, agrégation sans cesse grossissante d'hôtels, petits et grands, dont quelques-uns rappellent les gigantesques proportions des *gasthaus* de Suisse et d'au delà du Rhin, les archétypes en ce genre, de l'aveu de tous les touristes. Heureux si, dans ce labyrinthe hospitalier (et pendant deux mois de la saison au moins, c'est plutôt inhospitalier qu'il faudrait dire), vous pouvez, à votre arrivée, obtenir une chambre; que dis-je? une mansarde, un coin quelconque où reposer votre tête et vos reins brisés par les odieuses pataches qui ont le privilége d'importer le malade de tous les points de l'horizon. Plus heureux si vous parvenez à vous glisser subrepticement dans l'un des trois ou quatre grands hôtels qui sont en possession de la faveur publique, chez *Guillermen*, à l'*Hôtel de Paris* ou à l'*Hôtel Cornil*. Mais au mois de juin ou de juillet, c'est là, hâtons-nous de le dire, une ambition démesurée. N'entre pas qui veut là dedans; il faut faire un surnumérariat préalable, comme dans les douanes ou les contributions directes. Il faut aller provisoirement occuper un cabinet de toilette dans quelque maison du voisinage, en attendant que les départs vous permettent l'entrée du sanctuaire à votre tour d'inscription.

Mais enfin je suppose que, par un coup du sort inespéré, vous ayez le rare bonheur d'être admis d'emblée dans la place. Vous voilà installé dans une jolie petite chambre qui donne vue sur un grand jardin ou sur une cour ombragée d'arbres. Votre premier soin, en homme bien appris, est de remettre vos cartes à l'un des garçons de service pour les faire distribuer à tous vos commensaux, en échange de quoi, l'heure d'après, le même Lafleur vous rapporte quarante ou cinquante noms précieusement gravés sur porcelaine, quelques-uns illustres, d'autres obscurs, mais exhalant, pour la plupart, un parfum très-aristocratique. Je ne sais comment il se fait, mais j'ai rencontré en un mois plus de comtes et de marquis à Vichy que je n'en croyais exister sur toute la surface du globe; pour les barons et les vicomtes, ils sont à remuer à la pelle. Le moins qu'on puisse se passer, à défaut du plus léger titre, c'est la particule nobiliaire. Si vous ne l'avez pas, on vous l'octroie généreusement séance tenante. Vous aurez beau vous en défendre, vous serez M. de Martin ou M. de Gros-Jean, bon gré, mal gré, et je pourrais citer tels ou tels *gentilshommes* qui se le sont tenus pour dit et n'ont eu d'autre investiture que le baptême des eaux thermales.

Maintenant que vous êtes citoyen d'un hôtel et dûment enregistré au livre d'or, il ne vous reste plus qu'à aller prendre place à la table d'hôte, où vous occuperez le bas bout, suivant l'usage des eaux, en attendant que les départs successifs de vos prédécesseurs vous mènent à monter en grade. Puis, il faut rendre votre visite à l'un des trois médecins inspecteurs en possession de délivrer les ordonnances et les permis, sur le vu desquels seuls on est admis à prendre les bains minéraux. D'autres médecins peuvent sans doute pratiquer leur art à Vichy : mais les

inspecteurs peuvent seuls autoriser l'usage des bains, ce qui annule toute concurrence et assure aux titulaires des bénéfices considérables. Il faut donc passer par leurs mains; et, comme l'affluence est grande, qu'ils ont à donner certains jours des consultations par centaines, il en résulte que les malades sont, dans notre opinion du moins, observés trop légèrement.

Ce n'est pas le tout que se faire délivrer un *ordre de bain*: reste à obtenir une baignoire; et c'est ici que commence une nouvelle série de manœuvres diplomatiques, qui n'est le plus souvent couronnée de succès qu'après une semaine au moins. En attendant, on est baigneur surnuméraire, de même qu'on a été commensal aspirant de Guillermen ou de Cornil. Il faut saisir au vol une baignoire vacante par suite de l'inexactitude de quelque malade *en pied*, jusqu'à ce que le chef baigneur, touché de vos peines et de votre persévérance, daigne vous conférer enfin le grade et le peignoir de baigneur titulaire. Dès ce jour, vous avez une heure et un numéro de baignoire Homme heureux! Il est vrai qu'il vous faut d'ordinaire acheter cet avantage inappréciable par la vigilance du coq. « A demain matin trois heures, » vous dit le chef baigneur avec son plus gracieux sourire.

— Trois heures! grand Dieu!

— Eh! oui, sans doute! si l'on ne commençait pas avant l'aube, jamais, avec les quatre-vingts baignoires que possède l'établissement, on ne pourrait suffire à abluer tout le monde.

Il importe donc au plus haut degré d'être matinal à Vichy. A trois heures, une partie de la population exotique est déjà sur pied : les paresseux se lèvent à cinq. Le bain du matin étant spécialement recommandé comme plus

actif, c'est par là d'habitude que commence la journée. Il dure une heure, montre en main. Un coup de cloche vous ordonne d'avoir à vous déshabiller; à un second coup, il faut s'arracher aux tièdes embrassements de la naïade thermale, et faire place nette pour la *série* suivante.

Après le bain, il s'agit de boire, de demi-heure en demi-heure, trois, quatre, cinq, six, et quelquefois jusqu'à dix ou douze verres d'eau minérale, en arpentant dans l'intervalle la promenade qui conduit de l'établissement à la fontaine Rosalie, ou de celle-ci aux Célestins. La marche et l'inspiration de l'air matinal, voilà deux puissants auxiliaires de l'action des eaux. Aussi, est-ce un curieux spectacle pour un indolent citadin que l'animation quotidienne de cette promenade, à l'heure indue où les laitières et les porteurs de journaux peuplent seuls, parmi nous, le Paris géant qui sommeille. De jeunes et frais visages, qu'envient non sans raison les mystérieuses alcôves, battent déjà l'estrade en capotes de satin et en robes de poult-de-soie. C'est qu'il s'agit de supporter l'inspection des *gentilshommes*, qui abondent à Vichy, nous l'avons dit plus haut, et qui, eux aussi, ont arboré le négligé galant à la dernière mode, l'habit à carreaux dénué de basques, la veste et la culotte du même, le tout couronné par le feutre gris à larges bords que portaient les raffinés du temps de Louis XIII. Ce mélange mi-parti Bassompierre et Mabille ne laisse pas d'être réjouissant.

A dix heures précises, nouvelles cloches agitées dans tous les hôtels, c'est-à-dire dans toutes les maisons. C'est un carillon qui éclipse singulièrement celui de Dunkerque. Tout Vichy déjeune comme un seul homme; et Dieu sait quels crotoniens appétits se donnent carrière, aiguisés par la promenade, l'air du matin et l'action singulièrement

stimulante des eaux thermales. On ne mange pas, on dévore. Les médecins font des efforts incroyables pour modérer la fougue gastronomique de leurs malades; mais ils y réussissent bien mal. C'est là un écueil contre lequel il est bon toutefois de prémunir les néophytes. L'appétit insatiable, développé par le gaz et le bi-carbonate de soude, n'est salutaire et profitable qu'à la condition expresse de ne pas l'user jusqu'au bout. *Experto crede*...

Après le déjeuner, on va faire un bout de toilette pour se produire au salon ou à la promenade. Les exercices hygiéniques étant à peu près terminés, il faut songer un peu aux plaisirs. C'est ce dont chacun a l'habitude de s'acquitter consciencieusement. La distraction est nécessaire : il y a ordre de s'amuser comme chez le sultan Schahabaham. Les joueurs font dresser la table de whist. Là-bas, on se rassemble en rond sous prétexte d'ouvrages à l'aiguille, et on s'occupe du prochain. On va faire une partie de billard, ou fumer un cigare sous les grands arbres. Il y a un tir au pistolet. On trouve à l'établissement tous les journaux et les revues. Si l'on a quelques louis de trop, on peut prier madame Strauss de vous montrer son cabinet de peintures et de curiosités; et il est rare qu'on ne trouve pas l'occasion de se séparer, avec un plaisir tout philosophique, de cette superfluité. Vers midi ou une heure, on monte en calèche, en landau, en tilbury, à cheval, à âne, pour aller visiter les sites et les châteaux du voisinage. On improvise dans chaque hôtel des cavalcades générales; il y a des chevaux de manége; mais, le plus souvent, on se contente de la monture de Balaam, fort en crédit dans la contrée.

Les eaux de Vichy sont certainement les eaux les plus polkantes de France. Il faudrait graver sur l'antique

porte de la ville ce que l'on écrivit jadis sur les ruines de la Bastille : *Ici l'on danse*. Le cotillon-morbus y semble la seule maladie régnante. Nous n'avons pas mémoire d'avoir jamais assisté, même en plein temps de carnaval, au cœur des plus fougueux hivers, à pareille dansomanie. Ce n'est point assez de danser chaque soir au salon de conversation et dans les principaux hôtels; des matinées polkantes sont instituées aussi : le quadrille, relégué au nombre des vieilleries antédiluviennes, voit pâlir son avant-deux et sa classique pastourelle devant les danses plus vives et plus accentuées qu'a vu naître le dernier règne.

Vichy, toutefois, diffère de beaucoup d'eaux thermales, en ce que le nombre des malades y est assez considérable et la nature des affections assez grave pour motiver dans le régime de ce séjour une certaine sévérité hygiénique. Les malades sont tenus de se lever matin pour aller *prendre et rendre leurs eaux*, absolument comme au bon temps de madame de Sévigné. On n'y passe point les nuits au bal, mais seulement la moitié des nuits; on n'y joue point un jeu d'enfer : les *princesses parisiennes*, si nombreuses à Spa et à Bade, ne se risquent point à Vichy et n'y seraient point tolérées. En un mot, les eaux de Vichy sont honnêtes et recommandables entre toutes : si l'on n'y goûte point les jouissances effrénées des *salons* d'outre-Rhin, on y savoure des voluptés plus délicates, assaisonnées par la morale et couronnées par la santé.

Quoique le pays soit assez plat, mal boisé, assez peu pittoresque en somme, n'en déplaise à l'enthousiasme de madame de Sévigné et aux épanchements lyriques de Fléchier, quelques points sont dignes d'être vus et méritent une mention spéciale.

Il faut citer d'abord le château d'Effiat, berceau de

Cinq-Mars, dont les propriétaires actuels ont eu le bon goût de conserver et de restaurer les vieilles tentures, les lambris de chêne sculpté et le sévère ameublement ; et celui de Randan, admirable résidence de madame la princesse Adélaïde, entouré d'un parc princier et situé à l'entrée de cette belle Limagne que couronnent et dominent du fond de l'horizon, les montagnes du Puy-de-Dôme, à croupe arrondie et bosselée comme celle d'un gigantesque dromadaire.

Randan, qui fut dans l'origine un monastère bénédictin, a appartenu successivement aux maisons de Polignac, de la Rochefoucauld, de Foix, de Lorges, et enfin au duc de Choiseul, de qui la sœur du dernier roi l'acquit en 1822. Cette princesse a considérablement embelli et augmenté ce domaine, où elle avait l'habitude de passer, tous les étés, quelques semaines. Le château, flanqué d'une grosse tour ronde, ne manque pas de caractère; il est très-simplement meublé, mais il renferme des tableaux de prix. On voit dans la chapelle, attenante au château par une galerie découverte, une assez curieuse peinture : c'est un *Martyre de sainte Dorothée,* pour lequel ont posé madame de Genlis et ses trois augustes élèves, le duc de Chartres (Louis-Philippe), alors âgé de douze ou quinze ans, et ses deux frères puînés. La sainte, un peu douteuse, se présente sous les traits de l'auteur des *Annales de la vertu.*

Il y a encore les vieux châteaux de Billy, de Busset et de Maumont. On gagne ce dernier par un pont suspendu sur l'Allier, qu'à sa pile et à ses piliers gothiques on serait tenté de prendre d'abord pour un ouvrage du treizième siècle; mais il n'y a que les architectes modernes pour faire des ponts si moyen âge. Celui-là porte le millé-

sime de 1845 : son auteur est M. Adolphe Boulland, ingénieur civil, au talent et au goût duquel cette construction fait honneur. C'est un joli petit pastiche, qui s'harmonise on ne peut mieux avec le château de Maumont, auquel il donne accès, et dont il est, pour ainsi dire, le pont-levis sur un fossé qu'on nomme l'Allier.

La côte Saint-Amand, la Montagne-Verte, les bords du Sichon, délicieuse petite rivière, le *Saut de la chèvre* et la cascade du *Jour saillant* offrent d'autres buts de promenade aux buveurs avides d'excursions. Enfin, quand on a tout épuisé, reste la ressource première et dernière d'aller à Cusset, sous prétexte de renouveler sa provision de cigares ou tout autre, ou même sans prétexte. On va de Vichy à Cusset comme de Londres à Greenwich ou de Paris à Saint Germain. Il n'y a pas de chemin de fer; mais il y a des ânes, ce qui égalise les distances. Cusset est l'un des chefs-lieux de l'arrondissement de la Palisse, qui a le malheur d'en compter deux, La sous-préfecture et la recette particulière sont à la Palisse ; mais Cusset, jaloux, a réclamé et obtenu le tribunal. Cusset est une petite ville endormie au fond d'un vallon, qui se figure qu'elle existe, mais, en réalité, ne s'éveille à la vie que pendant les trois mois de la saison des eaux. Alors Cusset est envahi par Vichy, et réciproquement. Les élégantes du lieu, intrépides danseuses, toujours les premières au bal et les dernières, font feu de toutes fleurs et de toutes guipures pour lutter, au salon de conversation, avec les lionnes de passage. Quelques-unes le font sans trop de désavantage. Hélas ! on n'en peut dire autant des cavaliers. Puis, à la fin d'août, quand les derniers baigneurs apprêtent la malle du départ, quand le dernier trio de la dernière polka a expiré sous l'archet de Strauss, Cusset remet son bonnet

de nuit et sommeille de nouveau jusqu'à l'année suivante. Pour Cusset, la saison thermale est un conte des Mille et une Nuits, qui se termine par celui de la Belle au bois dormant.

Retournons à Vichy, où nous rappellent d'ailleurs les mille cloches du dîner. A cinq heures précises, sont servies des tables pantagruéliques, dans d'immenses salles à manger où se pressent jusqu'à cinquante, soixante, et même cent convives. L'appétit du soir ne le cède aucunement à celui du matin. On mange trop et trop vite : il semble qu'on soit sur un radeau de la *Méduse*. La nourriture est peu recherchée, peu variée, mais abondante. Le déjeuner se sert en ambigu ; au dîner, il n'y a qu'un seul service et les assiettes de dessert, nombreuses comme en un repas de noces. En trois quarts d'heure, tout est dit. Après le dîner, il faut aller s'habiller pour la promenade, en attendant le concert du soir, ou l'un des bals qui se succèdent sans interruption, soit au salon, soit dans les principaux hôtels.

C'est ici le lieu de constater les embellissements importants et les améliorations qu'a reçus, depuis peu, l'établissement. Les cabinets de bain, repeints, remis à neuf, revêtus de lambris de porcelaine qui les mettent à l'abri des concrétions salines, munis de parquets, au lieu d'un humide carreau, ont reçu, avec un mobilier plus approprié aux habitudes élégantes des buveurs d'eau, des baignoires en cuivre étamé, à la place des auges sordides en bois ou en pierre où coulait précédemment l'eau minérale. C'est là un grand progrès sans doute : mais le nombre des baignoires a surtout besoin d'être augmenté, en face d'une affluence de malades qui suit une progression inouïe. Faute d'une quantité suffisante d'eau thermale, on est

obligé de couper, par tiers ou par moitié, les bains d'eau de rivière, et cependant on laisse se perdre toute la nuit les eaux du grand puits, parce qu'on manque d'un réservoir pour l'approvisionnement du jour.

Il y a quelques années, le *salon* de l'établissement était à peu près abandonné. Au sortir des eaux d'Aix, M. Strauss en a pris la direction; il a y rappelé la foule, et voilà que peu après il a fallu agrandir ce même salon, insuffisant à loger tous ses habitués.

Un cabinet de jeu, un autre pour les journaux, un salon pour les dames, une salle de billard, et une vaste galerie ouvrant sur la façade du jardin et servant de salle de bal, voilà de quoi se composait naguère encore le salon de l'établissement. Au milieu de cette galerie, où naguère nous avons vu des réunions si brillantes, et qui, aujourd'hui, n'est plus, pour ainsi dire, qu'une salle des Pas-Perdus, s'ouvre une suite de nouveaux salons percés dans le bâtiment intérieur, et pouvant être réunis ou séparés à l'aide de cloisons mobiles. Toutes ces salles sont reliées entre elles par une vaste rotonde destinée aux bals et aux concerts, au delà de laquelle ont été établis une bibliothèque et un salon d'exposition permanente pour les tableaux et objets d'art.

L'agrandissement du *salon* a entraîné l'accroissement du personnel harmonique de M. Strauss, qui, de six musiciens dont il se composait dans l'origine, s'est élevé à quinze ou vingt. Tout le monde connaît ce merveilleux orchestre de danse qui concourt chaque hiver à faire polker *tout Paris*. Tout le monde connaît aussi le talent de compositeur de M. Strauss, et pourrait au besoin chanter ses valses pour les avoir cent fois dansées. Nous n'ajouterons donc rien à sa renommée, en disant qu'il est le digne

frère et émule en Euterpe de son homonyme de Vienne. Soit comme musicien, soit comme *impresario*, il a bien mérité de Vichy.

La vaste et belle promenade, plantée de tilleuls et de platanes, qui fait face à l'établissement et conduit à la source de l'hôpital, appelle aussi de considérables et nécessaires embellissements ; elle n'a d'un jardin que le nom. Ses plates-bandes n'offrent à l'œil qu'un fond sablonneux hérissé de mauvaises herbes ; et ses pelouses dépourvues de clôtures, outrageusement foulées aux pieds par les promeneurs, présentent, à peine juillet venu, l'aspect rechigné et incongru d'une immense perruque de chiendent.

Le nécessaire résultat des améliorations orchestrales et autres apportées au *salon* de l'établissement a été de doubler l'ardeur de danse, la frénésie de plaisir qui possèdent cette réunion maladive et aristocratique qu'on nomme les baigneurs de Vichy. Strauss et Cellarius, — qui prend depuis quelques années son quartier d'été dans cette véritable capitale du Bourbonnais, où il a ouvert un cours de mazurka et de valse suivi avec assiduité par les grandes dames et les gentilshommes-buveurs d'eau, — ont, il faut le dire, beaucoup contrecarré les ordonnances de la faculté. Aussi chaque jour de nouveaux bals s'organisent-ils par souscription dans les quatre ou cinq grands hôtels qui se partagent l'élite des baigneurs. Comment se concilie ce système de veilles et de fatigues quotidiennes avec l'obligation impérieuse d'être matinal? Je ne sais trop : ce genre de vie se supporte encore assez bien, du moins en apparence, grâce à la surexcitation du plaisir et surtout à la tonicité des eaux ; mais, comme tout se paye ici-bas, je crains fort que plus d'un brillant coryphée des fêtes de

Vichy ne quitte les eaux un peu plus malade qu'il n'y était venu.

Il est temps de donner au lecteur quelques détails sur les diverses sources minérales, leur composition et leurs principales vertus, en tenant compte des controverses auxquelles donnent lieu quelques-unes de leurs diverses propriétés, et dont nous n'avons pas qualité pour nous faire juge.

Les sources de Vichy sont au nombre de cinq principales. La plus considérable est celle du *Grand-Puits carré*, qui est située sous la galerie nord de l'établissement, dont la température est la plus élevée, et qui alimente en grande partie les baignoires et les douches.

La *Grande-Grille*, située à l'extrémité de la même galerie nord, concourt aussi à l'alimentation des réservoirs. C'est, avec la source de l'hôpital, celle dont il se consomme et expédie au dehors la plus grande quantité d'eau.

A côté de la *Grande-Grille*, on voit s'élever les eaux du *Petit-Puits* ou *Puits Chomel*, qui ne s'emploient qu'en boissons, et dont la température est assez élevée.

La *Fontaine Rosalie* ou *Source de l'Hôpital* est située près du vieux Vichy, sur la place de l'Hôpital, à l'extrémité du jardin que domine l'établissement. Ses eaux sont reçues dans un bassin circulaire entouré d'une grille, et c'est là que se porte habituellement la plus grande affluence de buveurs. Cette fontaine dessert l'hôpital, où il a été établi quelques baignoires et quelques appareils à douches. Ses eaux conviennent particulièrement pour le traitement des maladies de foie et des inflammations chroniques de l'intestin.

Enfin, près des bords de l'Allier, sur l'emplacement qu'occupait l'ancien couvent de ce nom, on voit sourdre à la base d'un grand rocher calcaire un mince filet d'eau, qui est la source des *Célestins*. C'est celle à laquelle s'abreuvent presque exclusivement les goutteux et les calculeux, pour lesquels un pavillon d'attente a été élevé près de la source, les malades de cette catégorie pouvant difficilement se livrer à la locomotion que les médecins recommandent de pratiquer, à titre d'entr'acte, pendant l'absorption des eaux.

Deux autres sources sont situées sur la route de Cusset : l'une est la *Source des Acacias*, à laquelle on donne aussi le nom peu noble de *Fontaine des Galeux*. La seconde a reçu le nom de M. Lucas, prédécesseur de M. Prunelle dans le poste de médecin inspecteur des eaux. Ces deux sources sont peu abondantes, et on en fait rarement usage.

Les eaux de toutes ces sources présentent, avec une base et un caractère communs, des variations assez importantes de volume, de température et même de composition.

C'est ainsi que, quant au volume, le *Grand-Puits carré* fournit ou fournissait du moins, il y a quelques années, cent soixante-douze mille mètres cubes de liquide par heure, tandis que le produit des *Célestins* n'était que de cinquante mètres cubes. Depuis peu, les frères Brosson, propriétaires du domaine d'Hauterive, près Vichy, ayant fait forer sur leurs terrains des puits qui ont fourni une eau minérale identique à celle dont nous venons de parler, le volume des sources de Vichy a notablement diminué, et on a supposé, non sans de grandes apparences de fondement, que ce déchet ne pouvait être attribué qu'aux

sondes artésiennes employées par les frères Brosson. L'administration s'est émue, et une instance en suppression des puits forés dans le voisinage a été engagée contre MM. Brosson, qui, de leur côté, sans nier absolument l'influence qu'aurait pu avoir ce forage sur la diminution des sources de Vichy, et en l'absence de toute législation spéciale, se prétendent dans leur droit, en ce que le sondage a été effectué sur leurs terrains. Une ordonnance de référé a ordonné la fermeture provisoire des puits Brosson, par l'apposition d'une bonde. L'affaire en reste là, et dans ce conflit il est bien urgent qu'une loi intervienne enfin pour régler l'aménagement des eaux thermales et le périmètre dans lequel il sera interdit de percer les terrains avoisinants.

La différence de température entre les diverses sources n'est guère moindre que celle du volume. Ainsi la chaleur moyenne des eaux du *Grand-Puits* est de près de quarante-cinq degrés centigrades, tandis que celle des *Célestins* n'est que de dix-neuf degrés soixante-quinze centièmes.

Toutes ces sources, qui sont limpides, incolores en sortant de terre, prennent à l'air une teinte verdâtre, très-sensible dans le bassin de l'*Hôpital*, où les eaux sont en grande masse, et qui paraît due à la présence d'une matière verte organique en suspension. Elles dégagent toutes, par bulles plus ou moins abondantes, suivant leur degré de température, un gaz acide carbonique, mêlé d'une certaine quantité d'air atmosphérique plus oxygéné que l'air ambiant. C'est sans doute à ce mélange gazeux que les eaux minérales de Vichy doivent une grande portion des qualités stimulantes qui les rendent si énergiques. Aussi remarque-t-on une bien grande différence dans l'effet des

eaux bues sur place, ou transportées au loin, à des prix qu'il n'est malheureusement pas donné aux modiques bourses d'atteindre.

La composition de ces eaux est uniforme, sauf quelques variations de quantité dans les différentes sources. Le *carbonate de soude*, qui en fait la base, leur donne ces propriétés alcalines qui les distinguent entre toutes. La substance qui y prédomine le plus ensuite est le *muriate de soude*, ou sel marin, commun à la plupart des eaux minérales. Le *sulfate de soude*, ou sel de Glauber, s'y montre également en quantité notable. Viennent ensuite le *carbonate de chaux*, le *carbonate de magnésie*, ce dernier à dose peu élevée. Enfin les eaux contiennent, sans parler du mélange d'acide carbonique, d'azote et d'oxygène qu'on voit bouillonner à leur surface, de l'*oxyde de fer*, du *silice*, et quelques autres matières en quantités insignifiantes.

On voit que l'alcalinité est la qualité dominante de ces eaux. Elles agissent à la manière des remèdes *altérants*, c'est-à-dire qu'en se mêlant au sang et en pénétrant nos tissus elles modifient profondément, bien que d'une façon lente et à peine sensible d'abord, toutes les humeurs de l'organisme. C'est ainsi qu'elles neutralisent les acides de l'estomac et des diverses sécrétions, rendent le sang plus alcalin, c'est-à-dire plus fluide, et activent sa circulation, presque toujours très-ralentie sous l'empire des maladies chroniques.

C'est au traitement de ces maladies que conviennent particulièrement les eaux de Vichy, alors surtout qu'elles ont revêtu dans l'origine une forme plus ou moins inflammatoire. Il est reconnu que les affections de cette dernière nature entraînent toujours la tuméfaction et l'épaississe-

ment des parties qu'elles ont envahies, c'est-à-dire ce que, dans l'ancienne médecine, on appelait des *obstructions*, faute de pouvoir définir le caractère de ces obstacles. Or l'albumine et la fibrine, qui forment la base de ces engorgements, étant solubles dans l'alcali, et le sang acquérant d'autre part une plus grande activité, on conçoit sans peine que, saturées sans cesse de liquide alcalin, les parties indurées finissent par s'amollir, diminuer de volume et se résoudre sous la simple action des eaux. Il ne faut donc pas s'étonner que celles de Vichy fassent merveilles contre toute une catégorie de maladies presque toujours accompagnées d'engorgements, telles que les *affections du foie*, pour lesquelles elles sont spécifiques, celles *de la rate, des ovaires*, les *métrites chroniques*, les *tumeurs du mésentère*, et, enfin, les *inflammations de l'estomac et des intestins*, où, sans qu'il y ait d'engorgement proprement dit, on remarque toujours, après un certain temps écoulé, une induration des tissus subjacents à la membrane muqueuse. Il importe au plus haut degré que ces dernières maladies soient bien décidément passées de l'état aigu à l'état chronique : autrement, loin de les guérir, les eaux occasionneraient les plus graves désordres chez les malades qui en sont atteints et qui ne doivent, dans tous les cas, les prendre qu'avec mesure et circonspection.

Les eaux de Vichy réussissent encore contre le *catarrhe vésical*, les *affections scrofuleuses* et la *chlorose* ou *pâles couleurs*, dont tant de jeunes filles sont atteintes à l'époque de la puberté.

Enfin, les alcalis corrigeant les acides, les eaux de Vichy conviennent aussi parfaitement au traitement de la *gravelle*, notamment de la gravelle rouge, qui se compose d'acide urique. Sur ce point, pas de contestation. Mais M. Petit,

aujourd'hui médecin inspecteur, ayant remarqué une très-grande analogie entre la formation et les causes déterminantes de la gravelle et celles de la *goutte*, a pensé que les eaux de Vichy pourraient également opérer la cure de cette dernière maladie, et d'heureux résultats sont venus corroborer cette opinion. C'est sur ce point que M. Prunelle était spécialement en désaccord avec son ancien inspecteur adjoint. M. Prunelle concédait que les eaux peuvent apporter quelque soulagement aux malades qui souffrent d'une goutte interne; mais il les jugeait plus nuisibles qu'utiles dans les cas de goutte articulaire. Placés entre ces deux avis, les malheureux goutteux ont élevé leurs supplications jusqu'à l'Académie de médecine, à laquelle un de ses membres, M. Patissier, a fait un rapport favorable à l'opinion de M. Petit; mais qui, ne jugeant pas encore la question suffisamment étudiée, a évité de se prononcer, en déclarant seulement que « les faits observés permettaient au moins d'établir que les eaux de Vichy étaient plutôt utiles que nuisibles pour le traitement de la goutte. »

M. Petit pense également qu'il est possible, *facile même*, dans presque tous les cas, de guérir la *pierre* par le seul usage des eaux de Vichy prises en boissons et en bains; et il cite, à l'appui de cette opinion, diverses cures et expériences qui la rendent au moins très-plausible.

Telles sont les diverses maladies, bien différentes de nature et d'origine, auxquelles les eaux salines et alcalines de Vichy peuvent apporter, sinon toujours une guérison radicale, au moins un grand soulagement.

La durée de la saison des eaux, qui varie naturellement suivant la gravité des cas, est généralement de vingt à vingt-cinq jours. Ce temps passe bien vite : à peine a-t-on formé quelques relations pleines de charme, que l'heure du dé-

part arrive, et il faut brusquement les rompre. On est amis intimes : on se quitte pour ne se revoir jamais, sans doute. Cela vaut peut-être mieux ainsi : on conserve toute la fraîcheur, toute l'illusion du souvenir; on évite les désenchantements tristes, amers ou prosaïques, que trop souvent l'avenir ne fait qu'apprêter aux *gens de revue*.

AIX EN SAVOIE

I

Il y a trois Aix fameuses, toutes trois thermales, l'une en Prusse, la capitale et le tombeau de Charlemagne : l'autre en Provence, illustrée par les naïves réjouissances d'un vieil enfant couronné et les dynastiques douleurs de la veuve de Henri VI; la troisième, Aix en Savoie.

De ces trois, comme ville, la moins considérable est, sans contredit, la dernière. Aix la savoyarde ou la *savoisienne* (euphémisme prétentieux et de nouvelle introduction, que je repousse au nom de la vérité des origines et des langages; qui nommera jamais l'admirable épisode du philosophe de Genève le vicaire *savoisien ?*), Aix la savoyarde, dis-je, malgré sa filiation romaine, ses quartiers de noblesse antique, n'est qu'une petite ville, ou plutôt un gros bourg de trois ou quatre mille habitants tout au

plus, dont l'importance a cependant plus que triplé depuis 1814.

Mais, comme établissement thermal, nous ne craignons pas de le dire, Aix en Savoie prime et Aix-la-Chapelle et surtout Aix en Provence, qui n'offre, à dire vrai, que des sources d'eau chaude dépourvues de principe minéralisateur, et de magnifiques piscines, reste des thermes construits *sub proconsule Sextio*.

A douze ou quinze kilomètres de Chambéry, sur la route qui lie Genève à la première de ces deux villes, à l'extrémité d'une pittoresque vallée, profondément encaissée à droite par une chaîne non interrompue de collines au flanc desquelles s'étagent de gros hameaux ou des villages de la meilleure apparence, on trouve, sur une éminence, et à l'endroit où le vallon, s'élargissant, forçant sa ceinture rocheuse, se contourne et se transforme en une façon de cirque ou de plaine mouvementée, bornée par les silhouettes lointaines de sommets déjà grandioses, on trouve, dis-je, à mi-sommet d'une colline, la ville d'Aix en Savoie.

Elle n'est, à vrai dire, qu'une longue rue formant les limites de la grande route, à part toutefois quelques appendices latéraux et voies bâties adjacentes. On laisse à droite le Casino, où nous entrerons tout à l'heure; on arrive au grand trot sur une place oblongue et trapézoïde, le cœur et le centre de la cité, *the heart of mid-Lothian*, garnie de cafés et d'hôtels d'assez avenante apparence. Une rue débouchant de la place conduit sur un plan ascensionnel à l'établissement des bains, où nous ferons une visite. A l'autre extrémité de la place, celle par où se continue la route de Genève, on passe sous une arche semblable aux deux arceaux dont l'Odéon était autrefois accoté sur les rues Corneille et Molière. Là, une descente assez rapide

conduit entre deux haies de maisons, bientôt plus rares, et bientôt après disparues dans une riante plaine ombragée de platanes et de peupliers gigantesques, bornée par les crêtes aiguës qui environnent les flots limpides du Bourget.

Voilà tout Aix. Comme la plupart des villes thermales, elle est et demeure assoupie jusqu'aux environs d'avril. Elle se lève alors pour une veille brillante et ininterrompue jusqu'à la fin de septembre, où elle se rendort de nouveau comme la marmotte allobroge.

Ce qui fait sa fortune annuelle et croissante, c'est la rare possession, le deux fois heureux privilége d'eaux véritablement curatives, jaillissant d'un sol poétique, attractif, sous un doux ciel, à deux pas des plus grandes merveilles d'une nature sans rivale.

Il y a peu d'années encore, Aix n'était que le rendez-vous des baigneurs de l'ouest et du midi de la France, et du nord de la Péninsule; les *beaux* lyonnais y florissaient, et on les y nommait, si j'ai bonne mémoire, les *dévorants*, mot fatidique dans cette Savoie qu'un peu plus tard devaient envahir les *voraces*. Mais, depuis dix années que la mode des eaux passe de plus en plus dans les mœurs et que la médecine reconnaît le pouvoir empirique, mais constaté et quelquefois miraculeux, de cet agréable remède, Aix a pris des proportions pour ainsi dire européennes.

Nous applaudissons sans réserve à cette régénérescence; elle est de tout point méritée : nous l'allons prouver tout à l'heure. Depuis le temps où s'élevait à Aix l'arc de Campanus, qu'on y voit encore aujourd'hui, où Rome s'y portait comme actuellement Londres, où la ville savoyarde était successivement dénommée : *Aquæ Allobrogum*, *Aquæ*

Domitiæ et *Aquæ Gratianæ*, du nom de l'empereur Gratien, les réservoirs d'hygiène et de salubrité qu'elle contient n'ont pas cessé de faire couler et de répandre, inaltérables, la vie, la santé à pleins bords. Ce qui s'y passe aujourd'hui, le mouvement qui y rayonne, la restauration qui s'y fait, est donc de droit divin et appartient à cette nature de légitimité heureuse dont jamais secte politique ne contestera les bienfaits.

Les eaux thermales d'Aix jaillissent de deux sources : l'une dite de *soufre ;* la seconde, d'*alun*, qui n'en contient pas une parcelle. Toutes les deux sont sulfureuses, mais la deuxième l'est à un degré bien moindre que la première ; elle est potable et la saveur en est un peu acidulée ; d'où, sans doute, le sobriquet traditionnel que des chimistes peu experts lui ont attribué, et qui subsiste par les besoins du *distinguo* et la force de la routine.

L'eau de ces sources est d'une limpidité parfaite ; elles exhalent, la première surtout, un parfum d'œufs couvés assez désagréable, et la chaleur moyenne en est de quarante-cinq degrés centigrades.

Elle est administrée dans deux établissements : l'un dit Établissement royal, alimenté par les deux sources, et qui fut construit, en 1772, par Victor-Amédée III ; l'autre, nommé Thermes Berthollet, du nom de l'illustre savant que nous devons à la Savoie, et dont les mânes doivent frémir, en entendant qualifier eau d'alun l'onde sulfureuse que reçoivent les baignoires des thermes placés sous leur invocation.

L'établissement royal ne manque pas d'élégance ; et il est l'un des plus complets, sans contredit, de toute l'Europe thermale. Il se compose de trente-six pièces formant quatre divisions. De vastes baignoires y sont mises à la

disposition du public; chacune d'elles desservie par trois conduits et trois robinets d'eau de soufre, d'eau naturelle et d'*eau d'alun;* ceci soit dit, puisque l'usage a perpétué ce solécisme scientifique. Mais la plupart des malades préfèrent, avec grande raison, le bain des piscines à celui des baignoires. Ils peuvent s'y livrer à toutes les fantaisies gymnastiques et natatoires, et joindre au stimulant du bain les bons effets de l'exercice. Il y a deux piscines, une pour chaque sexe; elles sont fort vastes; l'eau y arrive par le fond; la température s'y maintient avec beaucoup d'égalité entre trente et trente-cinq degrés centigrades. Elles sont éclairées par le haut; et la lumière, en s'y jouant sur les carreaux qui en revêtent le pourtour, contribue à en faire ressortir la parfaite limpidité.

L'établissement contient un *vaporarium* construit sur le modèle de ceux d'Ischia, ou salle circulaire de quinze à seize pieds de diamètre, que surmonte un dôme vitré et qu'entourent de petites étuves isolées.

Ce qui distingue surtout Aix de tous les autres établissements thermaux, c'est la perfection avec laquelle sont organisés les appareils à douches de vapeur, et, mieux encore, d'eau minérale. Parmi ces dernières, il en est de toutes les sortes, de toutes les directions et de toutes les températures. Il y en a de verticales, d'ascendantes ou d'obliques, de chaudes, de froides, de mitigées ou *écossaises*, c'est-à-dire alternativement chaudes et froides, de générales, de partielles, etc., etc. On en varie le volume et le choc suivant toutes les exigences et selon tous les cas possibles. Les doucheurs et masseurs auxquels est confié le soin de les administrer sont d'une adresse sans égale. Après la douche, le baigneur est plongé dans le *bouillon;* ne riez pas, on nomme ainsi une certaine pièce — j'allais

dire une certaine marmite — à la surface de laquelle l'eau thermale, arrivant violemment par le fond, se manifeste effectivement par des bouillons peu rassurants pour le baigneur encore novice.

Après le bouillon, la chaudière, et, après l'étuve, l'*enfer!* Il y a l'enfer des hommes et l'enfer des femmes. Il n'y a pas de purgatoire. L'enfer est une série de cabinets noirs que leur gisement souterrain et leur température... comment dire? infernale ont fait baptiser de ce nom. Deux jets très-forts viennent s'y briser contre le sol, en répandant des tourbillons d'une vapeur diabolique. Pendant que le malade reçoit cette douche de senteur, ses pieds sont plongés dans l'eau minérale. L'*enfer* est une médication énergique, mais il n'en faut point abuser. *Perseverare diabolicum...*

Les *Thermes Berthollet*, spécialement affectés à la source d'alun, se composent d'un vaste cabinet voûté destiné aux douches et étuves gratuites, de plusieurs cabinets secondaires pour les douches locales de vapeur, et d'un grand bassin, autrefois bain public, aujourd'hui divisé en plusieurs compartiments employés soit aux bains des pauvres, soit à des usages vétérinaires.

L'action des eaux d'Aix est énergiquement excitante; elle porte à la peau, accélère le pouls et convient spécialement au traitement des rhumatismes, notamment de ceux dont l'espèce, commune dans les pays humides, tels que l'Angleterre et la Hollande, est dite *gommeuse* ou *spongieuse*, pour les maladies de la peau, les anciennes blessures, les paralysies partielles, etc., etc. Elle fait merveille sur les constitutions lymphatiques et scrofuleuses, favorise l'action musculaire par les bains de natation, et, aidant au développement de la cavité pectorale, peut prévenir la

formation des tubercules pulmonaires, funestes accidents si à craindre chez les sujets de ce tempérament.

Le service thermal est dirigé à Aix par MM. Despine père et fils, auxquels sont adjoints, pour cette grave tâche, MM. Vidal père et fils, Forestier père et fils, Dardel, Davat, Verrat, Blanc, Bertier et Guillaud. Il y a peu d'eaux minérales desservies par des médecins non-seulement aussi nombreux, mais en même temps aussi capables.

C'est un docteur français, M. Constantin James, spécial en matière d'eaux thermales, qui rend cette haute justice au corps médical d'Aix-les-Bains.

Le même docteur constate que les exercices fatigants et l'abondante transpiration, inséparables de la cure, nécessitent une nourriture substantielle et tonique, qui n'exclut nullement le concours d'un vin généreux ; et il ajoute que, « sous ce rapport, les malades se montrent d'une parfaite docilité. »

Ce trait d'union va nous servir à aborder la vie mondaine, gastronomique et de plaisirs que le malade mène à Aix, et qui n'est pas sans influence bienfaisante sur les résultats de la cure, bien que les affections qui s'y traitent ne soient pas, en général, de cette nature où le moral a grande part. Un traitement dont les premières conséquences sont de contraindre le malade à une hygiène succulente, à un régime vigoureux, suffirait seul pour expliquer la haute prospérité d'Aix. Nulle part, d'ailleurs, une telle ordonnance ne saurait être mieux ni moins chèrement suivie qu'au bord des lacs allobroges. Tout abonde dans ce plantureux et bon pays de Savoie. Les lacs et les rivières y fournissent les plus beaux et les plus fins poissons d'eau douce : le lavaret, la truite, l'ombre-chevalier, la perche, le brochet, l'anguille. Depuis la perdrix et le

lièvre jusqu'à l'ours et au chamois, toutes les variétés de gibier fournissent en foule l'une des plus solides bases de la médication locale. On sait assez la grande supériorité du bétail des montagnes savoyardes ou suisses sur les autres produits des races similaires. Le reste à l'avenant : légumes, fruits parfaits, le tout arrosé d'un gros vin haut en couleur, vermeil, un peu âpre d'abord, mais plein de feu et de jeunesse, comme les mâles populations qui le produisent.

Cette excellente vie matérielle à un bon marché remarquable, bon visage d'hôte et affable, ponctualité dans le service, discrétion, cordialité sans effusions loquaces, voilà ce que le baigneur est assuré de trouver, comme complément de la cure, dans les auberges d'Aix et de Savoie en général. J'ajoute que ce n'est pas seulement dans les services et les rapports stipendiés qu'il trouvera cette bonté et cet empressement natifs; et mon cœur se dilate encore au souvenir de ces bonnes, larges et ouvertes physionomies, images de la sincérité et de l'excellence de l'âme, qui sont le type saillant, je dirai presque universel, de cette franche et forte race transalpine.

Bien qu'il n'en fût aucun besoin, on a introduit à Aix, par surérogation, un luxe de jouissances mondaines et de civilisation, qui ne le cède aux splendeurs raffinées d'aucune capitale. Bals et soirées, concerts, spectacles, se succèdent sans interruption. C'est ici le lieu d'entr'ouvrir les portes de ce lieu féerique que l'on nomme le *Casino*. Les bâtiments du *Casino*, élevés sur les plans corrects et élégants de M. Pellegrini, architecte savoyard, menaçaient de rester interrompus faute de fonds, lorsqu'un étranger, Bias, non celui de Priène, mais un Bias français, offrit de terminer la construction à ses frais et de se charger de

l'exploitation ; ce qu'il fit, à la grande satisfaction de la Savoie et des baigneurs. Comme son homonyme antique, il apporta tout avec lui, et le Casino d'Aix est aujourd'hui l'un des plus magnifiques de l'Europe. On y trouve salons de danse, de jeu, de conversation, de concert, de lecture; restaurants somptueux et cabinets particuliers à l'instar de nos boudoirs gastronomiques les plus *dorés.* L'ameublement de ces divers lieux de plaisir est d'un grand faste. On ne pourrait se croire au pied des Alpes, dans un pays rude et primitif, si le premier des décorateurs, la nature, d'un coup de son pinceau magique, ne transformait, l'instant d'après, aux yeux des malades et des touristes réunis pour humer la brise des montagnes sur la terrasse du palais, le spectacle de tant de fêtes et de luxe en une autre scène non moins digne d'admiration, bien que gratuite : le diorama d'une belle plaine couverte de longs peupliers, que terminent dans un horizon rapproché plusieurs étages d'âpres sommets dentelés, au faîte, de pics et de pitons neigeux.

Deux bals et deux grands concerts sont offerts chaque semaine aux abonnés de ce splendide établissement. L'orchestre y est placé sous la direction de M. Simon Lévy, l'ancien associé de Strauss, qui, lui-même, a tenu plusieurs années le sceptre ou le bâton musical aux eaux d'Aix. Il est bien inutile d'ajouter que ces fêtes sont assidûment suivies. On entend aussi fréquemment, soit au Casino, soit sur la promenade de la ville, un excellent corps de musique, celui des *chevau-légers* de Piémont. Entendre des chevau-légers et en voir! Il faut se hâter, comme disait le roi de Sardaigne Charles-Emmanuel IV, au moment de la Révolution française : « *Ceux qui ont envie de régner n'ont qu'à se dépêcher !* »

J'ai parlé d'une promenade de la ville : j'ai regret de dire qu'elle se nomme le *Gigot*. Elle règne dans des prairies et des marécages émaillés de *haricots* en plates-bandes. Le *Gigot* est, du reste, ombragé de platanes et de superbes marronniers.

Au *Gigot* ou ailleurs, on assure que beaucoup d'aventures se nouent et se dénouent à Aix. Je le crois fort : rien ne s'accorde, bien que l'on en ait dit, comme le feu et l'eau. Le lieu inspire.

« Aimons donc! aimons donc! De l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons!

II

Je demande pardon au lecteur de passer, sans transition, d'un sujet à l'autre. J'y suis forcé par l'étendue de la matière. L'une des curiosités d'Aix est, avec le temple de Diane, l'arc de Campanus et le château du marquis d'Aix, un personnage illustré, je ne sais pourquoi, par la verve touriste de M. Dumas. Sur la place d'Aix, à droite en venant de Genève, est un petit café, de modeste apparence, intérieurement décoré d'un papier à personnages représentant des épisodes quelconques de la vie mexicaine ou péruvienne. La première fois que j'entrai chez ce Procope savoyard, je me trouvai en face d'un personnage long et mince, fort curieux, d'un empressement taciturne, qui me parut être à la fois maître et garçon de l'officine. On me dit :

— Voilà Jacotot !

Cette désignation ne m'apprit rien.

— Comment, vous, Français, me dit-on, vous ne connaissez pas le *fameux* Jacotot?

— Absolument pas, répondis-je.

— Le fameux Jacotot d'Alexandre Dumas?

— Encore moins.

J'avais, à ma honte, oublié ce type piquant des *Impressions de voyage*. Mon ignorance parut scandaliser beaucoup. Je cherchai vainement à pénétrer ce qui, dans la personne de M. Jacotot, avait pu se recommander aux pinceaux et à l'album du plus fécond des... narrateurs. Je n'aperçus rien, et ne pus attribuer qu'à la puissance du génie l'européenne renommée de M. Jacotot, que de candides visiteurs viennent encore, après vingt ans, sur la foi de M. Dumas, contempler dans l'exercice majestueux et muet de ses fonctions, au milieu de tous ses Incas.

Toujours méprisant l'art de la transition, je saute des admirateurs de M. Jacotot aux ânes d'Aix. Ces utiles quadrupèdes, fort répandus à Aix, y sont très-instamment recommandés comme véhicules hygiéniques. Leurs paisibles mœurs, la sûreté et la douceur de leur allure, et leur jarret infatigable, les rendent précieux et quelquefois indispensables dans les courses de montagnes. Aussi leur succès est-il grand. Ces nobles pachydermes s'enorgueillissent d'une race pure et sans mélange de roture; ils ont leur *stud-book*, se piquent, comme le mulet, d'une généalogie qui se perd dans la nuit des temps, et je ne sais même pas s'ils ne prétendent pas faire remonter leur auteur jusqu'à Asinus Pollio. Ils paraissent périodiquement — comment dirai-je? — sur l'*onodrome*; et l'une des distractions les plus imprévues de la vie thermale à Aix est,

sans conteste, une course d'ânes exécutée dans la saison selon toutes les règles du *turf*.

Mais ce qui rend incomparable le séjour de cette ville d'eaux, ce sont les alentours, les buts d'excursion voisins. Où trouver des promenades capables de soutenir le parallèle avec le voyage de Genève, celui de Chamounix, du mont Blanc, de Grenoble, de la Grande-Chartreuse, de Chambéry et des Charmettes, d'Annecy, du lac du Bourget, sans compter tant de châteaux, de ruines, de cascades, de monastères, dont le moindre serait, dans une nature moins riche, le but de mille pèlerinages?

Une journée à peine sépare Aix-les-Eaux des plus distantes de ces merveilles. Mais, pour nous circonscrire, car il le faut, nous nous bornerons au pourtour immédiat, à la banlieue, pour ainsi dire, de cette heureuse ville thermale, et notre tâche sera encore assez complexe et assez grande.

Et d'abord, l'admirable lac du Bourget, dont le principal port est à dix minutes de la ville, nous appelle comme le but favori et journalier des promenades des baigneurs. Dominée par le mont du Chat, où la tradition prétend qu'Annibal opéra son premier passage dans le pays des Allobroges, marchant sur Rome (avant Jésus-Christ, l'an 229), cette nappe d'azur s'étend longitudinalement entre deux haies de crêtes décharnées qui surplombent à pic, sur un parcours de plusieurs lieues, sans cesse sillonné par d'élégants esquifs et des bateaux à vapeur qui la relient avec Lyon et le Midi par le haut Rhône. Malgré sa limpidité, le calme apparent de ses eaux, elle est sujette à des tourmentes et à des orages subits d'autant plus dangereux parfois, que les points d'atterrissement y sont plus rares. Les nuits d'été, des barques mys-

térieuses la parcourent, d'où s'élèvent des instruments et des voix, disant au ciel et aux échos de la montagne tantôt les chants de l'Italie, tantôt l'hymne mélodieux de Lamartine et de Niedermeyer, qui fut inspiré par ces beaux lieux.

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence:
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux.
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux!

Si le lac de Genève appartient à Rousseau et par droit de conquête et par droit de naissance, on peut dire sans emphase poétique que celui du Bourget est tout à Lamartine. Son nom, celui d'Elvire, en sont dès aujourd'hui et en seront inséparables. C'est une conquête dont nous le félicitons plus que de ses récentes acquisitions sur le territoire ottoman. Ici, ce n'est qu'un son, une ombre; là-bas, c'est un vaste domaine, ce sont des toits, des champs fertiles; mais cette ombre sera vivante et ce son vibrera toujours, tandis que toits, champs, domaines, auront perdu et désappris le nom français de leur éphémère seigneur.

Il est intéressant de rechercher comment cette inspira-

tion sans modèle prit naissance comme la fée, comme le fantôme des eaux, autour de ces ondes transparentes, au sein de ce lac enchanté qu'effleure notre barque inclinée sous son dais, sous sa vergue pavoisée. Le poëte lui-même a satisfait l'élan et justifié les *on dit* de l'admiration publique dans la nouvelle édition qu'il a publiée de ses œuvres : « Voici, dit-il, à quelle occasion j'écrivis ces vers (*treizième Méditation*). Mes deux amis, MM. de Virieu, Vignet et moi, nous nous embarquâmes, un soir d'orage, dans un petit bateau de pêcheur sur le lac du Bourget. La tempête nous prit et nous chassa, au hasard des vagues, à trois ou quatre lieues du point où nous nous étions embarqués. Après nous avoir ballottés toute la nuit, les flots nous jetèrent entre les rochers d'une petite île, à l'extrémité du lac. Le sommet de l'île était surmonté d'un vieux château flanqué de tours et dont les jardins, échelonnés en terrasses unies les unes aux autres par de petits escaliers taillés dans le roc, couvraient toute la surface de l'îlot. Ce château était habité par M. de Châtillon, vieux gentilhomme savoisien. Il nous offrit l'hospitalité ; nous passâmes deux ou trois jours dans son manoir entre ses livres et ses fleurs. M. de Châtillon menait depuis quinze ou vingt ans une vie d'ermite dans cette demeure. Il sentait son bonheur et il le chantait. Il avait écrit un poëme intitulé : *Mon lac et mon château*. C'était l'Horace poétique de ce Tibur sauvage. Ses vers ne manquaient ni de grâce ni de sentiment : ils réfléchissaient la sérénité d'une âme calmée par le soir de la vie, comme son lac réfléchissait lui-même son donjon couronné de lierre, d'espaliers et de jasmin. Il était loin de se douter qu'un de ses trois jeunes hôtes était lui-même poëte sous ses cheveux blonds. Il fut heureux de trouver en nous des auditeurs et des apprécia-

teurs de sa poésie; en trois séances, après le souper, il nous lut tout son poëme. Quand notre bateau fut radoubé, nous prîmes congé du vieux gentilhomme. Nous étions déjà amis. A quelques jours de là, je lui renvoyais pour carte de visite, par un batelier qui allait à Seyssel et qui passait au pied de son île, ces vers. »

C'était le *Lac!*

Moi aussi, humble écrivain, ce fut avec deux compagnons, deux jeunes hommes à l'âme généreuse, au cœur français et sympathique, que je m'embarquai sur le lac, non par un soir d'orage, mais par une admirable matinée de printemps. Nous nous rendions à Haute-Combe, le Saint-Denis, la solennelle et poétique sépulture des rois de Sardaigne. Haute-Combe est un monastère fondé de temps immémorial sur la rive ouest du lac, à l'entrée d'une vallée haute (comme le nom l'indique du reste) qui apparaît comme une oasis verdoyante aux flancs abrupts et arides de la montagne qui ceint le lac. Haute-Combe est le but chéri et nécessaire de la première promenade des baigneurs d'Aix en Savoie. Dévasté comme les nôtres propres en 1793, ce couvent de bénédictins fut restauré splendidement par l'avant-dernier roi de Piémont, Charles-Félix, qui y repose. Voici comment je fus conduit à le visiter, bien que non baigneur de la saison thermale. Je me trouvais à Chambéry sans songer à rien de semblable. Les temps ne le permettaient pas (avril 1848), lorsqu'un habitant de l'hôtel où j'étais descendu, un parfait, aimable et élégant gentleman, m'aborda pour me demander si je connaissais Haute-Combe.

Sur ma réponse négative :

« Oh ! me dit-il, vous ne pouvez vous dispenser de cette visite. Je regrette de ne pouvoir vous y accompagner ; j'y

ai quelques amis, continua-t-il en souriant; mais je dois me rendre en France (car je suis Français), où les élections m'appellent (les premières élections par le suffrage universel). A défaut de ma compagnie, je puis vous offrir une lettre d'introduction auprès des pères, grâce à laquelle j'ai l'espoir que vous serez bien reçu. »

J'acceptai avec empressement.

Quand ce brillant et cordial gentleman se fut retiré, j'appris de l'hôte que c'était un des pères de Haute-Combe. Il allait voter en Vendée. Cela fait, il viendrait reprendre sa vie contemplative, et studieuse, et pieuse, sur la *Combe* fortunée, bien qu'aride, où s'élève son monastère. A une telle invitation, je n'avais garde de manquer. Je vis Haute-Combe, séjour gothique et romantique s'il en fut, mais trop neuf. Les pères ont pour mission d'étudier, de contempler, de veiller et de prier sur les tombes des souverains qui se sont commis à leur garde. Des revenus modestes, mais suffisants, joints aux produits des terres de la *Combe*, leur permettent de soutenir hospitalièrement, dignement, leur rang dans la chrétienté. Ils nous reçurent à merveille; nous offrirent leur meilleur vin; nous conduisirent au haut de leur observatoire, d'où la chaîne des Alpes apparaît avec des développements prestigieux; nous firent admirer dans le plus grands détail les objets d'art, joyaux, peintures et sculptures, dont la munificence du roi Charles-Félix et de son successeur ont doté leur magnifique monastère. Je l'ai dit, il ne manque à toutes ces merveilles que deux ou trois siècles en çà. On n'y saurait reprendre qu'un peu trop de jeunesse, beau défaut pour l'homme, fâcheux pour les statues et les ogives. On peut dire que Haute-Combe, le *nec plus ultra*, le *summum* du pastiche, est le dernier des monastères.

Je voudrais maintenant conduire le lecteur à Chambéry et aux Charmettes; je voudrais lui faire à mon tour, comme je les ai reçus moi-même, les honneurs de cette ville élégante, paisible, religieuse, aristocratique, où commence pourtant à bouillonner çà et là le ferment révolutionnaire; je voudrais le mener dans ce pli de montagne où Jean-Jacques m'est apparu tout entier au bord du ruisseau qui gronde et qui roule dans le ravin, dans la maisonnette rustique et solitaire où il passa les plus beaux ans de sa jeunesse, de moitié entre Claude Anet et la pauvre madame de Warens, peinte en Omphale, blonde, courte, ramassée, telle qu'il l'a dépeinte, aux pieds de laquelle file un Hercule qui n'a aucun trait commun avec l'auteur des *Confessions;* je voudrais lui montrer ce jardin de curé et cette tonnelle des Charmettes, où se sont écoulées, au sein de la plus coupable innocence, de si joyeuses après-dînées, où tant de fois on prit le café et les fraises avec ces cris de joie et de sensualité qui n'appartiennent qu'à Rousseau; je voudrais exhiber la grosse montre d'argent encore accrochée à un clou, le clavecin, la table à écrire. Mais à quoi bon? Laissons au lecteur les douces surprises de ce pèlerinage dont il ne peut se dispenser et suivons Jean-Jacques à ces fameuses *Echelles,* véritables *portes de fer* de la France et de la Savoie.

A ce passage, situé à peu près à égale distance de Chambéry et du pont de Beauvoisin, frontière de France et de Savoie; à ce passage, dis-je, se rapporte l'une des plus délicieuses pages de Rousseau. Nous le laisserons le décrire : « Faire route à pied par un beau temps dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour objet de ma course un objet agréable (*madame de Warens*), voilà de toutes les manières celle qui est le plus de mon goût...

J'eus ce plaisir, et je le goûtai dans tout son charme en approchant de Chambéry. Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le Pas-de-l'Échelle, au-dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appellé Chailles, court et bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière qui paraît avoir mis à les creuser des milliers de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs; cela faisait que je pouvais contempler au fond et gagner des vertiges tout à mon aise; car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés, est qu'ils me font tourner la tête, et j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je sois en sûreté!...

« Plus près de Chambéry, j'eus un spectacle semblable en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade que je vis de mes jours. La montagne est tellement escarpée, que l'eau se détache net et tombe en arcades assez loin pour qu'on puisse tourner entre la cascade et la roche, quelquefois sans être mouillé. Mais, si l'on ne prend bien ses mesures, on y est aisément trompé, comme je le fus; car, à cause de l'extrême hauteur, l'eau se divise et tombe en poussière; et lorsqu'on approche un peu trop de ce nuage, sans s'apercevoir d'abord qu'on se mouille, bientôt on est tout trempé.

« Enfin, je la revois!... » — Je ne l'ai pas revue; mais j'ai franchi, comme Rousseau, le sombre passage des Échelles avec les mêmes sensations, à part la volupté du tournoiement de tête. Comme lui, j'ai été trempé pour avoir voulu m'approcher de la bizarre cascade.

Le *salon* d'Aix contient un beau portrait équestre du roi régnant de Piémont, Victor-Emmanuel. Ce portrait est un souvenir d'une récente visite que ce jeune souverain a faite à la ville thermale, où il a été accueilli avec une

effusion de bon augure pour la prospérité et la durée de son règne. Le portrait équestre convient à ce jeune prince, l'un des meilleurs cavaliers, dit-on, de son royaume, comme il s'en est montré l'un des plus braves soldats dans cette guerre désastreuse de l'indépendance italienne. Victor-Emmanuel avait de qui tenir. Quand on compte dans ses aïeux, depuis seulement deux siècles, le prince Eugène de Savoie, Philibert-Emmanuel, le brave et malheureux Charles-Albert, on est tenu d'être citoyen et soldat; le mépris de la vie et même de la pourpre devient une vertu vulgaire, mais d'une de ces vulgarités qui n'excluent ni la noblesse ni l'héroïsme, et qui donnent des droits éternels à la reconnaissance des hommes. Le jeune souverain Victor-Emmanuel est roi constitutionnel : un tel rôle est facile et même glorieux à qui veut l'accepter franchement. Il paraît l'avoir compris. Ses États sont le seul asile des débris de la patrie italienne. C'est assez dire qu'il a droit, à ce titre et comme notre allié, au respect et aux sympathies de la nôtre.

AIX-LA-CHAPELLE [1]

I

Je revenais de faire un tour en Hollande. J'avais pris le Rhin ou le Waal à Nimègue, et j'étais remonté par bateau à vapeur jusqu'à Cologne. De là, après un jour passé à visiter le *Dom* et toutes ses merveilles, je m'éloigne à

[1] J'ai demandé d'avance pardon au lecteur pour la diversité d'allures qu'il trouverait dans les chapitres de ce livre. Mon but, comme on le voit bien, n'a pas été de faire un traité didactique des eaux thermales, mais bien de montrer, par quelques esquisses, le côté mondain, pittoresque, élégant ou passionné, de la vie toute spéciale qu'on y mène. Dans les eaux où l'on joue, comme à Aix-la-Chapelle, le jeu est la grande affaire : l'amour et la santé ne viennent qu'après. On me permettra donc d'encadrer les détails que j'ai à donner sur le berceau et la tombe du grand empereur Charlemagne dans une histoire d'hallucination au jeu, histoire bizarre, j'en conviens, invraisemblable, je l'avoue, et pourtant très-vraie, — comme toutes les histoires. Je ne demande pas, au reste, précisément à être cru sur parole. Que le lecteur essaye seulement de la recette de lord S..., et il en verra bien d'autres.

regret de la cité rhénane. Comme dédommagement, je me promets au moins de dépenser quelques jours à Aix-la-Chapelle, où m'attire un secret penchant. Les résolutions de ce genre sont celles dont l'accomplissement me coûte le moins en voyage.

Au petit jour, je suis à l'embarcadère du chemin de fer et je prends place dans un waggon cosmopolite, au grand complet. Toute l'Europe y était, je crois, représentée, circonstance peu rare, au surplus, dans les véhicules et les tables d'hôte de ces terrains neutres et de ces lieux de transit continuel si chers aux voyageurs, qu'on nomme la Prusse rhénane et la Belgique. J'avais en face de moi un Anglais, un Hongrois et un gros Allemand d'Elberfeld. Tous trois, les deux premiers surtout, semblaient aller de compagnie et formaient un cénacle assez loquace, moins l'Anglais, toutefois, qui n'ouvrait guère la bouche que pour de très-courtes répliques; mais le noble Magyar parlait pour deux et demi au moins, ce qui refaisait l'équilibre. Leur conversation avait lieu en français, ainsi qu'il arrive entre gens de nationalité diverse. Le pays étant plat et de fort peu d'attrait, si ce n'est aux approches d'Aix, je n'avais rien de mieux à faire que d'écouter indolemment, comme c'est assez mon usage. J'écoutai donc, et je prêtai nonchalamment aux discours de mes compagnons une oreille engourdie par le mouvement soporifique de la route.

L'Anglais et le Hongrois revenaient d'Orient, où ils avaient fait connaissance; et le magnat aimait à raconter à l'Allemand les phases de leur odyssée, prenant de temps en temps à témoin l'insulaire, qui approuvait plutôt du geste que de la voix.

Voici l'une des anecdotes qu'il narra et qui eut le don

de me tirer soudainement du demi-sommeil où la vapeur m'emportait mollement plongé.

— Il faut, dit-il, que je vous conte un beau trait de lord S..... (son compagnon de route), un trait de générosité, de grandeur d'âme sans égale.

— Oh ! fit milord du même ton que s'il se fût agi d'un autre.

— Imaginez-vous que, traversant naguère une province d'Illyrie (le Hongrois la cita, mais j'en oublie le nom), nous arrivons un soir pour prendre notre gîte à l'entrée d'une ville aux portes de laquelle se trouvait une grande foule. Une potence était dressée : on venait d'y suspendre un homme.

— Pour quel crime?

— Je n'en sais rien, et peu m'importe. Que croyez-vous que fit milord?

— Ma foi, je ne devine pas.

— Il tira son couteau de voyage, fendit la foule, monta résolûment sur la plate-forme d'où venait d'être lancé le patient, et là, avant qu'on eût le temps de s'opposer à son action, coupa la corde, si bien que le pendu retomba bruyamment sur ses pieds, ayant eu plus de peur que de mal; il était à peine étourdi, car le nœud n'avait pas coulé : dans ces pays arriérés, ils ne savent pas graisser les cordes.

— En aucune façon... Et qu'est-ce qui advint?

— Une bagarre épouvantable! Bourreau, juges, soldats et assistants étaient d'autant plus furieux, que cet homme, n'étant pas condamné à la potence jusqu'à ce que mort s'ensuivît, se trouvait quitte et affranchi de toute dette envers la justice, ainsi qu'on me l'apprit ensuite : il suffisait pour cela que la corde rompît, fût coupée, fléchît,

manquât enfin par une cause quelconque. C'est la coutume du pays.

— Vous saviez donc cela, milord? dit l'Allemand.

Lord S..... fit un signe négatif.

— Nullement, reprit le Hongrois. Milord n'avait pas réfléchi. Il avait uniquement cédé à un mouvement d'humanité.

Ici, nouvelle dénégation muette opposée par lord S.....

— Il faillit nous en coûter cher, à lui surtout. Tous ces braves gens, irrités de se voir échapper qui sa proie, et qui son spectacle, se jettent sur lui comme des forcenés, l'accablent d'injures en dalmate...

— Je ne comprenais pas! interrompit milord avec un flegme adorable.

— Le tirent par ses habits, les mettent en lambeaux, et menacent, en un mot, de lui faire un très-méchant parti; car, si la loi défend de rependre les pendus, ou, pour mieux dire, les dépendus, elle ne défend pas, ou du moins n'empêche pas d'assommer sur la place quiconque se mêle d'entraver les arrêts de dame justice.

— *Der Teufel!* fit l'Elberfeldois.

— Enfin nous réussîmes à nous tirer de là, mais non sans peine. Milord lâcha les mots magiques d'argent et de réparation. Aussitôt la furie populaire se calma. Lord S.... compta séance tenante cent guinées au chef de police qui dirigeait l'exécution. On lui en demandait cinquante pour les parents de la victime, qui n'en auront jamais un sou; mais, par une originalité qui est bien dans son caractère et qui l'honore, il en voulut donner cinquante autres...

— Et pour qui?

— Pour le pendu, qui eut ainsi double agrément : celui

d'échapper à la corde et de ressusciter cinquante fois plus riche qu'il n'avait été de sa vie. Et voilà, je l'espère, ce qu'on appelle payer de sa personne et de sa bourse. Que dites-vous d'un pareil trait?

— Sublime, magnifique! dit l'Allemand. Milord est vraiment magnanime!

— Du tout, fit dans ses dents l'héroïque insulaire. C'était une petite fantaisie à *moâ*. Depuis longtemps je désirais avoir une corde de pendu, et *je* avais saisi le *opportunity*... voilà *toutte!*...

— C'est juste, reprit le Hongrois. J'oubliais de vous dire que milord, pour tout dédommagement, demanda au pendu sa corde; et je dois ajouter, pour être véridique, que celui-ci agit en homme reconnaissant et la lui céda volontiers.

A ce récit original, d'autres succédèrent, car le Magyar était vraiment intarissable. Je ne les redirai point, j'avais cessé d'être attentif. Nous franchissions à ce moment une série de longs tunnels, et, sortant des plaines du Rhin, nous traversions une contrée merveilleusement pittoresque. Je devins dès lors tout yeux pour cette succession de plaines, de coteaux admirablement boisés, de ruines et de châteaux gothiques, de riantes villas et d'usines monumentales qui fait de cette terre un pays enchanté et se poursuit, sur une ligne de plus de trente lieues, jusques et par delà la ville impériale dans le beau pays liégeois.

Trop peu d'instants après, nous étions arrivés. Je perdis au débarcadère mes compagnons de route, occupés, comme moi, qui de ci, qui de là, à inventorier leurs bagages, et me fis conduire, selon l'indication qu'on m'avait donnée à Cologne, à Nuelens-Hôtel, une fort bonne hôtel-

lerie-*restauration*, située dans le quartier le plus beau de la ville, en face de la *fontaine Elise*.

Il était de bonne heure encore. Malgré la saison avancée, il faisait un ciel magnifique. Je pris à peine le temps de déjeuner, et m'en fus visiter la vieille cité chère au grand empereur d'Occident. Comme je sortais de *Nuelens*, un guide s'offre à moi d'un air si engageant, que, malgré mon aversion systématique pour ces sortes de perroquets officieux, j'accepte ses services, du reste tarifés par lui au taux fort raisonnable d'un demi-thaler.

Nous commençons, suivant l'usage antique et solennel, par faire le tour de rigueur aux alentours de la ville. Nous allons à Borcette goûter les eaux thermales et admirer le viaduc : puis au Frankenberg, et puis au Louisberg, une délicieuse montagne de plaisance, avec kiosque, *restauration*, café et tout ce qui s'ensuit, où l'on va boire (pas de l'eau), chanter, rire, faire la sieste et la conversation avec les belles dames. Que ne puis-je vous faire passer devant les yeux et dans le cœur, comme je la ressens encore, toute la féerie de cette riche nature germanique qui fut française! Mais j'y renonce : la nature ne m'a point créé descriptif; je n'ai jamais été partisan, et pour cause, des paysages à la plume.

Du Louisberg, d'où l'œil s'étend dans un immense panorama sur trois royaumes, — sont-ce bien encore des royaumes? — oui vraiment, la Hollande, la Belgique et la Prusse, — nous allons visiter un piètre monument qui consacre, sur une éminence voisine, un assez triste souvenir. C'est celui du serment fédératif que firent, en 1814, sur ce mamelon écarté, les trois potentats alliés, l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, de poursuivre jusqu'à extermination le Charlemagne des

temps modernes et d'écraser l'aigle impériale. Une façon de pyramide ou d'obélisque surmontée de ces trois têtes dans un complot, sculptées en marbre, rend témoignage et porte le millésime de cette conspiration couronnée, qui ne vaut pas celle des trois Suisses assurément, ni pour l'inégalité de la lutte, toute au profit des conjurés, ni pour les périls de l'entreprise, ni pour la noblesse du but.

Comme nous rentrions en ville et traversions le *Compesbad,* tout auprès de la promenade du *Bend,* un assez vaste bâtiment à l'italienne frappe mes yeux. Un étalage de gravures et une *restauration* en occupent le bas. (Je commence maintenant à comprendre le pourquoi politique qui fait que messieurs les Germains s'obstinent partout à écrire *restauration* pour *restaurant.*)

— C'est ici que monsieur passera la soirée? me dit soudain mon cicerone.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Belle maison! n'est-il pas vrai, monsieur? C'est la *Nouvelle-Redoute.*

— Eh bien?

— C'est ici que l'*on joue!* Monsieur veut-il donner un coup d'œil tout de suite?

Comme je n'ai nulle intention de passer ma soirée au jeu, pour des raisons majeures que je déduirai ci-après, s'il en est besoin, et que pourtant il me peinerait de quitter Aix-la-Chapelle sans avoir visité une si *belle maison,* comme la qualifie l'enthousiasme de mon guide, j'accepte la proposition à titre de *mezzo termine.*

— Va pour le coup d'œil! je le risque, dis-je à mon cicerone, entrons!

Nous montons au premier étage et nous nous trouvons dans un Frascati décoré avec une magnificence lourde et

mélancolique, où le goût ne le disputait point au luxe. La roulette y tenait déjà cour plénière, mais ralliait peu de fidèles. Il faut aux vrais joueurs le feu des lumières et le poison de l'insomnie. Deux croupiers tenaient la banque: leur physionomie me frappa : l'un d'eux, long, maigre, sec, osseux, avait le nez proéminent et la mine atrabilaire — un peu plus j'allais dire patibulaire, et je m'en accuse à la face d'Albion tout entier — du grand Wellesley, duc de Wellington, avec lequel son galbe offrait réellement une très-grande ressemblance. L'autre, gros, court, chauve, ignoble, avait la face plate et le front déprimé des batraciens : on eût dit, à le voir avec son cuir jauni et son museau ratatiné, d'une grenouille conservée que l'on vient d'extraire tout fraîchement de son alcool. Ces deux hommes avaient quelque chose de farouche et d'ennuyé qui est le propre des gens de leur profession: mais leur maussaderie et la dureté empreinte dans chaque pli de leur visage me parurent enchérir sur l'humeur rogue et morne que l'on trouve chez leurs pareils.

Le long râteau que chacun d'eux manœuvrait sur le tapis vert voyageait presque dans le vide; ce n'était pas l'heure du jeu, et ils eussent pu se dispenser d'articuler à chaque coup leur monotone : *Rien ne va plus!* car visiblement *rien n'allait* et ne pouvait *aller encore.*

Aussi ne fus-je pas peu surpris, en jetant un coup d'œil sur la galerie de pontes clair-semés et inactifs qui entouraient la table, d'apercevoir mes trois compagnons de voyage, le Hongrois, l'Allemand et l'Anglais, gravement assis devant la banque et *piquant*, selon l'expression consacrée, c'est-à-dire tenant une carte et une épingle dont ils se servaient pour constater, l'une trouant l'autre, le nombre et la succession des coups divers de noire, de

rouge, de *passe*, de *manque*, etc., mais ne risquant pas à eux trois, pendant un gros quart d'heure que je séjournai là, la centième partie d'un *groschen*.

Je m'approchai d'eux : le Hongrois me fit un signe de reconnaissance.

— Gagnez-vous ? lui dis-je en riant.

— C'est selon, fit-il ; mais ne raillez point. Je ne suis qu'un profane ; mais vous voyez en mon voisin, continua-t-il montrant lord S..., un des plus intrépides et des plus beaux joueurs qui aient jamais tenté l'*alea* sur aucun des grands tapis de l'univers. Il ne veut pas jouer ce matin. Il se borne à *prendre des notes* pour ce soir, et nous l'aidons, monsieur et moi, dans cette besogne ; il est d'une humeur massacrante.

En effet, milord paraissait singulièrement assombri.

— Que lui est-il donc arrivé ? demandai-je.

— On lui a égaré une certaine cassette qui lui tient grandement au cœur : il ne s'en sépare jamais.

— Où l'a-t-il perdue ?

— Au chemin de fer.

— Il la retrouvera.

— Je l'espère. Voyez s'il est ému pourtant !... ah ! ah !... la banque n'a qu'à se bien tenir ; lord S... lui déclare la guerre ; il vient de se piquer au jeu.

— Comment cela ?

— Voyez plutôt.

C'était littéralement vrai. Une gouttelette de pourpre tachait le doigt du gentleman. En piquant sa carte, il s'était, par un mouvement convulsif, plongé l'épingle dans l'index, mais il ne paraissait point s'en apercevoir.

Cette passion singulière dans un simulacre de jeu m'étonna ; mais, n'ayant aucun motif particulier d'approfon-

dir cette bizarrerie britannique, je quittai, au bout de peu d'instants, la salle et la Nouvelle-Redoute. J'en avais assez vu pour mon goût personnel, et je comptais n'y plus revenir; mais le voyageur propose, et le caprice, aidé de l'imprévu, dispose.

II

En quittant la Nouvelle-Redoute, nous achevons notre tour *intra muros*. Mon guide me montre tout d'abord, chemin faisant, une maison que ne distingue aucune beauté particulière, aucun signe caractéristique; mais... l'Empereur s'y est baigné! — Voilà le grand mot prononcé. — Il est incroyable à quel point les moindres pas, les moindres actes de cet homme ont imprimé partout une puissante trace. Il y aurait un long article très-curieux et digne d'intérêt à faire sous ce titre : *Napoléon touriste*. Je signale en passant ce sujet à M. Émile Marco de Saint-Hilaire.

Nous entrons à Saint-Nicolas pour voir un bel autel de bois sculpté et au-dessus trois tableaux authentiques de Rubens, mais non pas les meilleurs du maître : un *Christ en croix*, une *Descente de croix* bien inférieure à celle d'Anvers, et un *Christ mort sur les genoux de la Vierge*. La touche lumineuse du peintre y saisit l'œil; — mais la cathédrale nous attend avec de bien autres merveilles.

Il faut de la méthode et de la gradation en toutes choses. Mon guide ne me permettrait pas de visiter la cathédrale, si je ne consentais d'abord à accomplir la station de rigueur à l'hôtel de ville, flanqué de deux tours inégales

du plus beau galbe sarrasin. Mais, quoi qu'il fasse, je ne saurais donner mon admiration à la statue de Charlemagne, qui est censée décorer la grande place et s'élève sous le balcon du *Stadthaus*. Il est permis de travestir un grand homme, et la caricature

> .... a ses licences, mais
> Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets.

J'étendrai cette observation aux détestables portraits historiques et aux risibles fresques mythologiques qui déshonorent dans l'intérieur de l'hôtel de ville la belle salle où se tint le fameux *congrès*, et qui, à ce titre, est la grande curiosité de l'édifice.

Dans une autre qui la précède se trouve, parmi beaucoup de tableaux médiocres, une grande toile de Martin de Voss. C'est un *Jugement dernier*. Je n'ai jamais admiré la manière de ce maître; mais cette composition est une de ses meilleures, bien qu'elle pèche par des traits de mauvais goût et entre autres par l'exhibition de diables infiniment moins infernaux qu'ils ne sont grotesques. Le coloris rappelle celui de Michel-Ange, tel que nous l'ont transmis les injures du temps et l'humidité des murailles, et aussi le ton noirâtre, mais plein d'effet, des Byzantins. On dirait presque que M. Chenavard s'est inspiré de cette toile dans sa peinture excentrique de l'*Enfer*, exposée il y a quelques années, et qui rappelle tout à fait la manière de Martin de Voss. Probablement ceci est, non une filiation, mais une analogie fortuite; car, s'il eût eu envie d'imiter, M. Chenavard eût vraisemblablement choisi un modèle d'un goût plus sûr.

La cathédrale d'Aix est un morceau bizarre qui ne man-

que pas de grandeur. C'est l'amalgame assez confus, mais imposant dans son excentricité même, d'une belle rotonde byzantine (la *chapelle* fondée par Charlemagne) et d'une nef gothique de plan fort irrégulier. On y montre la chaise de marbre où fut placé le grand empereur après sa mort et où voulut s'asseoir Frédéric Barberousse, lorsqu'il fit ouvrir le caveau dépositaire des ossements gigantesques (*grandia ossa*) du glorieux fils de Pepin le Bref. L'église est peu ornée; sa principale richesse est une chaire sans égale, cadeau de je ne sais quel pape; elle est en vermeil ciselé, semé d'onyx et d'agates d'une grosseur et d'un poids énormes. Quelques tableaux de peu de prix, une copie de la grande Descente de croix de Rubens, voilà toute l'ornementation de la rotonde et de la nef. C'est à la porte de la sacristie que le voyageur doit frapper, s'il veut s'éblouir de merveilles incomparables. Aimez-vous les reliques? On en a mis partout. Et quels reliquaires, quelles châsses, quels joyaux! C'est pour éteindre la prunelle téméraire qui s'ose lever sur ces soleils de pierreries. Par exemple, il en coûte un thaler (4 francs) pour être admis dans le sanctuaire et jouir de la vue de ce faste pieux, ce qui, par parenthèse, me semble être de la simonie au premier chef. Au reste, j'en suis peu surpris, et mon dilettantisme artistique a déjà dû compter plus d'une fois dans la patrie de Luther avec les saintes exactions du judaïsme catholique.

Va donc pour un thaler : on ne voit pas souvent un assemblage, que dis-je? un musée de reliques, tel qu'en offre aux regards des fidèles pourvus d'un écu de Prusse le chapitre d'Aix-la-Chapelle.

Les reliques sont de deux natures : il y a les *grandes*; mais celles-là, exposées seulement tous les sept ans dans

un pèlerinage solennel, sont invisibles, si ce n'est pour une quantité de thalers à laquelle je n'ai ni l'envie ni la prétention d'atteindre. Il ne s'agit de rien moins que des *saints langes* dans lesquels le Sauveur fut emmaillotté; du *drap* dit *de saint Jean-Baptiste*, dont on enveloppa le Précurseur après qu'il eut été décapité; de l'*habit blanc* que la sainte Vierge portait dans l'étable de Bethléem; de la *toile* dont le Rédempteur avait le corps ceint au Golgotha; — le tout, bien entendu, d'une authenticité et d'une conservation parfaites, garanties par maintes légendes et maints parchemins en due forme.

Voilà les quatre *grandes reliques*. Mais qui pourrait nombrer les *petites*, dont les moindres suffiraient à illustrer un diocèse! Voici l'armoire : les ventaux en sont peints par Albrecht Durer. Un prêtre ou sacristain vêtu d'un surplis sale en tire et nous exhibe successivement, au milieu d'éclairs fulgurants provenant des ostensoirs et des escarboucles qu'il fait miroiter à nos yeux :

Le *grand clou* dont notre Sauveur fut attaché à la croix;

Un morceau de la *vraie croix;*

Un *radius* de Charlemagne;

Un *cubitus* dudit empereur;

Le *crâne* dudit;

Son cor de chasse :

Un *bout de la corde* dont les mains divines furent liées à la Passion;

La *ceinture de cuir* dont se servait habituellement le Rédempteur pour lier sa robe;

Un morceau du *roseau*, sceptre dérisoire, qui fut placé entre ses mains;

Un morceau de son *saint suaire*;

Un fragment de l'*éponge* qu'on lui présenta imbibée de fiel;

Une *épine* de la couronne;

La *ceinture* de la sainte Vierge;

Le *bras* du vieux saint Siméon;

De l'*huile* qui coula miraculeusement des os de sainte Catherine;

De la *terre* imbibée du sang de saint Étienne;

Des *ossements* de Zacharie;

Une *dent* de l'apôtre indien saint Thomas;

Des *cheveux* de saint Barthélemy;

L'*occiput* de saint Anastase;

Un *tibia* de saint Spéa, etc., etc.; j'en passe, et non des moins illustres.

L'avouerai-je? pendant cette exhibition, durant cette énumération faite à peu près du ton dont un Curtius de village fournit vingt fois par jour l'*explication* traînarde de ses personnages de cire, ma pensée se portait involontairement sur le Martyrologe du compère Matthieu, si bien qu'à toute minute je m'attendais à voir paraître la *fressure de saint Barnabé* et les *rognons de saint Pancrace*. Je dus me contenter d'une *dent de sainte Catherine*, des *cheveux de saint Jean-Baptiste* et d'une *côte de saint Étienne*. C'est quelque chose, et je confesse que j'en eus bien pour mon thaler.

Revenons à Nuelens-Hôtel. La cloche du dîner retentit, et la grande salle basse se remplit déjà de convives. Pendant qu'on nous sert, je procède à l'inspection du local. Parlez-moi des aubergistes allemands pour être les patrons des arts! La salle à manger de M. Nuelen est un petit musée. Voici un bon tableau de fleurs qui rappelle Gérard

Seghers, et un paysage dans le style du célèbre M. Kokkoëk. Ce grand artiste me poursuit depuis mon entrée en Hollande; j'en ai tant joui, qu'actuellement je ne puis le voir en peinture. Irrésistiblement je tire mon crayon de mon calepin et j'écris au-dessous du cadre :

« Je fais peu K de cet artiste. »

Tandis que j'accomplis sournoisement cette boutade, il serait plus juste de dire cette gaminerie épigraphique, une main me frappe sur l'épaule.

Je me retourne et vois devant moi le Hongrois, avec ses deux inséparables, lord S... et le gros Elberfeldois.

Il était écrit que je trouverais ce trio partout sur mon chemin, ni plus ni moins que les plats d'épinards de M. Kokkoëk...

Le Magyar, homme très-poli et très-civilisé pour un cousin des Turcs et un proche parent des Huns, m'offrit de prendre place à côté d'eux à table, ce que je fis très-volontiers. Le dîner, qui fut plantureux et digne du renom gastronomique de la bonne et nourricière Germanie, n'offrit nul incident digne d'être cité, si ce n'est un courtois échange de champagne et de *claret* entre mes compagnons et moi.

Après le dessert, milord, qui paraissait joyeux (il avait retrouvé sa cassette), se départit de son formalisme natif et de sa roideur anguleuse au point de m'inviter, moi étranger, Français, non régulièrement *introduit*, à venir prendre le café (qu'il avait substitué au thé en Orient), et fumer une pipe turque dans son petit appartement, *to his parlour*. J'acceptai avec l'empressement et la reconnaissance que comportait vraiment un honneur aussi insolite : et peu d'instants après nous étions étendus tous les quatre dans des fauteuils, faute de divans, et nous aspirions les

vapeurs d'un excellent tabac de Smyrne dans le parloir de lord S...

Un guéridon placé devant nous supportait, avec des cabarets et des caves de liqueurs, la fameuse cassette dont la possession ou l'absence avait le privilége d'exercer un effet si prépondérant sur le moral (*temper*) de son propriétaire. Le bienveillant Hongrois me la montra du doigt, et, lisant ma curiosité dans mes regards, me dit tout bas de prendre patience, et que mon désir serait bientôt satisfait.

En effet, le café pris, lord S... s'approcha sans mot dire du guéridon, s'arma d'une petite clef d'or qu'il prit à sa chaîne de gilet et l'introduisit dans la mignonne serrure de la cassette.

Le cœur me battait, je l'avoue. Je m'attendais à voir étinceler un trésor auprès duquel le reliquaire tout entier d'Aix-la-Chapelle ne serait rien... un fouillis de perles de Cléopâtre miraculeusement échappées au vinaigre, quelque pendant du grand Mogol ou quelque rival du Sancy... une bonbonnière toute d'une émeraude, comme celle de Monte-Christo... quelque chose enfin d'asiatique, de prestigieux, d'impossible. — Quelle perte matérielle autre que celle peut-être d'un million de livres sterling pourrait émouvoir le flegme d'un grand seigneur britannique?...

Ainsi pensais-je. — Vous rappelez-vous ce trait ou ce conte historique d'un grand vizir du sofi de Perse, le vertueux Ali, berger dans sa jeunesse et à qui plus d'une fois les hommes firent regretter ses moutons, accusé par ses ennemis d'avoir dilapidé les épargnes publiques et de recéler des trésors incommensurables dans certain coffre qu'il ne manquait pas de visiter au moins une fois chaque jour? Le sofi prévenu ordonne l'ouverture de cette tirelire suspecte. Ali, se jetant à ses pieds, le conjure de lui épar-

gner cette douleur et semble faire ainsi l'aveu de ses concussions; le sofi irrité insiste; déjà les envieux triomphent, quand Ali, se déterminant à obéir, et faisant sauter le couvercle du coffre-fort, met à nu pour toute richesse... un hoqueton, une saie rustique, une panetière, une houlette et tout ce qui constituerait l'uniforme d'un berger-Watteau au bal de l'opéra de Perse... si l'on pouvait être Persan!

Ce coup de théâtre, qui me frappa beaucoup jadis, se renouvelle pour moi à l'ouverture de la mystérieuse cassette de lord S... Il joue pour moi le rôle d'Ali; et moi, je tombe, hélas! à l'état d'envieux ou de sofi désappointé.

Autopsie faite du galant nécessaire de voyage à coins dorés, qu'on dirait être un produit d'Aucoc ou de Tahan, il ne contient ni perles, ni diamants, ni émeraudes, ni habits de berger, ni cosmétiques, ni menus ustensiles de toilette, comme on aurait pu du moins le supposer d'après sa forme; mais, ô déception! ô surprise! simplement une corde toute neuve et d'un chanvre tout frais odorant comme si l'alouette y faisait encore sa nichée. Cette corde, qui était de la grosseur du doigt, paraissait assez longue et s'enroulait autour d'un compotier de cristal vert, qui formait, avec ce joyau singulier, tout le mobilier de la cassette.

L'insulaire prit le vase de cristal, l'éleva en l'air avec la solennité d'un officiant qui dit l'Offerte, resta quelques instants silencieux, paraissant avoir oublié l'univers; puis, sortant de sa rêverie, s'écria emphatiquement, comme se parlant à lui-même et dans sa langue maternelle :

« *Precious jewel, since thou art so luckily to me back*

given, I will partake thee to-day with those two friends, and even with this young passenger[1] *!* »

En disant ces mots, il tira d'un étui en maroquin caché au fond de la cassette de petites spatules en vermeil, ouvrit le compotier avec précaution, et y puisa pour chacun de nous un peu d'une substance verdâtre et assez peu appétissante qu'il nous présenta, et à moi le premier, cérémonieusement.

J'allais refuser. Le Hongrois, qui avait toutes mes sympathies, me fit signe de prendre ce que m'offrait lord S...; et, ingérant très-lestement sa cuillerée de cette mixture singulière, m'apprit ce qu'il en fallait faire, en m'ôtant toute défiance.

La curiosité m'entraîna à l'imiter : le goût de cette drogue, bien qu'un peu pharmaceutique, n'avait rien de désagréable; il rappelait assez la saveur de certaines confitures ou pâtes des îles dont je n'ai jamais fait grand cas. Le régal pour moi fut donc mince; et, m'évertuant à pénétrer le secret de cette galanterie fort bizarre, j'en vins à craindre sérieusement que mon noble hôte, avec sa cassette, sa corde et sa gelée-pistache, n'eût tant soit peu l'esprit troublé, — et aussi ses deux compagnons.

— Voilà qui est bien, dit brusquement lord S... en serrant son compotier; *directly*, nous allons partir pour la Nouvelle-Redoute.

— Venez-vous? me dit le Hongrois.

— Non.

— Pourquoi pas?

[1] « Précieux trésor, puisque tu m'es si heureusement rendu, je veux aujourd'hui le partager avec mes deux amis, et même avec ce jeune voyageur. »

Je m'étais attardé en Hollande bien au delà de mes prévisions : j'y comptais demeurer huit jours et j'y avais passé un mois. Or, la vie n'étant point bon marché à la Haye ni à Amsterdam, il suivait de là que ma provision de florins se trouvait fort épuisée, et qu'en additionnant livres, deniers, oboles, il me restait en poche à peu près de quoi regagner Paris *via* Liége, Namur et Valenciennes, sans trop me presser et sans trop me priver en route. Je ne fis nulle difficulté et ne me sentis nulle honte de confesser au Magyar le vrai motif de mon refus.

— Venez tout de même, me dit-il.

— Je crains la tentation du jeu.

— Eh bien, jouez !

— Je ne le puis. Je viens de vous dire pourquoi.

— Jouez, vous dis-je !

— Je n'en ferai rien.

— Vous aurez tort. Dans tous les cas, venez avec nous. Il faut bien être quelque part. Vous n'avez pas d'autre ressource ; le théâtre est fermé ce soir.

Cette dernière circonstance et l'horreur du désœuvrement me firent céder. Je les suivis. Quatre minutes après, nous étions au premier étage de la Nouvelle-Redoute. Cette fois la salle était comble, et une triple haie de pontes se pressait autour de la table de roulette. Les deux croupiers sinistres que j'avais vus le matin et que j'ai décrits étaient plus que jamais à leur poste et psalmodiaient comme devant sur un ton de *Miserere : rouge, pair, manque ; noir, impair, passe ; faites le jeu, messieurs ; rien ne va plus*, etc., de la même voix somnolente ; mais leurs mains, promenant le râteau à droite, à gauche, ramenant, poussant à chaque fois des pelletées d'or et d'argent, déployaient par compensation une activité surprenante.

L'Anglais et l'Allemand se mirent au jeu, sans doute ; je les perdis de vue en entrant. Le Hongrois, resté le dernier près de moi, me dit à l'oreille :

— Vous allez jouer, j'imagine?

— Non, lui dis-je.

— Quel enfantillage! Allons vite, tentez la fortune. Je vous le conseille — *aujourd'hui !*

Une sorte de fausse honte et aussi le ton singulier, presque impératif, dont le Hongrois me sollicitait à jouer, me firent, comme malgré moi, tirer de ma poche quelques thalers dont je jetai un ou deux sur le tapis vert, sans m'inquiéter si c'était à rouge, noir, pair ou manque.

Je gagnai.

Huit ou dix fois je renouvelai cette épreuve, toujours avec la même chance. — Bon! me dis-je à l'aspect de la pile d'argent dressée devant moi par cette série de coups modestes, mais heureux, il ne faut pas tenter Dieu ; me voici de quoi visiter Liége, Maestricht, Namur, Mons, sans me presser, et de quoi explorer tout à mon aise les bords de la Meuse et de l'Ourthe : restons-en là !

Et, me contentant cette fois de l'*aurea mediocritas*, je puis même dire : *argentea*, j'empochai mon gain, et je cessai de jouer, pour rentrer dans le rôle d'observateur que j'avais un instant quitté, comme contraint par une volonté supérieure.

Le jeu était fort animé, et tout d'abord l'aspect du combat ne m'offrit rien que de prévu et de normal, mais peu à peu, j'ignore sous quelle influence, une extase douce s'empara de moi ; une sorte de fièvre ou d'ivresse me gagna qui n'était et ne pouvait être l'effet du café ni du vin. Ma tête me sembla plus légère ; mes yeux, saturés d'un fluide inconnu, acquirent tout à coup une force d'acuité

et une pénétration vraiment extraordinaires; j'aperçus tout distinctement et je vis jusqu'à l'invisible; et, grâce à cette faculté si nouvelle pour un myope, je devins bientôt le jouet d'une hallucination étrange.

Le tapis d'Aix-la-Chapelle est un congrès hospitalier où les monnaies de tous les règnes et de tous les pays sont admises très-volontiers, pourvu qu'elles aient le poids légal. Une pluie de léopolds, de frédéric-guillaumes, de *queen Victoria* et de napoléons fondait, c'est le mot, sur la table. A force de considérer cette brillante alluvion, ce bain d'or agité qui sans cesse descendait ou montait comme une marée, je crus m'apercevoir et bientôt reconnus, à n'en pouvoir douter, que les effigies des souverains susnommés s'effaçaient invinciblement de leurs écus, guinées ou ducats respectifs, pour faire place à d'autres visages tout à fait nouveaux pour moi. Le plus grand nombre de ces faces, dont quelques-unes étaient fort hétéroclites, ne gardaient absolument rien de la sérénité royale; au contraire, elles grimaçaient presque toutes le dépit, l'avidité ou la fureur. Il y en avait de joyeuses, mais c'était le très-petit nombre. Du reste, leur physionomie était extrêmement mobile, et mon œil en suivait aisément jusqu'aux moindres variations, grâce à cette espèce de microscope magnétique ou de loupe enchantée qui depuis un instant décuplait les forces de mon nerf optique.

Bientôt ce phénomène, tout singulier qu'il fût, pâlit et disparut devant une vision bien autrement extraordinaire, ou plutôt cette dernière n'en fut que la continuation, le développement de plus en plus prodigieux.

Les bourgeoises effigies qui avaient supplanté les Majestés ne tardèrent pas elles-mêmes à s'agiter dans le cercle

métallique de Popilius où elles étaient confinées. Bientôt elles s'en séparèrent, d'abord par le grossissement exagéré de leur relief; puis les têtes se détachèrent en ronde bosse. Elles prirent ensuite dans leur exiguïté, non-seulement la physionomie, mais la carnation humaine. Des corps lilliputiens vinrent y adhérer; le tout se modela et se proportionna, tant bien que mal, et des créatures de tout point semblables à nous, sauf la taille, qui me parut varier pour la plupart d'entre elles de la longueur du pouce à celle de l'index, commencèrent d'animer le tapis vert d'où tout numéraire avait disparu. J'entendais bien le cliquetis de l'argent choqué par l'acier des râteaux, mais c'était tout ce qui restait de l'ancienne sonorité et de l'ancienne substance des louis et des écus changés en hommes.

Ces pauvres myrmidons s'enfuyaient éperdus devant l'homicide râteau du croupier qui les pourchassait dans toutes les parties de la table, mais en vain; quelquefois ils lui faisaient face résolûment et paraissaient le défier : il s'engageait alors entre le poursuivant et les poursuivis une lutte acharnée dont l'issue, quelquefois balancée et douteuse, tournait presque toujours au profit du premier. Alors le joueur, ou l'enjeu nain, forcé de s'avouer vaincu, était impitoyablement appréhendé au corps par le fatal râteau, qui le ramenait dans la main crochue du croupier. Celui-ci, ô horreur! prenait l'homme délicatement entre deux doigts et le croquait à belles dents! En moins d'une demi-heure, je vis ainsi engouffrer dans cet effroyable tombeau une demi-douzaine de ces imprudents Lilliputiens. La plupart donnèrent les marques du plus violent désespoir. Un pourtant mourut à merveille. Je le vois encore : c'était un jeune étudiant allemand, en casquette

ronde et en tunique, qui, tenant d'une main un gros sac de florins, fit de l'autre au croupier la nique jusque sous la dent cannibale.

Mais ce dont je restai le plus épouvanté, ce fut lorsque, levant les yeux par hasard sur la galerie qui entourait ce redoutable champ de mort, je constatai non pas seulement une parfaite ressemblance, mais une complète identité entre divers pontes paraissant jouer un très-gros jeu et les miniatures humaines qui se débattaient sur la table. Mêmes traits, même âge, même costume : il n'y avait entre les uns et les autres de variation que celle qui différencie la statue de la statuette. De plus, ces pontes aussi me parurent diminuer et comme s'affaisser sur eux-mêmes à mesure que leurs *fac-simile* enfantins étaient gagnés de vitesse ou vaincus dans la lutte par le formidable râteau. Ils semblaient partager et partageaient sans doute toutes les sensations de leurs petits Sosies; et je n'oublierai de ma vie le regard et le geste haineux, désespérés, que l'un de ces joueurs adressa à la banque au moment même où sa mignonne contrefaçon, saisie par le râteau, s'en allait assouvir la faim vorace du croupier. Ce malheureux, homme déjà d'un certain âge et chauve avec un large crâne, — je ferais, je crois, son portrait, — s'évanouit aussitôt et s'effaça du cercle et de la salle sans que je pusse savoir ni comprendre comment il avait disparu. La suite me prouva malheureusement, le lendemain, sans m'en donner l'explication, qu'en ce qui le touche du moins, cette inimaginable scène n'était pas vision pure.

Le Hongrois passa devant moi. Je courus à lui comme vers un protecteur, et lui contai, tout effaré, les faits étranges dont je venais d'être témoin. A ma grande stupéfaction, il n'en parut point ému ni étonné.

— Vous avez raison, me dit-il, de ne point prendre tout ceci pour une fantasmagorie. Vous possédez, ce soir, le don temporaire et surnaturel — je sais pourquoi; — j'ai l'expérience personnelle de cette seconde vue — de pénétrer le fond des choses, de voir la réalité à nu. — Or qu'est-ce que le jeu, sinon un duel à mort, une guerre d'extermination entre le banquier et les pontes?

— Quoi! est-ce donc là le sort terrible qui attend tous les joueurs?

— Non pas tous! Regardez lord S...

— Où est-il?

— En face de vous.

Dans ma préoccupation, je n'avais de toute la soirée pris garde à l'excentrique insulaire, qui cependant n'avait pas quitté la place, ni interrompu un instant un jeu des plus formidables.

Je levai les yeux sur lui et restai muet de surprise. Il était haut de dix coudées; sa tête menaçait le plafond de la salle, pareille à celle d'un Titan. Devant lui l'or et les bank-notes s'accumulaient. Sur le tapis, la même scène que j'avais déjà remarquée avait lieu, mais en sens inverse. Ce n'était point lord S... en miniature qui avait à lutter contre le râteau du banquier, mais le banquier lui-même qui semblait attiré fatalement par le râteau de l'opulent joueur britannique. Je le reconnus facilement : c'était le croupier maussade dont j'ai noté la ressemblance avec le grand Wellesley. Sa personne était étrangement rapetissée; son nez, en revanche, était, toute proportion gardée, beaucoup plus long que d'habitude. Il lutta énergiquement contre le râteau de lord S...; mais enfin il fut entraîné jusque dans la main de son redoutable adversaire, qui, vengeant sur lui tant de victimes et ou-

vrant une bouche gigantesque, l'avala comme une sardine.

Au même instant, un coup sec retentit sur la table, et une voix stridente s'écria :

— Messieurs, la banque ne tient plus!

La banque venait de sauter. Lord S... gagnait neuf mille louis!

— Vous avez manqué votre fortune, me dit le Hongrois en m'entraînant familièrement hors de la salle. Il fallait suivre mon conseil et jouer...

— Grand merci! lui dis-je; je n'ai pas, comme lord S..., de la corde de...

— Ah! ah! vous connaissez l'histoire? Eh bien, vous êtes un ingrat. Lord S... avait généreusement partagé avec vous sa chance, et le *haschich* que vous avez pris ce soir...

— Quoi! du *haschich!*...

— Eh oui, sans doute! Les visions que vous avez eues tout à l'heure...

— Au fait!... m'écriai-je, frappé d'une réflexion subite.

— Eh bien! ce *haschich*, préparé par lord S..., est fait avec du chanvre provenant...

— Grand Dieu!...

— De la corde que vous savez. Bonsoir!

Le lendemain matin, je partis pour Liége. Le convoi se mettait en marche, lorsqu'une légère secousse, suivie d'un cri d'épouvante, fit *stopper* pour quelques instants la machine. Un homme venait de s'élancer sur les rails, et le train entier lui avait passé sur le corps. Il avait le costume des cantonniers; mais nul de ces derniers ne le reconnut. Il avait pris ce déguisement pour s'introduire sur la voie et consommer son suicide. Je vis emporter le ca-

davre sanglant de cet infortuné. C'était celui du joueur malheureux, qui, la veille, avait disparu de la Redoute, adressant aux banquiers un geste si tragique, au moment où un dernier tour de roulette avait achevé sa ruine.

J'ai revu dernièrement le Hongrois à Paris. Il y avait suivi le comte Telecki, envoyé extraordinaire de la diète de Presbourg, et il y est resté depuis. Je lui ai demandé des nouvelles de lord S...

— Lord S... est mort, m'a-t-il appris.

— Que dites-vous là?

— La vérité. Mon malheureux ami succombait au spleen : il s'est pendu avec sa corde.

— Quoi ! l'avait-elle donc trahi?

— Au contraire, il gagnait toujours. Le jeu, sa seule passion, n'avait plus de saveur pour lui.

— Il était riche?

— A millions.

— A qui laisse-t-il sa fortune?

— A un neveu qu'il détestait, grand joueur comme lui, à condition qu'il se servira de la corde...

— Pour gagner?

— Et se pendre ensuite. Du moins, c'est ce qu'il lui souhaite.

— Le neveu suivra-t-il les intentions de l'oncle?

— Il n'aura garde d'y manquer. Vous connaissez le mot de Fox?

— Lequel?

— « Il n'y a que deux grands bonheurs : gagner beaucoup d'argent ou en perdre beaucoup. »

— Eh bien?

— Il n'y a plus de bonheur à gagner quand on ignore celui de perdre.

— C'est juste.

Tels furent le complément et la morale de cette extraordinaire aventure. Cela prouve qu'il faut toujours laisser passer la justice, même illyrienne, ou peut-être qu'entre une potence et un pendu il ne faut pas couper la corde.

Il y a des gens qui vont à Aix-la-Chapelle avec l'intention, non d'y jouer, mais d'y guérir. La prétention, je l'avoue, me paraît fort exorbitante, le jeu et la santé m'ayant toujours paru deux choses peu conciliables; ou bien, le baigneur qui prend une si sage résolution et qui s'y tient peut à bon droit se piquer d'être un héros.

Les eaux d'Aix-la-Chapelle (que les Allemands persistent à nommer *Aachen*) étaient bien connues des Romains. Elles ont eu longtemps une grande vogue, dont elles sont partiellement déchues. J'ignore pourquoi. Bien qu'un peu monotone, le séjour de la ville a du charme et le pays est beau; les eaux n'ont rien perdu de leurs principes sulfureux et alcalins; et, bien que la mode ait cessé de les prendre sous sa protection spéciale, il est permis de supposer que le remède *guérit encore*. Les principales affections dont elles procurent le soulagement sont les engorgements chroniques des viscères, les maladies de la peau, les paralysies, plaies, fistules, indurations; maux topiques des membres, rhumatismes et gouttes rhumatismales, tumeurs blanches, certaines natures de caries; affections nerveuses, hypocondrie entre autres; désordres causés par l'abus des médicaments métalliques ou les maladies anciennes incomplétement traitées, dont elles sont le spécifique.

On trouve à Aix-la-Chapelle neuf maisons de bains,

dont huit d'eau sulfureuse, et une d'eau froide et ferrugineuse qui offre de l'analogie avec celle du Pouhon de Spa, et que, par cette cause sans doute, on a nommée *Spau-Brunn*.

Les huit sources sulfureuses et alcalines sont divisées en deux groupes : les *supérieures*, c'est-à-dire les plus riches en principes minéralisants, les plus fortes; et les *inférieures*, c'est-à-dire les plus faibles

Les sources supérieures sont celles de l'*Empereur*, de la *Reine de Hongrie*, *Saint-Quirin* et le *Bain-Neuf*. Leur température varie de quarante-cinq à cinquante-cinq dégrés centigrades. Le *Bain de l'Empereur*, où Charlemagne passe pour avoir pris de fréquents bains, est situé sur le Büchel et alimente la jolie *Fontaine-Elise*, ainsi nommée de sa marraine la princesse Élise de Prusse, et décorée sous le porche d'un buste de cette princesse. La Fontaine-Élise, qui est un monument considérable d'ordre dorique et de proportions assez gracieuses, est en même temps un restaurant élégant avec vins fins, salons, cabinets et le reste. On y peut *illico*, au sortir de la douche ou du bain, dépenser le regain de santé dont on vient de faire emplette.

La composition chimique de ces quatre sources supérieures offre peu de variations.

Le groupe des quatre sources *inférieures* se compose des bains de la *Rose*, *Saint-Corneille*, *Saint-Charles*, et du *Comphhausbad*, ou bain des pauvres, comprenant deux grandes piscines, et une plus petite, avec douche, pour les particuliers plus aisés.

La température de ces quatre dernières sources est uniforme, ne variant que de quarante-quatre à quarante-cinq degrés.

Les eaux sont prises en boissons, en bains, en douches, en étuves, en pédiluves, en collyres, selon les cas particuliers que, seule, la pratique locale peut discerner et diriger.

Non loin d'Aix-la-Chapelle, au sud de cette ancienne capitale dont la sépare le magnifique viaduc du chemin de fer de Cologne à Liége, est la ville ou plutôt le gros bourg de Borcette (*Butscheid*), également favorisé de plusieurs sources minérales qui ne le cèdent point en valeur à celles d'Aix. Une seule de ces sources est, comme ces dernières, sulfureuse et alcaline à la fois : c'est celle de la *Rose*. Les autres, qui se nomment la *Fontaine bouillante*, la *Fontaine à boire* et la *Fontaine des Galeux*, sont alcalines et gazeuses, et alimentent les bains de l'*Ecrevisse*, de l'*Épée*, du *Moulin d'or*, du *Prince de Liége*, de l'*Empereur*, du *Serpent*, de *Saint-Jean*, enfin le *Bain-Neuf*. Il y a de plus une source ferrugineuse pour laquelle a été construite la *Fontaine-Guillaume*, du nom de Son Altesse le prince de Prusse, frère du roi régnant, qui en a posé la première pierre.

BADE

Bade, ou *Baden-Baden*, ainsi nommé pour le distinguer d'une multitude d'autres Baden, a été si complétement et si bien peint par un spirituel écrivain, versé dans toutes les élégances de la vie [1], que je juge inutile de reprendre après lui une tâche si bien faite, et que je me bornerai, en conséquence, à donner ici un aperçu pris au vol, un simple crayon de ce séjour plus célèbre par les jeux et les plaisirs que par les vertus curatives de ses eaux, bienheureux prétexte d'une vogue aujourd'hui inouïe.

Le lecteur veut-il bien, en compensation, me permettre de lui décrire rapidement l'itinéraire le plus direct qui le conduira à Baden? S'il feuillette en route le livre, et si l'esquisse, contrairement au modeste espoir de l'auteur, ne réussit pas à tromper une minute son ennui, il saura du moins où il passe, ce qui n'est pas toujours chose facile dans la grande vitesse du parcours.

En quittant Paris pour se rendre à Strasbourg par le

[1] M. Eugène Guinot. J'aurais dû faire la même observation sur les eaux d'Aix en Savoie, décrites, avec tout l'esprit qu'on lui connaît, par M. Amédée Achard.

chemin de fer, jusques et au delà de Vitry-le-Français, on côtoie, ou franchit incessamment la Marne; et les travaux d'art consistent principalement, dans cette section, en ponts jetés sur cette rivière molle et bourbeuse d'aspect, qui justifie si bien son nom. Les grands spectacles naturels sont également rares dans toute l'étendue de la paisible Champagne; et c'est seulement en approchant de la Lorraine que les terrains commencent à se mouvementer, les collines à se dessiner en profil et les forêts à épaissir. Bar-le-Duc et son site pittoresque en étages sur les sommets vineux qui bornent le col de la vallée de l'Ornain inaugurent cette nouvelle partie du chemin, faite surtout pour frapper le sens artistique. A Liverdun, l'avant-dernière station en avant de Nancy, le chemin, après avoir franchi la Meuse et la Moselle une première fois, traverse de nouveau cette dernière rivière sur des ponts élevés hardiment au-dessus du pont-canal, et ajoutant par leurs belles lignes aux splendeurs d'un magnifique paysage. A Nancy, le débarcadère est placé sur les terrains jadis marécageux où périt Charles le Téméraire. (Une double croix de Lorraine indique la place où fut trouvé son corps.)

Avant d'arriver à la grande ville, embellie, on peut même dire créée par son dernier duc Stanislas, on a traversé Meaux, la Ferté-sous-Jouarre, Épernay, Châlons, Vitry-le-Français, Bar-le-Duc, Commercy et Toul, le tout sans grand caractère. C'est à partir de Nancy, c'est à l'approche de la traversée des Vosges, que la nature et les travaux d'art s'élèvent à des proportions grandioses. Les Vosges lorraines sont percées de six tunnels, dont l'un, celui de Hommarting, mesure près de trois mille mètres. Toute cette portion de la ligne offre, au reste, un coup d'œil des plus admirables. Dans les gorges de Lutzelbourg,

notamment, et au débouché du troisième souterrain, le coup d'œil est irrésistible. Nous n'avons jamais regretté plus vivement de ne pas être paysagiste à la plume. Tout ce que la nature peut enfanter, dans ces prodigieuses combinaisons, de plus accidenté, de plus sauvage, se trouve ici accumulé comme à souhait pour la volupté des yeux, pour l'émotion de la pensée. La première fois que je passai là, la bruine qui fondait sur le paysage contribuait à lui donner je ne sais quoi de vaporeux, d'invraisemblable et de féerique, dans le goût des *sombres forêts*, des *monts altiers* de Guillaume Tell, d'Oberon et du Freyschütz.

C'était un jour de fête, et, comme pour ajouter à l'illusion, partaient de dessous les ramées épaisses des fusillades et des pétards, que tiraient des mains invisibles. Les gnomes, lutins du feu, semblaient avoir élu, à notre intention, ces belles horreurs pour domicile. C'était une vraie ballade allemande, une vraie chasse fantastique, où ne manquait que la musique de Weber.

On passe ensuite à Saverne, dont le magnifique château touche, pour ainsi dire, au chemin de fer; à Mommenheim, à Brumath, et enfin on entre à Strasbourg. Le changement de costumes et de physionomies n'a été ni moins complet ni moins frappant, au sortir des Vosges, que celui des paysages, à l'entrée. Les hommes, encore tout germaniques d'écorce, sont coiffés du grand chapeau de feutre retroussé par derrière, ornés du gilet rouge à deux rangs de boutons de métal, et de l'habit à la française; les femmes, en bonnets et en corsages d'or, et coiffées en *chauve-souris*, c'est-à-dire le haut du front surmonté du nœud de ruban à grandes coques qui, de loin, leur donne une certaine ressemblance avec ce petit mammifère ailé.

A Strasbourg, si vous voulez étudier de plus près ces types si candides et si accentués de la vieille Alsace française, évitez, pour cette fois du moins, les grands hôtels qui, personnel et hôtes, sont les mêmes partout, et faites ce que nous avons fait. Risquez un dîner médiocre, mais cependant très-supportable, et allez le demander à quelque humble auberge du faubourg, à la *Charrue*, par exemple, où descendent, avec leurs grands chariots, beaucoup de cultivateurs des environs. Là, vous aurez, comme je l'eus, le plaisir, curieux du moins et nouveau, de prendre un repas en commun avec ces bonnes, simples et patriarcales familles au grand complet, depuis le *knabe* de sept ou huit ans, déjà grave et silencieux comme père et mère, jusqu'au chef respectable, au *grossvater*, à la tête carrée, aux longs cheveux blonds grisonnants, à l'œil bleu plein de bonté méditative, à la physionomie sérieuse et douce qu'anime parfois, après deux ou trois coups d'un tout petit vin blanc du Rhin ou de Moselle, un éclair d'honnête gaieté.

J'aurais beaucoup de choses à dire, si je voulais, sur Strasbourg et sur le Munster, sur Guttemberg, sur Kléber, sur la maison d'Erwin, sur la Robertsau, sur le tombeau du maréchal de Saxe, et sur d'autres beautés encore. Mais le *nunc non erat hic locus* m'interdit cette proxilité de cicerone. En route donc pour Bade !

Pour aller au Rhin, au vrai Rhin, et prendre le chemin de fer, il faut franchir, en sortant par la porte d'Austerlitz, une distance d'environ trois quarts d'heure, à pied, que l'on parcourt, au reste, sous une double rangée de beaux arbres, et qui rappelle le chemin de la Haye à la mer. En omnibus, il faut un peu plus longtemps : *Chi va piano va sano* est un faux proverbe italien qu'on a traduit de l'allemand. La flegmatique inertie de ces Germains francisés

démonte et exaspère ces *machines nerveuses* que nous sommes, plus ou moins, tous, machines dont le Parisien est naturellement le type le plus exquis et le plus irritable. Il y avait un peu plus de monde que de coutume, le jour où je me mis en route, à la station de la place Kléber, où l'on délivre les billets pour le chemin de fer de Bade, ensemble l'omnibus de Kehl. Six personnes étaient réunies au bureau; l'employé en perdait la tête, mais de cette façon tranquille qui n'appartient qu'aux fils des Germains en émoi; et, sous prétexte qu'il avait infiniment trop à faire, ce modèle des scribes calmes ne faisait absolument rien.

— Il y a tant de monde! disait-il d'un air placidement éploré: je ne sais pas, monsieur, si vous pourrez encore trouver des places.

— Raison de plus, je crois, monsieur, pour me hâter.

— C'est juste!

Cependant mon homme continuait une conversation paisible avec un voisin de quartier. A la fin je me fâche, je tire ma bourse, et je demande impérieusement une *Eisenbahn erste Classe*. Mon homme alors devient plus attentif: il me prend sans doute, sur cette demande, pour un empereur déguisé, la *erste Classe* étant à peu près inconnue sur les chemins de fer d'Allemagne, où la seconde (*zweite*) est excellente, contrairement à ce qui se pratique en France. On part enfin; mais, comme nous sommes en retard, ce sont des stations à tous les carrefours et à chaque quart de kilomètre, sans parler de la halte obligée au pont de Kehl et à la douane badoise. Bien que partagé en deux branches sur ce point, et enfermant dans ces deux bras une île immense, le Rhin, à Kehl, est magnifique. L'écartement de ses deux bords est magnifique; sa masse bouillonnante et rapide a de quoi défier à la lutte les bras du

nageur le plus exercé. Son eau, fortifiante et salubre, n'a pas cette teinte noirâtre et bourbeuse qui fait de la Seine, en été, non un *chemin*, mais un marécage *qui marche;* cela est frais, pur et tonique comme la neige même des Alpes.

Les douaniers badois, avec leurs casques en cuir bouilli, parés d'une chenille rouge, nous ont expédiés poliment et avec une certaine promptitude, ce qui doit être chez eux le comble de l'urbanité. Nous sommes libres, désormais, d'aller et de venir sur le territoire de Bade. Nous nous mettons en route, et nous courons à petite vitesse sur Bade, où deux heures et demie de trajet dans le plus fertile et le plus riant pays du monde suffisent généralement à conduire de Kehl le voyageur, distance d'environ cinquante kilomètres : cela fait une vitesse que l'on ne saurait évaluer consciencieusement à moins de cinq lieues à l'heure; c'est joli pour des Allemands. Au reste, du moment où le *vort!* (en avant!) du machiniste a retenti, l'impatience cesse et fait place à un charme indéfinissable et croissant, que romprait tristement l'heure de l'arrivée, si le but du voyage n'était pas Bade. De Kehl à cette ville, près de dix stations, y compris Steinbach, la patrie du grand Erwin, l'architecte de la cathédrale de Strasbourg, ralentissent la marche aussi fréquemment qu'entre Paris et Versailles : je n'en voudrais pas rabattre une; j'en ajouterais, si je pouvais. Je ne puis me lasser de la contemplation de ces adorables villages allemands, qu'on dirait extraits, tout fraîchement vernis, pour les souhaits de nouvelle année, de quelque gigantesque boîte à joujoux de Nuremberg. Le clocher, brillant, élancé, est à chaque hameau ce qu'est la cathédrale aux toits pointus de Strasbourg. Les maisons sont petites, propres et bien peints; la vigne

folle, le houblon, le lierre et la clématite s'élancent au haut de leurs auvents. Un verger d'arbres fruitiers, des saulées, des bouquets d'ormes, de pins, de chênes, accidentent, en l'ombrageant, la vaste plaine qui s'étend, verdissante, heureuse, parée de tous ses trésors naturels (ce n'est point une métaphore), depuis la rive gauche du Rhin jusqu'au pied de la forêt Noire. Seulement — à toute médaille se trouve fatalement attaché le revers — ce délicieux pays, coupé en plein été d'innombrables canaux et rigoles qui en développent et en expliquent l'étonnante fécondité, doit être dans l'hiver fiévreux et aquatique. Mais nous sommes en juillet.

Les maisons des cantonniers sont de petits chalets suisses, gracieux, propres et enjoués : c'est à donner l'envie d'y descendre, de se fixer dans le premier venu, et d'y briguer de l'emploi.

Quant à Bade, où nous voici, c'est quelque chose comme le paradis terrestre, moins l'innocence toutefois. Adieu, Paris ; adieu, Londres ; adieu, tout le reste du monde ! Une fois enfermé dans ce pli de terrain façonné de la main des fées, on sent qu'on a trouvé enfin le port, l'asile, le salut, la douce quiétude de l'esprit et des nerfs. *Hic finis terræ... et curæ*. La triple colline, le Parnasse teuton, qui fait face au palais des buveurs et à la maison de *Conversation*, où, comme dit M. Isidore Bourdon, on *converse* moins qu'on ne joue, en défend l'entrée aux soucis, aux malaises, à tous diables noirs ou bleus. C'en est fait, c'est ici qu'on veut finir ses jours, si l'on pouvait mourir à Bade ! Vous avez beau venir ici moins échauffé que prévenu par des récits enthousiastes, et parfaitement décidé à n'admirer rien, tant les voyageurs ont abusé de l'inexpérience confiante du public, en ne lui montrant la *femme borgne que*

de profil, et toujours du côté du bon œil, comme dit le gai président de Brosses, le parti pris est cette fois déconcerté : l'imagination, ce peintre ardent et fantastique qui toujours dépasse le but, a enfin rencontré plus fort ou plus fou qu'elle, et le mirage est distancé.

Irai-je vous énumérer après cela, avec le jaspe, le porphyre, les dorures et les fresques des deux palais de bains et de conversation, les châteaux, les ruines, les sommets, les cascades, les vallées ombreuses et pleines de mystères, les allées de parc sablées, douces au pied des élégantes comme les grèves de Trouville, qui font de ces beaux lieux un Éden, un séjour de véritables délices? Franchement non. Le siége est fait, et bien fait. De tout cela, je me borne à vous transmettre l'impression comme je l'ai reçue : en bloc.

Inutile de vous dire aussi, je pense, que Bade est endémiquement peuplé d'illustrations et de sommités de tout genre. C'est là une habitude invétérée et, dès longtemps, européenne dans ce séjour princier et pourtant accessible, par la modicité du prix de la vie, par l'abondance de toutes choses, aux fortunes les plus modestes.

Le jeu, composé d'une seule table de roulette, et d'une autre de trente-et-un, n'est pas habituellement animé dans le jour. C'est le soir, surtout, qu'il s'allume aux clartés du gaz. Puis, il fait si beau, si splendidement beau, sur la vallée et les trois collines de Bade, que passer à jouer ce temps béni de Dieu, ce serait bien perdre à coup sûr. Les joueurs ont d'ailleurs, comme le jeu, leurs caprices, leurs tergiversations, leurs boutades, leurs trêves... *Habent sua fata... paroli.*

La musique est endémique à Bade. Le matin, le soir, à midi, c'est un perpétuel concert. On s'y lève en cadence,

on s'y promène en trille; et, si l'on n'y perdait quelquefois sans mesure, on s'y trouverait trop heureux. Trois ou quatre fois par semaine, les corps de musique des deux régiments prussien et autrichien en garnison à Rastadt, ville de la Confédération germanique, située à trois lieues de là, viennent jouer à Bade, engagés *ad hoc* par les propriétaires de la ferme. J'ai quitté cette ville à la nuit tombante, au son d'une admirable harmonie militaire exécutée par les virtuoses en habit blanc du régiment impérial de *Benedek*, et qui, me poursuivant au loin, répercutée par les échos de la vallée, me rendait plus amère et semblait comme me reprocher ma triste fuite. Je fais ce que je peux pour garder sain et sauf mon amour-propre national : je ne professe pas une amitié immense pour les sujets autrichiens ; mais, toutefois, je dois confesser humblement qu'ils sont nos maîtres en musique.

Rien, même à Paris, ne peut donner idée du gai tumulte, du brio, du désordre pimpant, pittoresque, coquet, de la radieuse mêlée dont le café en plein vent et les abords du *Kursaal* sont le théâtre, à cette heure avancée du jour où la mélodieuse bande prussienne, badoise ou autrichienne, prend possession de son kiosque pour la sérénade du soir. On sort de table ; on a partout superlativement dîné (la vie à Bade, sans distinction de prix, est un festin continuel). Les aimables fumées de la bonne chère font s'épanouir tous les visages, luire tous les yeux. On n'entend que joyeux propos ; on ne voit que sourires, provocations, œillades et élégances raffinées. A Paris, il est de plus grandes foules sans doute, mais non homogènes comme celle-ci : car la plupart des tristes humains qui les composent ont mal ou point dîné, et trop de malheureux y coudoient le riche repu. A Bade, rien de tel ; tout

le monde est heureux, puisque tout le monde est à Bade. Quand on cesse de l'être, de par le râteau du croupier ou de par une séduction tarifée, on s'en va — ce qu'on a de mieux à faire — porter sa gueuserie ailleurs. La seule disparate consiste dans l'immixtion fréquente de l'élément-camellia parmi les quartiers de noblesse ou de haute bourgeoisie qui foulent d'un pied verni et opulent ce gazon aristocratique. Mais on ne s'en plaint pas : il faut de l'amour pour panser les plaies que fait le jeu ; il faut un déversoir aux bénéfices qu'il procure.

La nuit venue, il y a bal assez souvent ; il y a roulette toujours. La séance s'engage et se poursuit, fiévreuse, entre le banquier et les pontes. Les hétaïres, qui suivent d'un œil passionné les péripéties de la veine, ici faisant le vide, et, là, amassant l'or et les billets à ne savoir plus où les mettre, communiquent l'ardeur et l'encouragement de leurs brûlants désirs aux joueurs, qui redoublent d'audace, et cela dure ainsi jusqu'à médianoche ; après quoi, heureux et malheureux vont, en dues compagnies, qui célébrer leurs triomphes, qui oublier leurs pertes, dans un frénétique souper qu'interrompt seule l'alouette.

« Et les bains, et les eaux? » direz-vous. Mon Dieu, les bains, les eaux, on les prend — quand on a le temps. Il y a tant de choses à voir autour de Bade, tant d'admirables promenades le long de l'Oos et sur les collines bénies qui gardent ces beaux vallons boisés, tout de frais gazonnés ; à peine est-on rentré en ville, tant de toilettes strictement obligatoires, tant de plaisirs, tant de conversations, honnêtes ou non, tant de passions ébauchées, tant de martingales entamées, qu'en vérité la vie ne serait pas tenable s'il fallait, avec tout cela, s'occuper de *prendre et de rendre* des eaux, régulièrement, comme à Vichy. En se

promenant devant la *Trinkhalle*, par exemple, ou sous le péristyle illustré *a fresco* de cette colonnade italico-greco-teutsche, on entrera bien lire un peu les journaux, marchander les objets d'art, contempler les aquarelles et vider un petit gobelet. Mais, d'abord, est-ce bien de l'eau, de l'eau minérale s'entend? C'est ici où la Faculté diverge un peu. Selon les uns, l'onde quasi bouillante de l'*Ursprung* est divine pour redonner du ton aux énervés, guérir les névroses et soulager les rhumatismes. Suivant d'autres, les eaux muriatiques de Bade sont de vraies eaux de fantaisie, excellentes aux gens en santé, souveraines contre tous les maux — qu'on n'a pas. Je pense qu'il y a de l'exagération de part et d'autre. Les eaux de Bade (l'ancienne *civitas Aurelia*) ne peuvent être absolument destituées de valeur, puisque les Romains, qui s'y connaissaient, avaient fondé là un établissement thermal dont on a, en creusant, retrouvé la piscine toute parée en marbre et le *vaporarium*. Mais il est certain que ces eaux, peu chargées de sels, ne seraient pas à conseiller dans les affections bien graves, et s'approprient merveilleusement à la situation de ces demi-malades dont l'exercice, la distraction, l'air vif, corroborés de quelques bains, seront le meilleur, si ce n'est le véritable remède.

On trouvera aux *Notes* un peu plus de détails sur la composition de ces eaux.

ENGHIEN

Tout le monde ne peut aller aux Pyrénées. Paris manquait d'eaux minérales. Paris, la providence des villages thermaux de France et d'Allemagne; Paris, si riche en chloroses, névralgies, hypocondries, gastralgies, dyspepsies, pulmonies, et ce qui s'ensuit, n'avait pas chez soi où soulager la dose considérable d'infortunes que lui a départie le ciel en échange de tant de priviléges uniques; et la petite propriété, le commerce, l'industrie, que tenaient incessamment en laisse les affaires ou ce mal, si souvent mortel, que l'on nomme *faute d'argent*, ne savaient où guérir de leurs maux respectifs ; car, si les *airs* et les *lieux* que recommande Hippocrate sont souvent d'admirables remèdes, ce n'est que dans les affections légères, superficielles; mais, si le mal a atteint quelque profondeur, il y faudra joindre le spécifique des *eaux*, que le philosophe de Cos ne recommande pas moins.

Les Romains, ces grands *sourciers* du monde antique, n'avaient laissé aucun vestige d'établissements thermaux aux entours de Lutèce, et Paris en était réduit aux prome-

nades hygiéniques à Saint-Germain ou à Versailles, lorsqu'en 1766 un curé de Montmorency, l'abbé Cotte, homme de savoir et d'observation, crut avoir découvert à Enghien, dans un certain *ruisseau puant* qui, chargé de vapeurs fétidement sulfureuses, n'inspirait que répugnance et nausées aux bons habitants de la commune, une source d'eaux minérales.

O fortunatos nimium, sua si bona nôrint!...

Mais ils ne les connaissaient point alors.

L'abbé Cotte écrivit à l'un de ses confrères, l'abbé Nollet, assez célèbre physicien de ce temps-là, qui fit un rapport à l'Académie des sciences; et cette compagnie savante chargea l'un de ses membres, le chimiste Macquer, d'étudier cette eau et de lui en soumettre l'analyse.

Macquer constata dans la source d'Enghien la présence d'un *foie de soufre terreux*, et tout de suite mit cette eau sur le même rang que celles d'Aix-la-Chapelle. De nombreux chimistes français, MM. Deyeux, Fourcroy, Péligot, Longchamp, Henri, Frémy, renouvelèrent cette analyse, et les eaux d'Enghien commencèrent d'être prônées et conseillées contre certaines maladies; mais la vogue, malgré le voisinage propice de Paris, fut lente à se déclarer.

Le colonel anglais Hyde-Park, blessé dans les guerres de l'indépendance américaine, se rétablit parfaitement à Enghien; et il fallut qu'un étranger vînt apprendre aux Parisiens l'existence de la piscine de salut et de santé qui les appelait en vain depuis un si grand nombre de siècles.

Louis XVIII fit la fortune des eaux d'Enghien. L'homme est si frivole et le malade si faible, qu'en tout il leur faut une impulsion fondée sur l'autorité de l'exemple.

Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme!

disait Perrin-Dandin, qui, en ceci, était bon *juge* des superstitions et des débilités humaines.

Louis XVIII, dont les jambes ulcérées nécessitaient de fréquentes et énergiques lotions, usa, à cet effet, des eaux d'Enghien, sur le conseil de MM. Lefebvre et Alibert, et fonda ainsi la prospérité de ces eaux, comme Pierre le Grand avait (sans comparaison) mis en vogue Spa; madame de Maintenon et le duc du Maine, Baréges; Montaigne, Plombières; madame de Sévigné, Fléchier et d'Aubigné, Vichy; les congrès, Aix-la-Chapelle; et comme ont fait, depuis, madame la duchesse de Berry pour Dieppe; mesdames de Contades et de Rauzon pour Trouville; le roi des Belges pour Ostende; Ibrahim-Pacha pour le Vernet; lord Brougham pour Cannes; les monarques absolus du Nord pour Tœplitz, etc., etc.

Il paraît avéré que, si les eaux d'Enghien ne procurèrent pas la guérison impossible du podagre auteur de la Charte, elles eurent du moins l'effet de prolonger ses jours sceptiques et inertes.

Jadis le lac d'Enghien offrait, aux portes de Paris, tout l'aspect d'une solitude : il ne s'y voyait qu'un moulin à peu près abandonné. En 1821, l'établissement thermal fut fondé, et, à dater de ce moment, l'affluence des baigneurs fut croissante. De charmantes maisons de tout modèle se groupèrent autour du lac limpide (bien que traversé par un affluent d'eau minérale), dont l'œil sonde sans peine les profondeurs, parées d'une riche végétation aquatique, et où le poisson, vif, alerte — il boit de l'eau d'Enghien — semble nager sur un lit d'herbes.

M. Péligot employa une partie de sa fortune à la distri-

bution et à l'embellissement des sources. MM. Longchamp et Biett contribuèrent ensuite à les mettre en honneur, après eux, M. le docteur Senyttère en fut le médecin-inspecteur. Enfin M. Bouland père, un des fondateurs des Néothermes, entreprit la mise en valeur de l'établissement thermal d'Enghien. A l'aide de sondages, il fit jaillir une nouvelle source minérale; il avisa à relever la température des eaux, qui, n'ayant que de onze à douze degrés Réaumur, n'étaient point thermales, et il les porta artificiellement jusqu'à vingt-huit ou trente, ce qui, à vrai dire, ne peut avoir lieu sans altérer jusqu'à un certain point le principe minéralisateur des eaux.

Une société fondée par actions, pour l'exploitation des sources, ne réussit point commercialement, et c'est par suite de cet échec que l'établissement d'Enghien tomba, en 1849, aux mains de M. le vicomte de Curzay, propriétaire actuel.

L'édifice thermal, construit aux bords du lac, est de goût tout moderne et sans grand style. Le bâtiment est divisé en plusieurs corps de logis séparés par des cours spacieuses et d'agréables jardins. L'un des compartiments de l'établissement a nom les *Quatre-Pavillons*, et c'est la portion la plus aristocratique et confortable du lieu. Une fort jolie tour, d'environ cent pieds de hauteur, s'élève près de l'établissement, et, sous couleur de monument uniquement calculé pour le plaisir des yeux, remplit une destination utile, celle de réservoir des eaux minérales, qui, de là, se distribuent dans les diverses parties de l'établissement, suivant les besoins des malades. Le logis est pourvu de baignoires de zinc et peut fournir jusqu'à trois cents bains par jour, chiffre atteint dans la dernière saison.

Miniature des lacs suisses, celui d'Enghien est juste dans

les proportions du plus pur opéra-comique. Il mesure environ un kilomètre du sud au nord, et un demi de l'est à l'ouest; la superficie totale en est de trente-cinq hectares. La profondeur varie d'un à cinq mètres, suivant les basses ou grosses eaux. Le lac est encaissé, ici de fascines, là de bordages ou madriers, plus loin d'un revêtement en pierres de taille de trois cents mètres de pourtour. La surface de l'eau est aussi nette que les couches inférieures sont pures et claires; quelques roseaux parsèment seulement les portions les plus incultes du rivage. Trois ruisseaux d'eau vive alimentent le lac; plusieurs sources profondes et des puits artésiens lui apportent aussi leurs eaux.

Tout le pourtour du lac est généralement bien cultivé; et, aujourd'hui, de ravissants cottages, dont les jardins s'inclinent sur la rive, charment les yeux des *circumnavigateurs;* car la marine est très-active sur le lac d'Enghien, longtemps improprement flétri du nom d'*étang*, et où l'on ne craint ni les tourmentes du lac du Bourget, ni les bourrasques de celui des Quatre-Cantons. Le but du voyage est une île d'environ soixante-dix ares (deux arpents), naguère désolée, aujourd'hui plantée d'un jardin anglais dans toutes les règles de l'imprévu et du caprice, ornée d'un pavillon antique, dans le goût des ex-temples de Tivoli, échancrée d'un port qui, d'inhospitalière qu'elle était autrefois, la rend aujourd'hui des plus abordables. Une allée circulaire, plantée d'arbres, offre ses ombrages et permet de faire le tour du lac à ceux qui n'ont pas l'*æs triplex*. La promenade sur ces bords est salubre autant qu'agréable. Le fond du lac, pierreux ou sablonneux, ne peut dégager aucun miasme délétère. Quelques marécages bordant ses rives ont été assainis par les propriétaires, à la manière hollandaise, par le moyen d'irrigations et de cou-

pures; et, ce qui prouve la parfaite innocuité des eaux du lac, c'est que le poisson y jouit d'une santé parfaite et est d'un goût exquis, exempt de toute exhalaison vaseuse.

On ignore s'il existe une *source mère* des eaux minérales d'Enghien; mais le fait est de peu d'importance et ne satisferait qu'une curiosité purement spéculative. La vérité est qu'il y a quatre sources principales desservant l'établissement proprement dit :

La source Cotte, du nom de l'inventeur, ou, pour parler mieux, du révélateur des eaux;

La source de la Rotonde:

La source du Roi, où l'on puisait les eaux pour les jambes de Louis XVIII;

Et la source nouvelle, qui est celle qu'a fait jaillir M. le docteur Bouland.

Cinq autres alimentent les bains de la *Pêcherie*, d'une importance secondaire. Elles ont été analysées et reconnues bonnes par MM. Henri et Dupasquier.

L'établissement compte trente baignoires où les eaux arrivent, sans altération et sans mélange, par des tuyaux de zinc.

Toutes les eaux de ces sources sont sulfureuses et froides, et leur maximum de température est de quatorze degrés centigrades. Elles sont administrées en boisson et en bains, en douches et en affusions. On les boit, le matin, aux sources, et l'odorat en est plus désagréable que le goût. Étant froides et dépourvues de principes volatils, elles peuvent, sans grand inconvénient, être transportées au loin. On les prend pures ou coupées d'une infusion ou de lait. Elles manquent de cette onctuosité désignée sous le nom générique de *barégine;* mais on y supplée au moyen de gélatine mêlée au bain à plus ou moins fortes doses.

Les affections contre lesquelles elles réussissent le mieux sont la maladie scrofuleuse, les tubercules pulmonaires, certains maux constitutionnels, les douleurs rhumatismales, les maladies de peau, les affections catarrhales, certaines métrites et certaines névroses du tube digestif.

Stimulantes comme la plupart des eaux minérales, les eaux d'Enghien ont plus de force que ne leur en accordent certains praticiens; et, fort loin d'être neutres, elles occasionnent souvent de graves désordres aux malades qui s'obstinent à les prendre contre l'avis des médecins. Si efficaces qu'elles soient, elles ont pourtant besoin, comme toutes leurs pareilles, d'un agréable appoint, qui est l'absence de soucis, la distraction et le plaisir. « Les eaux minérales, dit Ramond, sont un lieu charmant, où le plaisir a ses autels à côté de ceux d'Esculape et veut être de moitié dans ses miracles. »

Sous ce rapport, les eaux d'Enghien, outre le voisinage de Paris, la ville du globe antispleenétique par excellence, ont peu à envier à des rivales plus célèbres et plus lointaines. L'administration les corrobore de bals, de concerts, de promenades sur le lac. L'établissement contient billards, cabinet de lecture, salon, lien commun de sociabilité, d'où la politique est bannie en temps ordinaire, en tant que subversive et anticurative, et où la danse au piano, un jeu honnête et modéré, d'aimables conversations, la suppléent avec avantage. C'est, selon l'expression heureuse de M. Réveillé-Parise, le *régime du repos et du plaisir*. Rien dès lors d'étonnant qu'on aille à Enghien, rien que par façon de divertissement et de détente, comme autrefois on se rendait à Pyrmont, séjour si charmant, que les demoiselles nobles stipulaient par contrat qu'on les y conduirait *au moins une fois*.

A pied ou en bateau, le tour du lac d'Enghien est bientôt fait. Mais la belle vallée de Montmorency, dont la température est si égale, l'air si doux, les arbres si beaux, offre un champ vaste aux promeneurs. Elle s'étend à peu près de Saint-Denis à Pontoise, et forme un bassin peu profond, borné au nord par les hauteurs de la forêt de Montmorency, au midi par les buttes d'Orgemont et de Sannois. Presque partout abritée contre le vent du nord et celui du sud-ouest, elle n'est ouverte qu'au vent d'est, essentiellement sec et salubre. Aussi n'y connaît-on point les épidémies ; et les grandes perturbations atmosphériques y sont si rares et si vénielles, que les paysans disent que le *tonnerre recule* quand il est au point d'y tomber. Le docteur Perrochet assure (Notice sur Montmorency) que les nuages se divisent en approchant du centre de la paisible vallée. Elle ressemble à un parc immense coupé par des bourgs, des hameaux et des villes. Les coteaux ne sont pas élevés et les plaines sont peu profondes, double condition qui contribue à la salubrité de la vallée.

Le village d'Enghien est situé tout auprès de l'établissement thermal, auquel il doit, sinon sa création, au moins son agrandissement continu : car ce n'est pas à tort que Pline a dit : *Urbes aquæ condunt*. On se rend d'Enghien à la *ville* de Montmorency par un chemin montueux que sans cesse sillonnent des caravanes de baigneurs à pied, à âne et à cheval. La *ville* de Montmorency est le Paris de la vallée : elle n'offre pas de très-grandes curiosités au visiteur, et, à part la vieille église Saint-Martin et le *Cheval blanc* que Gérard peignit par gageure pour l'auberge de ce nom, on ne saurait vraiment qu'y voir ; mais elle représente la civilisation dans ce coin de terre, il est vrai, peu sauvage, et l'on y va, comme de Vichy à Cusset, faire une

promenade à pachyderme et renouveler sa provision de cigares. Puis, tout près de là, est cet Ermitage où Rousseau connut les derniers beaux jours dont le laissa jouir son hypocondrie farouche; où le propriétaire a eu le bon goût de conserver religieusement sa table, son bois de lit, son baromètre, ses bocaux : où il planta ce rosier et ce laurier qu'après lui son illustre successeur, Grétry, cultiva d'une main pieuse ; où enfin Robespierre, à qui était échu l'Ermitage en 93 (il le tenait de Regnauld de Saint-Jean-d'Angély), venait à cette époque s'inspirer du déisme de l'auteur du *Contrat social* et du *Vicaire savoyard*. C'est là que le médecin Le Bègue de Presle, l'un des derniers et des plus fidèles amis du philosophe, raconte que, l'étant allé voir un jour, il le trouva qui remontait de sa cave, chargé d'un lourd panier de vin.

— Comment, lui dit-il, pouvez-vous à votre âge porter un pareil fardeau? Que ne chargez-vous de cet emploi madame Rousseau, plus jeune et plus forte que vous?

— Ah! que vous connaissez peu ma femme! répondit tristement Rousseau ; quand elle va à la cave, elle y reste!

On peut aller aussi d'Enghien à Saint-Gratien voir le château de Catinat, que le propriétaire actuel, M. Davilliers, veut bien ouvrir au public. Par l'*allée des Soupirs*, on va à Épinay, où le château de la *Chevrette* reçut tant de fois l'*ours* mal apprivoisé de Genève. A Sannois et à Eaubonne, on retrouvera encore chez madame d'Houdetot, à qui il écrivait « de ces lettres qui brûlent et qu'on ne brûle pas, » et qu'on brûla pourtant, l'impérissable souvenir de cet *ours* sublime et de son heureux rival Saint-Lambert. La vallée de Montmorency demeure encore tout entière sous le patronage de cet immortel et atrabilaire génie.

Quoique nul ne soit, dit M. Isidore Bourdon à propos d'Enghien, prophète en son pays, et que ce charmant séjour d'eaux ne soit plus, grâce au chemin de fer, qu'un faubourg pittoresque et ombreux de Paris, la fortune de l'établissement thermal est maintenant très-assurée. M. Bourdon ne croit pas à la très-grande efficacité des eaux minérales d'Enghien, qu'il répute fort inférieures à celles de Bonne et de Baréges; M. Réveillé-Parise, qui a écrit sur Enghien un spirituel et intéressant petit livre, est d'un avis contraire : de tout quoi nous concluons que le mieux est d'y aller voir.

Bien que propriété privée, l'établissement d'Enghien est placé sous le contrôle du gouvernement. Deux praticiens de talent, MM. Bouland et de Puisaye, y remplissent, l'un les fonctions d'inspecteur, l'autre celles d'inspecteur adjoint.

PIERREFONDS

La petite ville historique de Pierrefonds, située à cent pas de la belle forêt de Compiègne, doit la découverte de ses eaux thermales à un homme d'esprit et du monde, aimant les arts et peintre distingué lui-même, qui se choisit, il y a quelque vingt ans environ, cette agréable retraite. A cette époque, le pays, riche de beautés et de ressources naturelles, mais ignorées, était pauvre et peu visité. M. de Flubé s'y dévoua corps et âme; et, si la récompense a tardé, tout annonce qu'elle sera digne de l'effort fait, du sacrifice accepté.

En 1846, M. de Flubé trouva dans un coin de son parc certaines eaux dont l'odeur sulfureuse l'avait plus d'une fois frappé, et qui, depuis des siècles, coulaient mystérieusement à fleur de sol, cachées et comme perdues parmi les hautes herbes. Un premier examen fit reconnaître des traces de soufre, de chaux et d'une matière grasse déposée sur les végétaux recueillis. Quelques

fouilles consécutives amenèrent la découverte de la précieuse nappe d'eau à un mètre de profondeur. L'application en fut faite à des affections chroniques nombreuses, quelques-unes désespérées, de l'estomac, de la poitrine. La plupart des malades se trouvèrent soulagés; plusieurs guérirent.

Un savant chimiste, M. O. Henry, délégué par l'Académie de médecine, fit l'analyse de ces eaux, dont, sur son rapport, le gouvernement autorisa l'exploitation.

Deux années de suite, les sources furent laissées à la discrétion du public, afin qu'il pût les apprécier; et, de proche en proche, le succès s'établit de façon à contraindre M. de Flubé à aller planter plus loin sa tente, et, faisant place aux buveurs d'eau, à transformer sa riante et vaste habitation en un hôtel de bains, dont l'ouverture a eu lieu le 15 mai 1853.

Pierrefonds, transformé aussi depuis la découverte de l'eau thermale, et animé par les colonies parisiennes qu'y déversent périodiquement en été des trains de plaisir, organisés depuis deux ans, présente maintenant, en ressources et en confort, tout ce qu'a droit de trouver, là où elle daigne se transporter, l'aristocratie baigneuse et touriste. Il y a de bons hôtels dans la ville, outre celui que nous avons déjà nommé. Les familles y trouvent aussi des maisons et des appartements meublés, le tout à des prix honnêtes.

L'hôtel des bains est pourvu d'un beau salon de compagnie. Le logement y donne droit à des promenades et à la pêche sur le lac. Indépendamment de la bibliothèque nombreuse et choisie du propriétaire de cet aimable séjour, on y trouve la quotidienne et plus actuelle ressource des journaux français et anglais. Voulez-vous des

chevaux, des voitures : faites un signe, et les *commodités de la promenade* vous seront amenées sur l'heure. On parle toutes les langues dans cette fashionable *posada.* « *English spoken here, — Hier spricht man deutsch,* » n'y sont point une fiction.

J'ai visité, l'année dernière, Pierrefonds, en compagnie de douze ou quinze de mes confrères de la presse parisienne, et par l'occasion charmante d'un train spécial de plaisir qu'avait bien voulu mettre à notre disposition la direction du chemin de fer du Nord.

Partis de Paris à huit heures par le train exprès de Bruxelles, nous étions rendus à Compiègne à neuf et demie, ayant fait cent kilomètres en six quarts d'heure. Là nous attendait un immense char à bancs, attelé de quatre chevaux conduits par deux postillons, qui, remontant au grand trot la jolie ville de Compiègne, nous déposaient peu de temps après en pleine forêt, sous l'une des plus riantes feuillées, où la table dressée nous invitait à un déjeuner de chasseurs servi par le propriétaire de la *Cloche*, hôtel fort en réputation dans tout le Valois, et qui, sur ce spécimen, nous parut mériter pleinement son renom.

Nous aurions voulu visiter ensuite, mais nous ne pûmes que traverser le magnifique parc attenant au château impérial de Compiègne, où tout se préparait déjà pour le camp du suivant automne. Ces parcs grandioses, ces demeures splendides, si multipliés dans cette belle Ile-de-France, sont un argument monarchique dont je m'étonne que les anciens partis n'aient pas tiré meilleur profit. Leur avantage le plus réel est de prouver aux Français l'utilité d'avoir des princes; car, s'ils n'en avaient pas, qui tuerait ces chevreuils, mangerait ces faisans entretenus à grands frais pour un délassement auguste? Réponse : « Tout le

monde, » me direz-vous peut-être; mais c'est justement là le mal. On me contait précisément dans ce voyage l'histoire navrante d'un braconnier de Compiègne qui, après Février 1848, se voyant, comme on dit en style politique, *débordé* dans son innocente et lucrative industrie, se pendit de désespoir. Que n'avait-il, l'infortuné, un peu de patience! Aujourd'hui ses confrères mieux avisés voient refleurir les bénéfices du *collet*, de la pipée et de l'affût. C'est pour eux que l'on élève, à un louis la pièce, dans la *grande faisanderie*, ce millier de jeunes coqs que, vienne septembre, ils happeront pour les revendre aux amateurs, au prix très-modéré d'une pistole la paire. C'est tout profit... pour le public. Car, que peut-on tuer dans une chasse princière? Une centaine de faisans tout au plus : beau massacre! Le reste est pour les braconniers, c'est-à-dire pour nous, simples dîneurs, qui n'avons ni faisanderies, ni châteaux, ni parcs.

Nous disons adieu aux faisans argentés, aux faisans de Chine, aux faisans de toutes couleurs; et, les ajournant au carnaval prochain, nous remontons sur notre char, qui nous entraîne à grande vitesse, et nous fait traverser dans toute sa largeur (quatre lieues sur huit d'étendue) la belle forêt de Compiègne. En émergeant de la lisière de cette admirable futaie, nous voyons se dresser devant nous les ruines du géant du Valois, de ce fameux château de Pierrefonds, autrefois la terreur de l'autorité royale, à telles enseignes qu'il fut démantelé sous Louis XIII pour cause de sûreté publique. Ces formidables nids d'aigle qui couvraient alors la France, c'étaient les sociétés secrètes de l'époque, et bien autrement dangereuses que des affiliations campagnardes et des serments plus ou moins ridicules; elles n'allaient à rien moins qu'à annuler partout

le pouvoir monarchique et à constituer autant de petits États dans l'État qu'il y avait de châteaux forts. Mais Richelieu y mit bon ordre; et le château de Pierrefonds, qui, je ne sais combien de fois, avait tenu en échec des armées entières, résisté au comte d'Auvergne, au duc de Nevers et à Henri IV lui-même; du haut duquel une poignée de partisans titrés dominaient le pays et le pressuraient, fut, non pas démoli, heureusement pour l'art, mais entaillé régulièrement dans ses tours et son mur d'enceinte, mesure qui équivalait à une destruction complète, et mit pour toujours cette terrible et incorrigible *ferté* hors d'état d'opposer la moindre défense à qui voudrait s'en emparer.

Telles qu'elles sont venues jusqu'à nous, ces ruines, étagées sur une colline de tout point inaccessible, conservent une grande et poétique tournure, un air de majesté et de force qui les distinguent entre tant de débris épars sur notre sol, et ont déterminé leur classement parmi nos monuments historiques. Deux tours restent debout et entières sur les huit ou neuf qui flanquaient le château autrefois; la force en est cyclopéenne, et la conservation parfaite. On avait eu le projet de jeter bas le château, et maintes fois on l'a repris par spéculation commerciale, après l'avoir conçu par intérêt public: mais, le marteau, la mine et la sape échouant contre ces remparts de granit de quinze ou vingt pieds d'épaisseur, il a fallu laisser debout ces maçonneries gigantesques, aujourd'hui dévolues à l'État, qui les garde et y a effectué quelques réparations à l'aide desquelles on peut descendre dans les souterrains et monter au faîte des tours.

Car il existe sous le château et sous la forêt des conduits mystérieux, en partie comblés aujourd'hui, qui autrefois

reliaient Pierrefonds à Compiègne, et par lesquels la garnison du château faisait de subites irruptions dans tous les lieux d'alentour. On raconte que, pendant la Ligue, Rieux, l'un de ces capitaines moitié brigands, moitié papistes, à qui était confiée d'ordinaire la défense de la forteresse, faillit, par ce moyen, prendre Henri IV s'en allant à Cœuvres voir Gabrielle d'Estrées, et traversant, par une de ces imprudences que seul l'amour des femmes lui fit commettre, la forêt de Compiègne près de Pierrefonds.

Le château actuel n'est pas ancien : il fut reconstruit vers le quinzième siècle par Charles d'Orléans, père de Louis XII, et achevé tant par ce monarque lors de son avénement au trône que par son successeur François Ier. Il appartient cependant tout entier à l'ordre gothique, sauf quelques rudiments d'ornementation renaissance, notamment dans l'architecture de la chapelle, qui était vaste et qui dut être magnifique, et dans celle des appartements privés. Pierrefonds occupe plus de trois mille mètres de superficie; il peut rivaliser avec le château d'Arques pour l'étendue et l'importance; de plus, il est infiniment mieux conservé. Ses ruines, puisque ruines il y a, sont toutes neuves; on voit qu'elles sont faites de main d'homme. L'action du temps est plus lente, il est vrai, mais bien autrement destructive.

Du haut de la principale tour, l'œil s'étend sur un panorama enchanteur. Au pied de soi, on a le village de Pierrefonds, réfléchissant ses propres et coquettes villas dans un lac de plaisance, et que surmontent des collines à pente douce, toutes chargées de la végétation admirable de la jeunesse de l'année. Tout auprès s'étend la magnifique forêt de Compiègne, et, un peu plus loin, celle

de Villers-Cotterets, si proches l'une de l'autre, que l'œil discerne mal où celle-ci finit, où celle-là commence.

Une pluie diluvienne ne nous empêcha pas de visiter les ruines dans le plus grand détail. Après avoir tout parcouru, bastions, chapelle, tours, souterrains, cachots, sans oublier les oubliettes, ce nécessaire accessoire des châteaux du *bon vieux temps*, nous redescendîmes au village. Là, de nouveaux plaisirs nous attendaient, grâce à l'aimable et cordiale hospitalité de M. de Flubé, propriétaire du lac, des eaux minérales de Pierrefonds, à peu près semblables, pour la composition et les qualités curatives, à celles d'Enghien, et de l'élégante demeure dont cette petite mer méditerranéenne, d'un kilomètre de pourtour et de deux brasses de profondeur, bat le pied de ses flots limpides. M. de Flubé voulut bien nous accueillir d'une façon véritablement fraternelle. Il est le roi de ce canton, qu'il habite été et hiver, au développement et à l'embellissement duquel il n'a cessé de consacrer, avons-nous dit, la plus grande partie d'une fortune qu'on dit assez considérable. — Le ciel s'étant un peu rasséréné, nous mîmes à la voile sous sa direction, et nous croisâmes sur le lac autour d'une goëlette dont il est l'amiral, et qui nous salua d'une salve d'artillerie, ni plus ni moins que si notre barque eût porté quelque ministre et sa fortune.

La population cependant, tirée de son repos par ces détonations inusitées, se demandaient quels princes ou quels généraux de division lui avaient amené ce rural char à bancs et ces deux postillons splendides. On lui répondit que c'était une charretée de poëtes qui causait tout ce brouhaha : elle n'en voulut rien croire. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Un praticien distingué de Paris, M. le docteur Jules

Giron, est attaché à l'établissement de Pierrefonds comme médecin inspecteur. Les eaux placées sous son contrôle ont, dit-on, plus d'onctuosité et contiennent une plus haute dose de barégine que leurs similaires, les eaux d'Enghien.

EAUX-BONNES — EAUX-CHAUDES

Pour se rendre de Pau à Laruns, et de là aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes, on traverse constamment, par Jurançon, par Bielle, par le val d'Ossau, avec la double pointe du pic du Midi devant soi, le plus magnifique pays. A travers une double haie de collines boisées que surmonte comme un cataclysme de montagnes arides, on arrive par une vallée qui va sans cesse se resserrant, à Laruns, un charmant village, tout entouré de pics et de crêtes aigues, et dans le très-proche voisinage duquel sont les fameuses carrières de marbre de Loubie Soubiron, aussi blanc, plus dur que celui de Carrare, mais quelquefois traversé par des veines de teinte grise, qui a servi ici aux bas-reliefs extérieurs de la Madeleine et aux statues de la place de la Concorde. Peu après avoir dépassé Laruns, le chemin se bifurque au delà du pont dit de *Marbre;* les destinataires d'Eaux-Bonnes tirent à gauche: ceux qui se rendent aux

Eaux-Chaudes continuent leur route au sud, par un chemin bordé de précipices qu'il a fallu conquérir par la sape et par la mine, au-dessus du Gave mugissant dans le rocher qui semble à peu de distance barrer tout à fait le passage. Il y a des endroits où le défilé est si étroit, qu'il ressemble à une fissure imperceptible de loin. Mais on ne côtoie plus, presque à pic, le terrible gouffre du *Thoura* ou *Hourat* (mauvais trou), nom que porte aussi la montagne. L'ancienne route, aujourd'hui abandonnée, le contournait, et présentait, soit à la montée, soit à la descente, de certains et vrais dangers, outre celui de descendre tout d'un trait dans l'insondable précipice. L'approche des Eaux-Chaudes est tout à fait grandiose. La route des Eaux-Bonnes traverse, après la bifurcation, le gave de Gabas, sur un pont d'où la vue embrasse avec prestige l'étroite gorge dans laquelle coule le torrent à une effrayante profondeur. Une montée âpre et elliptique conduit à un autre pont de bois qui marque l'entrée des Eaux-Bonnes, un vrai goulet rocheux, avec un autre torrent à son extrémité, qui est celui que l'on traverse.

Le village des Eaux-Bonnes se compose d'une seule rue, que termine une sorte de jardin anglais, et que forment vingt ou trente grands hôtels ou maisons meublées, pouvant contenir à la fois, à la condition de les y bien tasser, de quinze à seize cents habitants. En juillet et août, il est presque impossible d'y espérer le moindre asile. Un mois avant, un mois après, il en était et il en sera autrement.

Bien que ces sources ne soient pas fréquentées depuis longtemps, elles ont depuis nombre d'années un assez grand renom, et c'étaient celles que les soldats d'Henri d'Albret, blessés à la bataille de Pavie et ramenés dans leurs montagnes, nommaient l'*Eau d'arquebusade*, en mé-

moire et reconnaissance du prompt soulagement qu'ils avaient dû à leur emploi.

La *maison du gouvernement*, qu'a occupée l'été dernier l'Impératrice aux Eaux-Chaudes, est un assez grand bâtiment sans caractère, qu'avait acquis l'empereur Napoléon Ier pour en faire, à l'exemple de Henri d'Albret, un hospice ou maison de santé militaire. Après 1815, elle resta aux mains de la commune, qui la passa à bail à un entrepreneur, pour être louée aux étrangers. Depuis un an, elle a été appropriée au service de la maison impériale et l'a été avec goût par les ouvriers et l'architecte qui avaient récemment réparé le château de Pau.

La vie est assez chère aux Eaux-Bonnes et pas très-animée, nonobstant les bals et réceptions d'hôtels garnis. La plus grande ressource est encore dans les promenades, qui sont, on le conçoit, admirables par les aspects magiques qu'elles déroulent en tout sens, et dues, pour la plupart, à la munificence de M. Eynard, de Genève. Par des sentiers en zigzags, on a rendu accessibles aux pauvres malades ces coteaux boisés qui entourent Eaux-Bonnes. Du haut de la butte du Trésor, on commande Laruns et le val d'Ossau. D'autres jolis méandres conduisent aux cascades du Valentin, petites, mais assez gracieuses. Une jolie vallée de hêtres mène à la belle promenade Jacqueminot, à demi-heure du village. Enfin Eaux-Bonnes doit à M. Moreau, l'agent de change, bien connu et apprécié pour ses goûts artistes, par une originalité trop rare chez ceux de sa profession et autres financiers, la *Promenade horizontale*, si précieuse et si agréable aux infirmes, d'où l'on découvre les vals d'Aas et d'Ossau, et qui doit être continuée, assure-t-on, jusqu'aux Eaux-Chaudes.

Les personnes infiniment alertes et douées d'un certain

courage peuvent tenter, mais tentent rarement, avec les chasseurs d'ours, d'izards et de vautours, l'ascension du pic du Ger, point élevé de plus de deux mille six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui domine les Eaux-Bonnes. — C'est un voyage pénible où l'on est exposé à de terribles tourmentes, mais au terme duquel on est bien amplement dédommagé par la vue d'un panorama gigantesque, qui a pour points extrêmes Pau, le pic du Midi et la chaîne majestueuse des Hautes-Pyrénées, au sud.

Les Eaux-Chaudes, qui, par parenthèse, ne le sont pas beaucoup plus que celles du reste de la chaîne pyrénéenne, sont spéciales contre les rhumatismes, les paralysies et les obstructions abdominales. Elles sont situées sur le gave de Pau, dans la principale gorge de la vallée d'Ossau. Le village, peu considérable, est bâti sur le granit d'où jaillissent les diverses sources, également sulfureuses, au nombre de six ou sept, et dont les principales sont celles du Roi (*lou Rey*), ainsi nommées des très-fréquentes visites de Henri IV à cette source, et de l'Esquirette, la plus recherchée après, et la plus chargée de principes minéralisateurs. Il y a ensuite la source Baudot, de découverte récente, et qui passe pour avoir de grandes vertus digestives, et la source Minvielle, par laquelle on combat les névralgies avec succès. Trois de ces sources sont employées en bains dans l'établissement, qui est très-beau, très-complet, renferme de belles et profondes baignoires de marbre, une piscine, des appareils à douches en arrosoirs, en nappes, en *lances*, (jets aigus), etc., etc. Cet établissement a de plus, sur celui des Eaux-Bonnes, l'avantage d'avoir un *salon* pour annexe, ou, pour mieux dire, trois salons : un de réunion ou de *conversation*, un de lecture et un de musique.

Les promenades intéressantes n'abondent pas moins aux environs des Eaux-Chaudes qu'à l'entour des Eaux-Bonnes. Non loin de celle-ci se trouve une grotte (l'inévitable grotte), qualifiée par une inscription que supporte un poteau : *Grotte curieuse*, et qui appartient à M. le marquis de Castellane. Les Eaux-Chaudes ont aussi leur grotte, plus ou moins émaillée de stalactites et dont l'entrée est soumise à un tarif un peu judaïque. Mais une excursion un peu plus considérable est celle que l'on ne manque guère de faire jusqu'à Gabas, dernier village français du côté de l'Espagne, intéressant par le pittoresque transit des muletiers aragonais, par sa physionomie tout exotique et par un certain vin de Malaga authentique qui ne laisse pas d'avoir son charme. Si l'on veut se livrer à des jouissances plus nobles, on peut escalader le pic du Midi d'Ossau, faire un tour en Espagne, ou même pousser jusqu'aux Eaux-Chaudes de Penticosa, en Aragon; mais c'est un voyage d'au moins quatorze ou quinze heures. On revient aux Eaux-Chaudes (de France), comme on en est venu, par des défilés boisés d'une luxuriance sauvage, et par le pont d'Enfer, bien qualifié, qui rappelle celui de l'acte diabolique du *Freyschütz*.

Sa Majesté l'Impératrice, qui a honoré cet été ces beaux lieux de sa présence, y a été accueillie à la fois en souveraine et en ancienne connaissance. Les Eaux-Bonnes l'avaient reçue, il y a quelques années, alors qu'elle n'était encore qu'une personne privée de haut rang, et avaient conservé le souvenir très-vif des grâces affables que les personnes qui l'approchent sont unanimes à reconnaître en Sa Majesté. Il y avait d'ailleurs toutes les raisons du monde pour que la réception faite à l'Impératrice fût chaleureuse et enthousiaste. Un touriste distingué et spirituel,

M. Nicolle, nous apprend (*Course aux Pyrénées*) que, dès 1850, la forme actuelle du gouvernement paraissait désirée dans ces montagnes. « Monsieur, rapporte-t-il, me dit un politique montagnard, ça ne peut pas durer comme ça; il faut absolument que Napoléon gouverne... Nous ne vendons plus nos fromages! » — Et il paraît qu'on vend aujourd'hui les fromages. On les vend même fort cher, comme tout ce qui se débite dans les Pyrénées, et particulièrement aux Eaux-Bonnes, cannes de buis, petits chiens, fragments de minéralogie, morceaux de stalactites, poupées habillées à la mode du pays, voire vieux sabots et vieux habits (à l'usage des réalistes et des amis de la couleur), dont aiment à se charger certains voyageurs. Nous leur souhaitons, comme appoint et par-dessus le marché, un ample regain de santé.

LES BAINS D'AMÉLIE

(PYRÉNÉES-ORIENTALES)

Corvisart, par un mot spirituel et vrai que nous avons déjà cité, rendait hommage à cette grande puissance de tous les âges et de tous les pays qui date ses arrêts du milieu de nous, de ces Français, *machines nerveuses*, comme les définissait l'Empereur et Roi. Parmi nous, en effet, et sur l'homme malade, comme sur le colosse de santé, la mode ne perd aucun droit. Il y a des remèdes qui guérissent par cela seul qu'ils sont en vogue, et ceci est physiologique. Depuis cent ans, on peut compter, en bien cherchant, dix procédés, dix systèmes thérapeutiques diamétralement différents, tous couronnés, ou à peu près, du même laurier médicinal, récompensés des mêmes cures, honorés des mêmes prodiges. Il ne s'agit que d'y avoir recours au bon moment, qui arrive toujours en France. Du temps de Broussais, on mourait pour vouloir conserver du sang dans ses veines et manger de la viande noire. Aujour-

d'hui, on se trouve bien, à ce qu'il paraît du moins, de suivre la méthode inverse. On avait cessé de purger, aux grands applaudissements de la foule insurgée contre la médecine Leroy. On repurge aujourd'hui, et avec un succès qu'on nous pardonnera d'omettre. L'homœopathie a guéri je ne sais combien de malades; l'hydrothérapie n'a pas fait moins de miracles; mais tout cela fléchit un peu : la médecine nous paraît en proie à une certaine anarchie qui se prolonge trop ; et il est grand temps qu'une bonne drogue, bien doucereuse ou bien amère, surgisse à l'horizon clinique pour apprendre à l'humanité souffrante comme elle doit mourir, et en vertu de quel Codex.

« Où ce préliminaire va-t-il nous conduire? » me demandera-t-on. Je me hâte de répondre : « Aux Pyrénées-Orientales. » — Si la transition paraît un peu brusque, j'espère la justifier. Pourquoi les admirables sources du Canigou sont-elles relativement délaissées, tandis que le pic d'Ayre et le cirque rocheux, qui a donné son nom au plus spirituel et au plus élégant de nos dessinateurs, voient les visiteurs affluer par milliers chaque été autour des fontaines sulfureuses, alcalines, auxquelles ils donnent naissance ou qui sourdent à leur entour? Sont-elles moins chargées ou de soude ou de soufre que leurs célèbres concurrentes? Leur effet est-il moins actif, leur exhalaison moins infecte? En aucune façon ; d'une égale puissance, les unes et les autres resserrent assez péniblement le nerf olfactif et cicatrisent les vieilles plaies, sans parler de tant d'autres influences confortatives sur l'appareil respiratoire et sur le système nerveux. D'où vient donc entre les premières et les secondes la différence de fortune et de renommée? De la mode, toujours de la mode. Les unes sont fameuses, les autres ne le sont plus, ne le sont pas encore.

et le seront plus tard, gardez-vous au moins d'en douter. Pour ma part, je suis plus las que le rustique d'Athènes à l'endroit d'Aristide, d'entendre toujours invoquer et préconiser Cauterets, Saint-Sauveur, Bagnères-de-Bigorre et Bagnères-de-Luchon, Baréges, etc.; et je veux aujourd'hui vous conduire à l'une des sources les moins connues, mais non les moins salubres, de ce gigantesque rempart qu'éleva la main volcanique de la nature entre la Péninsule et la France, et que n'a point encore abattu, que je sache, le mot altier de Louis XIV.

Les Pyrénées-Orientales sont extrêmement riches en ondes sulfureuses, dont la composition, la vertu, l'abondance, paraissent le céder à peine aux eaux thermales des Hautes et Basses-Pyrénées. « Cependant, dit le docteur James, malgré les travaux d'Anglada, elles sont très-peu fréquentées. » La plus connue est le Vernet, à laquelle Ibrahim-Pacha vint demander en vain, il y a quelques années, le rétablissement d'une santé détruite et d'un organisme épuisé. Puis viennent, par ordre de célébrité, les bains d'Arles, aujourd'hui nommés *Amélie*, du nom de l'ancienne reine des Français.

C'est sur la rive gauche du Tech, *gave* rapide et pittoresque, que jaillissent les quatorze sources vantées comme très-spécifiques contre les affections dartreuses, les rhumatismes, les humeurs scrofuleuses et les ulcères, dont le groupe constitue les *Bains Amélie*. Une, entre autres (la source Maujolet), est, de plus, employée en boisson, d'un effet excellent dans les maladies de poitrine. Elles sont généralement très-chaudes, et la plus élevée en température atteint soixante et un degrés centigrades.

Les Romains, ces baigneurs ubiquistes du monde antique, avaient connu et apprécié ces ondes aimées d'Escu-

lape. Ils y avaient construit non un temple, mais un établissement thermal de proportions colossales et d'une merveilleuse distribution interne. Il subsiste encore aujourd'hui et lutte de commodité avec un autre établissement plus moderne, dont le principal avantage est de distribuer l'eau minérale à chaque étage de la maison, de telle façon que le cabinet de bain se trouve être une dépendance, un appendice de l'appartement du malade.

C'est ici le lieu, je pense, de dire quelques mots du principe essentiel, minéralisateur, que l'on constate dans toutes les sources thermales pyrénéennes, aussi bien au Vernet et aux bains d'Amélie qu'à Cauterets et à Baréges.

On a cru longtemps que ces eaux contenaient un hydrosulfate mélangé d'acide sulfhydrique. Mais il est démontré qu'il ne s'y en trouve point, et que le soufre n'y existe qu'à l'état de sulfure de sodium, ce qui rend ces eaux à la fois sulfureuses et alcalines.

On conçoit que cette présence simultanée de principes aussi divergents, jointe au mélange d'autres sels presque tous à base de soude, rende l'action de ces eaux extrêmement active et leur emploi très-complexe. De là la variété, la multiplicité de leurs influences curatives et le grand nombre d'affections auxquelles elles peuvent convenir.

Dans toutes on rencontre, quel qu'en soit le degré de température, une notable proportion de *barégine.* C'est cette substance azotée qui donne à toutes les eaux sulfureuses naturelles leur onctuosité : elle se dépose au fond des réservoirs en masse limpide, en gelée incolore et tremblante qui offre, dit un bon observateur, de la ressemblance avec le corps vitré de l'œil. On n'y trouve point de traces d'organisation : soumise à l'action d'une chaleur intense, elle se carbonise et dégage des vapeurs ammoniacales.

Telle est la base constitutive, à certaines variantes près, de toutes les eaux pyrénéennes, et par conséquent de la source que nous abordons aujourd'hui.

Nous en avons énuméré les propriétés principales. Il est permis de croire, d'après cette uniformité de bases, que d'autres sources du même groupe ou du même bassin montagneux peuvent les présenter à un degré, sinon identique et égal, du moins approximatif. Mais ce qui assure ou devrait assurer à ces sources une grande supériorité sur les eaux thermales de même composition et de même genre, c'est qu'en raison de la douceur privilégiée, exceptionnelle, du climat d'Amélie-les-Bains, elles peuvent continuer, comme celles du Vernet, d'être mises en usage jusqu'aux premières atteintes et même jusqu'au cœur de l'hiver, avantage précieux, décisif dans un fort grand nombre de cas pathologiques, qui ne peuvent céder qu'à un traitement prolongé et ininterrompu sur les lieux mêmes. Car, dit l'illustre Bordeu, « nos eaux sont comme les habitants de nos montagnes : elles ne quittent pas volontiers leur patrie ; et, lorsque cela leur arrive, elles changent bientôt de caractère. »

Un certain nombre de malades passent donc leur hiver à Amélie-les-Bains, comme au Vernet ; et ce n'est pas le moindre spécifique, ni le moindre mérite de ces eaux, étrangères, dans leur vogue naissante, ou pour mieux dire renaissante, à toute fanfare industrielle, à tout protectorat frivole, à tout caprice de la mode.

« Passer tout un hiver au pied du Canigou et sous la *roche d'Annibal !* » — Et pourquoi non, madame? De grâce, ne tremblez ni de peur ni de froid. Un éternel printemps fleurit parmi ces roches pittoresques. Le Canigou, ce géant blanc des Pyrénées-Orientales, en défend l'approche aux

vents âpres qui fanent les roses et les teints. Vous êtes ici en Espagne, ou peu s'en faut. Brumaire, pluviôse et ventôse, n'y apportent point de frimas. Cette eau limpide, chère à Apollon, dieu sauveur, est douce au cœur — et au poumon. Tout en recouvrant la santé, vous escamotez un hiver, et quel hiver !

« — Mais l'ennui ! » — Il ne paraît pas qu'on s'ennuie aux bains d'Amélie, fût-ce en janvier. Comptez-vous pour rien ces sites magnifiques, accessibles en toute saison ; ces riches plantations d'oliviers toujours verts, c'est-à-dire toujours gris ; ces champs fertiles qu'alimentent des rivulets aménagés avec tant d'art, et ce *gave* torrentueux, et ces visages, et ces costumes, et ces usages catalans, immuables depuis quatre siècles et plus ; et ces belles filles brunes, et ces mâles visages, et ces mines sombres, et ces belles forges catalanes ; et ce pont de la Palalda, dont la hardie structure et la base rocheuse rappellent, tout aussi bien que le site, le fameux *El-Kantara* de Constantine ; et la roche d'Annibal, qui semble toujours prête à vous écraser dans sa chute, et, loin qu'elle réalise un défi si funèbre, fait couler de ses flancs une source de régénération et de vie ; et la vallée de Montalba, et les rives du Mondoni, et mille et une autres merveilles d'une nature primitive, grandiose, sévère et pourtant gracieuse, qui, pour cette fois, n'a rien des torrents, des vallons, des chalets, des auberges, des parcs d'opéra-comique !

Que si cet aperçu hâtif, que je pourrais développer à l'infini, ne vous émeut point, peut-être un poëte réussira mieux près de vous. Lisez-le : cherchez aux poésies diverses de M. Desabes, *ancien député*, la longue pièce qu'il consacre aux bains d'Amélie ; et, si vous n'êtes point

touché, c'est que vous êtes rebelle à Apollon-Phœbus comme à Apollon médecin. Inspirer un ancien député et même — c'est le poëte qui nous l'apprend — un ancien notaire, ce n'est pas un petit mérite. Le poëme de M. Desabes respire non-seulement la joie d'un malade qui a recouvré la santé, mais l'enthousiasme juvénile d'une âme faite pour s'éprendre des grands tableaux de la montagne, non des mesquines saynètes de la judicature et de la politique, et qui a rompu sans retour avec la double et lourde chaîne de la législation et du notariat. Cette monographie peut à bon droit s'appeler une étude de la nature. Nous y pourrions trouver, d'une humeur chagrine, à reprendre quelques inexpériences d'une langue qu'il faut épeler au berceau, quand d'un essor lyrique on prétend s'élever sur le Canigou des poëtes. Mais le chantre des bains d'Amélie n'a certainement pas de si hautes visées; il n'a cherché dans son sujet qu'un délassement poétique, et il n'a emprunté la langue des dieux que pour initier les trop faibles mortels aux charmes naturels et aux propriétés hygiéniques d'une contrée et d'une source trop peu appréciées de nous. Le poëte a atteint son but, et qui le lira comme nous se sentira attractivement porté, que ce soit en avril, en juillet, en août, en décembre, vers ce creux de rochers où l'hiver est si doux, la végétation si vivante, la vie si bonne et si unie, la tranquillité si profonde et la guérison si facile.

Il est à peu près inutile d'ajouter que les bains d'Amélie sont des eaux de nature peu turbulente, de bonnes petites eaux aussi paisibles que le *Gave* qui les fertilise l'est peu. Ni le cotillon ni le jeu ne tiennent là cour plénière. Les pontes sont priés d'aller voir, à Hombourg ou à Aix en Savoie, si le banquier y est. Les jambes jeunes —

il en est à Amélie-les-Bains — se maintiennent en vigueur et en agilité à gravir les pics du Canigou, ce *monarque des airs*, et les contre-forts granitiques qui marquent la limite des deux pays voisins. Quant à la vieillesse, et notre conscience de scrupuleux historien nous oblige de convenir qu'elle y est fort prédominante, elle trouve, dans les soins admirablement entendus dont l'entoure le fermier des eaux, des compensations plus que suffisantes à l'absence de plaisirs vifs, inutiles à cet âge. Un ingénieux et immense calorifère conduit les eaux dans chaque chambre de baigneur. L'hiver, cet autre vieillard morose, en est chassé pour faire place à un printemps à la vapeur.

Un couloir chauffé conduit à la galerie qui couronne les bains, et où règne en tout temps une atmosphère douce, mêlée d'émanations sulfureuses. C'est le promenoir des baigneurs en temps de pluie et de brouillard.

Quand l'étoile du soir pâlit à l'horizon,
Le baigneur sort de table et se rend au salon...

Après la discussion brûlante de rigueur sur les événements du jour, quatre tables de jeu se dressent :

L'homme mélancolique a préféré le whiste,
Et le jeu favori du vieux légitimiste,
C'est l'austère échiquier; dans d'éternels combats,
Et reine et courtisans, cavaliers et soldats,
Châteaux fortifiés, tout tombe, tout expire,
Tout se dévoue et meurt pour le roi, pour l'empire.
Plus loin, quelques baigneurs jouant à l'écarté...
. . . .
Dans le jeu de piquet, l'avocat, le notaire,
Cherchent, trouvent l'ennui d'une épineuse affaire.
Ces jeux ne sont ici que d'amusants repos.
L'or, sur ces tapis verts, ne coule pas à flots.

Ces lieux sont ignorés des grecs et des habiles.
Qui vont chercher ailleurs des dupes plus faciles.

Suit le concerto d'amateurs :

Au bruit qui, tout à l'heure, ébranlait le plafond,
A succédé soudain un silence profond.
Une divine main, légère, se promène
Sur un parquet mobile et d'ivoire et d'ébène.
L'air ondule et frémit; des sons harmonieux
Ont frappé mon oreille. . . . .

Il faut convenir, à la louange de notre poëte, législateur et baigneur, que Delille n'eût pas mieux dit. Il raille un peu plus loin fort agréablement cette foule de malades dandies, ces affamés de jouissances,

Qui veulent rencontrer, au bord des précipices,
Des concerts et des bals, des peintres, des actrices...

Prétention assez ridicule, en effet.

Nous supplions d'ailleurs le lecteur de tenir, si ce n'est d'après nous, du moins sur la foi de M. Desabes, la peinture pour authentique.

Les autres sources principales des Pyrénées-Orientales sont le Vernet, déjà cité; Escaldac, en Cerdagne, utile dans les affections cutanées; Molitg, dont la propriété est analogue; Vinça, bonne en boisson dans les affections chroniques de la poitrine; la Berte, spéciale contre les maladies des reins et de la vessie; Ax, plus riche que Baréges en principes sulfureux et en volume d'eau; Ussat, dans l'Ariége, employée avec grand succès dans les affections nerveuses.

Nous terminerons en annonçant, sur la foi de notre poëte, que

La France, s'imposant de nobles sacrifices,
Fait construire en ce lieu de vastes édifices.

C'est fort bien fait à elle. Ces vastes édifices seront un hôpital où les vieux soldats et les blessés de notre armée viendront, aux frais du ministère de la guerre, se remettre de leurs glorieuses fatigues et fermer leurs cicatrices.

Nous applaudissons, avec M. Desabes, à cette bonne pensée, grâce à laquelle nous nous plaisons à espérer comme lui que, puisque

Le ministère en a reconnu la valeur,
Ces bains vont recouvrer leur ancienne splendeur.

Nous n'avons, hélas! que la pierre d'une humble prose à apporter à cette œuvre philanthropique, mais nous la donnons de grand cœur.

NICE — VAL-PESIO

Si l'on veut se former, au sein des révolutions qui, périodiquement depuis trois quarts de siècle, ébranlent et convulsionnent la face de l'Europe, l'idée d'une retraite calme, heureuse, échappant à tous les orages politiques comme à tous ceux de la nature, chacun aussitôt songe à ce petit coin de terre privilégié qu'abritent les Alpes maritimes et que baignent à petit bruit les flots mourants d'une mer éternellement bleue : chacun à l'instant nomme Nice. Là le ciel, toujours doux, n'est parcouru que par des brises molles et tièdes ; là, toutes les végétations s'épanouissent, depuis le sapin sombre des latitudes septentrionales jusqu'à l'agave et au cactus de la brûlante et noire Afrique. Entre ces deux flores extrêmes brille sous le vernis d'un feuillage émeraude la pomme d'or de Mignon : fleurs et fruits, appendus à un même rameau, parent et embaument l'oranger et le citronnier en plein vent.

Là, point d'hiver : la poétique fiction du printemps éternel de l'île de Calypso est une réalité. Aussi Nice est-elle devenue dès longtemps la maison de santé de l'Europe languissante, spleenétique ou poitrinaire. Les Anglais notamment, cette brumeuse tribu particulièrement sujette aux maux vagues et innommés pour lesquels un beau ciel et une douce atmosphère sont le meilleur des curatifs, affectionnent et recherchent la jolie ville piémontaise ; ils y ont même accaparé tout un quartier : c'est le faubourg de la *Croix-de-Marbre*. Voilà plus de cent ans en çà qu'ils y ont élu domicile. Ils y possèdent leur chapelle, leurs médecins et leurs pharmacies spéciales, trois viatiques sans lesquels les errants citoyens du Royaume-Uni ne se transplantent nulle part. C'est à eux que ce quartier, originairement composé d'une seule rue, doit sa beauté et le développement qu'il a pris. La plupart des habitations qu'ils y occupent se prolongent par des jardins jusqu'à la mer; et le joli chemin qui longe le rivage, l'une des plus délicieuses promenades de la ville dans les belles soirées d'été, est, il faut se hâter de l'ajouter, leur œuvre. Ce fut la colonie anglaise qui, durant les hivers de 1822 à 1824, le fit exécuter à ses frais pour donner du pain aux ouvriers sans travail. Voilà une hospitalité noblement reconnue ; voilà un de ces traits qui honorent et distinguent la généreuse Angleterre.

Non loin de là s'étend, sur une ligne de quai monumentale, semée de magnifiques hôtels, le beau quartier du *Pont-Neuf*. Les trois arches de cet élégant ouvrage sont jetées sur le lit très-souvent desséché du Paillon, fleuve torrentueux dont Nice occupe l'embouchure, et qui, dans les saisons d'automne et de printemps, apporte le tribut de ses neiges fondues et écumeuse aux flots de l'immense

nappe azurée. Un peu plus loin est le *Pont-Vieux*, dans le voisinage duquel s'élève, au milieu d'un quartier tumultueux, un sombre édifice, autrefois le collége des Jésuites; au delà, une belle rangée de platanes conduit, sur un chemin espacé de villas, à la plus neuve et à la plus belle église de Nice, qui en compte un grand nombre : les couvents de diverses invocations et confréries n'y sont pas moins multipliés. Les deux principaux sont ceux de Laghetto et de Saint-Pons, tous deux occupant d'admirables sites, but quotidien des promenades et des pèlerinages de l'étranger.

Mais la partie la plus curieuse et la plus pittoresque de la cité, sans contredit, bien qu'elle en soit aussi la moins régulière et la plus incorrecte, est ce qu'on nomme la *vieille ville*, resserrée entre le promontoire rocheux qui domine tout l'amphithéâtre de Nice et les rives du Paillon. C'est un écheveau de rues et de ruelles très-difficiles à débrouiller, et dont les constructions tout italiennes remontent au temps gothique le plus pur. Là, en toute saison et en plein midi, règne un demi-jour moins qu'obscur; et les maisons sont tellement resserrées, qu'à peine deux personnes peuvent s'y croiser sans se heurter. Si par hasard un muletier s'avise, pour abréger sa route, de pousser sa bête de somme au milieu de ce dédale inextricable, heureux sont les passants qui trouvent, pour s'y réfugier, une porte ouverte ou un asile temporaire entre les paquets de chandelles et les balais d'un épicier. C'est dans ce noir quartier qu'est, du soir au matin, le grand mouvement de la ville. C'est là qu'est le marché aux fruits et aux légumes; c'est là que les bouchers contentent leurs pratiques, et que les magasins de troisième ordre, alignés en deux longues files, appellent de toutes les séductions de

leur étalage les paysans, les matelots et les soldats qui composent leur clientèle. Des mendiants et des pénitents se hâtant vers la cathédrale, des magistrats et des conseillers urbains se rendant à l'hôtel de ville, se mêlent à cette foule bigarrée, qu'accidente aussi fréquemment l'un de ces vénérés tricornes si répandus à Nice, ville française par un grand nombre de côtés, mais tout italienne encore sous le point de vue clérical.

Des nécessités stratégiques forcèrent autrefois la ville de se presser dans un aussi étroit espace ; il fallut sacrifier la beauté et la commodité de l'emplacement à ce premier besoin, la sûreté, et se grouper sous l'égide du vieux château, l'un des plus fermes boulevards des côtes méditerranéennes. Mais aujourd'hui ces puissantes fortifications sont rasées ; on les a remplacées par des jardins plantés de pins et de cyprès. C'est à peine si le plateau le plus élevé conserve encore quelques vestiges de la première appropriation de ces lieux, représentés par des casemates, une douzaine de soldats et quatre canons d'un calibre monstrueux, dont deux sont braqués sur la ville. « Mais, me dit le cocher (un Niçois pourtant) dont le petit cabriolet m'a hissé sur ce plateau, si les Français venaient, ils prendraient le fort *avec des pommes d'amour !* »

De ce point, on jouit d'une vue véritablement ravissante : la ville tout entière s'étend sous les pieds du spectateur ; d'un coup d'œil, on embrasse toute la riche plaine qui environne la cité ; la chaîne des collines se dentelle et affecte les silhouettes les plus bizarres ; les Alpes grandissent et poussent vers le ciel leurs pics géants ; on suit du regard chacune des sinuosités que décrit le Paillon grisâtre jusqu'aux gorges des montagnes, d'où il s'élance vers la mer. Les routes royales de Turin et de Gênes tra-

cent au loin leur sillon blanc parmi les accidents d'un sol onduleux et mouvementé. Plus bas et plus près, dans le port, se dessinent en groupes joyeux et bariolés des couleurs les plus éclatantes les matelots halant à l'ancre, déchargeant ou rechargeant leurs caboteurs aux images sculptées de madones. Plus loin la mer, semblable à un immense miroir de métal, d'un poli, d'un lustre et d'un rayonnement éblouissants.

Si l'on est curieux, au contraire, de luxe, de splendides habitations, d'élégants magasins et de coquettes devantures *dans le goût de Paris*, c'est assez loin de là, assez près du point d'intersection des deux grandes routes de Turin et de Gênes, et non loin de la Bourse, nouvellement reconstruite dans un style noble, que l'on rencontrera ces somptuosités. Le péristyle de ce quartier aristocratique est la place *Vittorio*, la plus grande et la plus monumentale de la ville. De ce côté, des boulevards enferment Nice; et à l'endroit où ils se croisent avec la rue Saint-François de Paule, continuation du Corso, dont nous parlerons tout à l'heure, est située la toute petite place Carlo-Alberto, station des *fiacres* rangés autour d'un obélisque imperceptible dédié à la mémoire du roi Charles-Félix par les israélites de Nice, reconnaissants (de quoi? je ne m'en souviens plus), ainsi que l'atteste une triple inscription en latin, en italien et en hébreu. Le commerce de Nice a érigé au même Charles-Félix une statue en marbre de Carrare à l'entrée du port.

Par le nombre, la qualité, la nature de ses visiteurs, Nice se range naturellement au nombre des villes d'eaux ou de plaisance; mais ce qui la distingue originalement de toutes ses rivales, c'est que précisément elle n'est aucunement thermale. Pas le plus petit jet soufré ou ferru-

gineux, pas la plus petite source gazeuse ou alcaline. Elle n'a que de l'air et du soleil à offrir à sa nombreuse clientèle; mais cela suffit à sa gloire autant qu'à sa prospérité. Ailleurs, on va boire : à Nice, l'on respire, on se chauffe, on prend des bains d'air. Les plaisirs n'y sont pas très-fous, mais tels qu'ils conviennent à des gens fatigués, épuisés, maladifs, dont le premier besoin, la suprême volupté, est de cesser de souffrir. La promenade, qui est leur plus actif remède et leur plus vive récréation, a pour principal théâtre, dans la ville, le *Corso*, qu'il ne faudrait pas, sur ce titre pompeux, confondre avec celui de Milan ou de Rome, et qui est simplement une allée de beaux ormes sur trois rangs, où l'on trouve ce que Nice peut offrir en plein midi, la fraîcheur, l'ombre et les salubres brises marines. L'œil n'y est point charmé d'une longue perspectives d'orgueilleux et de magnifiques palais : de simples cafés les remplacent : on ne s'y croise point avec un embarras de carrosses armoriés; mais de fraîches toilettes, et, ce qui vaut mieux, les visages heureux de malades convalescents et de mourants ressuscités, le réjouissent et l'animent. Deux fois par semaine, l'un des deux régiments piémontais qui tiennent garnison à Nice fait de la musique au Corso.

Du milieu de ce cours, une double rampe de marbre conduit les promeneurs sur le môle, ou, pour parler vulgairement, sur la terrasse (*terrazza*). Cette nouvelle promenade, qui mesure huit cents pas de long sur dix ou douze de large, est considérée à bon droit comme l'une des merveilles de Nice. Comme son nom l'indique, elle n'est autre que le toit, ou la suite des toits d'une longue rue subjacente; et l'extrémité des tuyaux de cheminée, qui surgissent abruptement du milieu de cette allée

aérienne, ne permet ni incertitude ni illusion à cet égard.

En résumé, ce qui caractérise Nice et prête à cette ville italo-franque un charme indéfinissable et réel, c'est précisément cette absence de plaisirs bruyants qui ailleurs accompagnent et troublent trop souvent cette difficile entreprise de la reconquête des forces et du retour à la santé. Il n'en est pas besoin à qui vit à demi; ils ne peuvent qu'entraver celui qui veut revivre. On demandait à Sieyès ce qu'il avait fait pendant la Terreur : « J'ai vécu, » dit-il. On en peut dire autant, ou à peu près, de Nice. On n'y souffre pas, que je sache; on n'y goûte pas de vives joies, on s'y contente du bien-être; *on y vit*, et c'est quelque chose. « C'est beaucoup trop, » diront quelques misanthropes; mais ne les en croyons point.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'il n'y ait ni plaisirs ni fêtes à Nice : Dieu nous garde de calomnier à ce point cette délectable et hospitalière cité! Il y a un théâtre à Nice, et même beaucoup meilleur qu'on ne s'attendrait à le rencontrer dans une ville secondaire. La troupe italienne y alterne avec des artistes français qui jouent le vaudeville et le drame. A part l'orchestre, dont l'ensemble et la justesse laissent un peu à désirer, nous avons entendu, entre autres, exécuter fort proprement, à l'*Opéra-Buffa* de Nice, *Don Pasquale* et *I Capuletti e i Montecchi* par des cantatrices de talent et des *hommes* fort présentables. Le personnel français est très-passable aussi, et se soutiendrait dans l'une de nos plus grandes villes de province.

Le *Salon Visconti*, l'un des meilleurs et des plus vastes cabinets de lecture qui soient en Europe, est d'une grande ressource aux étrangers, qui, moyennant un prix d'abonnement modique, y trouvent, avec les nouveautés de la

librairie, la collection de tous les journaux importants de France, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, avec jouissance d'un gracieux petit jardin semi-tropical, vert en tout temps, presque toujours fleuri, où, une fois la semaine, le vendredi, un des corps de musique de la garnison de Nice offre la sérénade aux abonnés.

D'assez bonnes voitures de place, dont les prix sont raisonnables, stationnent tout le jour, et en quantité, aux abords du Pont-Neuf. Il en est fait grand usage, car les environs de Nice fournissent à l'étranger d'inépuisables buts d'excursion. Les plus remarquables sont les beaux couvents de Saint-Pons et de Cimiès (je dis *beaux* par le site, car ces monacales demeures n'ont par elles-mêmes rien de bien splendide; mais l'emplacement en est choisi de façon à exalter le visiteur et à le convertir à la retraite); les rives du Paillon, celles du Var, le fort Saint-Alban, longtemps jugé imprenable, et qui pourtant a été pris; Villafranca, l'ancien port militaire des rois de Sardaigne, un Toulon en miniature; Saint-Jean, Baulieu, Saint-Hospice; OEsa, un *burg* du Rhin, un nid d'aigle égaré dans le pays des orangers; la Turbie, Monaco, Menton, et toute cette admirable route de la Corniche, qui n'a pas sa pareille au monde, etc., etc.— Il y en a pour défrayer les six grands mois qu'on passe communément à Nice. L'équitation, la pêche, la navigation, les bains de mer, très-praticables jusqu'à la mi-novembre, complètent cet ensemble, on le voit, très-varié de thérapeutique amusante et de distractions locales.

Lorsque l'hiver, si doux à Nice, fait place à une saison peut-être plus charmante encore, où l'ardeur du soleil méridional est tempérée par la brise régulière et rafraîchissante de la mer, la plupart des étrangers quittent à regret cette ville charmante. Jetant un dernier regard sur les flots bleus

et calmes du beau golfe de Nice, ils emportent l'espoir de revenir encore, sur ces rives, jouir des bienfaits d'un climat privilégié et vraiment béni du ciel.

Souvent ces voyageurs vont bien loin chercher l'ombrage, la fraîcheur et des sites alpestres. C'est une dépense et une peine qu'il dépend d'eux de s'épargner. A quelques milles de Nice et au bout d'une route admirablement pittoresque, ils pourront trouver, s'ils le veulent, le plus désirable séjour d'été qui se puisse rêver. L'ancienne chartreuse du Val-Pesio, transformée depuis peu d'années en un établissement hydrothérapique, leur offrira tous les contrastes, toutes les surprises, tous les charmes que le plus exigeant puisse souhaiter.

Pour se rendre de Nice à ce séjour qu'Hygie et Apollon Sauveur ont usurpé sur le rigide ascétisme de Bruno, on suit, d'enchantements en enchantements, une route qui, franchissant d'abord les cols de Braus et Brouis, premiers contre-forts des Alpes maritimes, s'enfonce dans les gorges de Saorgio, illustrées par les combats de Masséna et du glorieux corps d'armée, qui, avec lui, défendit Gênes. Masséna est enfant de Nice.

Bientôt cette route quitte de verdoyantes campagnes pour suivre la Roya : là, des rochers énormes semblent intercepter un passage qu'autrefois on ne pouvait franchir sans s'exposer à périr de fatigue, de froid et de faim, dans ces épaisses forêts et sur ces pics neigeux semés de sombres précipices. C'est au fond de ces ravins que Charles-Emmanuel Ier fit, au seizième siècle, tracer le plus hardi passage. A sa voix, le roc cède à la volonté de l'homme; des digues imposent un lit au torrent; des ponts sont jetés sur ses eaux écumantes : et vers 1592, grâce à ce prodige, le commerce du Piémont prend un immense développement.

Après être sorti de ces Thermopyles, on entre dans une vallée plus large et boisée de châtaigniers séculaires. Bientôt on découvre la ville de Tenda, ancienne capitale du comté de ce nom, où l'on voit encore les restes d'un château, au-dessus duquel une forteresse, située sur un rocher escarpé, dominait la ville et la grande route de Tenda.

Ce passage, impraticable aux voitures pendant l'hiver, est sillonné par une rampe qui conduit au sommet du mont, élevé de mille huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et toujours encombré de neiges. Grâce aux travaux considérables que fit exécuter Victor-Amédée III pour ouvrir cette route, on arrive sans peine à Limone, frontière du comté de Nice, puis à Coni, ville située entre les Alpes maritimes et les Alpes cottiennes. La *Sture* et le *Gés*, qui confondent leurs eaux à l'une des extrémités de la ville, lui donnent la figure d'un coin, d'où lui vient le nom de Coni. Fondée au douzième siècle, elle se donna volontairement au Piémont en 1572. Victor-Amédée la céda par traité à la France, en 1796. Sa situation à l'entrée du Piémont la rend très-commerçante ; la grande route de Nice à Turin traverse sa rue principale, ornée de vastes portiques.

Près de Coni et en se dirigeant vers le bourg de la Chiusa, on entre dans une vallée arrosée par le Pesio ; en côtoyant ses eaux limpides, la vallée se resserre entre des collines boisées ; elle est fermée par des montagnes granitiques que couvrent des neiges éternelles : c'est le mont Ardua, au pied duquel Arnaud de Morozzo fonda, en 1163, un couvent de chartreux.

Dans cette oasis, il éleva de vastes constructions destinées non-seulement aux religieux, mais encore aux laïques qui s'y rassemblaient, aux pauvres qui venaient y recevoir

d'abondantes aumônes, et aux étrangers qui s'y rendaient de toutes parts, sûrs d'y trouver une hospitalité fraternelle.

Dans l'église consacrée à la Vierge, on voyait des peintures remarquables dues aux libéralités des comtes de Vintimiglia et de Tenda, de Raimondo di Briga, d'Antonio Morozzo, qui vinrent dans ce cloître embrasser la vie monastique. Toutes ces richesses disparurent lorsque cette institution fut supprimée et que le Piémont fut réuni à la France.

Ce séjour de paix, sanctifié pendant sept siècles par les prières des disciples de saint Bruno, se trouve aujourd'hui transformé en un splendide établissement hydrothérapique, sous la direction d'un médecin français, M. le docteur Brandeis, aussi bon praticien que disciple éclairé du célèbre docteur Priessnitz.

Dans la belle saison, cet admirable lieu est le rendez-vous d'une élite de baigneurs étrangers et italiens. C'est leur Græfenberg et leur Wiesbaden, plus les beautés du site et moins les jeux de hasard. Nous n'avons rien à dire du traitement spécial qui amène là les malades : cette médication est connue et appréciée de toute l'Europe. Ce qu'il nous convient de dire seulement, c'est qu'appliquée à l'aide des sources vivifiantes qui s'échappent des rocs et des glaciers voisins, et combinée avec l'action de l'air le plus salubre et le plus pur du monde, elle doit produire et produit en effet des résultats merveilleux. Ce qu'il faut signaler aussi au Val-Pesio, c'est la réunion, unique probablement dans les établissements de cette nature, d'une maison de santé et d'une maison de plaisance ; c'est l'association, dans les jardins et sous les poétiques cloîtres des disciples de saint Bruno, de ces deux éléments contraires, la maladie

et la santé, l'une avertissant l'autre, l'autre encourageant l'une, et toutes deux faisant, malgré leurs disparates, le meilleur et le plus fraternel des ménages. C'est un fait singulier que nous mentionnons non comme exemple à suivre (l'imiter serait chimérique), mais, au contraire, comme exception frappante et toute en l'honneur du lieu qui voit s'accomplir ce prodige. Où peut-on espérer de le réaliser, si ce n'est, d'une part, dans un établissement modèle comme celui de Val-Pesio ; de l'autre, au sein d'une nature privilégiée, exubérante, dont le souffle seul rend la vie, dont la vue seule dilate l'âme?

LES EAUX DE SPA

ET

QUELQUES AUTRES EAUX MINÉRALES CÉLÈBRES

SPA [1]

Ces eaux fameuses de Belgique sont des plus anciennes connues ou du moins suivies en Europe, et leur vogue remonte au règne de Henri III d'Angleterre, dont le médecin, un Italien, vint les prendre et en proclama le mérite. Marguerite de Navarre, première femme de Henri IV, s'en trouva également bien. Pierre le Grand y vint en 1717. Il y guérit, et, en reconnaissance de cette cure, fit graver à la fontaine du Pouhon l'inscription commémorative suivante [2] :

Pierre Ier, par la grâce de Dieu empereur de Russie, Religieux, heureux, invaincu,
Qui a rétabli la Discipline militaire parmi ses troupes,
Fait éclore dans ses États toutes les Sciences et les Arts.
Armé une puissante Flotte de vaisseaux par le seul secours de ses lumières,

[1] Voir le chapitre préliminaire intitulé : *La vie des eaux*, où il est question de Spa.

[2] L'inscription est en langue latine; nous en donnons la traduction en français

Augmenté ses armées presque à l'infini ;
Et qui, ayant mis en sûreté ses Royaumes et ses Conquêtes.
Même au plus fort de la Guerre,
A quitté ses États pour voyager parmi les Étrangers ;
Et, après avoir examiné les mœurs des différents peuples de l'Europe,
S'est rendu par la France, Namur et Liége, en ce bourg de Spa,
Où ayant pris avec succès ses Eaux salutaires,
Et particulièrement celles de la Fontaine de Géronstère,
Il a repris ses premières forces et recouvré une santé parfaite.
L'an 1717, le 22 juillet.
Étant retourné dans son Empire par la Hollande,
Il a fait mettre ici ce Monument éternel de sa reconnaissance.
L'an 1718.

Cette inscription singulière est gravée en lettres d'or sur une table de marbre noir, qui, avec son piédestal, sa corniche et ses arrière-corps, qui sont aussi de marbre, forme un corps d'architecture d'environ huit pieds de haut sur cinq ou six de large. Le tout est surmonté d'un grand ovale d'albâtre d'Italie, sur lequel sont gravées en bas-relief les armes impériales de Sa Majesté russienne, avec ses quartiers et attributs.

Durant son séjour à Spa, le czar retint la compagnie des gardes à cheval et quelques autres troupes que le prince de Bavière lui avait envoyées pour sa garde. Il alla plusieurs fois à pied aux fontaines, et en revint de même. Il prenait plaisir à voir travailler aux ouvrages de vernis, et il y travaillait lui-même ; il acheta une quantité prodigieuse de ces bagatelles que l'on vend à Spa, et s'informa curieusement de la manière dont on les fait.

De retour dans ses États, le czar entreprit de mettre ses sujets dans le goût des eaux minérales. On en découvrit une fontaine près des mines d'Olonitz ; et, après l'avoir fait analyser et éprouver par Areskin, son médecin, il y alla lui-même passer quelque temps pour lui donner la

vogue : il y établit toutes sortes d'ouvriers en galanteries, comme il en avait vu aux eaux de Pyrmond, de Carlsbad et de Spa; et, par cette politique, il réussit en peu de temps à faire un lieu de commerce et de plaisir d'un endroit auparavant stérile et désert.

Au nombre des princes et souverains qui ont visité Spa, il faut citer encore le roi Louis-Philippe, qui y vint jeune, avec la duchesse d'Orléans, sa mère, et qui, en souvenir du bien et du plaisir qu'ils y avaient trouvés, fit depuis tracer à ses frais une belle promenade plantée d'arbres auprès de la fontaine de la Sauvenière.

L'*Illustration* française, ce miroir de toutes les élégances européennes, a publié sur Spa une notice à laquelle nous emprunterons quelques détails.

Ems, Wiesbaden, Schwalbach, résidences délicieuses, sont principalement fréquentés par l'aristocratie du Nord. Aix-la-Chapelle est le rendez-vous assez ordinaire des joueurs hollandais, de ces demi-nababs ou fonctionnaires des Indes bataves, qui viennent perdre là leurs économies de quelques années. Spa réunit un monde d'une tout autre espèce. C'est à peine si on s'aperçoit que Spa est une ville de jeu. Des familles anglaises y passent toute la saison en grand nombre ; quelques-unes même ne quittent pas cette charmante résidence après le mois d'octobre, c'est-à-dire quand la Redoute est fermée ; et si certains hôtels de Spa ferment leur porte pendant la mauvaise saison, d'autres restent ouverts en permanence ; l'hôtel de Flandre notamment ne cesse pas d'être fréquenté, même au cœur de l'hiver. C'est alors la saison des chasses ; chasses de bois, chasses de marais ; la gelinotte, le coq de bruyère, le faisan (dans quelques parcs réservés), le chevreuil, le sanglier, le lièvre, la bécasse, abondent dans les

bois et dans les bruyères qui entourent la ville presque de tous côtés. L'écrevisse, la truite, sont abondantes dans les ruisseaux et dans les petites rivières qui descendent des montagnes, tantôt comme de rapides torrents, tantôt à l'état de simples filets d'eau. L'hiver est long à Spa; mais il y est semé de plaisirs de tous genres pour les amateurs de la chasse, et dans l'été aucune des villes d'eaux les plus renommées n'offre au touriste des points de vue plus remarquables, des buts de promenades plus variés, des aspects plus riants ou plus sauvages.

L'histoire de Spa remonte à une certaine ancienneté. Les eaux étaient connues et fréquentées il y a plusieurs siècles; mais les établissements actuels et l'existence des jeux ne datent guère que du commencement du siècle dernier.

La question de la moralité des villes de jeux, au point de vue gouvernemental, a divisé profondément les écrivains et les penseurs. Les anciens évêques de Liége se rangèrent sans nul doute du côté de ceux qui prétendent qu'il vaut mieux creuser un lit régulier au torrent des passions humaines que de leur opposer une vaine digue C'était à leur compte que s'exploitait le privilége des jeux de Spa. Les habitants de cette ville avaient élevé, les uns en société, les autres séparément, des établissements ou redoutes qui payaient une redevance fixe ou des tantièmes au trésorier du prélat, et se faisaient d'ailleurs une certaine concurrence. On en comptait trois au moment de la révolution : la Redoute, le Wauxhall et le salon Levoz. Plus tard, ces trois établissements se sont réunis dans un seul intérêt, et les parts de propriétés représentées par chacun d'eux, réduites à un même nominateur, ont con-

stitué l'association d'aujourd'hui. Les actions, subdivisées à l'infini, sont réparties en un très-grand nombre de mains dans la localité même, et il y a toujours des porteurs de titres qui s'inquiètent vivement de la prospérité ou de la *déveine du trente* de la roulette, qui, bon an mal an, leur donne pour leur part quelque chose comme vingt ou vingt-cinq francs de revenus. Il est vrai qu'il y a aussi de gros intéressés : on cite des capitalistes de Paris et des banquiers d'Aix-la-Chapelle au nombre de ces derniers.

La Redoute est certainement le siége principal, le véritable *Kursaal* du Spa d'aujourd'hui. Ce vaste bâtiment, construit dans le style Louis XV, avec un escalier monumental, est situé au centre même de Spa ; deux beaux salons, dont l'un est éclairé sur la rue et sur une cour assez vaste, servent aux réceptions de tous les jours. On y lit les journaux de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Belgique, et les brochures en vogue.

Tous les soirs, dans le fort de la saison, on se réunit en outre dans le grand salon à l'ouest de la Redoute, salon qui tient à la salle de spectacle, et qui se relie à cette salle au moyen d'un raccord de décoration très-ingénieux. Le grand salon de Spa est d'un beau style, et la salle de spectacle, quoique fort petite, ne manque pas d'un certain caractère de majesté. De grandes cariatides supportent les trois rangs de loges. En général, on trouve à Spa un spectacle assez médiocre. Les concerts y valent beaucoup mieux que l'opéra-comique et la comédie.

Les plus brillants concerts se donnent d'ordinaire du 15 août au 5 septembre, à l'époque des courses de Spa. Ces courses, pour lesquelles le gouvernement belge, la province de Liége et la ville de Spa ont fondé des prix,

sont généralement brillantes. Elles se terminent, et c'en est la petite pièce, par une joute entre les bidets du pays. Les bidets de Spa sont d'ailleurs des animaux fort intéressants. Ce sont des chevaux de race ardennaise, de taille médiocre, à l'encolure un peu épaisse et à la tête lourde; mais ils ont une qualité inappréciable dans ce pays accidenté : ils ont en général le pied sûr comme les mulets des Pyrénées, et sont à peu près infatigables. Ces chevaux sont loués à assez bon marché dans les temps ordinaires; on les prend à la tâche ou à la journée; mais, dans le moment des fêtes, ils se louent au poids de l'or; et on pourrait presque, avec le prix de ces riches journées de la période brillante de Spa, acheter l'animal lui-même tout bridé et sellé. Il est vrai que ce n'est pas du côté du harnachement que nous recommanderons ces dignes bucéphales, dont les propriétaires stationnent tout le jour sur les places et dans les rues, en offrant leur marchandise aux touristes. Les résidents de Spa ont presque tous des chevaux au mois, car les promenades à pied sont à peu près inconnues dans la localité.

Les sources ferrugineuses et gazeuses de Spa sont au nombre de six, qui se nomment : le *Pouhon*, la *Géronstère*, la *Sauvenière*, le *Groesbeck* et le *Tonnelet* (deux fontaines).

Les pèlerinages au Pouhon sont les premiers dont on s'acquitte, les eaux de cette source coulant à deux pas de la Redoute.

Du Pouhon, on va à la promenade de Sept-Heures, qui, pendant les beaux jours, est régulièrement illuminée à la tombée de la nuit, et qui devient une sorte de boulevard de Gand, qu'anime le plus agréable concert, car une estrade est occupée chaque soir par ce qu'on appelle l'*Har-*

monie de Spa, orchestre d'amateurs heureusement composé et habilement dirigé.

Spa possède une école de peinture, qu'il ne faut point rendre responsable des dessins d'assez mauvais goût qui *illustrent* le plus souvent les boîtes et autres menus ouvrages en bois verni et peint dont Spa fait un grand commerce. Il y a d'ailleurs parmi ces petits ouvrages de véritables chefs-d'œuvre d'exécution; et, s'ils sont plus rares qu'on ne le voudrait, il faut s'en prendre à la nécessité du bon marché, qui est une condition indispensable de débit pour les boîtes de Spa, comme pour à peu près tout ce qui se vend aux amateurs de notre époque démesurément économe.

C'est près de la Sauvenière qu'on trouve le fameux *Pied-de-Saint-Remâcle*, où il suffit — c'est bien connu — qu'une femme stérile pose le pied pour devenir tout aussitôt apte à la génération.

Sous la promenade d'Orléans (celle qu'a fondée l'ex-roi des Français), on suit par mille détours, en s'enfonçant dans un vallon ombreux, un ruisseau qui reçoit les eaux ferrugineuses de la Sauvenière, et qui forme mille petits bassins et mille cascades sur des roches de pudding, et sur des fragments de marbre aux mille couleurs. Une route est tracée pour les piétons sur les bords sauvages de ce torrent en miniature, qu'on passe à diverses reprises sur des ponts en bois, jetés là comme par la nature elle-même. L'un de ces ponts se nomme Pauline; un autre s'appelle le pont Édouard, du nom de M. E. Davelouis, l'intelligent et habile directeur de la Redoute de Spa.

De la Sauvenière au Tonnelet, la route descend par une pente continue. On laisse à droite, en quittant la Sauvenière, l'hippodrome, où ont lieu les courses de juillet, situé

dans une plaine sur les fagnes ou fanges, à gauche de la route de Malmedy. Quand on a dépassé le Tonnelet, petit édifice sans importance, on se trouve en face du beau haras de M. le comte Robert de Cornelissen, qui, en outre, est aujourd'hui propriétaire de ce qu'on appelait autrefois le château de Spa, et d'une usine qui a appartenu à feu Cockerill.

Malmedy et Stavelot, que sépare la frontière belgo-prussienne, offrent aux habitants de Spa des buts de promenade qui ne sont pas sans intérêt. Non loin de Stavelot, on va visiter la cascade du Grand-Coo, formée par la chute de la Salm, qui se réunit à l'Emblève dans une vallée des plus pittoresques, où l'œil voit les deux rivières presque parallèles l'une à l'autre avant leur réunion, celle-ci plus élevée que celle-là de quinze à vingt mètres. De malheuheuses femmes guettent toujours à la cascade l'arrivée des voyageurs, pour leur donner le spectacle de chiens qu'on jette dans les flots bouillonnants de la petite cataracte, et qui, ballottés de roche en roche, atteignent enfin le plan inférieur. De temps en temps, une de ces pauvres bêtes trouve la mort dans ce périlleux exercice, qui, en tout cas, n'est accepté par elles qu'avec une extrême et fort concevable répugnance.

L'Emblève, qui se grossit à Coo des eaux de la Salm, traverse, deux ou trois lieues plus bas, le village de Remouchamp, célèbre par ses grottes, où des stalagmites de tout genre présentent aux yeux les formes les plus bizarres et les plus variées. On ne visite pas les grottes de Remouchamp sans danger pour l'économie de la toilette : aussi loue-t-on dans une auberge voisine des blouses *ad hoc*, en même temps qu'on s'y munit d'une torche de suif, indispensable dans les sentiers inégaux et glissants qu'on doit

parcourir; des cours d'eau souterrains traversent avec un bruit sourd l'intérieur des grottes. Quand une société nombreuse les parcourt, les guides y allument sur certains points des feux de menu bois qui illuminent de la façon la plus rembranesque les formes fantastiques qui descendent du plafond des voûtes jusqu'au sol, où elles semblent avoir pris racine.

De Remouchamp à Spa, on fait route à travers de vastes et arides bruyères, qui donnent une idée assez exacte de l'aspect d'une grande partie des Ardennes belges.

Quant aux propriétés des eaux de Spa, et en général aux mérites de ce riant séjour thermal, nous ne saurions mieux les résumer qu'en citant une épître consultative que le savant et spirituel docteur Isidore Bourdon adressait en réponse à un malheureux hypocondriaque qui, à bout de remèdes, implorait l'aide de sa science et de son coup d'œil médical.

« Allez à Spa, écrivait-il; la ville de Spa est belle à voir, bien bâtie; elle abonde en édifices curieux ou magnifiques. Située au pied d'une montagne escarpée qui l'abrite contre les vents du nord, elle est comme enclavée dans l'immense forêt des Ardennes. Sans ses eaux, Spa ne serait qu'une obscure et triste bourgade que le beau monde délaisserait : car le sol de cette contrée est d'une stérilité affligeante. Mais telle est la célébrité des sources qu'on y rencontre, qu'à cause d'elles et par elles toutes les jouissances de la vie se sont comme acclimatées et concentrées dans leur voisinage. Là se trouve réuni tout ce que les capitales ont de commode, tout ce qu'elles ont d'élégant, de confortable et de somptueux :

Là viennent tous les ans, exacts au rendez-vous,
Des vieillards énervés, un jeune essaim de fous.

« Spectacles, redoutes, wauxhall, jeux publics, fêtes sans fin, liberté pour s'isoler comme pour se produire, tout est à Spa de même qu'à Paris ou à Naples. La maison Levoz réunit à elle seule les prodigues fantaisies du Palais-Royal... On y trouve même de l'eau très-pure pour les usages domestiques, circonstance qui est assez rare, je dois vous le dire, au voisinage des sources minérales.

« La ville de Spa fait partie des Pays-Bas; elle est à neuf lieues de Liége et à dix lieues d'Aix-la-Chapelle; elle était comprise dans ce qu'on nommait autrefois le département de l'Ourthe : de belles routes rendent l'accès de Spa facile.

« Quant aux eaux minérales, elles sont gazeuses, ferrugineuses et salines, et participent à la fois de celles de Forges et de Vichy. Elles renferment du gaz acide carbonique, dont la proportion varie selon la source; elles renferment aussi des carbonates de fer, de soude, de chaux, d'alumine et de magnésie; du muriate et du sulfate de soude, de même que de la silice, quoi qu'en dise le célèbre Bergmann. Elles sont limpides, petillantes, couvertes de bulles de gaz carbonique, et souvent aussi d'une pellicule irisée. La saveur en est ou aigrelette ou astringente, et plusieurs des sources ont une odeur fétide, la *Géronstère*, par exemple. Les longues pluies altèrent ces eaux, qui deviennent alors insipides, la pluie leur ayant fait perdre une grande partie de leur gaz; mais elles contiennent alors beaucoup plus de silice et plus de carbonate de chaux.

« On se baigne peu à Spa ; on se contente de boire les eaux à la source, et chaque espèce de tempérament a sa source appropriée à sa nature. Voici, au reste, quelles sont les principales :

« Le *Pouhon* ou *Puits-Carré* est la seule des fontaines

de Spa qui occupe l'enceinte de la ville. Ce n'est pas la source la plus gazeuse de ce lieu, mais c'en est la plus saturée de principes salins, la plus ferrugineuse. Elle est froide comme les autres sources (8° R.), et ne convient qu'aux constitutions robustes, aux personnes peu susceptibles, et néanmoins peu sanguines. Les eaux du Pouhon sont les seules qui, de Spa, puissent se transporter au loin sans détérioration sensible.

« La *Géronstère* ou le *Puits-Rond*, à environ une lieue de Spa, est moins saturée de sels et encore moins gazeuse que la précédente, mais froide ainsi qu'elle ; l'odeur en est fétide. On la prescrit aux constitutions affaiblies, aux estomacs délicats. — En boisson et... autrement, elle a souvent tué des vers lombrics, des ascarides et des ténias. C'est, après le Pouhon, la source la plus célèbre de Spa.

« La *Sauvenière*, située à une petite lieue de Spa, sur le flanc de la montagne, tout près d'un petit bois, est peu saturée de sels, peu ferrugineuse, mais presque aussi gazeuse que le Pouhon. L'eau de la Sauvenière convient surtout aux femmes : elle excite la menstruation, tarit les leucorrhées, produit une sorte de quiétude et de bien-être ; et puis elle est isolée de la ville et voisine d'un bois : toutes circonstances qui expliquent la réputation dont elle jouit contre la stérilité. Les gens superstitieux assurent qu'elle n'a tout son effet qu'autant que les dames malades appuient leur talon, pendant qu'elles boivent, dans une petite fosse surnommée le *Pied-de-Saint-Remâcle*. — Cette source passe aussi pour un excellent préservatif contre les fausses couches.

« La *Groesbeck* diffère peu des deux sources précédentes ; toutefois elle contient moins de fer et plus de gaz que la Sauvenière. — Maladies du foie et de l'estomac,

telles sont les principales conjonctures où l'on en prescrit l'usage.

« Enfin, les deux *Tonnelets*, dont l'eau est aigrelette, piquante et comme vineuse. Ce sont les sources les plus gazeuses de Spa. On préfère l'eau des Tonnelets comme boisson de table; on la boit pure, ou mêlée au vin, ou édulcorée avec divers sirops. Elle excite l'appétit, accélère la digestion et dispose à la gaieté. Elle convient aux hypocondriaques et aux convalescents, de même qu'aux jeunes gens énervés par des excès. — Toutes ces eaux, prises avec profusion, ont souvent produit l'ivresse, et quelquefois pis encore, principalement chez des personnes jeunes et sanguines.

« Les eaux de Spa doivent être prescrites dans l'épuisement, quelle qu'en soit la cause; dans les engorgements intérieurs et les flux chroniques, et aussi contre les vers et contre la pierre et la gravelle. Mais elles seraient dangereuses dans la phthisie, dans l'épilepsie, aussi bien que dans tout état de fièvre, d'inflammation, de cancer ou de pléthore.

« On pourrait se baigner à l'établissement placé près des *Tonnelets;* mais presque toujours on ne se baigne qu'après avoir quitté Spa, soit à Aix-la-Chapelle, soit à *Fontaine-Chaude*, aux environs de Liége. »

Quatre mois après, le malade écrivait :

« Vous aviez raison; Spa m'a enchanté et presque guéri. »

Quant à *Fontaine-Chaude*, ou plus communément *Chaud-Fontaine*, dont le nom vient d'être prononcé, ce sont des eaux situées dans le petit village de ce nom, à deux lieues de Liége, et à trois ou quatre de Spa. Le site en est délicieux. Ces eaux sont douces, sans grande sa-

veur, et à peine chargées de quelques particules gazeuses ou salines. Elles s'emploient surtout en bains. L'effet en est calmant, et la température de trente à trente-deux degrés centigrades.

BOURBONNE

Muriatiques et très-fortement salines, les eaux de Bourbonne, qui furent très-certainement connues et appréciées des Romains, jouissent, aujourd'hui encore, d'une grande et juste célébrité. Elles se composent de trois sources, parfaitement similaires quant à la composition, et d'une température élevée. On les emploie surtout en bains et en douches. On cite toutefois des cures étonnantes, obtenues par ces eaux prises en boissons. Leur valeur spécifique s'applique surtout à la guérison de la paralysie et des plaies d'armes à feu, cicatrices rouvertes, fractures, etc., pourvu qu'elles ne soient pas trop récentes, auquel cas, les eaux de Bourbonne, excitantes d'une part, ramollissantes de l'autre, pourraient être plutôt nuisibles.

Bourbonne est une petite ville de la Haute-Marne, située non loin des Vosges, dans un fort agréable emplacement.

PLOMBIÈRES

Très-peu chargées de principes minéralisateurs, les eaux de Plombières n'en sont pas moins, dans un grand nombre de cas, d'une vertu thérapeutique efficace et incontestée. Le carbonate de soude en est la base, et cependant n'y figure qu'à faible dose. C'est un des secrets et des bienfaits de la nature que cette action puissante obtenue

sur l'économie par des agents chimiques si faibles et à peine perceptibles. L'eau de Plombières, divisée en un très-grand nombre de sources, dont la température varie beaucoup, n'a que peu de saveur, et s'emploie également en boissons et en bains. Toutes ces sources sont remarquablement onctueuses; mais l'une surtout a reçu la désignation de *savonneuse*, non à cause d'un savon qui n'y existe pas, mais en raison d'une sorte de substance argileuse qui s'y mêle et la rend si douce au toucher. Les eaux de Plombières sont légèrement excitantes; mais elles ont également ce grand avantage, consécutif ou immédiat, d'être formellement sédatives. Aussi conviennent-elles dans la plupart des troubles de l'innervation, et spécialement dans ces affections nerveuses ganglionnaires de l'estomac ou des intestins qui se généralisent sous le nom d'hypocondries, de gastralgies, de dispepsies, et dans le traitement desquelles il arrive souvent que les eaux de Vichy sont beaucoup trop stimulantes. Les métrites et les maladies utérines reçoivent un notable allégement et souvent une guérison complète de l'emploi des eaux de Plombières.

Ce charmant village thermal est situé dans un pli des Vosges. La vie y est bonne et facile; les environs en sont variés et pittoresques, et les habitants excellents.

CONTREXEVILLE. — Également dans les Vosges.

Ces eaux, peu minéralisées, n'en jouent pas moins un rôle actif, et pour ainsi dire spécifique, dans la dissolution des graviers des reins et des calculs de la vessie. Elles sont du nombre de ces eaux qu'on recherche pour elles-mêmes et où ne se rencontrent que de vrais malades; car

le séjour de Contrexeville est peu attrayant, et pourtant on y va beaucoup, ce qui est le plus sûr indice de la vertu de ce remède naturel.

NÉRIS. — Allier.

Usitées dès les temps antiques, les eaux thermales de Néris sont chaudes, mais peu fortement minéralisées; extrêmement douces à la peau, et sédatives par nature, elles conviennent au traitement des névralgies, des rhumatismes, des exanthèmes, des prurits. On n'y va pas non plus par plaisir, bien que le pays soit assez agréable.

FORGES. — Seine-Inférieure.

Très-fortement ferrugineuses, les eaux de Forges sont à ce titre toniques, et conviennent au traitement des anémies provenant de chloroses ou d'une prédominance constitutionnelle de l'élément lymphatique. Elles passent aussi, comme les eaux de la Sauvenière de Spa, pour triompher de la stérilité des femmes, et la tradition veut que Louis XIV ait été conçu à la suite, ou du moins par l'effet d'un voyage que fit Anne d'Autriche à Forges. Les malades ingambes et amants des forêts se trouveront très-bien dans ce village thermal tout entouré de bois charmants.

BARÉGES. — Hautes-Pyrénées.

Les fameuses eaux de Baréges, si dignes de la réputation européenne dont elles jouissent, sont et demeurent le type

du genre sulfureux, dont elles tiennent, pour nous servir d'une expression usuelle, la tête. Pourtant, leur histoire n'est pas ancienne, et du voyage du duc du Maine, fils naturel de Louis XIV et de madame de Montespan, qui y fut conduit par madame de Maintenon, en 1675, pour y être traité d'une difformité naturelle, date seulement le commencement de la vogue de ces eaux, aujourd'hui encore pourvues d'un établissement qui n'est nullement en harmonie avec leur grande importance. Bordeu a contribué à les mettre en honneur, bien qu'il en ait été lui-même, tout porte du moins à le présumer, la victime. Ces eaux sont souveraines contre les vieilles blessures, les vieilles cicatrices mal fermées, les vieilles entorses, quelques paraplégies, certaines maladies de la peau, certaines affections secrètes. Au contraire, les maladies qui ont leur siége dans le thorax les contre-indiquent, et les névroses n'en reçoivent aucun soulagement. On les prend surtout en bains.

Baréges est le lieu le plus sauvage du monde, mais d'une sauvagerie grandiose qui plaira aux vrais amants de la nature. On y manque un peu de confort, et on y compte trop de béquilles pour que la diversion d'un bal par soirée y soit d'une grande ressource.

BAGNÈRES-DE-LUCHON. — Haute-Garonne.

C'est au contraire un séjour riant, où tout est disposé à souhait pour le plaisir et la convenance des malades. C'est un des plus beaux sites des Pyrénées. Les sources sulfureuses de Bagnères-de-Luchon sont très-nombreuses, et ont à peu près les mêmes vertus curatives que celles de Baréges. On les prend de toutes façons. Elles servent aussi elles-mêmes d'antidote à l'excitation extrême qu'elles im-

priment à l'organisme. Les *bains émollients* de Bagnères sont composés de décoctions empruntées à la flore pyrénéenne.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE. — Hautes-Pyrénées.

Tant par l'exubérance de ses sources que par le luxe et la commodité de ses établissements, par les délices du pays qui l'avoisine, Bagnères-de-Bigorre mérite le nom de *métropole* des thermes pyrénéens, que lui attribue, dans son savant *Guide pratique aux eaux minérales*, M. le docteur Constantin James. Les eaux des innombrables sources qui jaillissent à Bagnères-de-Bigorre ne sont point sulfureuses, malgré la prétention contraire des habitants, mais bien plutôt ferrugineuses, et, à ce titre, doucement stimulantes. Elles conviennent à merveille à ces *demi-malades* dont il a été souvent question dans le cours de cet écrit, et pour qui l'adjuvant d'un plaisir modéré forme la moitié du remède. Eaux mondaines, par conséquent propres à soulager, si ce n'est à guérir, des maux réels sans doute, puisqu'on s'en plaint, mais trop souvent vagues et indéterminés.

HAMMAM-MESKHOUTIN

(LES BAINS MAUDITS)

I

Digne fils de ces poëtes conteurs dont la prestigieuse imagination créa les *Mille et une Nuits*, l'Arabe du Maghreb ou nord de l'Afrique aime à chercher et trouve, pour tous les phénomènes de la nature, de merveilleuses explications dont l'admission le dispense d'étudier les lois de la physique, et dont le côté pittoresque sourit bien plus à son esprit que les pédantesques et arides démonstrations de la science. Tout lui est matière à légende; il voit partout l'intervention d'une puissance surnaturelle émanée du ciel ou de l'enfer. De là cette multitude de contes, de fables, de mythes, de traditions, qui circulent dans le Maghreb, et font, le soir à la veillée, ou le jour durant les longues heures dépensées à fumer la pipe et à humer le café noir dans l'échoppe du barbier maure, les

délices de l'Arabe africain, toujours aussi avide de récits que ses devanciers des temps poétiques d'Haroun et d'Almanzor.

Il existe sur toute la surface de l'Algérie, et particulièrement dans la province de Constantine, un très-grand nombre d'eaux thermales ; mais la plus célèbre et la plus remarquable de ces sources est, sans contredit, celle de Hammam-Meskhoutin (les *Bains Maudits*), située à peu de distance et à l'ouest de Mjez-Ammar. Les eaux de cette source sont hydro-sulfureuses ; elles tiennent en dissolution, dans de l'acide carbonique, de la chaux et du fer carbonatés. Leur température varie entre soixante-seize et quatre-vingts degrés Réaumur ; et leur composition chimique, assez conforme à celle des eaux de Guagno en Corse, et de Baréges, renferme des propriétés thérapeutiques qui n'avaient point échappé à l'attention des Romains, ces grands étuvistes de l'antiquité. De notables ruines des thermes qu'ils avaient construits en ce lieu se voient encore sur le plateau inférieur de la montagne où s'élève Hammam-Meskhoutin. On distingue parfaitement la roche calcaire conique, percée dans la longueur de son axe, et de laquelle s'échappait la source mère aménagée pour l'alimentation des thermes, ainsi que les vestiges de l'aqueduc partant jadis du sommet de cette roche, et décrivant autour des bains des courbes sans doute calculées pour l'abaissement hygiénique de la température des eaux transmises par ce conduit au réservoir de l'établissement principal.

Outre les ruines de ces thermes, qui ont dû être considérables, on remarque celles de piscines particulières et une construction demeurée presque entière debout, et qui, selon toute apparence, servait à la fois de défense à l'éta-

blissement et de logement aux employés. Le nom antique de ces bains et l'époque de leur fondation sont encore inconnus; mais il est hors de doute que des fouilles exécutées avec quelque habileté amèneraient la découverte d'inscriptions et de médailles propres à fournir des données positives à cet égard.

De ce qui précède, on inférera sans doute que les bains de Hammam-Meskhoutin, possédant les mêmes vertus médicinales qu'au temps de la conquête romaine, ont continué d'être fréquentés par les habitants du littoral africain, spécialement sujets aux maladies de peau et à toutes les affections que l'on combat avec succès par les eaux dites de Baréges. On se tromperait; car, complétement abandonnés sous le régime musulman, les anciens thermes de Mjez-Ammar sont la terreur des indigènes, qui n'osent s'en approcher, et ont donné à ces bains le nom de *maudits* (meskhoutin).

Pourquoi cette terreur et cette réprobation? C'est ce que le lecteur ne saurait comprendre sans une description préalable des Bains Maudits. Lorsqu'on approche de ces eaux, qui sourdent en mille jets au fond d'une étroite vallée, dominée par la roche calcaire d'où jaillit la source principale, on y découvre une multitude de pyramides coniques, blanchâtres, d'inégale hauteur, et qui, séparées entre elles par des intervalles presque réguliers, ne ressemblent pas mal de loin à autant de pierres tumulaires. Quelques-unes, vues de plus près, affectent, tant bien que mal, les formes humaines, et reproduisent dans de grossiers et gigantesques modelés la roide stature de religieux drapés dans le froc, ou, ce qui diffère peu, de Bédouins encapuchonnés de leurs burnous. Aux yeux de la science, ces blancs fantômes et ces mausolées qui couronnent les

divers orifices de la source ne sont autres que des sédiments calcaires déposés par les eaux à la surface du sol au fur et à mesure de leur vaporisation, et accumulés, avec le temps et en proportion de la force d'impulsion de chaque jet, à une hauteur qui varie entre quatre et dix ou douze pieds. En un mot, ces concrétions, dont la base est d'un blanc de neige, qui plus loin tire sur le gris, et sont enfin légèrement teintées de rouge aux extrémités, offrent à l'œil de véritables stalagmites, semblables, sinon d'origine, au moins par leur forme et les principaux caractères de leur composition chimique, aux cristallisations qui hérissent le sol de quelques grottes bien connues, celles d'Antiparos, par exemple, ou de la Balme en Dauphiné.

Telle est l'explication, plausible, si l'on veut, mais singulièrement prosaïque, que donne de ce phénomène le naturaliste positif. Écoutons maintenant l'Arabe : il n'a que faire de vos stalagmites et de tous vos grands mots empruntés à une aride technologie; il ignore jusqu'aux premiers éléments de la chimie inorganique et ne s'en trouve pas plus mal. Ces cônes blanchâtres, qui se dressent comme autant de spectres menaçants, sont, dites-vous, des concrétions, des sédiments, des sucs calcaires. — Que signifie tout ce jargon? et qu'est-il besoin de tant d'idiotismes barbares pour expliquer le châtiment providentiel et la fin tragique de Hassan le Maudit et de ses adhérents?

Oui, ces sources, dont le vrai croyant doit détourner ses pas et jusqu'à son regard, sont autant de bouches empoisonnées de quelque autre lac de Gomorrhe. L'enfer seul peut donner aux eaux qui s'en échappent et cette odeur de soufre, et cette chaleur sinistre trahie par le bouillonnement perpétuel de ces ondes mauvaises, et l'épaisse vapeur qui s'en dégage. Ainsi fut et demeure marqué du sceau

de la réprobation ce lieu funeste où Dieu frappa Hassan l'impie et ses complices. Nous avons sous nos yeux les restes de ces maudits. Mais, avant de raconter leur déplorable fin, disons quel fut leur crime: et quant à la véracité du narrateur, si vous en doutez, informez-vous dans tous les campements arabes à cinquante lieues à la ronde; entrez à Constantine, à Bone, chez le premier barbier venu; interrogez qui bon vous semblera, et, si tous ne vous répètent pas, mot pour mot, l'horrible histoire qui va suivre, je consens à subir le sort de Hassan et de ses compagnons.

Or ce Hassan vivait, il y a bien des années, dans un lieu que la tradition ne nomme pas, mais qui était situé, dit-elle, à une heure de marche de Mjez-Ammar, sur la route de Bone à Constantine. Il était né d'une mère turque et d'un Maure que le Seigneur avait dès longtemps rappelé à lui, au moment où son indigne fils commit l'abominable crime que nous avons à raconter. Quant à la mère, elle était allée, après la mort de son mari, visiter ses parents à Stamboul, et avait emmené sa jeune fille, sœur de Hassan, le seul enfant qu'elle eût, outre ce dernier.

Hassan donc, resté seul au logis paternel, et possesseur d'immenses richesses, ne tarda point à mésuser de sa liberté et de ses biens; il devint l'effroi et le scandale de la contrée, où on le surnomma d'une commune voix *el Meskhout* (le Maudit); et certes, on peut dire que jamais titre ne fut mieux appliqué, car chacun le détestait et le maudissait dans son cœur. Plutôt que d'employer une partie de ses grands revenus en aumônes, en bonnes œuvres, en fondations pieuses, telles que santons, chapelles et fontaines publiques, comme doit le faire toute personne désireuse de gagner le ciel, il aimait mieux gaspiller le tout

en compagnie de filles perdues et d'une bande de mauvais sujets dont il était l'âme et le chef. Ce ramas de gens sans aveu, qu'il avait en quelque sorte pris à sa solde, ne le quittait pas plus que son ombre, lui prêtait main-forte pour toutes ses criminelles entreprises, et eût tué au besoin père et mère, pour peu que la chose l'eût diverti.

Or, un jour qu'il était occupé comme la veille, et comme l'avant-veille, et comme tous les jours qui avaient précédé, à rire, à jouer, à voir danser des courtisanes et à boire des liqueurs fortes avec ses compagnons de débauche, en menant un bruit infernal, voici qu'une jeune fille, montée sur un chameau et modestement enfermée dans une sorte de palanquin recouvert d'une double gaze, apparut à l'entrée de la ville, suivie de deux serviteurs à cheval, et prit le chemin qui conduisait à la demeure de Hassan. A cet aspect inattendu, grand fut l'étonnement des honnêtes citadins accroupis et fumant sur le pas de leurs portes. Jamais on n'avait vu femme ni fille s'engager en pareil sentier sans y être menée par force, si ce n'est peut-être quelques-unes de ces misérables créatures avec qui Hassan passait sa vie; et encore la plupart se souciaient-elles peu de hanter la maison de ce libertin brutal et effréné; car, bien qu'il les payât largement, elles recevaient de lui, tout compte fait, plus de coups que de *sultanis*, sans parler des injures et de la transe mortelle où elles étaient sans cesse en sa présence qu'il ne leur arrivât cent fois pis.

— Par la barbe du saint prophète! dit un bourgeois en voyant la petite caravane faire halte précisément devant la demeure de Hassan, voilà ce qui s'appelle courir à sa perte de gaieté de cœur! Comprenez-vous cette donzelle

qui va d'elle-même trouver le diable en son repaire et prend un chameau, l'innocente, comme pour arriver plus vite?

— Une innocente? Vous vous moquez, dit un second. Et qui donc, si ce n'est une effrontée coureuse, oserait venir en tel lieu?

— Elle n'a pourtant point les allures ni l'équipage des femmes de cette condition, objecta bonnement un troisième. Elle se fourvoie peut-être, qui sait?

— Holà! Sida, où allez-vous?

— Dans le nid du vautour, colombe!

— Dans l'antre du lion, gazelle!

— Dans.....

Mais la jeune fille, sans tenir compte de ces interpellations menaçantes, fit signe à l'un de ses serviteurs, qui, descendant de cheval et s'armant d'une pierre, frappa à la porte du Maudit. Peu d'instants après, l'huis massif roula sur ses gonds, et les trois voyageurs furent introduits dans la maison. Les bourgeois les virent disparaître d'un œil stupéfait, et non sans marmotter machinalement un bout de prière. Ils étaient bien loin de soupçonner que cette jeune fille, à laquelle ils s'intéressaient malgré eux, serait l'instrument de leur ruine; mais le livre du Destin est recouvert d'un voile, et l'homme, dans sa faiblesse, ne peut ni en prévoir ni en infirmer les arrêts.

Cependant Hassan et ses compagnons étaient au plus fort de l'orgie, lorsqu'on vint annoncer au premier qu'une jeune fille demandait à être conduite en sa présence.

— Qu'elle entre, qu'elle entre! vociférèrent aussitôt vingt voix avinées. N'est-ce pas, Hassan?

— Oui, qu'elle entre! dit à son tour le maître du logis.

Excellente aubaine, sur ma foi ! Je suis curieux de voir si cette visiteuse est aussi belle que hardie.

Presque aussitôt la jeune fille parut sur le seuil de la salle basse où buvaient Hassan et ses amis, mollement couchés sur des divans et déjà plus qu'à moitié ivres. Pudiquement coiffée d'un voile dont la gaze flottait jusque sur ses genoux, elle demeura tout interdite près de la porte, où elle attendit qu'on lui adressât la parole, et visiblement effrayée par tous les visages rébarbatifs qui peuplaient ce Pandémonium.

— Approche ! lui cria Hassan du haut d'un trône ou divan élevé de plusieurs marches en face de la porte, et d'où il présidait à ces quotidiennes saturnales. Qui es-tu ? que demandes-tu ?

— Je désire voir Sidi-Hassan, répondit la jeune fille d'un son de voix si doux, que ni la vibration mélodieuse du rebeb, ni même le murmure de la flûte du roseau, n'y pouvaient être comparés.

— C'est moi ; mais d'abord sache, la belle, qu'aucune femme n'entre ici voilée. Allons, vite, conforme-toi à nos usages !

Et, comme la jeune fille, au lieu de déférer à cette injonction, rajustait vivement son voile et reculait épouvantée :

— Obéis, te dis-je ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre.

Et, s'élançant du bas de l'estrade où il trônait, il arrêta la jeune fille dans sa fuite en la saisissant par un bras, tandis que, de l'autre, il lui arrachait violemment la gaze qui la protégeait.

Un long cri de surprise et d'admiration sortit du sein de ces ivrognes et de ces débauchés endurcis à l'aspect de la visiteuse ; belle comme une rose épanouie du matin

leur apparut la jeune fille. Sa taille, flexible et déliée, était droite comme une branche de myrte. Sa bouche vermeille n'était que perles et rubis ; ses grands yeux noirs avaient l'éclat du diamant ; ses beaux sourcils, dans leur contour, imitaient la courbe gracieuse du *noun* (1) ; et quant à ses joues, on ne pouvait mieux les comparer, suivant l'expression d'un poëte arabe, qu'à « deux roses dans une coupe d'albâtre. » Elle sortait à peine de l'enfance, et pouvait avoir quatorze ans.

Que devint cette vierge timide, lorsqu'elle se vit ainsi livrée, sans voile et sans défense, aux insolents regards de tous ces libertins ? Un incarnat plus vif encore que d'habitude colora son visage, qui ressemblait alors, comme dit un *monal*, « au vase transparent où petille le vin. » Elle inclina la tête sur sa poitrine ; et de ses yeux coulèrent deux larmes, deux gouttelettes de rosée, comme celles qu'une nuit de printemps sème dans le calice des fleurs.

— Hélas ! je suis perdue, déshonorée ! dit-elle en tordant ses beaux bras de désespoir. Où trouverai-je maintenant un époux ? Et comment oserai-je seulement supporter les regards de mes jeunes compagnes ? C'est fait de moi, Hassan ! ajouta-t-elle. Savez-vous qui vous venez d'outrager ainsi ? Je suis Yamina, votre sœur.

— Yamina ! répéta en tressaillant le Maudit, qui, depuis qu'il avait aperçu l'étrangère, la dévorait des yeux en silence, plongé dans une sorte d'enchantement. Ma sœur ! non, ce n'est pas possible ! Tu mens, jeune fille. Ma sœur Yamina est à Stamboul avec ma mère...

— Votre sœur Yamina est devant vous ; et quant à votre mère, apprenez que le Seigneur l'a prise à lui. Voilà

[1] Lettre arabe de forme elliptique.

bientôt deux lunes qu'elle me fut enlevée, et c'est pourquoi je venais à vous, pleine de confiance et d'espoir. Nos parents de Stamboul, me voyant orpheline, ont cru sagement en user en m'embarquant à bord d'un navire qui faisait voile pour mon pays natal. Ils ont pensé qu'après sa mère une fille ne pouvait avoir de meilleur appui que son frère. — Hélas! que ne m'ont-ils plutôt précipitée dans le Bosphore!

Pour la première fois de sa vie, Hassan se sentit troublé, interdit. La candeur, les reproches, les larmes de cette jeune fille, lui causaient une émotion neuve, profonde, dont il ne pouvait se rendre maître. Il balbutia, par forme d'excuses, quelques phrases brisées, quelques protestations à peu près inintelligibles. — « Je ne savais pas... Pardonnez-moi... Et comment aurais-je pu deviner?... Vous que j'ai quittée autrefois si petite, et que je retrouve aujourd'hui si grande, si... belle... » — Et d'autres paroles sans suite. Il termina en disant :

— Reprenez votre voile, ma sœur. Je tâcherai de justifier la confiance de nos parents. — Et quant à vous, ajouta-t-il en se tournant vers ses compagnons, oubliez ce que vous venez de voir; oubliez-le, entendez-vous!

Au ton sec et tranchant dont ces dernières paroles furent prononcées, les amis de Hassan comprirent que le maître voulait être obéi : ils s'inclinèrent en signe de soumission et de déférence, et portèrent la main à leur bouche, voulant marquer par là qu'ils resteraient muets. Puis le frère remit sa sœur aux mains d'une esclave femelle, en lui ordonnant de la conduire dans un appartement du haut, et d'avoir en toute chose pour elle les égards les plus empressés, les soins les plus respectueux. La fête bachique continua alors, mais sans animation ni gaieté : Hassan,

silencieux, préoccupé, distrait, semblait ne boire que par un reste d'habitude. Son attitude morne eut promptement glacé l'entrain de ses compagnons de plaisirs, qui se levèrent un à un et prirent congé de lui longtemps avant l'heure accoutumée.

En se retirant, ils se disaient les uns aux autres :

— Que signifie ce sombre nuage répandu sur le visage du maître? Est-ce que, par hasard, il se serait laissé émouvoir par les momeries et les larmes de cette petite fille? Allons, il paraît qu'il faudra songer à nous pourvoir d'un autre gîte et chercher un chef digne de nous, dont l'âme, mieux trempée, soit à l'épreuve des scrupules et du remords; car ce Hassan, avec ses airs de rodomont, n'est qu'une pauvre tête, il n'en faut plus douter : nous l'avions toujours jugé tel !

Mais, en parlant ainsi, ils calomniaient Hassan, qui n'avait certes nul dessein de se repentir, comme la suite le prouva trop bien.

II

Demeuré seul, Hassan passa le reste de la journée et toute la nuit dans une agitation extrême. Le lendemain, dès qu'il fit jour, il demanda à voir sa sœur : on la lui amena; et, du plus loin qu'il l'aperçut, il courut à elle, se précipita à ses pieds, et, lui prenant la main, qu'il couvrit de baisers, la supplia de lui pardonner sa grossièreté de la veille. La chaste et douce Yamina, toute confuse de cet excès d'humilité et joyeuse de voir son frère revenu à de si bons sentiments, s'empressa de lui accorder son pardon.

— Je vous jure, dit-elle, que je ne conserve aucun souvenir de votre vilaine action d'hier. Je ne l'attribue qu'à l'influence des boissons fortes que vous avez l'habitude de boire avec excès : vous n'aviez plus votre raison. Renoncez donc, mon frère, à suivre ce fatal penchant qui vous pousse à l'oubli de toutes les bienséances et que réprouve la loi de Dieu.

— Eh bien, oui, s'écria Hassan impétueusement, j'y renoncerai, puisque tel est votre désir, ma sœur. Pour vous être agréable, aucun sacrifice ne me coûtera ; mais promettez-moi de m'aimer.

— N'est-ce pas mon devoir? reprit Yamina, surprise de cette véhémence.

— Ne parlez point ainsi, dit Hassan avec feu. Je ne veux point que vous m'aimiez par devoir : plutôt votre haine!

— Eh bien, répondit la jeune fille avec un sourire angélique, soyez toujours bon comme maintenant, et je vous proteste que je n'aurai pas de plus grand bonheur que vous chérir.

Ces douces paroles semblèrent un peu calmer la lave qui bouillait au sein du Maudit ; mais bientôt l'exaltation reprit le dessus pour faire place à une mélancolie sombre. Au mépris de la promesse qu'il avait faite à sa sœur, il lui arriva plusieurs fois de s'enivrer pendant les jours et les semaines qui suivirent ; ses compagnons, qu'il rappelait par boutades, crurent avoir ressaisi leur proie en le voyant s'abandonner à des excès plus effrénés que de coutume ; mais, à chaque scène de débauche, après quelques éclats d'une joie frénétique, succédait chez lui une humeur noire contre laquelle venaient échouer les gais propos de ses amis et les caresses des almées conviées à ces fêtes orgiaques. Il congédiait alors ses hôtes avec

brusquerie, et courait s'enfermer dans son appartement, où il demeurait plusieurs heures, quelquefois même des jours entiers, se promenant à pas précipités et heurtant sa tête contre les murailles, comme une bête fauve mise en cage. Il changeait et dépérissait à vue d'œil; sa maigreur, son teint pâle, sa barbe hérissée, lui donnaient l'aspect d'un fantôme, et son œil cave, maladif, lançait de sinistres éclairs.

Un jour enfin, n'y tenant plus, il monta chez sa sœur et lui dit :

— Yamina, il faut que vous soyez à moi.

La pauvre jeune fille ne comprit pas d'abord le sens de cette terrible déclaration, et lui demanda naïvement ce qu'il entendait par ces mots.

— J'entends, reprit Hassan, que vous serez ma femme, et moi votre mari. Et périsse, continua-t-il en tourmentant d'une main crispée le manche de son kandjiar, qui voudrait m'en empêcher! — Oui, ajouta-t-il, l'œil ardent, la poitrine haletante, c'est trop me maîtriser, je vous aime, non parce que vous êtes ma sœur, mais parce que vous êtes belle, plus belle en un seul de vos charmes que toutes les autres femmes ensemble! — Ne vois-tu pas que je me consume? Depuis ton arrivée en ce lieu, ai-je l'air d'un spectre ou d'un homme? Je ne puis vivre ainsi : il faut que ces tortures cessent. Dès demain, Yamina, si tu m'aimes, si tu as pour moi cette tendresse que tu m'as promise, oui, dès demain, nous serons unis!

Muette d'effroi d'abord à ces mots, la jeune fille ne recouvra ensuite la parole que pour repousser avec horreur cette indigne proposition. En vain Hassan, pour la fléchir, eut recours aux prières, aux promesses, aux menaces : la vertueuse fille resta inébranlable, même lorsque son frère,

furieux de cette résistance, lui eut signifié, avec force blasphèmes, qu'elle mourrait dans sa virginité si elle persistait dans son refus; car jamais il ne souffrirait qu'elle fût à un autre que lui.

— J'aime mieux, lui répondit-elle, vivre sans époux et voir se dessécher la fleur stérile de ma jeunesse que d'offenser Dieu, notre maître, par une union si coupable. Avez-vous songé à lui, mon frère? Ne savez-vous donc point par quels affreux supplices il punit l'impiété et l'inceste?

— Eh! que m'importe Dieu! s'écria le Maudit. Qu'ai-je à faire de ses houris? En est-il une qui te vaille? Et, dussent les flammes de l'enfer me dévorer, je ne les crains pas : que sont-elles auprès de ce feu intérieur qui brûle mon sang et me calcine jusqu'aux os? Encore une fois, veux-tu m'accepter pour époux?

— Non, non! dit Yamina avec force.

— Eh bien donc, fille opiniâtre, s'écria le Maudit avec rage, non-seulement tu vieilliras dans une amère solitude, mais une prison perpétuelle sera ton lot; et, à l'heure même, si tu ne rétractes ton refus, je t'entraîne dans le donjon qui doit te servir de demeure, et là tu auras pour compagnes les cigognes, et le pain et l'eau seront ta seule nourriture!

— Allons-y donc! reprit la courageuse enfant, car jamais je ne souscrirai à votre coupable demande.

Aussitôt le Maudit conduisit sa sœur dans le *bordj* (château fort), dont on voit encore les ruines près de la source, et là, ainsi qu'il le lui avait annoncé, elle fut confinée seule dans une étroite cellule, où pour lit elle eut un peu de paille, et du pain et de l'eau pour aliments. Chaque jour, Hassan venait voir si la captive, dont il était plus

violemment épris que jamais, voulait enfin céder à ses désirs infâmes ; mais elle le repoussait avec indignation, affirmant qu'elle endurerait plutôt la faim et les tortures que de souiller son innocence. Cela dura ainsi deux ans.

Au bout de ce temps, la pauvre Yamina, fort affaiblie de corps et d'âme par le cruel emprisonnement et les dures privations que lui infligeait le Maudit, perdit courage et se rendit aux vœux impurs de son geôlier. Elle eût mieux fait de persister et d'avoir pleine confiance dans la miséricorde divine ; mais les efforts qu'elle avait faits surpassaient déjà ceux qu'il est permis d'attendre de son sexe ; car la femme est un être faible, qui n'apporte guère de suite dans ses actions, et n'est que peu propre à discerner le bien du mal [1].

Transporté de joie, Hassan se rendit aussitôt chez le cadi et lui fit part de son projet de mariage, en le priant de vouloir bien en dresser le contrat. On imagine sans peine quel fut le saisissement du magistrat à l'audition de cette effroyable requête. Il crut n'avoir pas bien entendu, et fit un tel bond sur son siége, que ses lunettes faillirent par contre-coup délaisser le nez vénérable qui les portait.

— Épouser ta sœur ! Y songes-tu, mon fils? dit-il au Maudit, qu'il désignait de ce nom affectueux, bien qu'il le détestât cordialement ; mais il le craignait au moins autant, et n'avait pas tout à fait tort. — Sais-tu bien qu'une pareille union serait un crime abominable? Tu me demandes de sanctionner un inceste, presque un sacrilége ! Tu te joues donc, audacieux, des lois divines et humaines ?

Et, là-dessus, il lui cita : 1° le Koran, 2° diverses exé-

[1] Réflexion qui appartient en propre au conteur arabe, et dont nous lui laissons, à ce titre, toute la responsabilité.

gèses toutes très-formelles sur la question de casuistique soulevée par la demande du Maudit, 3° trois ou quatre *sunnas* non moins décisives dans l'espèce, 4° une glose de Beïdawhi qui ne pouvait laisser aucun doute sur l'illégalité de l'hymen projeté, 5° et une foule d'autres gloses ou commentaires du livre saint, tous plus précis les uns que les autres, et s'accordant unanimement à réprouver le mariage entre frère et sœur, ou même entre parents à des degrés plus éloignés.

Hassan le laissa dire; puis, lorsque le cadi eut fini sa dissertation, il reprit tranquillement :

— A Dieu ne plaise que je veuille me rendre coupable d'un inceste! Si j'eusse été assuré que cette Yamina fût ma sœur, je n'aurais certes jamais songé à la rechercher en mariage; mais c'est ce qui ne m'est nullement démontré. Un jour cette fille frappe à ma porte, venant je ne sais d'où; elle arrive, dit-elle, de Stamboul, où elle aurait rendu les derniers devoirs à notre mère : elle se prétend ma sœur, fort bien; mais où est la preuve de tout ceci? Non-seulement je ne puis en elle reconnaître ma sœur, dont je suis séparé depuis longues années; mais j'ai tout lieu de croire que cette dernière a péri avec ma mère dans un naufrage ou par quelque autre mort violente; car jamais ni l'une ni l'autre ne m'a donné de ses nouvelles depuis que toutes deux ont quitté ce pays. Tu vois donc, ô seigneur cadi! que je n'ai nullement l'intention d'offenser Dieu en épousant cette Yamina qui m'a trompé, j'en suis certain, et n'a si longtemps refusé d'être ma femme que par ruse et pour mieux soutenir son rôle.

En disant ces mots, le Maudit laissa négligemment tomber aux pieds du cadi une bourse pleine d'or, dont le son retentit plus agréablement que la musique la plus douce

à l'oreille du magistrat, bien connu pour son avarice. Il fit donc taire ses scrupules, feignit de croire à la menterie de Hassan, et promit de sanctionner le mariage.

Le mufti, que Hassan alla trouver ensuite, se montra plus récalcitrant. C'était un magistrat intègre, du sens le plus droit, et nullement accessible à l'appât du lucre. Il repoussa donc avec mépris l'or du Maudit; mais celui-ci l'attaqua par son côté faible, en le menaçant du poignard de ses acolytes; et, comme les belles qualités du mufti étaient malheureusement ternies par une pusillanimité et un attachement à la vie indignes d'un ministre du Très-Haut, il céda comme son confrère.

Il ne restait donc plus qu'à prendre jour pour la célébration du mariage : il fut décidé qu'elle aurait lieu dès le surlendemain, tant Hassan était impatient de consommer l'œuvre criminelle. La veille des noces, il fit porter à sa sœur de riches présents en bijoux, robes, essences de rose, *henné*, et autres parures ou parfums propres à la toilette des femmes. Il y joignit, suivant l'usage, divers aliments que Yamina lui renvoya apprêtés de ses mains, dans les plats d'argent sur lesquels ils lui avaient été apportés. C'est ainsi que, par cette coutume symbolique, la femme mauresque apprend à vaquer elle-même aux soins de son ménage, et à ne se considérer que comme la première esclave de son mari.

Le jour du mariage, de grand matin, le cadi, avec ses *adouls* (assesseurs), et le mufti, accompagné des autres prêtres de la mosquée, se rendirent au palais de Hassan pour y dresser l'acte nuptial et unir les deux fiancés. Le consentement mutuel exprimé (Yamina articula le sien d'une voix à peine distincte, et quelques-uns même prétendent qu'elle prononça un *non* timide au lieu du *oui* sa-

cramentel), on rédigea le contrat, on en donna lecture; puis les deux conjoints échangèrent leurs bagues, et une courte allocution, prononcée par l'un des *adouls*, termina la cérémonie.

On procéda alors, avec profusion et apparat, aux réjouissances de la journée. Le marié retint les magistrats à la fête, et ils n'osèrent refuser. Par son ordre, les portes du palais furent ouvertes à deux battants, et une foule immense, accourue non-seulement de tous les points de la ville, mais encore des environs, s'y précipita en grand tumulte. Dès la veille, Hassan avait fait publier qu'il conviait chacun à ses noces, et s'engageait à héberger splendidement quiconque viendrait. Or celui qui promet de régaler le peuple, fût-il pire qu'un démon, est toujours sûr de voir chez lui grande affluence. Bien que le palais fût très-vaste, tous ne purent y trouver place, tant les convives étaient nombreux; les derniers venus en furent quittes pour s'installer sous le porche couronné de feuillage et aux abords de la maison, où on leur servit à manger avec le même soin qu'aux autres. Aussi ces mêmes gens, qui naguère n'avaient pas assez de malédictions pour Hassan, commencèrent de lui donner des louanges pour sa munificence; et si la noce eût seulement duré trois jours, selon l'usage, il est à croire qu'on l'eût vu devenir aussi populaire que jusqu'alors il avait été honni et exécré. Ainsi va le monde; mais cette coupable légèreté devait être cruellement punie.

Cependant le bruit du tambourin, du *rebeb* et de la *zorna* retentissait dans tout le palais, et portait chacun à l'allégresse. Au milieu de la cour, les esclaves avaient allumé d'immenses feux sur lesquels cuisaient à gros bouillons, dans d'immenses chaudières, le *m'hemsa* et le

couscoussou national, sans cesse renouvelés pour être distribués indistinctement à tous ceux qui venaient en demander, attirés par l'odeur des mets et les doux sons de la musique. Bientôt un groupe d'almées ou bayadères mauresques, qui sont l'ornement obligé de toutes les fêtes nuptiales, vint exécuter, devant les époux et les principaux personnages de l'assemblée, des danses lascives réglées par le jeu, tantôt grave, tantôt précipité des instruments, tandis que d'une voix frémissante, le sein haletant, l'œil enflammé, elles chantaient des vers érotiques appropriés, dans leur brûlante expression, à la pantomime des danseuses. Couverte de bijoux et assise, selon la coutume du pays, entre deux vénérables matrones, Yamina contemplait tristement cette fête avec le tumulte de laquelle contrastait sa grave attitude, et, sans le voile qui la couvrait, on eût été effrayé de la pâleur mortelle répandue sur tout son visage.

Quand vint le soir, de nombreuses torches furent allumées, et leur clarté, unie à celle des lanternes dont chaque convive était muni, produisit une splendide illumination qui pouvait presque rivaliser avec l'éclat du jour. Toutes les invitées se réunirent alors autour de la fiancée, qu'elles conduisirent, au son d'une musique joyeuse, jusque dans la chambre nuptiale. Les danseuses les précédaient ; mais elles s'arrêtèrent sur le seuil pour laisser entrer Yamina suivie de toutes les autres femmes. Hassan vint au-devant de sa sœur, lui prit le pied qu'il posa sur le sien, et la fit asseoir auprès de lui. L'esclave coiffeuse entra alors, tenant une aiguière pleine d'eau de fleur d'oranger, dont elle versa quelques gouttes dans la main de l'épouse. Celle-ci, d'après les instructions de l'une des matrones présentes, offrit ce breuvage à son mari ; mais, au moment

où ce dernier faisait mine d'y porter les lèvres, elle écarta vivement ses doigts et le liquide tomba à terre. L'époux répéta ensuite ce simulacre; puis les femmes, se pressant autour de la mariée, procédèrent à sa toilette de nuit et la conduisirent processionnellement à une couche luxueuse, enfin, elles se retirèrent : Hassan et Yamina restèrent seuls.

Mais à peine les invitées avaient-elles franchi le seuil de l'appartement nuptial, qu'un épouvantable coup de foudre éclata sur leurs têtes et fit trembler le palais dans ses fondements. A l'instant même, les époux, les matrones, les danseuses, les prêtres, le cadi et les autres magistrats sont changés en statues de pierre, chacun d'eux dans la position qu'il occupe en ce moment fatal, et que la vengeance de Dieu le voue à garder éternellement. A cette vue, la foule des esclaves et des conviés s'enfuit éperdue ; elle s'élance, dans un désordre inexprimable, hors de la maison maudite et se sauve au hasard. Vain effort! Le doigt divin poursuit cette multitude, l'atteint... Tout est métamorphosé en pierres. Ce sont ces malheureux qu'on voit encore épars sur l'emplacement des bains Maudits et tout le long du petit ruisseau (l'*Oued-Meskhout*) qui s'en échappe et va mêler son onde impure aux eaux transparentes de la Seybouse. Dans sa colère, Dieu frappa sans distinction tous ceux qui avaient commis le crime, ou qui, par leur présence s'en étaient en quelque sorte rendus complices. Sa main vengeresse s'étendit même sur les chaudières où le festin avait été apprêté et qui furent condamnées à bouillir jusqu'à la fin des siècles : c'est l'eau contenue dans ces vases qui frémit sous nos pas, quand nous foulons le sol maudit de Hammam-Meskhoutin : c'est cette eau qui produit les vapeurs méphitiques et suffocantes que nous

voyons se dégager à fleur de terre; enfin, c'est le feu de l'enfer qui chauffe perpétuellement cette eau et lui communique l'odeur de soufre dont notre odorat est saisi à l'approche de ce lieu lugubre. Toutes ces choses, en nous avertissant de ne point offenser Dieu, nous apprennent que nous encourrons, nous aussi, son ressentiment, si nous avons l'impiété de goûter à ces ondes maudites [1].

En dépit de ce redoutable enseignement et de l'anathème lancé contre Hammam-Meskhoutin, M. le maréchal Bugeaud arrêta, en 1844, la formation d'un établissement thermal à l'orifice de ces sources. La tradition romaine l'a emporté sur la légende musulmane; et, aujourd'hui, les soldats malades dont le traitement comporte l'usage de certaines eaux minérales sont dirigés, non plus sur la France, mais sur Hammam-Meskhoutin, dont les eaux peuvent suppléer, avons-nous dit, celles de Guagno et de Baréges; selon d'autres, celles de Bourbonne et de Baden-Baden. C'est un point médical à éclaircir ; nous ne sommes point en mesure de résoudre cette question thérapeutique. On espère, d'après cet exemple, qu'un établissement civil ne tardera point à se former dans le même lieu pour l'usage tout à la fois sanitaire et récréatif des malades et des désœuvrés d'Algérie, et qui sait? peut-être de ceux d'Europe. Cette idée ne semble point dénuée de chances de réalisation. La faveur publique est changeante : voilà déjà bien des années que l'élite de la fashion européenne prend, chaque été, avec une constance méritoire, si elle ne tient pas quelque peu de la résignation, le chemin des

[1] En effet, les Arabes s'abstiennent non-seulement de boire l'eau de ces sources, comme nous l'avons dit plus haut, mais même de goûter à celle de la Seybouse, qui reçoit, par le ruisseau de l'Oued-Meskhout, les ondes si fatalement sulfureuses de Hammam-Meskhoutin.

inévitables bords du Rhin ou de la frontière d'Espagne. Quelques postes de plus, la Méditerranée à franchir en une enjambée, et voilà toute l'*high-life* intronisée à Mjez-Ammar, sur les rives de l'Oued-Meskhout, dans l'un des plus beaux pays du monde. De bonnes hôtelleries, des bals, des concerts, un salon de conversation, un Opéra quelconque, voire, s'il le faut absolument, la ferme de M. Bénazet, tout cela s'improvisera à Hammam-Meskhoutin, comme à Bade, pour recevoir, fêter et ruiner dignement l'illustrissime réunion. Un coup de baguette suffira pour évoquer tous ces prodiges : l'Afrique n'est-elle pas une terre d'enchantement? Donc, nous ne désespérons point de voir prochainement l'Europe baigneuse honorer de son patronage particulier les *eaux Maudites*, et toute la volée des don Juan touristes s'abattre gaiement, pour y poursuivre ses galantes déprédations (ne serait-ce pas digne d'elle?), au pied même des formidables statues de Hassan le *Meskhout* et de la belle Yamina.

NOTES

SUR

LA VERTU CURATIVE DES EAUX

DES BAINS CHEZ LES ANCIENS ET CHEZ LES MODERNES, ET DE L'INFLUENCE MORALE ET HYGIÉNIQUE DU BAIN.

L'art du baigneur, il faut le dire, est, hélas! dans l'enfance, ou plutôt il revient à ses rudiments primitifs à force de décrépitude. Qu'est-ce que nos baignoires, disgracieuse et mesquine invention, digne du roi Procuste, auprès de l'appareil compliqué, raffiné, dont usaient les peuples anciens? Mais n'anticipons pas sur cette démonstration : elle se déduira suffisamment de la comparaison des faits.

J'aime à supposer, pour l'honneur de nos premiers pères, que l'art et l'usage du bain remontent à une antiquité aussi lointaine que possible. Dès les temps héroïques, on les trouve introduits chez les Grecs par les Orientaux, et déjà singulièrement perfectionnés au siècle d'Homère : témoin plusieurs passages de l'Odyssée et entre autres celui-ci, où Ulysse, racontant l'hospitalité de Circé, s'exprime en ces termes : « Une nymphe apporta de l'eau, alluma du feu et disposa tout pour le bain.

J'y entrai quand tout fut prêt : on versa l'eau chaude sur ma tête, sur mes épaules; on me parfuma d'essences exquises; et lorsque, ne me ressentant plus de tant de peines et de maux que j'avais soufferts, je voulus sortir du bain, on me couvrit d'une belle tunique et d'un manteau magnifique. »

Il y a loin de ce peignoir au linge grossier que nous jetons, après le bain, sur nos épaules grelottantes.

Le bain n'était toutefois chez les Grecs qu'une annexe obligatoire du gymnase. L'usage de la palestre et des jeux corporels l'avait répandu; mais ce besoin ne dégénéra point en luxe. Au sortir de l'arène où, quotidiennement, ils exerçaient leurs membres et préparaient leurs forces, en vue des luttes olympiques, les jeunes hommes passaient dans le *balanéion*, et s'y purifiaient de la sueur et de la poussière dont leur corps était ruisselant ou imprégné. Aucun établissement n'était affecté aux ablutions des femmes. Aspasie, Laïs et Lamia étaient contraintes de se baigner à domicile. Il est indubitable que leurs palais offraient tous les moyens de pratiquer dans leur personne, sinon dans leur vie, la pureté exquise dont Aphrodite marine leur avait fourni la leçon; mais de même qu'il n'était pas donné à tous de visiter Corinthe, le faste des bains privés ne pouvait convenir qu'aux somptueuses demeures ou aux fortunes royales des hétaïres : aussi l'absence de bains publics accessibles aux honnêtes femmes contribue-t-elle peut être à jeter quelque jour sur le prodigieux succès de ces immortelles courtisanes.

La science du bain, comme tous les arts et toutes les mollesses de la vie, fut empruntée des Romains aux Grecs. Elle ne tarda point à atteindre dans Rome son plus haut point de perfection. Les enfants de la Louve sont les grands étuvistes et les grands baigneurs de l'antiquité. Ce n'était pas seulement du pain et des spectacles qu'il fallait au peuple, mais des bains; et ce qui le prouve, c'est que les empereurs les plus impopulaires, le plus justement décriés, cherchaient à se gagner la faveur du public par la construction de thermes somptueux : témoin Néron, qui en bâtit un très-grand nombre, et eut l'attention,

aussi délicate qu'originale, de faire venir dans ceux dits d'*Agrippa* l'eau de mer, afin que la canaille de Rome pût, à son choix, se détremper dans l'eau salée ou dans l'eau douce.

Grâce à Vitruve, à Athénée et à Pline surtout (voir la description de sa princière maison de campagne), on possède des notions fort exactes sur le mode d'ablution du peuple souverain. La science thermale était poussée à Rome à un raffinement inouï et qui doit nous faire grande honte, à nous autres peuples spiritualistes.

Voici ce qu'en l'année du Christ 80 ou 100 la plèbe infime, le dernier portefaix de Rome, pouvait obtenir de jouissances et de confort pour un *quadrant*, une menue monnaie imperceptible, à peu près comme le liard, dont tout le monde parle et que personne n'a jamais vu.

Les thermes, ainsi qu'à Paris même on en peut avoir une idée fort affaiblie par ceux de Julien, construits, il faut s'en souvenir, pour une petite ville de province, occupaient une immense superficie, nécessaire au vaste développement de toutes les salles et appareils qui composaient un bain public.

Le baigneur, s'il le jugeait convenable, était d'abord introduit dans le *sphéristère*, lieu consacré aux exercices gymnastiques, et notamment au jeu de paume. Après s'y être récréé, il entrait au vestiaire, nommé *apodytère*, et y dépouillait ses vêtements, confiés aux mains de gardiens particuliers nommés *capsaires*.

Du vestiaire, le baigneur passait dans l'*onctuaire*, salle affectée aux frictions et au dépôt d'huiles de tous genres; puis de là au bain proprement dit, ou *callida lavatio*.

Un vaste bassin (*lavacrum*), rempli d'eau chaude sans cesse renouvelée, occupait le centre de la salle. Les baigneurs s'y introduisaient au nombre de douze ou de quinze. On leur versait de l'eau sur la tête, les épaules, et, au sortir de là, on les frictionnait avec le *strigile* (brosse, étrille).

Ils entraient de là dans l'étuve pour s'y offrir à la vapeur (*concamerata sudatio*); puis ils passaient au *tépidaire*, où on les

abluait d'eau tiède; puis enfin ils pouvaient, suffisamment préparés par cette gradation savante, affronter sans inconvénient le *frigidaire*, où les recevait une piscine d'eau froide, assez vaste pour que l'on pût commodément s'y livrer à la natation. Il y avait dans la même salle le *baptistère*, destiné aux ablutions partielles, puis des *reunctores*, employés qui massaient de nouveau les baigneurs et leur enduisaient le corps d'essences. Dans les *thermes* bien organisés, il y avait jusqu'à trois *onctions*. On y trouvait aussi, outre les bains communs, des baignoires d'airain et de marbre, dont quelques-unes balancées et suspendues par des esclaves, afin que le baigneur eût le double plaisir du bercement et de l'immersion. Je passe sous silence une multitude de vases et d'ustensiles répartis dans les diverses salles, attestant le soin minutieux et la recherche précieuse qui présidaient à toutes les phases du bain, tour à tour chaud, tiède, froid.

Après l'immersion dans la dernière piscine et la *réonction*, le baigneur était enveloppé dans le *sindon*, ample étoffe de laine qui séchait et réchauffait son épiderme. Puis il rentrait pour s'habiller au vestiaire, d'où il lui était loisible de retourner à la salle des jeux et des exercices, afin de compléter par le mouvement physique la réaction qui rend salutaire le bain.

Tout ce vaste appareil était porté au degré de chaleur convenable par l'*hypocaustum*, immense four chauffé de toute espèce de bois, excepté celui d'olivier, et dans lequel, pour attiser une flamme égale partout, les *fornacatores* (chauffeurs) faisaient rouler des globes de métal enduits d'une couche de térébenthine.

Les esclaves chantaient en frictionnant le public, comme font encore en Orient les baigneurs de profession; mais il n'était pas de bon ton de chanter soi-même dans le bain, ainsi que nous l'apprend Théophraste.

Les principaux thermes étaient d'une grande magnificence : les empereurs y prodiguaient le marbre, le bronze, les peintures. Les femmes y étaient admises, séparément des hommes d'abord; mais plus tard, et malgré les défenses d'Adrien et au-

tres empereurs vertueux, le débordement sans cesse croissant des mauvaises mœurs y amena souvent la promiscuité des sexes.

Les bains précédaient d'ordinaire le repas du soir. Ils étaient ouverts à deux heures de l'après-midi, et se prolongeaient jusqu'à la brune. Le son d'une cloche avertissait le public de l'instant précis où il pouvait prendre le bain.

On peut juger, par ce très-court aperçu du *bain-omnibus* chez les Romains, de ce qu'étaient les thermes particuliers des riches, des Mécène, des Atticus, des Crassus, et mieux encore ceux des empereurs voluptueux et dépravés, ou des Julie, des Messaline, des Faustine.

Introduites dans les Gaules, les habitudes thermales des Romains s'y perpétuèrent, bien que singulièrement oblitérées, jusque vers l'époque où le bain d'étuve fut importé d'Orient en Europe par les croisés, avec la peste, l'ogive, et divers autres apanages de la société sarrasine.

Cette innovation eut le plus grand succès, et les étuvistes ne tardèrent pas à se multiplier dans Paris. Le prix d'admission fut d'abord fort modique : il était fixé à deux deniers *parisis* pour le bain d'étuve simple, et à quatre pour le bain suivi de l'immersion dans une baignoire. Mais bientôt le luxe porté dans ces établissements rivaux en éloigna le peuple, qui fut longtemps réduit aux seuls bains de rivière, dans des *toues*, bateaux fixes amarrés dans la Seine, couverts de toiles, pourvus d'échelles et de pieux plantés de distance en distance qu'embrassaient les baigneurs pour résister au courant.

Quant aux étuvistes, ils étaient encore, au milieu du siècle dernier, en possession de recevoir exclusivement la classe riche, et ce que nous nommons *baigneurs* aujourd'hui n'existait même pas. L'auteur de l'*Encyclopédie* n'en fait aucune mention. L'aristocratie avait ses *bains domestiques*, car c'est ainsi que les désigne Diderot, en conseillant de déployer dans leur ornementation toutes les richesses du luxe et de la fantaisie ; mais le nombre des baignoires publiques était excessivement restreint.

En 1760, un nommé Poithevin, baigneur étuviste, s'avisa de

faire construire sur la Seine deux bateaux de prés de cinquante mètres de longueur, supportant un étage de constructions divisées par un large couloir, ouvrant de chaque côté sur une rangée de cellules qui donnaient vue sur la rivière. Il avait su utiliser et économiser l'espace, ce à quoi ses devanciers avaient jusqu'à ce jour fort mal réussi, et chaque bateau pouvait contenir environ trente cabinets de bains. L'un fut amarré au pont Royal; l'autre resta mobile, allant d'un point à l'autre, selon les besoins du moment. Cette idée si simple, dont l'invention est à tort attribuée à M. Vigier père, eut un succès d'enthousiasme. Le lieutenant de police, le prévôt des marchands, l'Académie de médecine, voire l'Académie des sciences, battirent des mains, comme s'il se fût agi d'une nouvelle planète, et l'honnête Poithevin reçut approbation et privilége; il fut choyé, complimenté, et, ce qui vaut mieux, enrichi. Son échafaudage flottant porta un coup funeste à l'industrie de ses anciens confréres, les barbiers étuvistes, dont il ne restait plus que huit ou dix à peine dès l'an 1780. A cette époque, on comptait déjà deux cent cinquante baignoires publiques.

L'Assemblée Constituante acheva de détruire les étuves et les étuvistes, en abolissant les priviléges des corporations comme ceux de la noblesse et du clergé, et en ouvrant ainsi une libre carrière au génie naissant des baigneurs. Plusieurs très-grands établissements de bains furent fondés vers cette époque, entre autres ceux du Vauxhall et du Temple; plus tard, sous l'Empire, les bains Chinois et les célèbres bains Vigier. Néanmoins, la progression de ce genre d'industrie sous la République et sous l'Empire est insignifiante, si on la compare au développement qu'elle a pris dans ces trente dernières années. En 1816, le nombre des baignoires publiques de Paris n'était encore que de cinq cents, et en 1832 il atteignait déjà le chiffre comparativement énorme de deux mille trois cent soixante-quatorze, sans parler de mille cinquante-neuf baignoires mobiles : en tout, prés de trois mille cinq cents. J'ignore quel est le chiffre actuel; mais il doit s'être pour le moins accru dans la même proportion. C'est

là apparemment un bienfait de la paix. Je ne m'étonne pas si Rome défendait d'employer l'olivier pour le chauffage des thermes.

Les progrès de l'hygiène et du bien-être public peuvent aussi revendiquer leur part dans cet accroissement. A mesure que s'élève le niveau général, les instincts de délicatesse se développent, et les riches n'ont plus désormais le privilége d'être propres et bien vêtus.

On ne saurait trop conseiller moralement et hygiéniquement l'usage du bain. Le bain répare les fatigues, rétablit l'équilibre vital, décentralise les fluides souvent trop refoulés à l'intérieur, calme presque à coup sûr tous les genres d'irritations nerveuses. C'est à l'aide du bain que Paris résiste aux veilles, aux fatigues que lui impose son énorme activité intellectuelle, mondaine et autre, et son état quasi fébrile de surexcitation incessante. C'est par des bains tièdes de quatre, cinq, six heures, que Napoléon, malgré l'impatience de son humeur, luttait contre les attaques sourdes de l'affection viscérale qui le minait à son insu. Le bain détend les nerfs, élucide l'esprit, et rend peut-être l'homme meilleur. — C'est au bain qu'Archimède découvrit la loi de la pesanteur spécifique. — Henri IV, roi d'Angleterre, était au bain lorsqu'on vint lui annoncer que deux veuves opprimées imploraient l'aide de sa justice. Il quitta le bain aussitôt, donna audience aux requérantes; et cette circonstance lui donna l'idée d'instituer l'ordre du Bain, dont les récipiendaires, au dire des chroniqueurs, étaient assujettis à recevoir au bain l'investiture de leur ordre. C'est là l'apothéose du bain. — Caton s'ouvrit les veines en se plongeant au bain, ce qu'il n'eût pas fait peut-être s'il eût donné le temps à l'ablution de ramollir ses fibres et son courage *atroce*, selon l'expression d'Horace. — Il est indubitable que Marat, dans cette baignoire sordide où le frappa Charlotte Corday, était, par exception, animé de pensées philanthropiques et humaines. Il avait consenti à recevoir Charlotte d'urgence, sur cette simple annonce que la jeune fille normande, étrangère, inconnue, paraissait avoir besoin de

lui. Il s'occupait d'une œuvre de charité au moment où la mort vint fondre sur lui, et le pinceau de David a reproduit ce billet qu'il traçait la minute d'avant sur la planche grossière posée en travers de sa baignoire et qui lui servait de pupitre : « Vous donnerez cet assignat de cinq francs à cette veuve, mère de cinq enfants... »

J'ai dit que l'industrie des bains était singulièrement rétrograde chez nous. Une simple baignoire, une étroite cellule; un mélange d'eau froide et d'eau chaude combinées sans le secours du thermomètre; point de confort, de lits de repos, de transitions ménagées; absence totale de frictions, d'onctions, d'essences et de massage; un passage brusque de la chaude température du bain chaud au froid, souvent presque glacial, de l'air ambiant, sans autre palliatif à ce supplice réel qu'un peu de linge à peine chaud, voilà tout ce que la science contemporaine du baigneur a su inventer pour répondre à l'empressement du public. Il faut excepter toutefois de cet ostracisme deux ou trois établissements luxueux, comme Tivoli et les Néothermes, qui offrent, il est vrai, un peu plus de ressources aux baigneurs aristocratiques, bien que les palefreniers de Rome fussent cent fois mieux traitées pour le centième du prix, lequel, par son élévation, rend tout à fait inabordables à la classe pauvre et même à la classe moyenne ces thermes encore si incomplets. Aussi le public commence-t-il à en revenir aux bains d'étuves ressuscités de toutes parts sous les pseudonymes exotiques de bains russes, bains égyptiens, bains turcs, ou, plus simplement, bains de vapeur, avec addition de frictions convenables, de lotions, massage, immersions consécutives ou préalables, lits de repos, chaudes étoffes, et tout ce que réclament les instincts de bien-être et de raffinement développés par le progrès de la richesse et de l'éducation publiques. Que les baigneurs à domicile ou autres se préoccupent de cette tendance; car l'eau coule pour tout le monde, et, s'ils n'y prennent garde, quelque nouveau Poithevin pourrait bien à leur tour les supplanter, comme le premier avait jadis fait les barbiers-étuvistes.

Le plus célèbre et le plus important ouvrage d'Hippocrate a pour titre : *Des airs, des lieux et des* EAUX.

DE L'UTILITÉ DES BAINS POUR LES FEMMES.

Les *bains froids* conviennent à toutes les femmes pâles, nerveuses, à toutes celles qui ont des maladies d'estomac ou des flueurs blanches; mais ils sont toujours nuisibles à celles qui ont une maladie quelconque de poitrine ou de cœur. Ils ne doivent pas durer plus d'un quart d'heure, lorsqu'on est faible et qu'on les prend comme tonique. Les bains froids pris dans les baignoires doivent être encore plus courts, parce que l'on n'y peut pas contre-balancer le refroidissement par les mouvements.

Les *bains de mer* ont bien plus d'avantages encore que les bains de rivière. Toutes les femmes nerveuses ou faibles devraient y passer une saison : leur santé s'améliorerait à coup sûr, et beaucoup d'entre elles trouveraient une guérison inespérée.

Les *bains d'eaux minérales* sont utiles dans la plupart des maladies des femmes : les névroses, les ulcères, la stérilité, la chlorose, l'âge critique, etc.; mais le médecin habituel doit diriger chaque malade dans le choix qu'elle doit faire.

Docteur RAYMOND, *Études hygiéniques sur la santé, la beauté et le bonheur des femmes.*

DE L'INFLUENCE DES EAUX EN GÉNÉRAL SUR LES AFFECTIONS NERVEUSES.

Il est surtout une classe de maladies, les *affections nerveuses,* qu'on ne peut observer qu'aux eaux minérales, dans leur développement le plus complet, et sous les formes les plus variées, notamment chez les femmes. En général, leur consti-

tution est si frêle, leurs organes si délicats, leurs nerfs si irritables; les maladies de leur sexe sont si nombreuses, qu'on ne doit pas s'étonner de trouver un si grand nombre de femmes souffrantes aux établissements thermaux; c'est une observation faite depuis longtemps. Il est vrai de dire que toutes les femmes qui vont aux eaux ne sont pas bien malades, et cependant l'influence hygiénique n'en est pas moins avantageuse. Sans que la santé soit compromise d'une manière sérieuse, elle est pourtant sensiblement altérée chez quelques-unes; mais, aprés la saison des eaux, cette santé se raffermit. Précisément parce qu'elles ont fait *quelque chose*, elles sont tranquilles, elles se portent réellement mieux. Il n'y a pas de médecin qui n'ait été à même de vérifier de pareils effets. On a vu une dame fréquenter pendant dix ans les mêmes eaux, seulement pour s'entretenir douces *la peau, l'haleine et la voix*, trois choses, il est vrai, dont la douceur importe beaucoup à quiconque veut encore plaire. Cette dame, satisfaite à cet égard, jouissait ensuite d'une santé inaltérable. Ainsi quelques moyens de guérison trés-simples, mais employés à propos, et dans une juste mesure, produisent souvent des résultats inespérés. Le célèbre Pope, ayant aperçu une femme jeune et jolie à Bath, lui demanda pourquoi elle prenait les eaux. « Par *pure fantaisie*, dit-elle. — Eh bien, reprit malicieusement le poëte, vous ont-elles guérie? » Mais Pope ignorait sans doute que le caprice est aussi une véritable maladie nerveuse, capable d'en produire beaucoup d'autres chez certaines femmes, maladie que l'on guérit trés-bien par l'influence hygiénique de certaines eaux minérales.

Réveillé-Parise, *Une saison aux eaux minérales d'Enghien.*

M. Alfred de Musset (les poëtes sont devins, par conséquent un peu médecins) a exprimé à peu près la même idée, quand il a dit à propos des bains :

« Comme on va chez Herbaut faire un peu de toilette,
On fait de la santé là-bas; c'est une emplette.

Des roses au visage et de la neige au sein,
Cela n'est défendu par aucun médecin. »

Tant s'en faut.

DE LA VIE DES EAUX AUTREFOIS.

(Voir dans le volume le chapitre spécial de la *Vie des eaux*.)

Il est curieux de lire les plaintes que Boileau adresse à Racine sur les eaux de Bourbon auxquelles ce grand poëte avait été condamné pour une extinction de voix, maladie qui ne disparut que longtemps après et dont la cause tenait à la délicatesse de sa poitrine. D'abord MM. Bourdier, son médecin, et Baudière, son apothicaire, ne sont pas de l'avis des demi-bains proposés par Amiot et Fagon; il y a sur ce point une longue discussion entre ces médecins sur un objet aussi minime. Boileau écrit ensuite à son ami : « J'ai été *saigné, purgé;* il ne me manque plus aucune des formalités prétendues nécessaires pour prendre les eaux. La médecine que j'ai prise aujourd'hui m'a fait, à ce qu'on dit, *tous les biens du monde;* car elle m'a fait tomber quatre à cinq fois en faiblesse, et m'a mis en un état tel, que je puis à peine me soutenir. C'est demain que je dois commencer le grand œuvre, je veux dire que demain je dois commencer à prendre les eaux. » Que dirait-on aujourd'hui de saigner, de purger ainsi violemment toute espèce de malades avant de commencer le *grand œuvre?* Dans une autre lettre, Boileau assure, en se moquant, « que les eaux lui ont fait le plus grand bien, qu'elles lui ont fait tout sortir du corps, excepté la *maladie pour laquelle il les prend.* » Racine l'encourage de la part du médecin Fagon; il lui promet d'ailleurs que le roi le recevra bien. « Je suis persuadé, lui dit-il en vrai courtisan, que la joie de revoir un prince qui témoigne tant de bontés pour vous vous fera plus de bien que tous les remèdes. M. Roze m'avait déjà dit de vous mander de sa part qu'après Dieu, le roi était le plus grand médecin du monde; et

je suis même fort édifié que M. Roze voulût bien mettre Dieu avant le roi. » Cependant les soins les plus empressés ne manquaient pas à Boileau ; il le reconnaît et loue ses médecins. « Je n'ai jamais vu, dit-il, des gens si affectionnés à leur malade, et je crois qu'il n'y en a pas un d'entre eux qui ne donnât quelque chose de sa santé pour me rendre la mienne. » Que fallait-il donc ? Une bonne méthode hygiénique, cet ensemble de soins, de précautions que l'on connaît si bien à notre époque, où l'on met l'air libre et pur, le soleil, l'exercice, la bonne nourriture, au nombre des moyens de guérison. Sans eux, on ne peut obtenir que de médiocres effets ; eux seuls suffisent, dans certains cas, pour opérer une guérison complète, ou bien une amélioration marquée.

Il est aussi un point d'hygiène particulièrement étudié de nos jours : c'est le régime le plus convenable à suivre. Il n'y a pas plus de cinquante ans que, dans une foule d'établissements thermaux, les malades pouvaient à peine se procurer les choses indispensables à la vie. Jugez du superflu, maintenant si nécessaire à tant de personnes. Les gens riches autrefois faisaient transporter aux eaux minérales tout ce qui convenait à leurs usages, à leur manière d'être. Il en résultait que le séjour à ces établissements était aussi dispendieux que désagréable, fatigant et ennuyeux. On y restait le moins possible, en sorte que l'action bienfaisante du médicament restait toujours problématique. Prendre les eaux était une affaire grave, une résolution extrême, une sorte de supplice auquel on ne se décidait qu'après mûr examen, une nécessité trois fois démontrée. On en trouve la preuve dans les vers suivants qui datent de la fin du dernier siècle :

Toujours boire sans soif, faire mauvaise chère,
Du médecin *Griffet* demander le conseil,
Voir de mille perclus le funeste appareil,
Se trouver avec eux compagnon de misère ;

Sitôt qu'on a dîné, ne savoir plus que faire ;
Eviter avec soin les rayons du soleil ;
Se garder du serein, résister au sommeil,
Et voir pour tout régal arriver l'ordinaire ;

Quoiqu'on meure de faim, n'oser manger son soûl;
Tendre docilement les pieds, les mains, le cou
Dessous un robinet aussi chaud que la braise;

Ne manger aucun fruit, ni pâté, ni jambon;
S'ennuyer tout le jour, assis dans une chaise:
Voilà, mes chers amis, les plaisirs de *Bourbon*.

RÉVEILLÉ-PARISE, *ibidem*.

On croyait autrefois qu'il fallait suivre aux eaux un régime des plus rigoureux. M. de Talleyrand, à Bourbon-l'Archambault, renversa des premiers cette fausse théorie par une succulente pratique dont Carême était le grand officiant, et ne s'en trouva pas plus mal.

Le Tasse, dans une lettre à l'un de ses amis (B. Bernardi), a dit :

L'excellenza dei medici consiste, in buona parte, in dar le medicine non solo salutifere, ma piacevole.

DES BAINS DE MER

ET DE LEURS VERTUS CURATIVES

COMPOSITION DE L'EAU DE MER.

L'analyse chimique de l'océan Atlantique a fourni les éléments suivants, sur un litre d'eau (B. Lagrange et Vogel) :

Chlorure de sodium	26,646
— de magnésium	5,853
Sulfate de magnésie	6,465
— de chaux	0.150
Carbonate de magnésie et de chaux	0,200
Proportion de gaz acide carbonique	0,230
	39.524

M. Laurent, qui a analysé l'eau de la Méditerranée puisée sur les côtes de Marseille, a obtenu ces résultats :

Chlorure de sodium..............	27,220
— de magnésium...........	6,140
Sulfate de magnésie..............	7,020
— de chaux...................	0,150
Carbonate de chaux et de magnésie..	0,200
Acide carbonique.................	0,200
Iode..............................	traces.
	40,930

Sur 100 parties :

La Méditerranée contient en sels.......	4,1 C.
L'océan Atlantique..................	3,8
La Manche..........................	3,6
La mer du Nord (Allemagne)..........	3,3
— (golfe d'Édimbourg)...	3,0
La Baltique, dans la baie d'Apenrade...	2,2
— près de Doberan.........	1,6

Si on descend vers l'équateur, et qu'on compare ensemble les mers qui appartiennent à l'hémisphère méridional et celles qui font partie de l'hémisphère septentrional, on trouve que le *quantum* salin qu'elles contiennent est :: 29 : 27.

EFFETS HYGIÉNIQUES ET THÉRAPEUTIQUES DES BAINS DE MER.

Si on voulait réduire en des termes généraux les effets hygiéniques et thérapeutiques des bains de mer, on dirait qu'ils sont :

1° *Excitants, stimulants, toniques* dans les états asthéniques de tous les âges, dans les maladies dont l'atonie et l'inertie de l'organisme sont les traits principaux, dans les névroses accom-

pagnées d'affaiblissement ou amenées par lui, dans les paralysies, etc.;

2° *Résolutifs, fondants, dissolvants, dépuratifs* dans la maladie scrofuleuse, le rachitisme, la chlorose, les dermatoses, les engorgements viscéraux, etc.;

3° *Sédatifs, calmants* dans les névralgies externes et internes, dans les affections rhumatismales, les céphalées, les affections du système nerveux ganglionnaire, etc.

Tous ces effets, qui ne peuvent être exprimés qu'en vieux langage, ne se distribuent point dans cet ordre simple; ils agissent le plus souvent en associant leurs caractères dans la même maladie, et manifestent encore d'autres actions particulières, de nature dynamique ou autre, qui ne se trouvent pas exprimées dans cette nomenclature.

Recherches sur l'usage et les effets hygiéniques et thérapeutiques des bains de mer, par A. M. GAUDET, médecin inspecteur des bains de Dieppe.

INFLUENCE DE L'AIR DE LA MER.

Le célèbre médecin anglais Gilchrist a dit de l'air de la mer :

« Cet air est vraiment pectoral; ce fluide renferme tous les éléments propres à l'amélioration de la consomption. Si, dans l'inspiration, il s'applique directement aux poumons, la chaleur douce, la nature balsamique et l'humidité saline de l'air de la mer en font un remède propre à remplir toutes les indications de cette nature.

« Les ouvriers qui travaillent aux salines, dit le savant docteur Richelmi, ne sont point exposés à la phthisie. »

DU MODE D'ACTION DES BAINS DE MER, ET DES AFFECTIONS QU'ILS ONT PLUS SPÉCIALEMENT POUR OBJET DE COMBATTRE.

Quel est l'effet total qui se manifeste après qu'on a pris plu-

sieurs bains, tout en observant exactement les règles? Le raisonnement nous dit et l'expérience nous prouve qu'il est tonique et excitant. Les bains froids diminuent la sensibilité nerveuse et augmentent la force du système musculaire. Ils donnent du ton à la peau, soit qu'elle ait été trop sensible ou trop torpide. L'excitation qu'ils impriment au corps tout entier influe favorablement sur l'appétit, sur les sécrétions et sur la composition du sang.

Ainsi, l'harmonie de tous les organes, qui constitue l'essence de la santé et vers laquelle les efforts de la nature tendent continuellement à ramener l'homme malade, se trouve puissamment favorisée.

Ces effets bienfaisants, qu'on remarque après l'usage méthodique des bains froids ordinaires, sont encore bien plus manifestes après celui des bains de mer, dont l'action se complique d'un si grand nombre d'influences salutaires.

Les sels contenus dans l'eau de mer impriment à la peau une irritation qui accélère et augmente considérablement la réaction. Celle-ci est si rapide chez les personnes robustes, qu'elle succède presque immédiatement à la première impression du froid. Le choc des vagues et le mouvement de l'eau la favorisent également. Ici nous voyons déjà un grand avantage des bains de mer sur les bains de rivière, dont l'usage occasionne facilement des rhumes, à cause de la réaction tardive et faible qu'ils provoquent. On ne conseillerait à personne, ayant un froid, d'aller se baigner à la rivière; tandis qu'un bain de mer est souvent le meilleur moyen pour dissiper promptement des incommodités de ce genre.

Les personnes faibles, délicates et torpides supportent beaucoup mieux les bains de mer que les bains de rivière; car après les derniers la réaction a beaucoup de peine à s'établir dans ces constitutions débiles, tandis que l'action énergique des bains de mer la réveille promptement.

C'est une question encore indécise si la peau recouverte de l'épiderme peut absorber de l'eau. Il est probable que si une

absorption a réellement lieu, elle variera avec l'état plus ou moins altéré du corps. Nous ne nous arrêterons donc pas à examiner si des particules salines pénètrent dans l'organisme pendant la durée du bain. Dans tous les cas, leur quantité ne peut être grande et ne saurait avoir beaucoup d'influence. Le sérum du sang et l'eau de mer ayant à peu près la même pesanteur spécifique (1,027 — 1,029) et le premier contenant déjà des sels en dissolution, les lois de l'endosmose ne nous permettent pas de croire qu'il puisse s'opérer un grand transfert de parties entre ces deux liquides pendant un bain de quelques minutes où la peau est crispée par le froid et le corps en grande partie hors de l'eau.

Les effets résolutifs des bains de mer s'expliquent très-bien par la puissante excitation qu'ils impriment à toutes les fonctions de l'organisme; pour le comprendre, on n'a pas besoin de recourir à une absorption saline fort problématique.

Le choc des vagues augmente considérablement les effets des bains de mer, d'abord en provoquant une réaction plus forte et plus rapide, ensuite en imprimant une secousse violente à tout le système nerveux. Une expérience de quelques jours suffit pour démontrer la vérité de ce fait. Aussi n'est-ce à Ostende qu'un concert de plaintes, quand les vents cessent de pousser la marée vers la côte et de briser les vagues sur la grève.

C'est à ce choc salutaire qu'il faut attribuer en grande partie l'action tonique des bains de mer. Plus les vagues sont fortes, plus l'excitation est grande et plus aisément aussi on se f tigue. Ceci suffit pour indiquer au baigneur prudent la marche qu'il doit suivre. Ainsi, les trois influences combinées que nous venons d'examiner (le froid, les parties salines, le choc) donnent aux bains de mer une efficacité qui laisse celle des bains froids ordinaires à mille lieues en arrière. Il n'existe pas de tonique qui puisse leur être comparé. En effet, quelques minutes passées à l'eau suffisent pour donner au corps une sensation de bien-être, de vigueur et d'euphorie qui se prolongera pendant toute la journee. Nous ne connaissons point d'autre remède dont on puisse dire autant.

L'air de la mer diffère de celui de l'intérieur des terres en ce qu'il contient beaucoup moins de gaz acide carbonique, et, à cause de sa plus grande densité, plus d'oxygène dans un volume donné. En outre, étant toujours humide, il n'irrite jamais les poumons et joint à l'avantage d'une grande pureté celui de pouvoir être librement respiré par la poitrine la plus délicate.

Que la mer soit agitée ou non, l'air marin renferme toujours des particules salines, bien que dans un temps calme et pluvieux leur quantité, autant que nous le sachions, soit inappréciable. Il serait étonnant qu'il en fût autrement; car, dans ces circonstances, les sels ne peuvent former qu'une très-faible partie des vapeurs d'eau de mer, et celles-ci, à leur tour, n'entrent que pour peu de chose dans la composition de l'air, dont elles diminuent encore la pesanteur spécifique. Cent pouces cubes d'air ne pèsent que trente grains environ; il en faudrait donc un volume énorme pour pouvoir y découvrir un grain de sel et en même temps cette habileté qui n'appartient qu'aux chimistes distingués qui s'occupent toute leur vie d'expériences micrométriques. C'est là l'affaire d'un Berzélius, d'un Dumas ou d'un Liebig.

Les bains de mer fortifient la peau plus efficacement qu'aucun autre agent connu, et doivent être considérés comme le remède par excellence pour détruire une disposition fâcheuse. On conçoit qu'en régularisant les fonctions de cet organe ils empêchent également une foule de maladies cutanées, qui n'ont souvent pour cause qu'un manque d'énergie de la peau, provenant soit de ce qu'on a négligé la propreté, soit de l'usage de vêtements trop chauds.

Il en est de même de beaucoup de maladies internes, nerveuses et organiques, dont la cause première dépend d'une faiblesse de la peau, et qui disparaissent à mesure que les bains raniment l'énergie de cet organe.

S'agit-il, après une maladie longue et dangereuse ou après un traitement débilitant, de rétablir les forces de l'organisme, il n'y a encore rien de mieux que les bains de mer.

C'est aux bains de mer que les jeunes gens qui ont beaucoup vécu trouvent le remède qu'il leur faut.

Pour ceux qui savent comment tout se lie dans l'organisme et qu'un choc salutaire imprimé au système nerveux suffit bien des fois pour rétablir toutes les fonctions corporelles, il n'y a rien d'étonnant à ce que les bains de mer ramènent plus sûrement les forces de la digestion et la régularité des selles, que les meilleurs stomachiques, purgatifs et digestifs connus.

Tous les ans, nous voyons arriver à la mer une foule de personnes qui se plaignent de manquer d'appétit, de digestions laborieuses, d'oppression après les repas, de renvois, d'irrégularité dans les selles, de constipations opiniâtres, de congestions abdominales et hémorroïdales; et bien souvent, après un séjour de quelques semaines, nous avons la satisfaction d'observer que leur appétit s'améliore, que la régularité des selles se rétablit, et que la longue série des symptômes qui proviennent des congestions abdominales (maux de tête, palpitations, tintements d'oreilles, tristesse, hypocondrie, etc.) se dissipe.

Docteur Hartwig, *Notice médicale sur les bains d'Ostende.*

DES AFFECTIONS OU DES ÉTATS PARTICULIERS QUI DOIVENT CONTRE-INDIQUER LES BAINS DE MER.

Il est des circonstances d'âge, de conditions physiologiques, de maladie, qui contre-indiquent formellement l'emploi des bains froids, quelle qu'en soit la durée, sous peine des plus funestes résultats.

D'abord, chez les enfants au-dessous de deux à trois ans, on doit s'abstenir complétement des bains froids. — La puissance de calorification qui est si faible à cet âge, l'impression de frayeur produite par la vue des vagues, rendent suffisamment compte du motif de cette interdiction. J'ajouterai même que chez quelques enfants plus âgés, l'émotion produite par la vue de la mer

est si profonde, leurs cris et leurs sanglots annoncent un trouble si intense, que la prudence exige qu'on y renonce chez eux, si l'on ne veut s'exposer à provoquer des convulsions. Un fait de ce genre, dont j'ai été témoin, me fait m'applaudir d'avoir, dans plus d'une circonstance, arrêté des parents prêts à ne tenir aucun compte de l'inexprimable perturbation à laquelle leurs enfants étaient en proie.

Pour les personnes âgées qui n'auraient pas conservé depuis longues années l'usage des bains froids, la facilité de refroidissement, le défaut de réaction, entraînent les mêmes préceptes. N'oublions pas cette phrase de l'auteur des Maximes : *La vieillesse est un tyran qui défend sous peine de la vie les plaisirs de la jeunesse*. Elle en interdit également les exercices, et exige de puissantes modifications dans le traitement des maladies. L'âge avancé des personnes, dans les observations citées ci-dessus, a peut-être contribué à aggraver des accidents qui, sans cette condition, eussent pu être moins sérieux.

L'état de grossesse est signalé par tous les auteurs comme une contre-indication positive des bains de mer; et c'est avec raison. La pléthore sanguine, ordinaire à toutes les femmes enceintes, dispose trop évidemment aux congestions actives, pour qu'il soit prudent de violer cette règle. Si l'on voit quelques guides-baigneuses continuer leur profession, c'est que leur vigoureuse constitution et la pratique journalière de la mer, en émoussant leur sensibilité, ont rendu cette conduite sans danger pour elles. C'est une exception qu'il ne faut pas prendre pour base de sa conduite.

L'emploi des bains froids réclame encore les plus grandes précautions à cette époque de la vie que l'on est convenu d'appeler l'âge critique. Mais ce n'est pas chez les femmes seulement qu'il se passe des phénomènes qui doivent modifier leur organisme. Il s'opère chez les hommes, vers l'âge de quarante à cinquante-cinq ans, une révolution physiologique qui détermine surtout une prédominance du système veineux sur le système artériel, et produit chez eux une perturbation assez profonde

pour que la mortalité à cet âge soit plus considérable encore que chez la femme. Voilà qui renverse les idées généralement reçues ; mais c'est un fait facile à vérifier. Aussi, si l'on doit redouter chez les personnes du sexe féminin les congestions de la matrice, les hémorragies utérines, il faut se méfier, dans le sexe opposé, des congestions cérébrables et pulmonaires, des engorgements du foie, etc. En un mot, il existe momentanément, dans l'économie, à cet âge, quel que soit le sexe, une pléthore sanguine qui exige quelque modification dans le régime de vie, et la plus grande réserve dans l'usage d'un moyen aussi excitant que l'eau de la mer.

Buchan signale encore un état particulier de l'économie, caractérisé par une irritabilité générale, des digestions difficiles, des borborygmes, avec la langue chargée et le blanc des yeux jaunâtre (état bilieux), comme contre-indiquant les bains de mer, à moins qu'on ne les fasse précéder d'une application de ventouses ou d'un purgatif.

Dans toutes les maladies avec fièvre, compliquées d'inflammation locale, les bains de mer doivent être absolument proscrits.

Lors même qu'il n'existe pas d'état fébrile, bien des engorgements locaux accompagnés d'irritation et de sensibilité doivent en interdire l'usage. J'ai vu fréquemment des engorgements de la matrice ou de l'ovaire, dont tous les symptômes d'irritation n'avaient pas été complétement éteints, être ranimés et passer à l'état aigu sous l'influence des bains. L'abaissement de l'utérus, contre lequel les bains froids sont si souvent indiqués, est parfois accompagné ou déterminé par un engorgement actif qui doit être traité préalablement, si l'on ne veut s'exposer à voir empirer la situation de la malade.

L'anévrisme avec hypertrophie du cœur doit encore faire interdire l'emploi des bains de mer. Je n'en veux pas d'autre exemple que celui de l'illustre Dupuytren, que nous avons vu au Tréport lutter sans succès contre la maladie qui le minait. Il est à peu près certain que l'affection du cœur dont il était

atteint fut aggravée par les bains froids, qui abrégèrent le terme d'une si belle carrière.

Les personnes sujettes aux congestions cérébrales ou pulmonaires seront soumises à la même interdiction.

Hygiène des bains de mer, de leurs avantages et des dangers de leur abus; par le docteur LECONTE, médecin de l'hôpital et du château d'Eu.

EAUX MINÉRALES

Il y en a de six *grandes* espèces.

Elles sont : *sulfureuses, ferrugineuses, alcalines, gazeuses, muriatiques* ou *bromo-iodurées.*

Quelquefois elles participent de plusieurs de ces caractères, dont le mélange donne lieu à des combinaisons non moins infinies que leur nombre.

Les plus célèbres et les plus efficaces se classent franchement dans l'une de ces six grandes familles.

Telles sont :

Les eaux sulfureuses de Baréges et d'Enghien ;

Les ferrugineuses de Bussang, de Forges et de Spa ;

Les alcalines de Vichy, de Contrexeville et de Pougues ;

Les gazeuses de Seltz et de Chateldon ;

Les muriatiques de Bade, de Sedlitz et de Pullna ;

La source bromo-iodurée de Heilbrunn, et plusieurs sources anglaises.

M. le docteur Isidore Bourdon donne à celles qui réunissent dans leur composition plusieurs caractères le nom d'*eaux minérales complexes.*

D'OU VIENNENT ET COMMENT SE FORMENT LES EAUX MINÉRALES.

Cette origine est absolument inconnue, et l'œil de la science n'a pu sonder encore les mystérieuses cryptes où s'élaborent des mains de la nature ces sources de vie et de santé. Rabelais, un peu cyniquement, a dit le fin mot là-dessus!

« Eh! m'esbahis grandement, dit-il, d'ung tas de fols, philosophes et médecins, qui perdent temps à disputer d'où vient la chaleur de ces dites eaües; si c'est à cause du baurach ou du soulphre, ou de l'alun ou du salpestre qui est dedans la minière; car ils n'y font que ravasser; et mieulx leur vaudroit se aller frotter le c... au panicaut, que de perdre ainsy le temps à disputer ce dont ils ne sçavent l'origine. »

DES NATURES DE MALADIES CURABLES PAR L'EAU MINÉRALE, DIVISÉES PAR GROUPES DE SOURCES.

Ceux qui vont aux eaux pour leurs souffrances doivent soigneusement choisir la source la mieux appropriée à leurs maladies. Il est donc prudent de connaître, avant d'entreprendre un pareil voyage, tout ce qu'il est possible de savoir et sur la nature du mal, et sur les propriétés de la source à laquelle on va demander guérison.

Les maladies de la peau ne se guérissent, ou plutôt ne se modèrent (car la guérison en est si rare!) qu'aux eaux sulfureuses, à Cauterets et à Luchon, si elles sont récentes, et, si elles sont plus anciennes, à Baréges. Toutes ces eaux, surtout la dernière, ont de même la vertu de fermer les plaies, de déterger les ulcères, de tarir les fistules avec ou sans carie, ainsi que certains catarrhes. Elles arrêtent les progrés des scrofules, et calment les douleurs provenant d'anciennes blessures. Il y a longtemps qu'on les emploie à ce dernier usage : le grand-père

de Henri IV, après la bataille de Pavie, envoya ses guerriers aux Eaux-Bonnes, qu'on nommait alors *eaux d'Arquebusade*.

Les phthisies commençantes, et principalement les catarrhes chroniques, guérissent aussi très-bien à Rennes, et quelques oppressions et gastrites au Mont-d'Or. Vichy, Bussang, Saint-Nectaire et Contrexeville, encore mieux que Spa, soulagent les douleurs urinaires, et conviennent assez bien dans la gravelle. Toutes les eaux contenant du bicarbonate de soude sont, au reste, dans le même cas. Plusieurs chimistes ont prouvé qu'une solution de ce sel, l'eau de Vichy comme le *soda-water*, avait la propriété de dissoudre l'acide urique, principe assez constant des calculs urinaires.

Les personnes affectées de rhumatismes chroniques, d'engorgement des articulations, d'affaiblissement des muscles, doivent aller à Bourbonne, à Plombières, à Luxeuil ou à Balaruc. Les maladies des nerfs doivent être dirigées vers Saint-Sauveur; les pâles couleurs, à Bagnères ou à Forges; les paralysies, à Bourbon-l'Archambault, et les maladies du foie et des entrailles, à Vichy. Quant aux personnes énervées et très-affaiblies, il leur faut aller à Dieppe, aux bains de mer, ou, selon les circonstances, à Aix-la-Chapelle ou à Spa; ou bien encore à nos eaux douces des Pyrénées, à Bonnes, par exemple, aux Eaux-Chaudes, à Saint-Sauveur ou à Schinznach.

Il est des femmes qui ne vont aux eaux que dans l'espoir de communiquer à leur teint plus de finesse, plus de fraîcheur et de beauté : en un mot, pour rajeunir. Ces personnes peuvent indifféremment donner la préférence soit à Plombières, soit à Cauterets, soit à Aix en Provence, à Bade ou à Saint-Sauveur; mais elles doivent soigneusement éviter Vichy et le Mont-d'Or, et, par-dessus tout, Balaruc et Bourbonne.

Toutes les eaux, sans exception, sont excitantes; toutes sont nuisibles lorsqu'il y a fièvre, inflammation, pléthore, maigreur ou sensibilité excessive, crachement de sang, apoplexie ou mal caduc. Cette remarque ne souffre aucune restriction.

Il existe aussi, pour beaucoup de sources, quelques parti-

cularités de convenance ou de contre-indication qu'il est bon de faire connaître. Ainsi, les eaux de Balaruc et de Bourbonne ont quelquefois calmé les douleurs de la goutte, tandis que celles de Baréges et de Luchon les exaspèrent constamment. Vichy et Spa, comme toutes les eaux mousseuses, adoucissent les maux de vessie, que les eaux sulfureuses ont coutume d'aggraver. Bourbonne avive les dartres, et Baréges les amortit. Enfin le Mont-d'Or fait empirer les scrofules, que Cauterets guérit fréquemment.

Tous ces faits prouvent assez que beaucoup d'eaux ont des vertus spéciales; que souvent l'une excite ce que l'autre adoucirait. Cela suffirait même pour démontrer que ces sortes de pèlerinages aux sources minérales, outre la dissipation et les plaisirs, ont des effets directs, une efficacité réelle. Et si quelques incrédules persistaient à ne voir dans de pareils effets que le résultat d'influences purement morales, nous les prions de se rappeler qu'on guérit, à l'une des sources de Cauterets, les chevaux un peu *poussifs* du haras de Tarbes. Chose pareille s'observe à Luchon. Cette cure singulière, qui se répète chaque année, ne dure presque jamais plus de vingt jours.

J'ai omis de dire que beaucoup de personnes attribuent à de certaines eaux la propriété de remédier à la stérilité, et cette opinion n'est pas aussi erronée qu'on pourrait le croire. En effet, les eaux rétablissent des fonctions indispensables à la maternité; plusieurs guérissent des maladies ou des infirmités nuisibles à la conception (leucorrhées), et beaucoup redonnent des forces, de la vigueur, du bien-être et une douce quiétude, toutes choses propices aux passions tendres.

Guide aux eaux minérales, par Isidore Bourdon, membre de l'Académie de médecine.

DE L'UTILITÉ DE PRENDRE LES EAUX MINÉRALES SUR PLACE.

Dulcius ex ipsa fonte bibuntur aquæ, dit le vieil adage. Cela est particulièrement vrai des eaux minérales, qu'on contrefait

beaucoup, mais imparfaitement, et qui, pour la plupart, perdent une assez grande partie de leurs propriétés à être transportées au loin.

« Quand nous analysons les eaux, *nous n'en avons que le cadavre,* » disait un savant médecin. On se trompe donc quand on croit *imiter* les eaux minérales, et elles ne souffrent pas de moindres déperditions comme vertu, quand on les boit loin de la source.

Cependant M. le docteur Constantin James en signale un certain nombre qui perdent beaucoup moins que les autres au transport, et dont les principales sont celles de Baréges, de Bonnes, de Bussang, d'Enghien, de Pierrefonds, de Pougues, de Pullna, de Saint-Galmier, de Seltz, de Spa et de Vichy.

Un autre inconvénient au transport est dans l'extrême cherté de ces eaux, qui, rendues à Paris, coûtent généralement plus cher qu'une quantité correspondante de bon vin.

DU MODE GÉNÉRAL D'ACTION DES EAUX MINÉRALES.

Un des effets les plus constants des eaux minérales, c'est d'imprimer aux fonctions de la peau une nouvelle activité, en dirigeant les fluides du centre à la circonférence. Elles augmentent la transpiration, rétablissent d'anciens flux, d'anciennes éruptions, ou même provoquent un exanthème artificiel, qui, par une dérivation salutaire, dégagera les organes plus profonds. Combien de maladies ne reconnaissent d'autre point de départ que la rétrocession d'un principe morbide dont on ne soupçonnait pas l'existence, ou que masquaient d'autres symptômes! Rappeler ce principe au dehors est, sinon guérir le mal, du moins rendre souvent la guérison possible.

Docteur Constantin James, *Guide pratique aux principales eaux minérales.*

DE LA DISPOSITION MORALE A APPORTER AUX EAUX.

Un esprit tranquille, un cœur libre de toute agitation sont des conditions excellentes et à certain point nécessaires.

« Lorsque vous arrivez aux eaux minérales, dit Alibert, faites comme si vous entriez dans le temple d'Esculape : laissez à la porte toutes les passions qui ont agité votre âme, toutes les affaires qui ont si longtemps tourmenté votre esprit. »

Le conseil est judicieux; il faut s'y attacher d'autant plus que parfois il est plus difficile à suivre.

Le docteur Élie prétendait que les quatre cinquièmes au moins des malades meurent de chagrin.

EAUX DE VICHY

NOMENCLATURE DES MALADIES DANS LESQUELLES LES EAUX DE VICHY PEUVENT ÊTRE SALUTAIRES.

Organes de la digestion.

Gastrites chroniques.
Gastralgies.
Aigreurs d'estomac.
Dyspepsie.
Nausées.
Vomissements.
Digestions lentes, pénibles, laborieuses.
Entérites chroniques.
Colites chroniques, par suite de diarrhée ou de dyssenterie.
Engorgement du foie.

Coliques hépatiques.
Duodénite chronique.
Ictère ou jaunisse.
Engorgement de la rate.
— des glandes mésentériques.
— du pancréas.
— des viscères de l'abdomen, qui sont la suite de fièvres intermittentes, accompagnées de pâleurs de la face, de bouffissure, d'œdème, de leucophlegmasie, avec atonie des muqueuses de l'appareil digestif.

Organes de l'appareil urinaire et génital.

Néphrites chroniques simples ou avec sécrétions anormales des reins, diabètes et albuminurie.
Coliques néphrétiques.
Gravelle d'acide urique.
— de phosphate ammoniaco-magnésien.
Calculs urinaux d'acide urique ou de phosphate ammoniaco-magnésien.
Catarrhe vésical.
Paralysie de la vessie.
Incontinence d'urine.
Pertes séminales.
Engorgements de la matrice et des ovaires, aménorrhée, chlorose, hystérie, leucorrhée, etc.

Appareil de la locomotion.

Rhumatismes articulaires, goutteux.
— musculaires.
Goutte.
Sciatique.
Ankyloses naissantes.
Périostoses.
Elles peuvent encore être utiles dans les engorgements des glandes lymphatiques, ainsi que dans beaucoup de maladies

cutanées qu'on traite aujourd'hui avec succès, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, par des solutions alcalines ou sulfuro-alcalines, telles que le lichen, le prurigo, les dartres furfuracées, l'eczema simplex ou chronique du cuir chevelu ou teigne furfuracée, l'eczema des parties génitales et des cuisses, chez l'homme et la femme avec démangeaison, de même que la gale, que l'on prend souvent pour l'eczema simplex. Il faudra faire attention seulement que ces diverses affections soient sans inflammation au moment du traitement.

Je dois rappeler de nouveau en terminant que les eaux alcalines de Vichy n'agissent efficacement qu'autant que les affections qu'on y apporte ne sont ni trop anciennes ni trop récentes, c'est-à-dire qu'il faudrait y venir immédiatement après que l'état inflammatoire aigu a abandonné les organes malades.

Guide pratique des malades aux eaux de Vichy, par le docteur Barthez.

DU MODE D'ACTION ET DES EFFETS GÉNÉRAUX DE L'EAU DE VICHY.

L'action que les bains d'eau thermale de Vichy exercent sur la peau ne se fait guère remarquer que par une légère excitation qui y appelle le sang et la fait légèrement rougir; encore cet effet n'est-il bien sensible que lorsque les bains sont d'eau minérale non mitigée et qu'on y reste un certain temps. La peau devient alors manifestement rouge et marbrée; mais cet effet ne persiste pas ordinairement longtemps après la sortie du bain. Certains malades y éprouvent des picotements et se plaignent même, au bout de quelques jours, d'y conserver quelques rougeurs accompagnées de démangeaisons.

Les eaux de Vichy exercent évidemment une action très-énergique sur la circulation. Elles augmentent non-seulement l'activité des vaisseaux capillaires sanguins, mais aussi celle de tout le système lymphatique. Ainsi, lorsque les malades ont des plaies, elles ne tardent pas ordinairement à devenir rouges, dou-

loureuses et saignantes ; il semble que le sang acquière sous l'influence de l'alcalisation une expansion plus active, et que la vitalité de tout le système capillaire en soit augmentée. Aussi ces eaux ne conviennent-elles nullement dans les maladies du cœur ayant une certaine gravité, dans les catarrhes pulmonaires encore accompagnés d'une certaine irritation, chez les phthisiques, chez les malades sujets à l'hémoptysie, et en général dans toutes les affections des organes qui, comme les poumons, joignent à une organisation éminemment vasculaire une grande irritabilité. Mais, si elles peuvent être nuisibles dans les cas que je viens d'indiquer, à cause de l'action qu'elles exercent sur le système vasculaire et qu'il faut sans doute attribuer à l'alcalinité plus grande que le sang a alors acquise ; précisément à cause de cette même action, et employées avec discernement, elles fournissent à la médecine un moyen puissant pour combattre la plupart des affections chroniques, et particulièrement celles si nombreuses et si variées qui ont leur siége dans les organes du bas-ventre. N'est-ce pas aussi, du moins en grande partie, à cette légère excitation qu'elles provoquent dans tout le système vasculaire, qu'il faut attribuer les heureux effets qu'on en obtient dans la chlorose, dans les affections du système lymphatique, et particulièrement chez les enfants scrofuleux ?

J'ai déjà fait remarquer qu'en rendant le sang plus alcalin les eaux de Vichy le rendaient aussi nécessairement plus fluide, ou du moins qu'elles s'opposaient à son épaississement. C'est une observation qui semble avoir été faite par la plupart des médecins qui les ont administrées. « Ces eaux, dit Emmanuel Tardy, qui en était l'intendant vers le milieu du dix-huitième siècle, ne conviennent point à toutes les maladies qui sont l'effet de *la trop grande ténuité ou dissolution du sang.* »

Les effets que les eaux de Vichy produisent sur le système nerveux varient à l'infini. Ils dépendent tout à fait de la susceptibilité plus ou moins grande et quelquefois très-mobile de chaque malade. En général ils supportent facilement la dose ordinaire, qui varie de trois à six verres par jour, lorsque les voies

digestives ne sont pas dans un état trop grand d'irritation, ou qu'elles ne sont le siége d'aucune inflammation à l'état aigu. J'ai vu des malades en prendre, dans certains cas où une forte alcalisation me semblait nécessaire, jusqu'à quinze, vingt verres et même davantage, indépendamment d'un et quelquefois de deux bains, non-seulement sans inconvénient, mais avec un grand avantage pour leur santé. D'autres, au contraire, ne peuvent en supporter la plus légère quantité, quoique se trouvant en apparence dans des conditions convenables pour les prendre; leur estomac s'en trouve instantanément et spasmodiquement affecté, et il leur est impossible de les digérer; mais ce sont là des susceptibilités exceptionnelles que l'on rencontre dans l'application de tous les remèdes, et qu'il est impossible de prévoir. Ces exemples doivent seulement apprendre à procéder avec prudence, à tâtonner un peu, comme toutes les fois que l'on a à administrer un remède un peu actif à un malade dont on ne connaît pas la susceptibilité. D'ailleurs, ces exceptions sont très-rares; et encore, dans le cas même où un malade ne peut pas supporter les eaux en boisson, peut-on ordinairement tirer un grand avantage des bains employés seuls, et que l'on répète alors plus souvent. L'on peut d'autant mieux remplacer l'eau en boisson par un plus grand usage de bains, qu'en général les malades en prennent une grande quantité, sans éprouver la fatigue et l'affaiblissement que produisent souvent ceux d'eau douce. J'en ai vu s'étonner de pouvoir conserver et même gagner des forces en se baignant tous les jours et pendant plusieurs semaines de suite, tandis que quelques bains d'eau douce suffisaient pour les affaiblir à tel point qu'ils étaient obligés d'y renoncer.

Pendant les premiers jours du traitement, on n'observe pas en général d'effets bien sensibles. Quelquefois seulement les malades se plaignent d'un peu de fatigue dans les membres, de pesanteur de tête, d'une sorte d'enivrement, et ils éprouvent, dans le jour, un penchant assez prononcé au sommeil; ce qui provient évidemment de ce que, soit aux fontaines, soit au bain, ils ont respiré un air chargé de l'acide carbonique que

les eaux dégagent en très-grande quantité. Au bout de très-peu de jours, lorsque les organes digestifs ne sont pas trop fortement affectés, l'appétit manque rarement de se développer; il devient même quelquefois si vif, qu'il est fort difficile d'empêcher les malades de s'y livrer complétement; mais il ne persiste pas ordinairement au même degré pendant tout le cours du traitement. Il se calme naturellement après un certain temps, et il se perd même tout à fait lorsque les malades en abusent.

Des eaux minérales alcalines de Vichy, par le docteur PETIT, médecin inspecteur de l'établissement.

THÉORIE DE M. DURAND-FARDEL SUR L'ACTION DES EAUX DE VICHY.

M. Durand-Fardel a été conduit, par l'observation des modifications fonctionnelles présentées par les malades soumis au traitement thermal à Vichy, à reconnaître que ces eaux agissent spécialement en excitant l'ensemble des fonctions de l'économie, en particulier les fonctions de la peau, et surtout celles de l'appareil digestif et de ses annexes, du foie, des voies urinaires.

Ces propriétés excitantes des eaux thermales expliquent comment les maladies les plus diverses y éprouvent de l'amélioration; car ces maladies, toutes chroniques, s'accompagnent toujours d'un certain degré d'affaiblissement, de langueur ou de l'organisme en général, ou de quelque fonction en particulier. Ces propriétés excitantes n'appartiennent pas seulement aux eaux de Vichy, elles sont communes à toutes les eaux minérales, sauf les différences que peuvent établir entre elles les conditions particulières de température, de composition, qui les caractérisent, et surtout la présence dominante du fer ou du soufre. Cette communauté d'action explique encore comment les mêmes maladies sont également modifiées par des eaux de

composition toute différente. Pour bien faire comprendre la pensée de M. Durand-Fardel, nous dirons avec lui que « les eaux minérales ne constituent pas des médications chimiques spécifiques, distinctes, mais un ordre particulier et identique de médications dans lequel on choisit telle ou telle d'entre elles, comme dans la thérapeutique ordinaire on choisit tel ou tel purgatif ou narcotique, lorsqu'on veut avoir recours à un ordre semblable de médicaments. »

A ces arguments tirés de l'analogie d'action de toutes les eaux minérales, M. Durand-Fardel en ajoute quelques-uns puisés dans l'observation : ainsi les conditions générales de l'organisme sont d'abord modifiées pendant le traitement thermal; les conditions morbides locales ne le sont que plus tard, et quelquefois à un faible degré, bien que l'organisme se trouve déjà dans un état d'amélioration très-prononcé. L'auteur fait remarquer que les eaux minérales disposent plutôt les malades à la guérison qu'elles ne les guérissent à proprement parler; en un mot, le traitement thermal est une médication générale et non une médication locale, et qui s'adresse plutôt à l'organisme tout entier qu'aux affections morbides de tel ou tel organe.

PROPRIÉTÉS, ACTION ET ORGANISATION MÉDICALE DES EAUX D'AIX EN SAVOIE.

M. Despine père, médecin-directeur, inspecteur des eaux, les divise en huit catégories principales, qu'il range dans l'ordre suivant, d'après l'affluence de ces sortes de maux dans l'établissement :

1° Les rhumatismes;
2° Les maladies de la peau;
3° Les affections strumeuses et lymphatiques;
4° Les maladies chroniques des os;
5° Les syphilides;
6° Les paralysies de toute espèce;

7° Les névralgies ou affections nerveuses ;

8° Enfin, les maladies anomales, qui résultent d'un état général de faiblesse ou d'énervation.

En d'autres termes, les eaux d'Aix rétablissent le ton du système musculaire et la sensibilité détruite ou émoussée; elles facilitent les digestions laborieuses, combattent le catarrhe chronique, fondent les engorgements lymphatiques, dissipent la chlorose, la jaunisse et les scrofules.

Elles sont utiles dans les engorgements abdominaux, l'asthme sec, l'hypocondrie, l'hystérie, les douleurs néphrétiques, les paralysies, les anciennes cicatrices provenant d'armes à feu, les vieux ulcères, les tumeurs blanches, les fausses ankyloses, les maladies cutanées, les affections syphilitiques compliquées ou masquées, et surtout dans les affections rhumatismales, en un mot, dans toutes les maladies où il n'existe ni inflammation ni fièvre aiguë.

L'administration des bains d'Aix est confiée par le gouvernement à l'intendant général du duché de Savoie, représenté sur les lieux par une commission administrative composée de sept membres.

Les attributs de cette commission comprennent tout le service économique.

Le personnel des employés se compose d'un *économe*, d'un *contrôleur*, de trois *huissiers*, d'un *concierge* et d'un grand nombre de *doucheurs*, *doucheuses*, *porteurs*, *sécheurs* et *sécheuses*, enfin, de *coureurs* ou *postillons*, dont la moralité et la capacité sont l'objet d'un sérieux examen.

COMPOSITION, VERTUS, MODE D'ADMINISTRATION DES EAUX D'AIX-LA-CHAPELLE.

Les eaux thermales d'Aix-la-Chapelle contiennent des sels abondants:

Beaucoup de muriate et de sulfate de soude;

Des carbonates de chaux, de soude et de magnésie;

De la silice;

Sans doute aussi du sulfure de sodium;

Ainsi qu'une assez grande quantité de gaz acide carbonique et d'azote.

Elles ressemblent un peu aux eaux de Baréges, avec moins de puissance et moins de vertus. — On les emploie dans les engorgements chroniques des viscères, dans les paralysies, dans les maux topiques des membres, plaies, fistules, indurations, etc., ainsi que dans l'hypocondrie et plusieurs affections nerveuses. On vante aussi leur efficacité dans les maladies cutanées, et elles passent pour remédier à l'usage abusif du mercure.

Outre les bains, dont la durée ordinaire est d'abord de quinze à vingt minutes, puis de trente à quarante minutes, on emploie ces eaux en breuvage. La dose varie beaucoup, selon les malades : les uns n'en prennent que deux ou trois verres dans la journée, tandis que d'autres en élèvent la dose quotidienne jusqu'à deux litres. A doses élevées, elles deviennent quelquefois purgatives, sans doute à cause des sels de soude, dont elles contiennent de notables quantités.

Plus ces eaux sont chaudes, et plus elles sentent le soufre et ont l'espèce d'amertume qui caractérise le gaz hydrogène, ainsi que les sels de soude et de magnésie.

Les eaux d'Aix doivent être employées avec prudence, car elles sont actives. On les coupe quelquefois avec le lait, quelquefois avec l'eau de Spa.

Les docteurs Reumont et Lucas ont publié sur les eaux d'Aix-la-Chapelle les écrits les plus judicieux et les plus utiles.

Guide pratique aux eaux minérales, par M. Isidore Bourdon.

VALEUR ET ACTION DES EAUX DE BADE.

Ces eaux muriatiques ont pour base le sulfate de chaux et le chlorure de sodium, à doses assez peu élevées. Elles ont plus de valeur par leur température que par leur composition. On les emploie surtout en bains. Prises à jeun, à la quantité d'un litre ou environ, elles stimulent l'appétit.

« Les médecins de Bade, dit M. James, que nous avons déjà cité, se font si peu illusion sur la valeur thérapeutique de leurs eaux, qu'il est rare qu'ils les prescrivent seules. Voyez plutôt comment les choses se passent, le matin, à la Trinkhalle. Les malades qui s'y rendent peuvent être divisés en trois catégories. Les uns viennent boire l'eau minérale, mais ils y mêlent presque toujours une dose de sel de Carlsbad. D'autres vont dans une pièce voisine, remplir leurs verres avec du lait de chèvre, auquel ils ajoutent quelquefois de l'eau de la buvette. Enfin, vous y rencontrez des malades qui ne boivent les eaux de Bade ni pures ni mélangées et qui suivent une cure d'eaux minérales tout à fait étrangères à la localité. Aussi a-t-on établi à la Trinkhalle un dépôt très-bien approvisionné des principales sources d'Europe. »

D'autres enfin prennent les eaux de Bade et boivent en même temps des eaux minérales de France, de Belgique ou des autres parties de l'Allemagne.

On aurait tort pourtant de croire que les eaux de Bade, bien que fort accommodantes, soient destituées de toute vertu. Elles sont toniques, et, prises en excès, deviennent irritantes. Il faut quelquefois les couper d'eau naturelle, et l'on ne doit pas prendre plus d'un bain chaque jour. Les énervés et les névropathes, quelques goutteux, quelques rhumatisés, s'en trouveront bien, l'air, le plaisir et la distraction aidant.

On les prend quelquefois en bains de vapeur à la chaleur naturelle de la source, mais point ou rarement en douches.

VERTUS CURATIVES DES EAUX D'ENGHIEN.

Le docteur Rayer, ancien inspecteur des eaux d'Enghien, les recommande dans les cas suivants :

J'ai constaté, dit-il, que l'eau sulfureuse d'Enghien, prise en boisson dans les *catarrhes de la vessie*, indépendants de corps étrangers, d'engorgements considérables de la prostate, et de rétrécissements de l'urètre, avait une efficacité réelle; et c'est probablement à de semblables cas qu'il faut rapporter la plupart des guérisons observées à d'autres sources sulfureuses par d'autres médecins. J'ajoute que, par l'usage des eaux d'Enghien, on rend quelquefois plus durables les guérisons de catarrhes de la vessie compliqués de rétention d'urine, obtenues soit par la dilatation, soit par la cautérisation, soit par la scarification de l'urètre.

Presque toujours aussi on obtient des eaux d'Enghien, administrées en bains, en douches et en boisson, des effets salutaires dans le traitement de certains catarrhes de la vessie (avec rétention incomplète de l'urine et affaiblissement des membres inférieurs), qu'on observe soit chez des individus atteints de rhumatismes chroniques, soit chez d'autres individus affectés de pertes séminales et d'une maladie de la moelle épinière.

Mes observations sur les eaux d'Enghien confirment encore en grande partie ce qu'on a dit de l'efficacité des eaux sulfureuses en général, dans le traitement des maladies chroniques qui se *manifestent à la peau;* maladies généralement connues en France sous le nom de *dartres*. Indépendamment de leur effet salutaire sur la constitution, les eaux sulfureuses, et celles d'Enghien en particulier, ont sur la peau une action qu'il convient quelquefois de rendre plus active en prolongeant la durée du bain, et qu'il est bon, dans d'autres cas, d'affaiblir soit en diminuant la durée de l'immersion du corps dans l'eau, soit en ajoutant à l'eau minérale de la gélatine ou une certaine quantité d'eau ordinaire.

Dans d'autres circonstances, et surtout lorsque les éruptions dartreuses étaient survenues après un long dérangement des fonctions digestives, en administrant les bains et les douches d'eaux minérales d'Enghien pures à une température élevée, on a imprimé un caractère d'acuité à ces éruptions, et parfois augmenté leur intensité; puis on a vu la santé générale s'améliorer, les éruptions se flétrir et devenir de plus en plus rares.

L'eau d'Enghien peut être prise en boisson, avec succès, dans plusieurs maladies des *organes de la respiration*, et surtout dans certaines bronchites qui, après avoir débuté par un coryza, sont bientôt accompagnées d'un emphysème pulmonaire; inflammations particulières des voies aériennes qu'on voit quelquefois alterner avec des dartres sur plusieurs parties du corps. Dans ce cas, il convient presque toujours de porter graduellement la dose de l'eau d'Enghien à quatre ou cinq verres par jour.

L'eau d'Enghien à la dose d'un ou deux verres par jour, pure ou coupée avec le lait, peut être substituée avec avantage, à Paris, à l'eau Bonne dans le traitement de la première période de la phthisie pulmonaire, surtout chez les individus d'une constitution lymphatique ou strumeuse.

Je ne suis pas encore à même de dire exactement les avantages et les inconvénients des eaux d'Enghien dans le traitement des inflammations chroniques des *voies digestives*. Toutefois j'ai constaté l'efficacité des bains sulfureux d'Enghien dans des cas d'appauvrissement de la constitution survenus chez des individus nés de parents dartreux, ou qui avaient eu eux-mêmes antérieurement des dartres, qui digéraient mal depuis plusieurs mois ou depuis plusieurs années, et qui avaient été traités, à diverses époques, pour des gastralgies ou des gastrites chroniques; dans plusieurs de ces cas, le rétablissement des fonctions digestives n'a été que passager; mais dans presque tous l'état général s'est amélioré, et on a remarqué une diminution de la maigreur et un accroissement des forces musculaires.

Plusieurs fois j'ai vu, après une cure d'eau sulfureuse d'Enghien dans laquelle l'eau était employée en gargarisme, en bois-

son et en bains, les engorgements des amygdales disparaître complétement, et les inflammations de ces glandes être beaucoup plus rares et même ne plus se reproduire.

Les bains de mer et les eaux sulfureuses sont de puissants modificateurs des constitutions *scrofuleuses*. J'ai vu des malades atteints d'engorgements, d'ulcères fistuleux, de ganglions lymphatiques sous-maxillaires, ou d'ulcères atoniques des membres, prendre avec le plus grand succès les bains de mer, après une cure faite à Enghien dans les mois de juin et de juillet, et d'autres, après une cure de bains de mer, venir faire un heureux usage des eaux d'Enghien. J'ajouterai que j'ai vu, à Enghien, les douches sulfureuses en arrosoir et à légère percussion, dirigées sur les parties supérieures ou latérales du cou, ou sous les aisselles, hâter d'une manière remarquable la résolution de certains engorgements strumeux. Enfin l'eau d'Enghien, employée comme collyre, peut quelquefois remplacer avec avantage les pommades de précipité rouge dont on fait généralement usage dans les inflammations chroniques ou strumeuses du bord libre des paupières.

COMPOSITION ET PROPRIÉTÉS DES EAUX DE PIERREFONDS.

Analyse officielle.

			Grammes.
PRINCIPES VOLATILS. . . .	Azote.		fort peu.
	Acide carbonique libre.		
	Acide hydrosulfurique.		0 0020
Gr. 0 3536 SUBSTANCES	Hydrosulfate de chaux.		0 0156
	Bicarbonates	de chaux.	0 2100
		de magnésie. . . .	0 0500
	Sulfate de chaux et de soude.. . .		0 0260
	Chlorures	de sodium.	0 0220
		de magnésium. . . .	
	Silice, alumine.		0 0500
	Sel de potasse.		
	Matière organique.		
	Eau pure.		999 5556
			999 9092

Cette eau est signalée comme efficace contre les affections de l'estomac et de la poitrine, les rhumatismes chroniques, les scrofules, dartres, maladies atoniques et toutes celles du sexe.

On en fait usage à jeun, pendant et après le repas, et, suivant la constitution, d'un verre à deux bouteilles par jour : l'agitation ou l'insomnie en indique l'excès.

PROPRIÉTÉS DES EAUX D'AMÉLIE-LES-BAINS.

Ces eaux sont très-vantées contre les affections dartreuses, les rhumatismes, les tumeurs scrofuleuses et les ulcères. Elles conviennent aux tempéraments ruinés et au traitement des maladies de poitrine. Nul doute que la faculté exceptionnelle de les prendre en hiver et les délices du climat n'en accroissent et n'en activent les effets.

THÉRAPEUTIQUE DU CLIMAT DE NICE.

Le séjour de Nice ou de ses environs, par son contraste sous plusieurs rapports avec les pays où la cachexie tuberculeuse est plus fréquente, tendrait à remplir le but qu'on se propose d'atteindre au moyen du climat dans beaucoup de cas, en modifiant favorablement l'état général de l'économie. La présence presque journalière du soleil, la pureté et la sécheresse de l'air, la variété et les agréments que présente la campagne, la société, enjouée sans être bruyante, ne peuvent qu'influer d'une manière bienfaisante sur le physique et le moral des malades. L'un des principaux avantages que possèdent les villes de l'Italie en hiver sur celles du Nord est qu'on y peut vivre beaucoup plus en plein air : par ce moyen le système musculaire est exercé, l'équilibre des forces vitales est maintenu, et une concentration vicieuse d'activité vers le cerveau et les viscères abdominaux est

empêchée. La plus grande variété des impressions qui réclament l'attention pendant l'exercice au dehors prévient d'ailleurs la prédominance anomale du système sensitif, en donnant un cours plus libre aux idées. Les fonctions digestives respiratoires et cutanées sont plus actives : le sommeil est plus profond ; le bien-être général est mieux senti, et l'on évite les nombreux inconvénients qu'entraîne une vie sédentaire dans des climats brumeux.

Une objection a été faite au séjour de Nice, pour les personnes qui ont des poumons délicats, par Fodéré, vu que l'air de la mer, étant imprégné de matières salines, est trop irritant. Il a été cependant clairement démontré par des expériences que l'air sur les côtes de la Méditerranée, et même à bord des vaisseaux en mer, ne contient pas de matière saline lorsque la mer est calme, comme elle l'est presque toujours dans la baie de Nice. Sur les côtes de la Grande-Bretagne et de la France, où la mer est le plus souvent dans un état d'agitation, et où l'air est exposé à l'influence des marées, il en est imprégné jusqu'à un certain point ; mais il n'a jamais été prouvé que cette saturation fût nuisible. Au contraire, certaines localités des côtes de l'Angleterre sont considérées comme les meilleures pour les maladies chroniques des poumons.

Le climat de Nice est très-adapté à la plupart des cas de bronchite chronique avec expectoration, surtout chez les personnes âgées, et lorsqu'il n'y a pas de grande tendance inflammatoire. La bronchite sèche, avec beaucoup de susceptibilité des voies aériennes dans les jeunes sujets spécialement, serait au contraire plutôt empirée. L'asthme humide s'y trouverait ordinairement soulagé. Ce qui a été dit d'ailleurs sur le choix des positions peut servir de guide dans les affections des organes respiratoires en général.

Les scrofules étant, comme la cachexie tuberculaire, produites par l'habitation des pays humides, par une ventilation et une alimentation vicieuses, sont, dans la plupart des cas, guéries ou beaucoup améliorées par le climat de Nice, aidé d'un régime et

des médicaments convenables. La sécheresse et le degré d'électricité de l'air impriment un mouvement favorable à la nutrition et à la sanguification, qui sont généralement si fautives dans cette affection, et tendent à causer la résorption des tumeurs glandulaires. Les positions sur les lignes de la mer devraient être choisies de préférence dans ces cas, à moins de contre-indication spéciale.

Dans quelques affections des voies digestives, le séjour de Nice serait avantageux, surtout lorsqu'elles ont un caractère de faiblesse, ou torpeur avec atonie générale; lorsqu'au contraire ces affections sont marquées par un excès d'irritabilité des viscères, un climat comme Pise, Rome, ou même Pau, convient mieux. Les étrangers, à leur première arrivée à Nice, sont très-sujets à une excitation anomale de ces organes, parce qu'ils n'ont pas assez de soin de régler leur diète, et pèchent souvent en prenant la viande et le vin comme ils feraient dans les pays du Nord. A ces désordres on remédie ordinairement par l'abstinence temporaire et par des moyens simples.

Les mêmes observations peuvent être appliquées à l'hypocondrie, à plusieurs cas de mélancolie et d'autres affections nerveuses, qu'elles soient accompagnées ou non de désordres matériels des organes. Qui ne connaît pas l'influence qu'exercent sur ces malades l'état du temps et les conditions de l'atmosphère? Combien alors doit être bienfaisante une localité qui assure pour la plupart ces circonstances favorables!

Le séjour de Nice conviendrait aussi à plusieurs cas de névralgie; la constitution individuelle, et la nature de la maladie, ainsi que l'expérience de deux ou trois semaines, serviraient de guide pour le choix d'une localité convenable. Rome est ordinairement nuisible dans ces affections.

La goutte et le rhumatisme sont peut-être les maladies dans lesquelles l'influence bienfaisante d'un climat approprié est le mieux sentie. Dans la première, il y a presque toujours une tendance à la stase veineuse, à la congestion viscérale, et à la surexcitation rhénale, tandis que de l'autre côté l'action de la

peau est diminuée. Beaucoup de personnes sujettes à la goutte échappent à ses attaques périodiques en passant l'hiver dans une position qui favorise l'exercice de la promenade, et où l'air, chauffé par le soleil, provoque une circulation et sécrétion plus énergiques des vaisseaux capillaires de la peau, au grand soulagement des organes internes. Ces mêmes influences produisent un effet non moins favorable dans la plupart des rhumatismes, qui sont ordinairement causés par l'action du froid et de l'humidité combinés. Nice est un des meilleurs endroits dans un grand nombre de ces cas, depuis le commencement de novembre jusqu'à mi-février. Le choix de l'habitation devrait être réglé d'après les indications individuelles.

Les paralytiques retirent ordinairement un grand avantage du climat; la chaleur du soleil influe d'une manière bienfaisante sur le physique et sur le moral des malades, qui sont moins sujets aux crampes et aux autres symptômes analogues des muscles, dont ils souffrent si fréquemment. Lorsque la paralysie survient à la suite des accès de goutte ou de rhumatisme, de l'exposition à l'humidité, aux émanations marécageuses, etc., on peut s'attendre très-souvent à une guérison complète, par l'influence du climat et des autres moyens appropriés. Comme ces malades sont très-affectés par les vents, les positions abritées devraient être préférées. La Croix-de-Marbre est une des situations les plus favorables.

Docteur EDWIN-LEE, *Nice et son climat.*

TEMPÉRATURE, PROPRIÉTÉS, MODE D'ADMINISTRATION DES EAUX DE HAMMAM-MESKHOUTIN.

M. F. Lacroix, ancien préfet d'Alger, a fait *de visu*, à Hammam-Meskhoutin, les observations suivantes :

« La température des sources principales est, à toutes les époques de l'année invariablement, de quatre-vingt-quinze de-

grés centigrades. Ce fait, si remarquable, place Hammam-Meskhoutin au premier rang des sources thermales; car je ne sache pas qu'il existe en Europe des eaux aussi chaudes. M. le docteur Grellois, étant un jour tombé dans un bassin, fut complétement brûlé de la ceinture aux pieds. Pour avoir un bain de vapeur, il suffit de placer un cabinet au-dessus d'un des principaux jets d'eau bouillante.

« De quelle profondeur viennent les eaux d'Hammam-Meskhoutin? Si l'on admet que leur température résulte non de la présence d'un volcan, mais simplement de la profondeur d'où elles jaillissent, cette question peut recevoir une solution, sinon définitive, du moins approximative et provisoire. On sait, en effet, qu'il a été constaté par des expériences faites au puits de Grenelle par MM. Arago et Walferdin, que la température de la terre s'accroissait en raison directe de la profondeur, et dans la proportion d'un degré par trente-deux mètres. Si l'on reconnait la rigueur de cette loi de progression (contre laquelle, il faut le dire, se sont inscrits plusieurs physiciens), il sera aisé de calculer la distance de la nappe souterraine d'où s'échappent les sources en question. De quatre-vingt-quinze, chiffre de la température de ces sources, il faut d'abord retrancher la température constante du sol, qui, dans cette partie de l'Afrique, peut être *a priori* évaluée à environ quinze degrés; restera donc quatre-vingts à multiplier par trente-deux mètres, ce qui donnera, pour la profondeur totale, deux mille cinq cent soixante mètres, c'est-à-dire plus de la moitié de la hauteur du mont Blanc, et plus du double de celle du Vésuve.

« Les eaux d'Hammam-Meskhoutin répandent une odeur sulfureuse assez forte pour annoncer leur présence à la distance de trois ou quatre cents mètres. Le dégagement du gaz a lieu presque entièrement au point où le liquide surgit du sein de la terre. Du reste, malgré les principes minéraux dont elle est saturée, cette eau est parfaitement incolore et sans goût.

« Comme les eaux bien connues de Sainte-Allyre en Auvergne, de Véron dans l'Yonne, de Carjac dans le Lot, d'Albert en Pi

cardie, celles d'Hammam-Meskhoutin sont *incrustantes*, c'est-à-dire qu'elles ont la propriété de recouvrir tous les objets exposés à leur action d'une couche calcaire d'autant plus épaisse, que l'incrustation se fait plus prés de la source. Tout ce qui trempe dans les ruisseaux, feuilles, brins d'herbe, branches d'arbres, animaux, détritus quelconques, est presque immédiatement revêtu d'une enveloppe d'un blanc éclatant, et dont chaque jour augmente la solidité. Une semaine suffit pour incruster un nid d'oiseau, de façon que la matière première soit complétement invisible.

« On ne saurait dénombrer les sources du plateau d'Hammam-Meskhoutin; car, tandis que les unes tarissent, d'autres apparaissent à quelque distance. On a constaté une véritable solidarité entre les fontaines d'un même systéme, c'est-à-dire que, si l'une diminue d'activité, sa voisine augmente dans la même proportion, tandis que les sources d'un systéme éloigné et distinct ne subissent pas la même influence.

« Ce qu'il y avait de plus intéressant à constater, c'étaient les propriétés curatives de ces eaux. Des expériences décisives ont été faites : depuis 1844, grâce à l'intelligente sollicitude du général Randon, commandant supérieur de la subdivision de Bone, des militaires malades ont été envoyés à Hammam-Meskhoutin et y ont été traités avec un grand succés. Un hôpital temporaire, construit sur la rive gauche du ruisseau d'eau froide, peut contenir quatre-vingts malades. Le docteur Grellois, jeune homme aussi savant que modeste, dirige cet établissement avec une habileté et un dévouement au-dessus de tout éloge.

« Des expériences faites, il résulte que ces eaux thermales sont souveraines contre les engorgements des viscères, conséquencees des fiévres intermittentes (tant il est vrai que la nature place toujours le remède à côté du mal), contre les hydropisies passives, les rhumatismes anciens, les douleurs, les ulcères invétérés, les maladies de la peau, les plaies résultant de blessures de longue date, les anémies, la prédominance lymphatique et les abcès scrofuleux. Que bénis soient donc les *bains maudits!*

« L'établissement est ouvert pendant les mois d'avril, mai et juin. En juillet, la crainte des fièvres en fait fermer les portes. Quand les travaux proposés auront été exécutés, on pourra y recevoir des malades pendant huit mois de l'année, et il suffira de s'en éloigner pendant les fortes chaleurs.

« Le zèle ayant suppléé aux ressources matérielles, on a trouvé moyen de rendre aussi complet que possible le traitement par les eaux thermales. Les *bains* se prennent dans des bassins, ou piscines romaines, remises à neuf. Les *douches* peuvent s'administrer avec toutes les variétés désirables de puissance et de température. Pour les *fumigations*, il s'agit tout simplement d'installer le malade dans une guérite au-dessus d'une source. Certains dépôts mous sont utilisés sous forme de *bains de boue* ou pour des applications locales. Enfin les eaux sont prises en *boisson*.

« Quand il plaira au gouvernement de fonder ici un centre de population et un grand établissement médical, on y trouvera toutes les ressources désirables : d'abord un plateau admirablement situé, et qui semble avoir été créé tout exprès ; pour les constructions, la pierre, la chaux, le calcaire en abondance, le bois de chêne dans les montagnes voisines ; pour l'agriculture, des terres arables d'excellente qualité, un sol propre à la culture du coton, du tabac, du nopal, du sésame, une grande puissance de végétation ; sur les coteaux, composés de détritus de calcaires, de marnes et de grès, un terrain favorable à la vigne, au mûrier, à l'olivier, au figuier, au grenadier. »

L'HYDROTHÉRAPIE [1]

L'hydrothérapie, c'est la jeunesse jouant comme les fées de Walter Scott au milieu des lacs et des cascades ; c'est la santé

[1] L'examen des propriétés médicales des eaux serait forcément incomplet si nous ne parlions pas d'une médication qui, bien que récente,

bercée sur les eaux, comme Vénus Anadyomène qu'entoure un cortége de Grâces et d'Amours.

Il y a dix ans, il n'y avait là, disait-on, qu'une rêverie allemande. Plus tard, on a dit une réalité barbare. Plus tard encore, une recette empirique, dangereuse par ses succès mêmes. — Aujourd'hui, comme les villes qui se sont disputé le berceau d'Homère, divers médecins revendiquent, l'un, l'honneur d'avoir adopté le premier cette puissante thérapeutique, l'autre, de l'avoir introduite en France. Aucun n'est plus fondé que l'illustre et regrettable Récamier, qui se vantait, à bon droit, d'avoir inauguré la nouvelle doctrine de sa propre idée dès 1826, précisément la même année où Priessnitz en faisait les premiers essais en Allemagne. Enfin le dernier venu se complaît à croire qu'il a, avant ses aînés, rêvé, ouï parler, parlé même de la chose; en tout cas, il prétend être le premier et le seul à comprendre rationnellement le système.

Dans ce zèle et cette rivalité, qu'ont à voir les profanes, sinon beaucoup d'honneur et un beau triomphe... pour l'eau froide?

Comment l'eau froide peut-elle opérer les merveilles qui lui concilient les tendresses de la docte Faculté, cette sévère gardienne du dépôt de la science, cette douanière intraitable vis-à-vis des importations douteuses, sourde à l'homœopathie, au magnétisme, à tous les arcanes, à toutes les propriétés miraculeuses qui éclosent chaque matin dans le champ de la presse? — La Faculté a analysé et compris ces effets de l'eau méthodiquement employée, tout étranges qu'ils paraissent aux yeux du monde. Ces effets ont été déjà expliqués par divers médecins: en France, MM. Scoutetten, Schedel, James; M. le professeur Gibert, dans un savant rapport à l'Académie de médecine; enfin les chefs de quelques établissements hydrothérapiques français.

a su déjà conquérir l'approbation des savants et l'attention du public. Nous voulons parler de l'*hydrothérapie* ou du traitement des maladies par l'eau froide. L'article suivant, dû à M. le docteur Graffin, nous paraît assez intéressant pour trouver place ici.

Notre tâche n'est point de présenter ici l'ensemble de ces théories ni aucune d'elles. Les médecins sont édifiés sur ce chapitre; le monde a autre chose à faire que d'étudier la pathologie et la thérapeutique avec tout ce qui relie ces deux termes. Aussi nous bornerons-nous à un court passage emprunté à M. le docteur Guettet, afin d'amener le lecteur, par cette voie de persuasion, à la confiance où il est sage de se tenir en face de tout objet élevé, dès que, impuissants à le connaître par nous-mêmes, nous avons la certitude de sa valeur et de son contrôle au creuset de la science:

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que le public sait qu'une application prolongée de la glace ou de la neige resserre nos tissus, engourdit nos organes, et peut aller jusqu'à les détruire, comme il arrive dans les expéditions militaires au milieu des neiges; tandis qu'une application autrement faite nous réchauffe, rougit notre peau, nous rend insensibles à l'action ultérieure du froid. C'est ainsi que beaucoup de personnes ont le bon esprit de se garantir de la sensation d'un air glacé en se frottant le visage, dès le matin, avec la neige; et c'est ainsi encore que les enfants, après avoir touché ce corps quelques minutes, continuent à le manier, le façonnent en boule des heures entières, en s'échauffant de plus en plus.

« Au moyen d'un seul agent, l'eau froide, le médecin hydrothérapeute dispose à son gré de l'*excitation* et de la *sédation*. En dirigeant convenablement ces deux phénomènes physiologiques, il est peu d'organes qu'il ne puisse atteindre directement ou médiatement, peu d'actes fonctionnels qu'il ne puisse exalter ou déprimer. De là la dérivation, la révulsion; de là des changements dans le mouvement des fluides de l'économie, changements calculés quant à l'étendue, dirigés quant au lieu. Si vous amenez l'excitation sur un point, et la sédation sur le point opposé; si les agents que vous employez dans l'un comme dans l'autre sens sont énergiques, il sera difficile que les phénomènes résistent à cette direction artificielle. Si vous opérez une soustraction brusque et considérable du calorique, de manière

à amener d'utiles *perturbations*; c'est-à-dire si, dans une organisation délicate, enrayée par la fausse position d'un rouage, d'une pièce quelconque, vous produisez une secousse bien combinée, vous pouvez de ce seul coup annihiler l'obstacle et finir les effets anomaux. Si enfin à l'homme de l'art, qui manie tout le jour et tous les jours un même agent, on accorde à la fin une aisance à le bien manier, on comprendra que beaucoup de cures soient rationnellement entre les mains du médecin disciple tout à la fois de Bichat et de Priessnitz. »

Le même auteur dit ailleurs :

« Dans la sudation que nous provoquons, à la manière de Priessnitz, le calorique accumulé à la périphérie dilate les pores et fait passer abondamment la sueur. Il se passe là des actions physiologiques remarquables, parmi lesquelles une expansion centrifuge des fluides et un renouvellement louable des humeurs. Dans cet état, le mouvement général de la circulation n'est point accéléré. Si donc on immerge subitement le corps dans l'eau froide, il y a bien arrêt subit de la transpiration et ralentissement de la circulation périphérique, mais point de *choc en retour*, comme cela arrive dans les immersions froides à la suite d'un violent exercice. Dans ce dernier cas, le sang violemment lancé par le cœur et par la systole consécutive des artères, trouvant rétrécie, obstruée, sa voie dans les vaisseaux de la périphérie, étant en outre refoulé par le reflux que produit la constriction des tissus, pénètre partout où la trame cède, envahit les muqueuses, les séreuses, les organes parenchymateux; y produit l'hyperhémie et l'inflammation elle-même, là où des prédispositions la favorisent. Enfin la durée du bain hydrothérapique se compte par minutes et secondes, ce qui est d'un effet tout autre que ces immersions qui tuent par un refroidissement continu, sans permettre de réaction calorifique. »

L'emploi méthodique du froid rend la santé à ceux qui l'ont perdue et la fortifie chez ceux qui en jouissent, ou chez ceux qui, sans être malades, sont dans un état de faiblesse et de langueur, ou bien dans l'occasion prochaine de la maladie par

cause d'une constitution altérée ou d'une cachexie, comme la scrofule, les dartres, le scorbut, etc. Il serait long d'énumérer toutes les affections qui ont été traitées avec un succès inespéré par cette méthode; mais, pour ne parler que des genres dans lesquels elle offre une merveille qu'on peut dire incessante, nous nommerons les rhumatismes, la goutte, les affections des voies digestives, les fièvres, entre autres la fièvre typhoïde, beaucoup de névroses, les affections cutanées. Certains états où il y a infection du sang, soit par des virus, soit par des miasmes, ont été traités fort avantageusement par l'hydrothérapie.

L'hydrothérapie, si l'on en juge par sa prospérité sur le premier théâtre de ses merveilles et par sa langueur dans les lieux où les conditions extérieures sont autres, ne donnerait ses fruits qu'en des régions privilégiées, et qu'aux mortels assez courageux pour mépriser la peine, assez forts pour s'arracher quelque temps à leurs habitudes, à leur foyer, à leurs occupations, au milieu qui produit ou entretient leur mal; assez entreprenants pour braver l'inclémence des saisons ou l'âpreté des climats. Jugez-en par deux échantillons.

Græfenberg, le berceau de l'hydrothérapie, est situé à dix-huit cents pieds au-dessus de la mer, dans les montagnes de la Silésie, où les neiges durent sept mois de l'année, et l'hiver neuf mois. Là, sans doute, il est pittoresque de voir hommes et femmes bottés jusqu'aux hanches, marcher en caravanes sous les dômes d'une immense forêt de sapins, ou gravir la montagne. Ce serait là un plaisir assez piquant pour plusieurs de nos amazones. Mais y feraient-elles un bail de trois, six ou neuf mois comme leurs sœurs des pays slaves et germains? Et les élégants du boulevard des Italiens trouveraient-ils réconfortant, après l'exercice que je viens de dire, l'usage, à l'intérieur comme à l'extérieur, de l'eau la plus fraîche du monde, mais sans le plus petit mélange de bordeaux ni de mâcon? Trouveraient-ils suffisants quatre degrés ou huit au plus de chaleur centigrades, ruisselant sur la peau, pour émoustiller leurs facultés sensitives? — Eh! que dis-je? oui, les femmes délicates et mourantes, les

grands seigneurs, les princes, ont accepté ce régime, et ne l'ont pas trouvé trop dur au prix de la santé qu'il leur a rendue...

Saint-Seine, en France, entre la Suisse et Paris, ne s'égare pas si haut à travers les sommets aériens. L'écho n'y renvoie pas à vos oreilles le conflit des consonnes tudesques; l'hiver n'y est rigoureux que trois à quatre mois, les automnes y sont magnifiques. Et, toutefois, ce lieu n'est que de cent mètres au-dessous de la hauteur de Græfenberg; on l'appelle, les uns, Suisse bourguignonne, les autres, Sibérie de la Bourgogne, ce qui n'annonce pas une température napolitaine, ni les printemps éternels de Nice. Là, comme à Græfenberg, vous gagnerez la santé à la sueur de votre front. Là, nageant dans les sources les plus pures de France, vous serez tenu de conquérir, sur leur température à huit degrés et sur l'atmosphère piquante des montagnes, la chaleur qui doit réveiller votre vie languissante. Là, vous tonifierez cette débilité qui vous fait frissonner à l'idée seule du froid, et une prompte vigueur dans vos organes condensera en sang et en chair l'air si riche de ces régions. Là... je pourrais parler de jolies promenades, de paysages délicieux, de sources et de rochers; puis de la Saône et puis de la Seine, que l'hydropathe saint-seinois visite et goûte l'une et l'autre à vingt minutes de distance... Mais, j'en conviens, tous ces agréments dans le domaine de Priessnitz ne sont point des délices à la seule condition de jouir. A plus tard la jouissance entière. Pour aujourd'hui, voyez sous ces fleurs, toutes vraies qu'elles sont, une autre vérité plus grave; un appel à votre force morale en face d'une médication énergique, à votre raison en faveur de l'hygiène, à vos jambes en faveur de l'exercice; le tout loin des causes détériorantes qui ont altéré vos fonctions et vos organes. Quand le médecin verse des douceurs dans la coupe, c'est qu'il y a quelque amertume dans la boisson. Mais, s'il vous guérit, buvez

Græfenberg, le plus froid, le mieux abreuvé, le plus isolé et le plus rigoureux de tous les établissements du monde, a fourni

à Priessnitz, son habile créateur, l'instrument le plus parfait pour ce genre de curation.

Saint-Seine, le plus froid, le plus riche en air et en eau, le plus isolé et le plus austère de tous les établissements de France, vous frappe depuis quelques années par sa renommée en France, et est devenu le type d'une maison de ce genre.

Concluez : le temple de l'eau froide est-il un foyer d'Opéra? ou bien est-ce une de ces Sirtes qu'on rencontre sur la mer du monde et où le passager laisse sombrer le temps, l'or et la santé qui l'embarrassent? L'hydrothérapie est-elle une baguette qu'on trempe d'un bout dans l'eau et qui guérit ceux qu'elle touche?...

Est-ce rendre un service à Madame que de lui persuader que l'hydrothérapie la guérira, au milieu du monde et des affaires?

Monsieur est-il fondé à se plaindre de l'hydrothérapie, quand il reste malade après avoir été touché de la baguette trempée dans l'eau? . . . .

. . . .

Il serait dur pourtant de finir sans vous rassurer, mesdames, sur le chapitre de la toilette, sur certains amusements bien vus par l'hygiène, sur la vie du monde enfin, dans une limite assez large encore pour être fort agréable. Nous avons vu en Allemagne, et dans les établissements importants de France, ces usages en vigueur à tel point, que, par le mouvement et la bonne humeur qui règnent en ces lieux, un étranger est loin de deviner une réunion de malades. Et, toutefois, il faut être sérieusement atteint pour y venir subir une hygiène et un traitement comme nous les avons signalés. A Saint-Seine, la plus sévère de ces maisons, la toilette est générale au repas du soir; la soirée est animée par la musique et par divers jeux; la joie de l'esprit naît du rétablissement du corps. Diane et Aréthuse, après avoir été les guides du jour, sont encore là le soir pour animer les chœurs. La force et les grâces ont trouvé le secret de fixer la jeunesse, qu'elles enchaînent au milieu des fleurs. — En vérité, les choses en sont au point de transformer en

réalité ces idylles du style mythologique. — Louis XIV coucha plusieurs fois à Saint-Seine, qui était alors une abbaye royale, comme l'atteste la bague que portaient des abbés grands seigneurs, tels que les princes de Conti et le cardinal de Mazarin. Le grand roi en eût fait Versailles s'il eût connu la propriété hydrothérapique des sources dont il buvait et des montagnes qu'il parcourait. Car on comprend que la machine de Marly ne puisse remplacer la plus importante de ces admirables conditions.

SOURCES MINÉRALES DE LA FRANCE.

La France compte plus de mille sources thermales, sur lesquelles soixante-dix-sept seulement sont fréquentées par les malades et les étrangers; six établissements thermaux appartiennent à l'État; vingt-quatre sont la propriété des communes ou des hospices; quarante-sept, celle des particuliers. (Document officiel cité par MM. Magnitot et Delamarre, *Dictionnaire du droit public et administratif,* t. I, p. 481.)

M. Isidore Bourdon, dans son *Guide aux eaux minérales*, s'éloigne un peu de cette statistique. « Nous avons dans le royaume, dit-il, disséminées dans quarante départements, et composant à peu près trois cents sources distinctes, environ quatre-vingts eaux plus ou moins renommées, que le gouvernement fait inspecter en son nom, quoique l'État n'en possède que huit en toute propriété... Quant aux communes, elles en possèdent en tout environ quarante-quatre, et les particuliers trente-cinq; total, soixante-dix-neuf, nombre des eaux reconnues par le gouvernement. »

Les médecins-inspecteurs sont tenus d'adresser annuellement un rapport au ministre de l'agriculture et du commerce; les règles qui doivent présider à la rédaction de ce rapport sont contenues dans une instruction rédigée par l'Académie natio-

nale de médecine. L'instruction actuelle, qui date de 1830, n'est plus à la hauteur de la science : le ministre l'a compris et a demandé une nouvelle instruction à l'Académie.

Celle-ci a chargé la commission des eaux minérales d'étudier la question ; et M. Isidore Bourdon, son rapporteur, a lu un travail remarquable sur ce sujet, dans la séance du 13 février 1849.

La question des eaux minérales n'avait été envisagée jusqu'à ce jour qu'au point de vue médical. La commission pense que le gouvernement doit appeler l'attention des médecins-inspecteurs sur les propriétés physiques et chimiques des eaux, et M. Isidore Bourdon dresse à cet égard des tableaux complets que les médecins-inspecteurs devront remplir dans leurs rapports annuels. Ces tableaux, qui embrassent la question des eaux minérales sous toutes ses faces, ne peuvent trouver place ici, et nous renvoyons aux *Bulletins de l'Académie nationale de médecine*, t. XIV, p. 499, ainsi qu'au Rapport de M. Patissier, *sur les eaux minérales considérées au point de vue de l'assistance publique*, mêmes *Bulletins*, t. XV, pag. 117.

Annuaire médical et thérapeutique de la France, par le docteur F. Roubaud.

POST-SCRIPTUM DES NOTES

Notre confrère en journalisme et ami, M. Félix Mornand, a bien voulu nous confier le soin d'ajouter quelques notes scientifiques au charmant volume qu'il préparait, afin que son œuvre ne laissât dans l'ombre aucune partie du sujet qu'il traitait, et satisfît par conséquent toutes les exigences des personnes, désœuvrées ou malades, qui fréquentent les eaux.

Pour répondre dignement à l'honneur d'une semblable collaboration, nous avons longuement réfléchi à la manière dont nous devions remplir notre tâche; plusieurs voies nous étaient ouvertes : ou composer un long article, dans lequel, au moyen de transitions plus ou moins bien ménagées, nous aurions passé en revue les propriétés médicales de toutes les eaux; ou rapporter textuellement les passages les plus saillants des auteurs spéciaux; ou, enfin, analyser dans des paragraphes séparés les travaux les plus récents et de longue haleine.

Le premier mode de procéder exigeait une forme trop scientifique et trop en désaccord avec la variété répandue dans le corps de l'ouvrage; d'ailleurs les recherches eussent été longues et difficiles à faire, et plus d'un lecteur eût repoussé ce travail comme inintelligible, ou tout au moins fastidieux. — Nous y avons renoncé.

Les deux autres façons de faire offraient tout à la fois des inconvénients graves et des avantages réels; nous nous sommes attaché à éviter les premiers et à combiner les seconds le mieux qu'il nous a été possible. Tantôt, soit qu'un passage offrît un intérêt capital, soit que les idées de l'auteur ne pussent être analysées, nous avons textuellement reproduit ou un chapitre

tout entier, ou simplement un paragraphe; tantôt, condensant la pensée de l'écrivain et la dégageant d'un entourage trop scientifique ou trop étranger au sujet, nous l'avons réduite en des proportions et en des termes facilement acceptables par les personnes auxquelles s'adresse ce livre. — Nous sommes ainsi parvenu à éviter la monotonie, et à continuer dans ces notes la variété qui est l'essence de cet ouvrage.

Cependant, nous sommes loin d'assumer la responsabilité de toutes les opinions émises dans nos citations ou nos analyses; nous avons toujours pris soin d'indiquer la source où nous puisions, et notre respect pour la propriété intellectuelle a été si grand, que nous n'avons même pas relevé les erreurs que les progrès de la science ont rectifiées, comme, par exemple, le doute émis par le docteur Hartwig sur l'absorption de l'eau par la peau recouverte de son épiderme, ou bien encore sur la présence de particules salines dans l'air marin. — A chacun la responsabilité de ses œuvres.

A nous était dévolue la tâche de choisir, au milieu de documents nombreux et divers, ceux d'une importance réelle et générale; de les présenter sous la forme la plus attrayante, et de répandre sur le terrain ordinairement si aride de la science l'intérêt qui attire et la variété qui séduit. — Sommes-nous constamment resté à la hauteur de ce rôle? — Nous n'oserions l'affirmer. — Le public seul en jugera.

D[r] Félix ROUBAUD.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

L'Auteur au public.

La Vie des Eaux. 1

Les Bains de mer. — Observations générales. 13

Dieppe. 25

Trouville 49

Eu et le Tréport. 58

Le Havre, Fécamp, Cabourg-Dives. 73

Boulogne. 84

Calais. 107

Dunkerque. 115

Brighton. 131

Ostende. 134

Biarrits. 155

Les Eaux thermales. 161

Vichy. 161

Aix en Savoie. 185

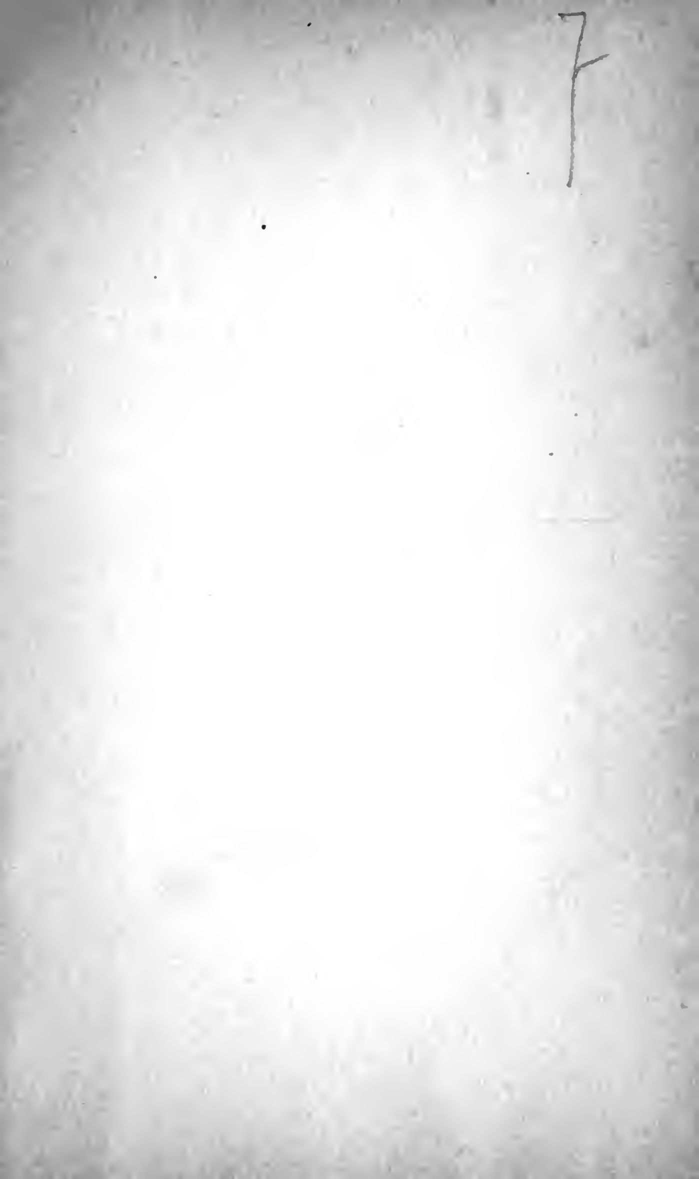
Aix-la-Chapelle. 204

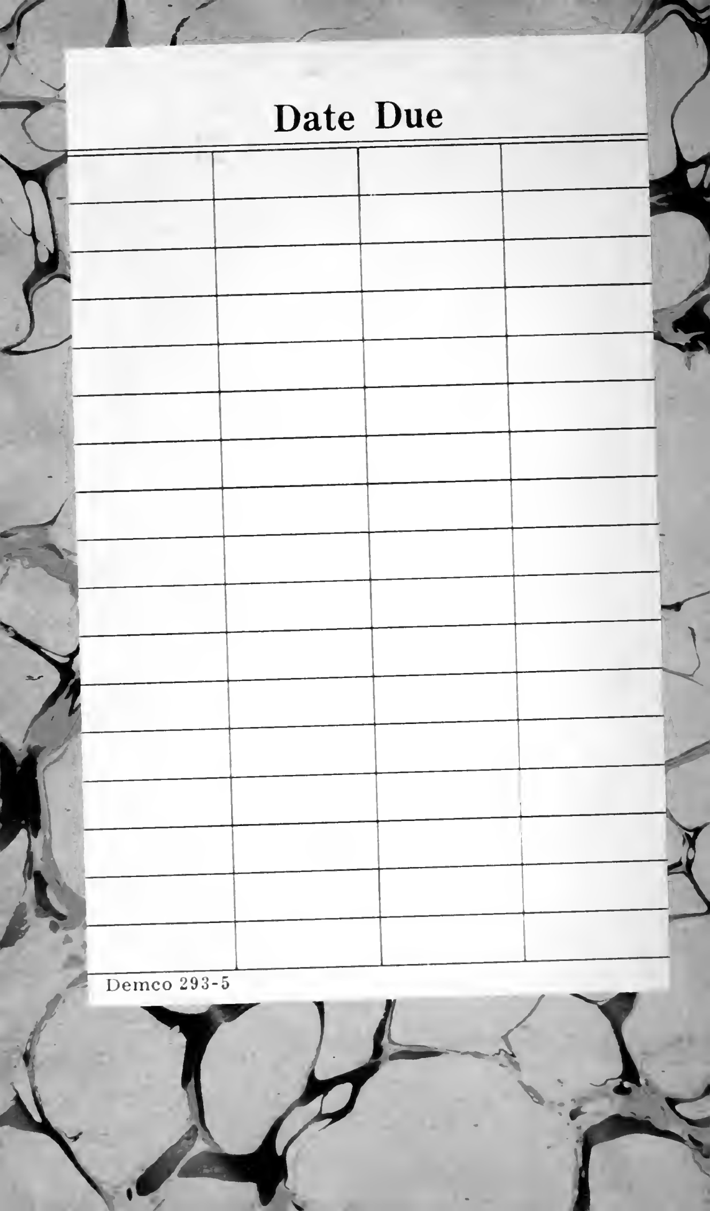
Bade. 233

Enghien.. 244

Pierrefonds. 254
Eaux-Bonnes. — Eaux-Chaudes. 262
Les Bains d'Amélie. 268
Nice. — Val-Pesio. 278
Les Eaux de Spa et quelques autres Eaux minérales célèbres. 290
Spa. 290
Bourbonne. 302
Plombières. 302
Contrexeville. 303
Néris. 304
Forges. 304
Baréges. 304
Bagnères-de-Luchon. 305
Bagnères-de-Bigorre. 306
Hammam-Meskhoutin (les Bains maudits). . 307
Notes sur la vertu curative des Eaux. 329

6




Date Due
Demco 293-5


RA773
856M

